



La bipolarité de la société serbe : héritage, essence ou illusion ? Les manifestations belgradoises 1991-2008

Laëtitia Delamare

► To cite this version:

Laëtitia Delamare. La bipolarité de la société serbe : héritage, essence ou illusion ? Les manifestations belgradoises 1991-2008. Anthropologie sociale et ethnologie. EHESS, 2016. Français. NNT : . tel-01263663

HAL Id: tel-01263663

<https://theses.hal.science/tel-01263663>

Submitted on 29 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

INSTITUT INTERDISCIPLINAIRE D'ANTHROPOLOGIE DU CONTEMPORAIN

LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DES INSTITUTIONS ET DES ORGANISATIONS SOCIALES

Thèse pour obtenir le grade de

DOCTEUR EN ANTHROPOLOGIE

Présentée et soutenue publiquement le 11 janvier 2016

par

LAËTITIA DELAMARE

La bipolarité de la société serbe : héritage, essence ou illusion ?

Les manifestations belgradoises 1991-2008

THÈSE DIRIGÉE PAR MONSIEUR JEAN-FRANÇOIS GOSSIAUX

DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'EHESS

MEMBRES DU JURY

M. DEJAN DIMITRIJEVIC, Professeur d'anthropologie, Université de Lumière - Lyon 2 (rapporteur)

M. PAUL-LOUIS THOMAS, Professeur de langue, linguistique et littératures BCMS (bosniaques, croates, monténégrines, serbes), Université Paris-Sorbonne Paris IV (rapporteur)

M. AMAËL CATTARUZZA, Maître de conférences en géographie, Université Paris-Sorbonne Paris IV

M. PHILIPPE GELEZ, Maître de conférences en histoire contemporaine, Université Paris-Sorbonne Paris IV

RESUME

Éclatement de la Yougoslavie, réformes des systèmes social et politique, contexte du passage d'un monde bipolaire à un monde multipolaire : au début des années 1990, la Serbie est confrontée à une crise économique, morale et institutionnelle. Avec la fin de la République socialiste fédérative yougoslave, c'est l'identité yougoslave qui disparaît. Les intellectuels serbes doivent alors s'atteler à la tâche d'une (re)définition de l'identité serbe. Deux voies se dessinent : celle des intellectuels nationalistes qui promeuvent une vision traditionnelle et celle que l'on pourrait qualifier de libérale, tournée vers une modernisation de la société. Or, dans ces deux types de discours, c'est une même grille de lecture qui est appliquée : celle d'une analyse bipolaire de la société serbe qui amène à penser deux identités serbes opposées et incompatibles. La thèse recherche tout d'abord les causes qui peuvent expliquer la naissance et la portée d'un tel discours manichéen, de plus en plus répandu dans un monde en pleine crise identitaire. Si la vision bipolaire n'est pas l'apanage de la société serbe, cette dualité présente ici une originalité. Comme l'écrit l'anthropologue Slobodan Naumović : « la Serbie “autochtone”, “authentique”, “historique”, “patriotique”, “nationale” mais aussi “céleste” et “orthodoxe” [fait] face à la Serbie “antinationaliste”, “pacifiste”, “moderne”, “européenne”, “cosmopolite”, “civile” et “libérale”. » L'opposition se cristallise au point de générer une entité quasi-ethnique connue sous le nom de « *Druga Srbija* », terme que l'on peut traduire par « Autre » ou « Deuxième » Serbie. Engagée dans la lutte contre Milošević dans les années 1990, la « *Druga Srbija* » a dû redéfinir son projet après la chute de ce dernier en octobre 2000. Dans une société qu'elle juge archaïque et inapte au changement, la « *Druga Srbija* » s'est depuis présentée comme la seule chance de permettre à la Serbie – plongée dans la crise économique, bloquée aux portes de l'Union européenne – d'accéder à la modernité.

MOTS-CLES : Yougoslavie, Serbie, intellectuels, « *Druga Srbija* », Autre Serbie, Cercle de Belgrade, manifestations, bipolarité.

THE BIPOLARITY OF SERBIAN SOCIETY: HERITAGE, ESSENCE OR ILLUSION? BELGRADE DEMONSTRATIONS 1991-2008

ABSTRACT

Splitting of Yugoslavia, reforms of the social and economic systems, context of the transition from a bipolar to a multipolar world, at the beginning of the 1990's, Serbia faces an economical, moral and institutional crisis. With the end of the Socialist Federal Republic of Yugoslavia, that's the Yugoslavian identity which disappears. The Serbian intellectuals have then to tackle the task to (re)define the Serbian identity. Two ways emerge: the one of the nationalist intellectuals who promote a traditional vision and another one we could call "liberal" turned towards modernization. But, in these two models, it's the same pattern which is applied: a bipolar analysis of the Serbian society which leads to think two opposite Serbian identities, opposed and irreconcilable. The thesis searches first the causes that may explain the birth and the impact of such a black and white speech, always more widespread in a world in the middle of an identity crisis. If the bipolar outlook is not a prerogative of Serbia, this duality is here quite original. As the anthropologist Slobodan Naumović writes it: «The "Autochthonous", "Authentic", "Historical", "Patriotic" and "National", but at times also "Heavenly" and "Orthodox" Serbia was confronted by the "Anti-Nationalist", "Pacifist", "Modern", "European", "Cosmopolitan", "Civil", and "Liberal" Serbia». The opposition becomes strong enough to generate an almost ethnic entity known as "*Druga Srbija*" that we may translate by "Other" or "Second" Serbia. Committed in the fight against Milošević in the 90's, the "*Druga Srbija*" had to redefine its project after his fall in October 2000. In a society it judges archaic and unfit to change, the "*Druga Srbija*" claims itself as the only chance for Serbia – plunged in the economic crisis, blocked at the doors of European Union – to access modernity.

KEYWORDS: Yugoslavia, Serbia, Intellectuals, "*Druga Srbija*", Other Serbia, Belgrade Circle, Demonstrations, Bipolarity.

Sommaire

<i>Résumés</i>	1
<i>Sommaire</i>	3
<i>Remerciements</i>	4
<i>Note au lecteur</i>	5
 <i>Introduction</i>	 6
<i>Les deux Serbie</i>	21
Les occurrences des deux Serbie	23
La logique de l'exclusion : eux ou nous	46
Les intellectuels : penseurs, acteurs, spectateurs	55
Le rôle des médias	76
<i>Aux sources de la bipolarité</i>	88
La question de l'héritage	91
Le nationalisme	104
L'Autre, du reflet à l'ennemi	121
(Re)construire l'identité serbe	138
« Druga Srbija »	169
« Druga Srbija » : tentative de définition	172
Les critiques de la « Druga Srbija »	188
La « Druga Srbija » par elle-même : entité, projet, idéal ?	206
Les manifestations, se (ré-)appropriier le territoire belgradois	224
La « Druga Srbija » dans les années 2000, une entité en crise	249
<i>Conclusion</i>	274
 <i>Annexes</i>	 283
<i>Bibliographie</i>	315
<i>Index</i>	332
<i>Table des matières</i>	334

Remerciements

Nous tenons tout d'abord à remercier M. Jean-François Gossiaux d'avoir accepté de diriger notre thèse et de nous avoir apporté son soutien tout au long de ces années.

Nous remercions M. Sacha Marković et M. Benjamin Saelens de leur soutien constant, de leurs conseils et de leur relecture minutieuse et bienveillante.

Nous remercions M. Jérôme Schindfessel de son soutien technique et de son assistance de tous les instants.

Note au lecteur

Notre thèse portant sur le discours des intellectuels, il nous a fallu trouver une méthode pour distinguer le discours qui sert de matériel à notre étude et celui que nous utilisons pour étayer nos thèses. Nous avons donc décidé, sur les conseils de notre directeur, d'utiliser deux polices différentes. Le choix d'utiliser l'une ou l'autre des polices n'a pas toujours été évident et dans certains extraits peut être sujet à discussion. Certains entretiens sont d'ailleurs cités parfois comme matériel, parfois comme support d'analyse.

Afin d'alléger les notes de bas de pages et éviter les doublons, nous avons répertorié dans les annexes situées en fin d'ouvrages les noms propres les plus récurrents ainsi que les noms de partis, de coalitions politiques et d'ONG. L'ensemble des noms référencés en fin d'ouvrage sont indiqués dans le corps de texte par un astérisque. Afin d'éviter les renvois multiples, ce système d'astérisques n'a pas été appliqué dans les annexes et les notes de bas de page.

Dans le même souci de clarté, les liens URL permettant d'avoir accès à certains articles et ouvrages sont indiqués uniquement dans la bibliographie.

Une liste des entretiens effectués ainsi qu'un récapitulatif des membres de la « *Druga Srbija* » sont également disponibles en fin d'ouvrage.

« Les anthropologues occidentaux, lorsqu'ils décrivent une société pour laquelle ils ont souvent, du reste, consacré beaucoup d'attention et de sympathie), n'ont généralement en face d'eux, pour contrôler la représentation qu'ils produisent, que leur propre sens de l'honneur : même si ceux qui ont fait l'objet de sa description en prennent un jour connaissance et la récusent, ce rejet a peu de chances d'être répercuté dans les milieux sociaux et académiques qui comptent pour un chercheur¹. » Voilà une forte réalité qui n'est guère rassurante : pour contrôler la représentation produite par l'Occident, nous ne pouvons compter que sur ce qui lui dira « son propre sens de l'honneur ».

Maria Todorova

Juger, c'est évidemment ne pas comprendre, puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait plus juger.

André Malraux.

Une histoire, c'est comme une photo : on peut, on doit accepter qu'elle s'arrête au moment où le décide le narrateur, on doit l'ancrer là et ne pas aller plus loin. Il arrive toujours un moment où l'on s'aperçoit qu'on ne peut pas tout comprendre, tout savoir, qu'il n'y a rien à faire parce qu'on est malgré tout toujours à l'intérieur de sa bulle, et je préfère rester dans le doute, avec mes interrogations.

Klavdij Sluban

Le sentiment de se retrouver partout au milieu de la grande famille de l'espèce humaine n'a pas de prix – ne serait-ce que parce qu'il confirme que celle-ci existe. Ce n'est pas toujours évident.

C'est peut-être cela le pari du voyage : au-delà de tous les dépaysements, des émerveillements ou des angoisses de l'inconnu, au-delà de toutes les différences, retrouver soudain, chez certains, le sentiment d'être de la même famille. D'être les uns et les autres des êtres humains. Parfois ça rate. Parfois même, ça tourne mal. Mais le pari vaut d'être fait, non ?

François Maspero

¹ James G. Carrier, «Occidentalism : The world turned upside-down [Occidentalisme : le monde bouleversé]», *American ethnologists*, vol. 19, n°2, mai 1992, p. 197.

Avant de présenter l'objet précis de notre étude, nous souhaiterions évoquer les cheminements qui ont mené nos pas jusqu'à la Serbie. Ceux-ci ne sont pas seulement d'ordre universitaire et ne peuvent être abordés sous leur seul aspect scientifique. Ils s'entrelacent et correspondent à différents niveaux, non seulement de notre formation intellectuelle, mais aussi de notre parcours en tant qu'être humain. La première borne sur notre longue route le long des Balkans remonte au début des années 90. Alors adolescente, les nouvelles qui nous parvenaient de ce que l'on appelait encore la Yougoslavie ont mis à mal notre vision naïve du monde. Nous nous rappelons l'étonnement qu'avait déjà fait naître la réunification allemande : les cartes accrochées au mur de notre salle de classe pouvaient être altérées. Si les pays n'étaient pas une entité fixe, quels pouvaient alors être les éléments inébranlables dans ce monde ? Si le premier questionnement face à la disparition du bloc de l'Est fut spatial, le second fut spatio-temporel. Les images de la guerre prenaient jusqu'alors les traits des récits de notre grand-mère, ou c'étaient des images venues de loin, de régions désertiques, exotiques et elles montraient des êtres humains qui avaient le visage de l'Autre. Et, soudain, la guerre se passait dans des champs, des forêts et des plaines qui ressemblaient à des paysages « de chez nous » ; les hommes qui la vivaient avaient des visages identiques à ceux qui nous entouraient. Alors la guerre est devenue proche, possible ici aussi. S'est alors posée à la personne en devenir que nous étions à 16 ans – sous sa forme brute – la question du mal, du comment un être humain peut agir ainsi envers un autre être humain. Nous nous étions dit qu'un jour nous comprendrions. Nous nous sommes ensuite éloignée des questions métaphysiques de l'adolescence et avons oublié la Yougoslavie jusqu'à ce que notre parcours universitaire nous y ramène sans que nous n'y prenions garde. Après avoir travaillé en philosophie politique sur la question des éducations à la liberté chez l'individu, nous avons voulu nous pencher sur la question de l'ingérence, sur les raisons qui peuvent justifier qu'un État s'arroge le droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre État et plus encore qu'il se présente comme pouvant lui apprendre à être libre. Et nos pas, presque malgré nous, nous ont à nouveau conduite aux Balkans. Cette terre est celle de dominations séculaires, où passent les lignes de partage des systèmes d'alliances des deux guerres mondiales et de la guerre froide mais aussi terre des libérations nationales et du non-alignement, porteuse de l'espoir d'une troisième voie, d'un printemps des peuples ou du socialisme à visage humain. Ce travail nous a lui-même menée à une recherche sur l'identité européenne de Belgrade. Au cours de nos entretiens, comme une rengaine, revenait sans cesse la mention des « deux Serbie », « Serbie coupée en deux », « deuxième Serbie » ou d'une « autre Serbie ». L'altérité était sans cesse posée comme hostile, menaçante, dangereuse, au sein de sa propre société

mais aussi dans tous les rapports à l'Autre quel qu'il soit : l'autre en Yougoslavie, en Europe, l'autre comme femme, étranger, homosexuel, nationaliste, réfugié ou l'autre comme celui qui ne pense pas comme moi. Et, chemin faisant, nous sommes revenue à notre point de départ en retrouvant la question de notre adolescence. S'y greffaient l'interrogation fondatrice de la philosophie politique : « pourquoi le mal ? » et la question anthropologique du rapport à l'altérité. Comme Vercors, nous nous sommes demandée si « [nous redégringolions] dans les questions sans fin qu'on se pose à 20 ans... [Si nous y redégringolions] ou [si] nous nous y élevions de nouveau »¹. Le fond de l'interrogation reste le même, seuls la manière de poser les questions et les outils dont nous disposons pour y répondre changent. Nous tenions donc à prévenir dès maintenant le lecteur que nos outils anthropologiques, pour nous, venue de la philosophie politique, sont peut-être réduits. Mais il nous semble que l'apport de notre terrain philosophique permettra de répondre au mieux à une thématique qui exige une approche globale.

Le deuxième écueil auquel nous avons cherché à échapper relève d'un choix réfléchi et assumé du rapport à notre terrain. Dans notre volonté de nous approcher au plus près de notre objet d'étude, nous avons opté pour un terrain long (quatre années entre 2009 et 2013) qui avait été précédé d'un apprentissage approfondi de la langue que nous avons étudiée à Paris depuis 2003 et à Belgrade pendant un an en 2005-2006. Cet apprentissage de la langue s'est enrichi dans le cadre d'une licence LLCE² de BCMS³ d'une étude de la littérature, de l'histoire et de la culture de l'espace de langue serbo-croate. Pendant notre terrain à Belgrade, nous avons travaillé dans un lycée, des collèges et à la faculté de philologie, hors de toute structure officielle liée à la France, nous avons vécu et travaillé avec des Serbes, sous contrat serbe. Il nous a en effet semblé cohérent – pour réussir à toucher du doigt le cœur de notre étude qui s'intéresse tant aux mentalités et à l'imaginaire collectif qu'à la construction d'une nouvelle identité serbe – de vivre en immersion et de ne pas tant étudier que vivre et par imprégnation réussir à *com-prendre*⁴ la perception qu'ont les Serbes de leur pays, de leur société, de leur passé et de leur avenir ; de poser des questions certes mais aussi de connaître la recette de la *gibanica*⁵, d'être invitée aux *slava*¹, de se plaindre du *FTIP*², de savoir que

¹ Vercors, *Les animaux dénaturés* (1952), Paris, Le livre de poche, 1975.

² Langue, littérature et civilisation étrangères.

³ Bosnienque – croate – monténégrin – serbe, acronyme communément admis dans les institutions internationales pour désigner le système linguistique serbo-croate qui compte quatre langues officielles. Par mesure de facilité – et notre étude portant sur la Serbie – nous utiliserons le mot « serbe » pour désigner la langue utilisée en Serbie.

⁴ Tentant par là d'appliquer à notre modeste échelle la devise de Germaine Tillon tirée du texte du même nom : « Vivre pour comprendre », *Le Monde diplomatique*, avril 2009, p. 3.

⁵ Sorte de gâteau au fromage et à la pâte phyllo.

poser son sac par terre fait s'en aller l'argent et que l'on peut mourir en sortant dehors avec les cheveux mouillés (même si l'on est en plein mois d'août) et enfin d'être au fait que lorsqu'on ne peut plus accuser personne de ses malheurs, au final, ce sont les Turcs qui sont toujours coupables de tout. Peut-être y avons-nous perdu en objectivité, en capacité à juger, au sens critique du mot de savoir trier selon des critères prédéterminés. Mais nous pensons y avoir gagné en *com-préhension* car nous adhérons à l'assertion d'André Malraux lorsqu'il écrit : « Juger, c'est évidemment ne pas comprendre, puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait plus juger. » Nous ne sommes pas devenue serbe mais pensons avoir réussi, autant que faire se peut, à pouvoir avoir en tête, lorsque nous observons la société serbe actuelle, tout à la fois une profondeur historique, une vision de l'avenir, un contexte social, culturel et linguistique. Et, surtout, il nous semble avoir de cette manière réussi, sans l'avoir cherché, à répondre tout à la fois à la question de l'adolescente que nous étions il y a vingt ans : comment un être humain peut-il faire cela à un autre être humain ? À celle de l'étudiante en philosophie que nous étions il y a dix ans : pourquoi le mal ? Et enfin à celle de la doctorante en anthropologie que nous sommes aujourd'hui : la bipolarité de la société serbe est-elle héritage, essence ou illusion ? Ceci étant dit nous pouvons à présent présenter l'objet de notre étude à proprement parler.

Si les conflits qui ont déchiré les Balkans occidentaux sont assez connus du grand public occidental, la vie de chacun des pays de l'ex-Yougoslavie l'est beaucoup moins. La Serbie notamment apparaît rarement dans les médias occidentaux pour d'autres raisons que les arrestations liées au Tribunal pénal international, les manifestations nationalistes, les débordements des supporters de football ou encore la question de l'indépendance du Kosovo. La société serbe a connu en l'espace de 20 ans un changement radical de son organisation politique et de ses repères sociaux. Si certains analystes estiment que la période titiste a été une parenthèse qui se referme sur la résurgence des valeurs traditionnelles voire archaïques de la société patriarcale liée au retour en force de l'Église orthodoxe, cette approche ne tient pas compte d'altérations sociales profondes telles la prolétarianisation de la société mise en place par le régime titiste ou les mutations subies par les campagnes (malgré la reprise du

¹ Fête traditionnelle familiale orthodoxe typiquement serbe. Chaque famille possède un saint patron, le jour de la fête de ce saint on invite la famille proche et les amis, être invité à une *slava* est une marque de respect.

² Allusion à un sketch radiophonique sur l'administration serbe où l'on évoque la règle du *FTIP* : *Fali ti jedan papir*, ce qui signifie « il te manque un papier ».

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.youtube.com/watch?v=FTbXSTe7BIg>

terme de *zadruga* pour désigner les fermes collectives). Toute la complexité des années 90 et 2000 renvoie à celle de tous les pays en transition : la fin du socialisme est une remise en question complète de l'organisation sociale, du système de valeurs, de l'organisation économique... Mais, en Serbie, cette transition se double non seulement de conflits et de leurs cortèges de sacrifices économiques, humains, de réfugiés mais aussi de sanctions économiques et de bombardements venus d'Occident. Dans cet épisode bien particulier de leur histoire, les Serbes cherchent à redéfinir leur identité, à effectuer un travail – plus ou moins – critique sur ce qu'ils tiennent à conserver de la période titiste et ce qu'ils ont en héritage de la période pré-titiste, de la domination ottomane au Royaume SHS¹, puis de Yougoslavie, en passant par les guerres de libération nationale.

Une culture politique conflictuelle

Ce qui s'inscrit en filigrane comme constante dans l'histoire serbe c'est une culture politique conflictuelle qui a conduit le pays à se construire sur la base de l'opposition plus que sur celle du consensus, que ce soit dans les relations internationales, dans les rapports intra-yougoslaves ou au sein même de la société serbe. Les mythes fondateurs serbes sont essentiellement fondés sur l'opposition aux Ottomans, les amitiés et les rancœurs entre peuples nées de la guerre. Or la perspective d'intégration dans l'Union européenne qui est au centre des débats actuels, exige, selon les critères imposés par celle-ci, de répondre à des critères qui relèvent non seulement du domaine économique et politique mais également d'un certain système de valeurs dites européennes qui recouvrent largement celles de la démocratie libérale, et la Serbie se doit de donner des gages de son attachement à ces dernières. L'évolution des discours serbes est-il alors un jeu politique répondant aux attentes de l'Union européenne ou correspond-il à une véritable évolution des valeurs de la société serbe ?

L'opposition, la résistance, voire le conflit comme bases essentielles de la société serbe s'incarnent notamment dans les grandes manifestations populaires belgradoises. Déjà en 1941, la *vox populi* s'était opposée aux décisions de ses élites qui avaient choisi de se rallier aux Allemands en scandant « *Bolje rat nego pakt, bolje grob nego rob* »²; en 1968 les étudiants faisaient entendre leur volonté de donner un visage humain au socialisme et de contester le pouvoir de Tito. Les années 90 et 2000 ont vu une multiplication des manifestations et des contre-manifestations : contre le régime de Milošević*, pour soutenir ce

¹ *Kraljevina Srba, Hrvata i Slovenaca* [Royaume des Serbes, Croates et Slovènes], premier nom de l'État yougoslave (1^{er} décembre 1918 – 3 octobre 1929). La Yougoslavie royale est souvent dénommée « Première Yougoslavie » par opposition à la Yougoslavie socialiste ou « Deuxième Yougoslavie ».

² « Plutôt la guerre que le Pacte, plutôt la tombe que l'esclavage. »

dernier ou d'autres accusés du Tribunal pénal international, pour l'entrée dans l'Union européenne ou encore suite à l'indépendance du Kosovo. Mais, plus encore que ces manifestations, les analyses faites par les Serbes eux-mêmes, ceux qui pensent la société, la décrivent, la conçoivent, insistent inlassablement, depuis l'éclatement de la Yougoslavie en 1991 jusqu'à nos jours, sur la bipolarité de la société serbe, qu'elle soit présentée comme bipolarité à proprement parler, comme existence de deux Serbie ou encore comme existence d'une deuxième ou d'une autre Serbie. L'étude approfondie des écrits et des paroles des intellectuels serbes montre qu'ils mettent en regard une moitié de la population marquée par l'héritage de l'occupation ottomane, opposée au changement, attachée aux valeurs traditionnelles, gardant en mémoire l'intervention de l'OTAN de 1999 et confiante vis-à-vis du grand frère russe, tenant de l'amitié slavo-orthodoxe, et l'autre moitié de la population qui serait tournée vers l'Europe, progressiste, urbaine et détachée de l'héritage traditionnel. Ce clivage existe-t-il réellement de manière nette et tranchée? Les résultats des dernières élections¹ qui semblent confirmer cette ligne de partage nette sont-ils le reflet de la réalité sociale? Quelles sont les origines de cette grille de lecture de la société serbe contemporaine?

Nous pensons pouvoir trouver la réponse à cette question en étudiant les différents écrits qu'ont produits les intellectuels serbes entre 1991 et 2008, notamment les deux ouvrages édités par le *Cercle de Belgrade*² : *Une autre Serbie*³ et *Les intellectuels et la guerre*⁴. Entre 1991 et 1993, le *Cercle de Belgrade** a organisé des cycles de conférences où intervenaient de nombreux intellectuels opposés au régime de Milošević*. Ces deux ouvrages reprennent une partie de ces interventions. Nous avons par ailleurs mené une série d'entretiens entre 2008 et 2013. Une des difficultés de notre travail a donc été que le discours des intellectuels était tout à la fois notre objet d'étude mais également la base sur laquelle notre réflexion s'est appuyée. Par souci de clarté, nous avons donc adopté une police différente pour l'ensemble des citations qui relève de notre matériau à proprement parler et conservé une police classique lorsque nous avons utilisé l'analyse de collègues pour étayer notre réflexion.

¹ Les élections municipales et présidentielles de mai 2012.

² Le *Cercle de Belgrade* (1991-1993) réunissait des intellectuels opposants au régime de Milošević. De manière générale, pour l'ensemble des noms marqués d'un astérisque, se reporter aux annexes en fin de volume.

³ *Une autre Serbie, Les temps modernes*, Vol 49 n°570-571, (1992), traductions coordonnées et supervisées par Ivan Čolović, Pascale Delpech et Anne Nivat, Paris, Gallimard, 1994.

⁴ *Les intellectuels et la guerre – Les opposants de Belgrade, Les temps modernes* volume 49, n° 576-578, (1993), traduit par Charlotte Souibès et Nebojša Vukadinović, Paris, Gallimard, 1994.

Avant de commencer notre étude proprement dite nous souhaitons préciser ce que nous entendons par « société bipolaire » et montrer que le schéma bipolaire est un modèle parmi d'autres dont le l'archétype fut au niveau politique international celui de la Guerre froide

La bipolarité

Si certaines des oppositions que soulignent les intellectuels serbes sont réelles, ce qui est plus discutable c'est d'en déduire que la société serbe est une société bipolaire. Le principe d'une société bipolaire est de se fonder sur le modèle logique de la contradiction selon lequel A implique non-B et B implique non-A. Cette logique induit l'absence de tout consensus, de toute troisième voie et génère une structure très rigide de la vie politique. Si cette dernière se définit nécessairement par la définition d'un ennemi, la logique bipolaire induit que celui qui ne combat pas cet ennemi est lui-même hostile. Ce modèle a connu de nombreuses manifestations au cours de l'histoire, notamment en temps de guerre ou dans les dictatures.

Deux exemples sont particulièrement marquants dans le cas des guerres. Ainsi à la veille de la Première Guerre mondiale en France, l'émergence de l'Union sacrée a rallié une grande majorité des différentes mouvances politiques contre l'ennemi commun : l'Allemand. Celui qui ne rejoignait pas cette Union était traître à la patrie et la propagande était orientée tant contre l'ennemi intérieur que contre l'ennemi extérieur. On retrouve ce modèle lors de la Guerre froide. Cuba, étant donné la révolution socialiste qui y avait eu lieu, était par exemple considérée comme un ennemi par les États-Unis. Cela a contribué à ce que le régime de Castro se tourne vers l'URSS afin d'assurer sa sécurité et sa subsistance, le blocus dont il était l'objet lui ayant fait perdre la plupart de ses ressources à partir de 1962. La loi régissant les règles de cet embargo se nomme d'ailleurs *l'America's Trading With The Enemy Act* (loi américaine sur le commerce avec l'ennemi). Il ressort de ces deux exemples que le mot-clé dans la structure bipolaire est « ennemi ». Ennemi qu'il faut bien sûr éliminer de manière définitive mais qui permet simultanément de justifier ma propre existence. Je ne fonctionne et ne peux me définir que par rapport à lui. La Guerre froide a conduit à une compétition permanente, que ce soit dans le domaine économique, scientifique, militaire ou spatial, mais elle a aussi engendré la naissance de deux systèmes symétriques possédant chacun leur doctrine idéologique, leurs valeurs phares, leur zone d'influence, leurs alliances militaire et économique et leur pays leader. La base idéologique de la Guerre froide, théorisée par les doctrines Jdanov et Truman, présente donc la société internationale comme la scène où

chacune des sphères d'influence vise à la disparition de l'autre. La chute du communisme a ainsi causé un grand trouble qui a mené à se demander si la « fin de l'histoire » n'était pas en train d'advenir¹. Les structures mises en place pour s'opposer à l'ennemi (en particulier l'OTAN) ont dû se trouver un nouveau rôle dans le monde multipolaire qui a alors émergé. Nous ne négligeons pas, au cours de la Guerre froide, la lutte des pays du tiers-monde pour leur indépendance et l'émergence du mouvement des non-alignés. Cependant, au sein même de ce mouvement, subsistait une scission entre les pays aspirant à un modèle socialiste d'une part, et ceux se tournant plutôt vers une organisation de type démocratie libérale d'autre part.

Dans les dictatures, la société est essentiellement construite sur le combat contre l'ennemi qu'il soit intérieur ou extérieur. Dans les pays où cette dictature s'incarne dans un Parti unique, ceux qui ne suivent pas la ligne de ce dernier sont considérés comme des ennemis du pays lui-même et condamnés en tant que tels. Il est évident que la répression et la méfiance vis-à-vis de l'autre varient d'une dictature à l'autre et qu'il existe de grandes différences entre la Yougoslavie titiste et l'Albanie d'Enver Hodja. Il n'en reste pas moins que la base de la société reste une bipolarité, une frontière tracée entre « nous » et les « autres ».

Les mythes fondateurs de l'identité serbe

Cette analyse, si elle semble au premier abord éloignée de celle que nous souhaitons faire des écrits sur la société serbe entre 1991 et 2008, nous permet cependant d'éclairer ce que nous entendons par « société bipolaire » : une société composée de deux éléments engagés dans une lutte à mort. Les deux situations que nous avons citées, guerre et dictature, peuvent également nous donner quelques pistes sur l'héritage qui a conduit à cette conception binaire qui domine, aujourd'hui encore, la société serbe. Deux mythes fondateurs de la société serbe, ou présentés comme tels dans les années 90-2000, et un mythe fondateur de la Yougoslavie titiste incarnent de manière archétypique cette bipolarité,

Tout d'abord, l'identité serbe est marquée par le concept de sacrifice. Le mythe fondateur de la nation² serbe est le mythe de Kosovo, sacrifice par le Prince Lazar du

¹ Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1992), Paris, Champs Flammarion, collection Champs essais, 2009.

² Nous entendons « nation » dans le sens de *narod* que l'on peut rapprocher du « peuple » français ou du *Volk* allemand, c'est-à-dire une communauté culturelle qui ne renvoie pas nécessairement à un État. Le mot possède une certaine ambiguïté en serbe puisque l'adjectif *narodni* peut tout à la fois signifier « populaire » et « national ». De manière générale, la différence de définition du terme « nation » en français et en serbe rend épineuse les traductions des termes qui renvoient à cette notion. Dans la Yougoslavie socialiste, les *narod*i, au nombre de six, sont les peuples constituants de la Yougoslavie c'est-à-dire ceux auxquels correspondait une

royaume terrestre au profit du royaume céleste. C'est ce dernier qui va devenir le fondement premier de la nation serbe. On retrouve également cette idée dans l'image des Serbes comme dernier rempart de l'Europe chrétienne contre les Ottomans, sacrifice recommencé en 14-18 où la nation serbe est celle compte le plus grand pourcentage de pertes humaines. Les nationalistes feront appel à cette fibre sacrificielle durant les guerres des années 90, renouvelant l'appel au sacrifice individuel sur l'autel de la nation. Cependant, nous devons nous garder de mythifier le mythe et de voir dans celui de Kosovo ce qui pourrait nous permettre de déchiffrer la société serbe actuelle. Nous pouvons néanmoins nous intéresser à l'utilisation de celui-ci et de son incitation au sacrifice par les nationalistes, soutenus par l'Église orthodoxe. En faisant appel à des éléments de l'inconscient collectif, ils ont su faire vibrer la corde de l'identité fantasmée de la victime sacrificielle dans une perspective guerrière.

Ensuite, les Serbes ont développé au cours de leur histoire une culture politique conflictuelle. Au-delà du Kosovo et de la notion de sacrifice que peut contenir son mythe, l'histoire serbe a contribué à générer un esprit d' « union sacrée » au cours des situations conflictuelles qu'ont vécu les Serbes. En premier lieu vient bien sûr la résistance à la domination ottomane, les légendes des *hajduci*¹ qui incarnent la lutte serbe contre l'occupant ottoman (même s'il paraît évident que la pérennité de l'occupation entraîne une certaine perméabilité des deux sociétés) aux guerres de libération nationale du XIX^e siècle. L'héritage culturel tend à mettre en exergue l'opposition et non la porosité de l'occupant et de l'occupé et demeure celui d'un peuple construit sur l'opposition à un autre même si cette opposition sans faille à l'Ottoman résiste mal à l'analyse critique historique. Jusqu'à l'accession à l'indépendance, les Serbes de l'Empire ottoman ont donc vécu au rythme des attaques et des contre-attaques, entre résistance et soumission au pouvoir central de La Porte. Puis, au début du XX^e siècle, se succèdent les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale. Au cours de cette dernière renaît la vertu de sacrifice des Serbes qui sera au fondement du mythe de l'amitié franco-serbe, née sur les ruines de l'armée serbe. Il est intéressant de noter que dans ces exemples les Serbes sont toujours en position de légitime défense : c'est l'autre qui attaque, qui menace l'intégrité du territoire serbe. Ce même discours sera réutilisé dans les

République : les Serbes, les Croates, les Bosniaques, les Slovènes, les Monténégrins et les Macédoniens ; les *narodnosti* correspondent aux nationalités qui ne sont pas d'origine slave mais ont un pays de référence à l'extérieur de la Yougoslavie, par exemple les Allemands, les Albanais, les Hongrois ou les Roumains. Voir à ce sujet Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF, 2002, p. 92.

¹ Brigand, bandit, rebelle contre les Turcs. Voir note 2 p. 96.

années 90 où les Serbes « se sont battus pour la Yougoslavie » et « ont défendu leurs frères de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ».

À cette présentation de deux mythes fondateurs de l'identité serbe nous souhaiterions ajouter deux aspects de la Yougoslavie socialiste qui nourrissent une approche conflictuelle. Si le régime titiste n'a pas été une dictature aussi dure que celles d'autres pays de l'Est, il n'en demeure pas moins qu'il s'agissait d'un Parti unique qui mettait au principe une dichotomie de la société basée sur le rôle que chaque citoyen avait pu jouer au cours de la guerre et de la place qu'il occupait au sein du Parti. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les résistants serbes étaient divisés entre *Četnici* (résistants fidèles à la couronne) et *Partizani* (dirigés par Tito¹) tandis qu'une partie des élites et de la population collaborait. Il semble donc qu'un partage de la population relevant d'une division bipolaire ne soit pas pertinent lors de la Seconde Guerre mondiale, ce sera pourtant l'interprétation qui en sera faite par le régime titiste au sortir de la guerre. *Ustaši* croates, *Četnici* serbes et collaborateurs seront tous considérés comme *ennemis* et par là même condamnés. La Yougoslavie occupera ensuite une place spécifique sur la scène internationale entre 1945 et 1990 : si elle a adopté le modèle socialiste, la rupture avec l'URSS, l'autogestion et la position de leader dans le Mouvement des non-alignés ont façonné une identité originale. Plusieurs phases vont se succéder. La période stalinienne se termine en 1948, date à partir de laquelle le régime tentera de trouver une voie spécifique en opposition à Moscou, notamment par le biais du non-alignement et de l'autogestion. La doctrine du parti unique se cristallisera en 1968 lors du *Maspok*² et des grandes manifestations belgradoises qui, malgré une libéralisation du régime illustrée par la nouvelle constitution de 1974, se solderont par un refus catégorique du changement. Il est alors impossible de remettre trois éléments en cause : l'autorité du père de la nation et les deux éléments de la devise yougoslave *Bratstvo i jedinstvo*—fraternité et unité des peuples constitutifs de la Yougoslavie. Il existe une et une seule façon d'être un bon citoyen yougoslave et celui qui ne se soumet pas aux critères du Parti prend le risque de connaître l'ostracisme non seulement professionnel mais aussi social.

Trois grandes bases de l'identité serbe sont donc présentées comme animées par la bipolarité (les deux premières étant assumées). La première est la figure de la victime sacrificielle. La seconde est une culture politique conflictuelle héritée de l'histoire serbe

¹ Pour une description plus détaillée des mouvements *ustaši*, *četnik* et partisan, voir Georges Castellan, *Histoire des Balkans, XIVe – XXe siècle*, Paris, Fayard, 1991, pp 453-457 et Yves Tomić, « De l'unification à l'éclatement, l'espace yougoslave un siècle d'histoire », BDIC, pp 3-4.

² Abréviation de *Masovni pokret* [Mouvement de masse], nom donné aux manifestations croates de la fin des années 60.

(opposition à la domination ottomane et des conflits du XX^e siècle). Les mentalités serbes sont également marquées par l'héritage des années de socialisme et notamment l'impact du critère de compatibilité idéologique imposé par le Parti. Cet héritage est moins souvent évoqué mais il n'en reste pas moins particulièrement prégnant.

La bipolarité appliquée à la société serbe

Les Serbes, tant comme citoyens d'un pays indépendant que dans leur appartenance à la Yougoslavie, ont donc connu à de nombreuses reprises une lecture dichotomique de la société imposée par le haut, que ce soit dans la figure de la victime sacrificielle, dans un passé riche en guerres qui alimente le mythe de l'Union sacrée contre l'ennemi extérieur ou suite au régime de Tito. Ces trois analyses et la manière dont elles sont utilisées par les intellectuels dans les années 90 et 2000 pourront nous servir dans l'étude des grilles de lecture bipolaire. En 2008 encore, les manifestations, violentes, contre l'indépendance du Kosovo, ont été présentées dans les médias tant serbes libéraux qu'occidentaux comme opposant une fois de plus une Serbie tournée vers l'Europe et modernisatrice à une Serbie archaïque, soutenue par la Russie. Or, lors de la campagne électorale de mai 2008, aucun parti¹, excepté le LDP* (qui n'a obtenu que 5,24% des voix aux élections législatives), ne s'est prononcé en faveur de l'indépendance du Kosovo. La société serbe apparaît donc, sur certains sujets, beaucoup plus uniforme que ne le laissent entendre la plupart des analyses.

Notre but n'est pas ici de faire une étude sociologique qui permettrait de confirmer ou d'infirmer la réalité sociale de la bipolarité. Nous nous intéresserons à la bipolarité comme grille de lecture telle qu'elle apparaît dans le discours de ce ceux qui ont une parole publique, ceux qui parlent, écrivent, discutent : les intellectuels, universitaires, militants, journalistes, hommes politiques. Notre étude ne s'inscrit donc aucunement comme tentative de compréhension de la société serbe mais du discours de ses élites sur celle-ci, sur la *serbité*, l'identité serbe, le passé et l'avenir d'un pays en crise économique, politique, morale. Dans les années 90, deux lectures majeures et opposées, mais suivant un même modèle dichotomique, ont émergé au regard des évolutions du régime et de la société. D'une part un discours militariste : les Serbes vivant hors de Serbie, et en particulier en Croatie, étaient en danger et il était du devoir de la Serbie de venir à leur secours, la Serbie se divise alors entre traîtres et patriotes, bons et mauvais Serbes. D'autre part, un discours libéral porté par les

¹ Pour un panorama des partis politiques serbes voir Zoran Lutovac (sous la direction de), *Političke stranke u Srbiji, struktura i funkcionisanje* [Les partis politiques en Serbie, structure et fonctionnement], Friedrich Erbert Stiftung/Institut društvenih nauka, Belgrade, 2005.

antinationalistes et en particulier par les membres du *Cercle de Belgrade** : la Serbie serait traversée par une ligne de partage qui séparerait la société en deux parties, l'une tournée vers la modernité, la culture occidentale, partie intégrante de l'Europe, et l'autre sclérosée, respectant les traditions, marquée par l'occupation ottomane. Le discours nationaliste a été analysé (voire dénoncé) à de nombreuses reprises¹, notamment à cause des conséquences de son utilisation par les politiques. Notre travail portera donc en priorité sur le discours des intellectuels libéraux² et notamment sur le discours que les libéraux adoptent pour parler des nationalistes. L'utilisation du discours des libéraux n'ayant pas eu les mêmes conséquences dramatiques que le discours nationaliste, il nous semble en effet que, paré de l'auréole de l'opposition à Milošević*, il a été épargné de toute analyse critique. Notre démarche ne consiste pas à décrédibiliser leur critique du nationalisme mais plutôt à voir si la lecture bipolaire de la société serbe apparaît aussi dans leur discours.

Les Balkans, et tout particulièrement la Serbie, ne souffrent pas d'être inconnus mais d'être méconnus, décrits – selon des grilles de lecture simplifiées – comme théâtre de conflits qui semblent perpétuels entre victimes et bourreaux. Certes, la lecture dichotomique, théorisée par Platon, fait partie des outils de base de l'esprit humain pour comprendre le monde qui l'entoure. Il nous faudra donc analyser quels aspects de cette lecture s'inscrivent dans une analyse de type universel et quels aspects en font un phénomène propre à la Serbie. Notre propos sera alors de nous demander quelles raisons font que les analyses des intellectuels serbes qui s'opposent au nationalisme peinent à dépasser ce niveau élémentaire de la pensée et déterminer de manière critique ce que l'analyse de la lecture bipolaire de la société serbe dit de cette société et de ceux qui le produisent. *D'où* écrivent les gens qui parlent de bipolarité et que dit de la société serbe ce qu'en disent ses élites ? Nous étudierons essentiellement les manifestations belgradoises de ce discours des élites. Tout d'abord, parce qu'il existe un discours bipolaire particulier concernant l'opposition entre Belgrade et le reste

¹ Voir notamment Nebojša Popov (prir.), *Srpska strana rata: trauma i katarza u istorijskom pamćenju* [Le côté serbe de la guerre : trauma et catharsis dans la mémoire historique] I–II. 2. Izd. Belgrade, Samizdat B92, 2002.

² Nous tenons pour « intellectuel » ce qu'Emmanuel Kant entend par « savant » c'est-à-dire celui qui « fait usage public de sa propre raison [...] devant l'ensemble du public qui lit » autrement dit les universitaires, les artistes dits engagés, les journalistes, les gens de culture. Emmanuel Kant, « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? » (1784), *Critique de la faculté de juger*, traduit par Heinz Wismann, Paris, Gallimard, collection Folio essais, 1985. Par « libéraux », nous entendons l'ensemble des intellectuels qui s'opposent au nationalisme, ce qui représente un spectre plus restreint que l'opposition à Milošević. Celle-ci comporte en effet des éléments de nationalisme modéré (Vojislav Koštunica (1944-), fondateur du DSS, Président de la République fédérale de Yougoslavie de 2000 à 2003.) ou extrême (Vojislav Šešelj (1954-), président du SRS dans les années 90, inculpé pour crimes de guerre et crime contre l'humanité par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY)) qui s'opposent aussi régulièrement à Milošević.

de la Serbie (même si ce discours s'étend plus largement à l'opposition ville-campagne). Ensuite, parce que la figure tutélaire de l'intelligentsia libérale est intrinsèquement belgradoise comme l'indique son nom : le *Cercle de Belgrade**. Enfin parce que les incarnations physiques de cette bipolarité, les manifestations de rue, ont été majoritairement le fait des villes et plus particulièrement de Belgrade.

Notre analyse portant essentiellement sur le discours de l'intelligentsia, nous nous sommes servis – en plus des entretiens que nous avons réalisés avec une vingtaine d'intellectuels serbes – de l'ensemble des traces écrites de leur discours : livres, articles, communications, restitutions écrites d'entretiens, etc.

La bipolarité de la société serbe, ou du moins la récurrence de cette conception dans le discours serbe n'est pas un fait établi scientifiquement, à notre connaissance, par de précédentes recherches. Plutôt que de commencer par les causes qui ont mené à la bipolarité, nous avons donc choisi une méthode plus expérimentale, qui consiste à établir d'abord les symptômes, à savoir la récurrence de cette bipolarité dans le discours des intellectuels. Ensuite, à partir de cet état des lieux, nous avons mené une tentative de « désenchevêtrement » qui permet de voir si la bipolarité de la société serbe est « héritage, essence ou illusion ». Nous avons enfin étudié la cristallisation de la bipolarité dans la naissance de la « *Druga Srbija* »¹, entité qui peut être qualifiée de *quasi-ethnique* pour reprendre les termes de Slobodan Naumović*².

Plus précisément, nous étudierons dans un premier temps la bipolarité à proprement parler : ses occurrences, l'exclusivisme particulier qu'il revêt en Serbie et le rôle que jouent les intellectuels et les médias dans la mise en place de cette lecture. Nous analyserons ensuite les différentes racines qui ont pu faire fleurir ces lectures bipolaires : héritage historique, action téléologique, vigueur du modèle nationaliste, difficulté à définir l'autre ou épiphénomène d'une crise identitaire qui n'en finit pas d'habiter, voire de hanter, la société serbe. Nous nous pencherons enfin sur la conséquence ultime de cette bipolarité : la création de l'entité de l'« Autre Serbie ». Nous étudierons dans quelle contexte la nomme-t-on, quelles en sont ses définitions par elle-même et par d'autres (et quels autres), les manifestations

¹ En serbe, « *drugi* » est l'expression basique de l'adjectif (masculin – nominatif), nous le trouverons également sous la forme de « *druga* » qui est la forme féminine- nominatif, il peut signifier « autre » ou « deuxième », nous étudierons par la suite l'intérêt de cette polysémie. Ne souhaitant pas perdre ce double sens en utilisant une traduction française de ce syntagme nous garderons l'expression « *Druga Srbija* » dans sa langue d'origine. Elle peut donc signifier « Autre Serbie » ou « Deuxième Serbie ».

² Voir Slobodan Naumović, « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity [Les origines sociales et les utilisations politiques des récits populaires sur la désunion serbe] », *Filozofija I društvo* 1/XXVI, note 26 p. 83.

auxquelles elle participe. Nous évoquerons enfin son rapport au régime de Milošević* et son devenir après la disparition de celui-ci.

Les deux Serbie

« La société serbe est partagée, mais vraiment, elle est vraiment bipolaire »¹, « Durant deux siècles, il y eut en Serbie deux Serbie »². « Bipolarité », « deux Serbie », deux expressions récurrentes d'un même constat, auquel souscrivent un grand nombre d'intellectuels serbes et qui cache une réalité protéiforme. Si l'on va plus avant dans la définition de cette « bipolarité », on constate qu'elle recouvre de multiples aspects, se pare d'amalgames, de nuances, de foisonnements, qui rendent difficile une description exhaustive de ce qu'elle peut signifier. C'est à cet exercice que nous allons à présent nous livrer.

Afin d'éviter tout écueil de généralisations abusives, nous tenons d'ores et déjà à souligner que nous avons également rencontré à plusieurs reprises la mention de l'existence d'une troisième Serbie. Nous reviendrons sur cet aspect ultérieurement³ car il nous semble qu'il dépend en grande partie d'une définition préalable de ce que peuvent signifier « les deux Serbie ».

Il est également important de noter que les divisions opérées ne sont, d'une part, pas neutres, et sont, d'autre part, souvent superposées jusqu'à créer un agglomérat qui fait le lit d'une vision bipolaire de la société serbe, appréhendée dans son entier. Nous reviendrons par la suite sur cette agrégation de caractères qui finit par créer une identité à part entière, que nous trouvons de manière condensée sous la plume de Slobodan Naumović* : « [Les conflits d'identité] étaient liés à la lutte plus amère entre les “Deux Serbie” mentionnées précédemment. Chacune des deux Serbie définissait ses limites symboliques à peu près comme le font les “vrais” groupes ethniques, excluant les membres de l'autre Serbie de sa communauté imaginée. La Serbie “autochtone”, “authentique”, “historique”, “patriotique”, “nationale” mais aussi “céleste” et “orthodoxe” faisait face à la Serbie “antinationaliste”, “pacifiste”, “moderne”, “européenne”, “cosmopolite”, “civile” et “libérale”. »⁴

Avant de nous intéresser à la cristallisation de ces deux entités – qui forment des tous à part entière – nous souhaitons nous pencher sur les oppositions terme à terme qui sont au fondement de cette « méta-opposition ». Nous verrons tout d'abord à quels niveaux la société

¹ Vesna Cakeljčić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008.

² Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe* (2000), traduit par Angélique Ristić, Paris, Fayard, 2000, p. 381.

³ Voir pp. 44-45.

⁴ « [The *identity conflicts*] were related to the bitter struggle between the previously mentioned “Two Serbias”. Each of the two Serbias was defining its symbolical boundaries in much the same way as “real” ethnic groups do, excluding members of the other Serbia from its imagined community. The “Autochthonous”, “Authentic”, “Historical”, “Patriotic” and “National”, but at times also “Heavenly” and “Orthodox” Serbia was confronted by the “Anti-Nationalist”, “Pacifist”, “Modern”, “European”, “Cosmopolitan”, “Civil”, and “Liberal” Serbia. » in Slobodan Naumović, « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity », *Filozofija i društvo, op. cit.*, pp. 89-90, traduction de l'auteur.

serbe est décrite comme bipolaire. Nous nous intéresserons ensuite à un trait particulier de ces oppositions que nous nommons la logique de l'exclusion. Ces oppositions apparaissent en effet comme des contradictions dont la réconciliation ne peut pas être atteinte par le dépassement dialectique et qui ne peuvent se résoudre que par la destruction d'un des deux termes. Enfin, nous nous intéresserons à la manière dont intellectuels et médias – penseurs et vecteurs de propagation de la vision bipolaire – participent à cette lecture.

LES OCCURRENCES DES DEUX SERBIE

Latinka Perović*¹ écrit que – loin d’être apparu dans les années 90 – le syntagme des « deux Serbie » est employé pour la première fois en 1910 et recouvre, lors de cette première utilisation par Dimitrije Tucović², un sens politique (Serbie prolétaire et Serbie bourgeoise) et paraît quelque peu anachronique à une époque où la Serbie est encore essentiellement rurale. Si cette acception politique des deux Serbie reste une constante tout au long du XX^e siècle, Latinka Perović* évoque également une dimension plus profonde qui revêt un aspect civilisationnel. Cette dimension n’est pas propre à la Serbie mais est le fait de toutes les sociétés éprouvant le passage du patriarcat à la modernité. Latinka Perović* l’identifie à la révolution nationale du début du XIX^e siècle : c’est avec l’indépendance et la nécessité de définir tout à la fois l’identité serbe, la forme qu’allait prendre le nouvel État et le projet de société qui l’accompagnait qu’allait commencer la représentation des deux Serbie.

Le concept des « deux Serbie » est donc bien antérieure aux années 90 et a été marqué par différents contextes. Celui des années 1990 et 2000 est dominé par la fin du modèle socialiste, non seulement sous son aspect économique, mais également politique, social, moral. À cela s’ajoute la fin de l’unité yougoslave et par là celle de l’idéal de la réunion de tous les Serbes dans un seul pays. Ces événements remettent en question tous les repères culturels, linguistiques, idéologiques, moraux, identitaires. En cherchant dans le passé serbe des repères susceptibles d’étayer la création d’un nouveau modèle social, les penseurs de la nouvelle Serbie vont raviver des modèles oubliés et remettre à l’ordre du jour nombre d’oppositions qui avaient successivement habité la Serbie autonome puis indépendante, le Royaume SHS, le Royaume de Yougoslavie³, mais également garder des traits caractéristiques des années de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Au moment où se lève la chape de la devise *Bratstvo i jedinstvo*⁴, se cristallisent l’ensemble des mouvances contradictoires qui habitent la société serbe et qui vont conduire à une crispation autour de la définition de cette nouvelle identité serbe. Comme le souligne Milena Dragičević Šešić* : « Même s’il y avait [...] une trentaine de partis, globalement on peut dire qu’il ne se différenciaient pas par des programmes sociaux, économiques, etc., mais c’est plutôt sur les questions de vision de développement de la nation qu’ils se divisaient, d’une part celui qui

¹ « Une réponse patriarcale au défi de la modernisation », *Une autre Serbie, op.cit.*, pp. 14-15.

² Dimitrije Tucović (1881-1914), théoricien et chef de file du mouvement socialiste dans le Royaume de Serbie. Il est le fondateur du Parti social-démocrate serbe.

³ Le Royaume de Yougoslavie naît le 3 octobre 1929 et s’éteint avec la Deuxième Guerre mondiale.

⁴ Fraternité et unité.

voulait une nation serbe basée sur le folklore, la tradition et de l'autre celui qui voulait la nation serbe basée en Europe, etc. »¹. C'est cette perspective de construction d'une identité serbe par agrégation de caractères définis à partir d'un modèle dichotomique qu'il nous faudra garder à l'esprit tout au long de l'inventaire qui va suivre.

Afin de rendre plus lisible le foisonnement d'oppositions selon lesquelles est décrite la société serbe, nous avons opté pour une classification en six types : une opposition tout d'abord dans le rapport au monde, ensuite selon des critères sociaux objectifs qui ouvrent la voie à une division dans le champ politique ; nous nous intéresserons à la division esquissée selon l'héritage historique, selon des critères géoculturels et enfin au clivage en fonction des mentalités. Il nous a semblé pertinent de présenter par ailleurs, même si elle relève déjà de l'étude des connotations positives ou négatives que nous étudierons par la suite, l'alternative qui oppose traîtres et patriotes, vrais et faux Serbes car celle-ci recoupe les catégories qui auront été présentées en amont et constitue à elle seule une occurrence des « deux Serbie ».

Serbie et valence de l'étranger

La société serbe serait pour commencer divisée entre ceux qui sont tournés vers l'Occident et plus particulièrement l'Europe² et ceux fermés à l'Europe³ et/ou tournés vers la Russie.

Il est en effet courant d'opposer ceux tournés vers l'Occident et ceux qui le rejettent : « Il y a maintenant, si nous simplifions, deux sortes de personnes ici : une sorte de personnes qui acceptent tout ce qui vient de l'Occident et une autre part de la population qui n'est pas opposée mais qui a une sorte de suspicion à l'égard de tout ce qui vient de l'Occident. »⁴. Le rejet, ou du moins la réserve vis-à-vis de l'Occident, est un des aspects du nationalisme dans les années 90 : « Depuis la fin des années 80, [...] les pays occidentaux ont été vus comme un ennemi du programme national serbe avec sa suspicion culturelle et

¹ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

² Voir à ce sujet Dubravka Stojanović, *Kaldrma i asfalt, Urbanizacija i evropeizacija Beograda 1890-1914* [Pavé et asphalte, l'urbanisation et l'eupéanisation de Belgrade 1890-1914], Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2008.

³ Nous entendrons tout au long de notre travail « Europe » comme entité culturelle et géographique et emploierons « Union européenne » quand nous parlerons de l'Europe politique.

⁴ « There are, if we simplify, two kinds now of people here: one kind of people which uncritically accept everything coming from the West and there is another part of population which is not opposing but possess some kind of suspicion toward anything coming from the West. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

son ambivalence politique, ennemi qui a été transformé en ennemi politique »¹. Le rejet de l'Occident peut s'entendre alors soit dans un couple nationaliste/xénophile (ou, si l'on nous permet ce néologisme, *occidentophile*) soit dans une alternative ancienne qui l'oppose à la Russie². Cette dernière opposition aurait revêtu plusieurs aspects au fil de l'histoire, l'attrance vers la terre russe étant reliée à une solidarité tantôt slave et orthodoxe, tantôt socialiste. Pour de nombreux intellectuels serbes, cet attachement à la Russie serait un mythe créé par les nationalistes pour affirmer une identité serbe slave et orthodoxe. Ainsi Vesna Cakeljic* soutient que « c'est de la politique et de la propagande parce que la Russie, à [sa] connaissance, dans toute [son] histoire n'a jamais été amie des Serbes. Ça c'est une propagande parce que le leader du Parti du DSS*, le Parti démocratique serbe, qui n'est en fait pas démocratique du tout, Koštunica* a cléricalisé le pays »³.

Dès le début du XIX^e siècle – se conjuguant avec l'opposition existant entre les deux dynasties régnantes des Karađorđević* et des Obrenović* sur laquelle nous reviendrons – on trouve une autre opposition, au sein même de la figure de l'Occident. Les jeunes élites serbes font en effet leurs études à Vienne ou à Paris. La scène politique serbe est marquée par cette double influence : modèle autoritaire de la monarchie habsbourgeoise pour les premiers, modèle libéral des démocraties parlementaires pour les seconds⁴. À travers ces deux modèles c'est une attitude envers le peuple qui s'incarne, et la confiance que l'on peut avoir en ce dernier pour diriger sa propre destinée. Cette question se posera dans d'autres termes dans les années 90 quand il s'agira de déterminer si les peuples d'ex-pays socialistes sont capables d'intégrer les principes de la démocratie.

¹ « Since late eighties [...] Western countries were interpreted as enemy of Serbian national program with this cultural suspicion and political ambivalence which was transformed into political enemy. », *idem*.

² Il nous faut noter ici que si cette division est souvent évoquée au XIX^e siècle et dans les années 90, elle n'est néanmoins pas constante au XX^e siècle. En effet, la révolution russe a détourné la dynastie des Karađorđević de son attachement traditionnel à la Russie et à partir de 1948, la rupture avec Staline remet en question la référence qu'était jusque là l'URSS pour le Parti communiste yougoslave.

³ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

⁴ « Les idées politiques européennes arrivaient en Serbie lentement, difficilement, provoquant incompréhension et résistance, mais elles arrivaient tout de même. Conduits par les *Parisiens* (jeunes intellectuels formés en France), les libéraux étaient les messagers des idées nouvelles et de l'esprit moderne. Ils avaient confiance dans le génie national et en sa capacité d'utiliser le sens démocratique patriarcal lié à la vie communautaire dans la mise en vigueur des instances parlementaires occidentales. Les Parisiens avaient confiance en la capacité de leur peuple à participer aux décisions politiques. À l'inverse d'eux, les *Allemands* (comme on appelait péjorativement les Serbes venus d'Autriche) qui avaient dominé l'appareil d'État à l'époque de Miloš et des « constitutionnalistes », personnifiaient une stricte surveillance du peuple, considéré comme insuffisamment mûr pour jouir des libertés politiques. Dans les divers conflits qui ont opposé les Parisiens aux Allemands, s'affrontaient en fait deux conceptions de la conduite des affaires publiques : la libérale, inspirée par l'esprit de 1848 et l'autoritaire, inspirés par les expériences de la monarchie des Habsbourg. » in Dušan Bataković (sous la direction de), *Histoire du peuple serbe*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2005, p. 159.

Selon Mladen Lazić*, si l'opposition Occident/Russie était traditionnellement présente en Serbie durant les deux derniers siècles¹, c'est seulement dans les années 60 que la culture occidentale a commencé à être perçue comme menaçante. Cette dernière, radicalement moderne, est entrée en conflit avec la culture paysanne à son arrivée en Yougoslavie : « Lorsque l'Occident a fait culturellement son entrée au début des années 60 et dans les années 70, c'était une arrivée massive de la culture occidentale. À ce moment-là, cette culture était considérée comme complètement étrangère, particulièrement à cette époque de culture paysanne, agricole. Lorsque nous avons eu des jeunes gens avec des cheveux longs et des bagues, c'était considéré non seulement comme étrange mais comme dangereux par cette culture paysanne. Cette sorte de ligne de division entre tradition et modernité, qui à l'époque était l'Occident - occidental signifiait moderne à cette époque, était hostile envers notre culture paysanne bien connue, bien définie et autosuffisante. Et, à partir de cette sorte de représentation de l'Occident et de toutes les autres modes dites occidentales, des interprétations se sont développées en particulier lorsque ce genre de danger culturel est devenu politique »². Émerge ici cet amalgame que nous évoquons au début de notre analyse : l'Occident, moderne, s'opposerait non seulement à la Russie (comprise ici dans son identité slave et orthodoxe) mais également à la société traditionnelle paysanne. Le monde extérieur est alors présenté comme une menace pour cette société traditionnelle, les influences extérieures sont nécessairement négatives comme le montre Nick Miller dans son analyse du roman *Le temps de la mort* de Dobrica Ćosić³. Cette notion de société

¹ « Il y avait depuis le début du XIX^e siècle, depuis la lutte pour l'indépendance, ces deux lignes politiques, [...] une orientée vers l'Occident et à l'époque l'Occident signifiait l'Empire Austro-hongrois. Les hommes politiques étaient orientés, même les dynasties l'étaient, nous avions deux dynasties : les Obrenović et les Karađorđević ». « There has been since early nineteenth century, since the fight for independence, these two political lines, [...] : one oriented toward the west and the west at this time meant Austrian-Hungarian Empire. Political people were orientated, even dynasties, we had two dynasties: Obrenović and Karađorđević. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

² « When Western culturally broke in former Yugoslavia in the early sixties and seventies, it was kind of massive break of western culture then this kind of culture was considered as completely foreign especially at the time peasant, agricultural culture. When we had as young people long hair and rings, it was quite not only strange but dangerous according to this peasant culture. This kind of dividing line between traditional and modern, which was at the time western, western meant modern at the time, it was inimical towards our peasant, well-known, well defined, self-sufficient culture and starting from this kind of preservation toward the West and all other entitled western moods, interpretations have been developed especially when with this kind of cultural danger came political. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

³³ « La vérité à propos de *Le temps de la mort* semble être qu'au final il critique toute exposition de la Serbie aux idées extérieures, au monde extérieur. De Vukašin à Ivan et Vladimir, les Katić s'exposent à de plus en plus de notions étrangères. C'est comme si Ćosić avait renoncé à son propre appel (dans *Loin du soleil*) aux Serbes et

traditionnelle agricole¹, sous son aspect tant sociologique que culturel fera l'objet d'une analyse plus approfondie par la suite.

Dans son rapport au monde extérieur, la Serbie est donc présentée selon des modèles qui se conjuguent et qui opposent les partisans et les opposants à l'Europe, les adeptes de la Russie et de l'Occident, ceux de l'Autriche-Hongrie et de la France et enfin ceux qui sont ouverts sur le monde extérieur et ceux qui s'en méfient.

La bipolarité à l'aune des critères sociologiques

Un second mode d'opposition, fondé, quant à lui, sur des critères sociologiques objectifs tend à assigner à certaines catégories sociales une inclination politique particulière. Ce phénomène, loin d'être propre à la Serbie, se retrouve dans d'autres pays. Ainsi le vote pro-Milošević* et nationaliste se concentre chez les populations rurales, âgées, peu éduquées. Dans son étude sur les intellectuels serbes, Jana Dragović-Soso* explique ainsi que « la Serbie provinciale, intoxiquée par les médias officiels est restée loyale au régime, comme l'ont fait la plupart des travailleurs et des couches sociales plus âgées et moins éduquées »².

Élites, politique et société

À partir de ces données sociologiques objectives, un autre niveau d'opposition se développe touchant aux catégories socio-politiques. Quelques grands acteurs sont désignés dans ces analyses : l'État, la société civile, les élites, entendues le plus souvent comme élites intellectuelles. Plusieurs expressions de la bipolarité peuvent être repérées les concernant.

Tout d'abord, entre les élites et l'État, notamment dans les années 90. L'État semble alors un instrument aux mains du SPS* et selon Latinka Perović* seuls les intellectuels

aux Yougoslaves de se joindre au monde moderne, industriel, bien nourri, bien éduqué parce que le monde leur a seulement apporté la violence et la trahison » « The truth about *Time of evil* seems to be that it ultimately critiques Serbia's exposure to outside ideas, the outside world. From Vukašin to Ivan to Vladimir, the Katićs expose themselves to more and more foreign notions. It is as though Ćosić has now given up on his own call (in *Far away is the sun*) for Serbs and Yugoslavs to join the modern, industrial, well-fed, and educated world for that world has brought them only violence and betrayal. » in Nick Miller, *The nonconformists: culture, politics, and nationalism in a Serbian intellectual circle, 1944-1991* [*Les anticonformistes : culture, politique et nationalisme dans un cercle intellectuel serbe, 1944-1991*], Budapest, Central European University Press, 2007, p. 302, traduction de l'auteur.

¹ Voir pp. 39-41.

² « Provincial Serbia, intoxicated by the official media, remained loyal to the regime, as did most of the workers and the older and less educated social strata. » in Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation, Serbia's Intellectual opposition and the Revival of Nationalism*, Londres, C. Hurst & Co. (Publishers) Ltd, 2002, p. 252, traduction de l'auteur.

peuvent venir à bout de cette rétention du pouvoir : « Je ne plaide pas pour une neutralité politique des élites mais pour une nouvelle stratégie sociale à laquelle rien ne peut se substituer, et dans la création de laquelle l'élite ne peut être remplacée. Il est nécessaire non seulement de mettre en évidence la véritable essence de la symbiose du socialisme d'État et du nationalisme, mais aussi de lui trouver une alternative. Et même si, formellement, elle n'est pas désignée comme une "Autre Serbie", cette alternative ne pourra être que cela »¹. La césure est alors présentée dans le cadre d'une volonté de changement de la société où les élites sont seules à pouvoir amener la société à évoluer. En fait, le succès du SPS* peut être analysé comme la défaite des élites, le SPS* étant alors assimilé à la majorité du corps électoral : « Le SPS* entraîne en confrontation avec l'intelligentsia (université, culture, médias). Le parti favorisa donc les couches qui constituent le gros du corps électoral, mais défavorisa celles qui sont porteuses de développement social et culturel »². Les élites, porteuses d'ouverture et de changement sont confrontées à une majorité qui voit dans le SPS* le moyen de sauvegarder ce qui lui reste encore de stabilité sociale.

Au sein même des élites s'opère une division sur le thème de la question nationale. Les deux grands acteurs de la scène politique dans les années 90 sont d'un côté un courant nationaliste et anticomuniste et de l'autre un groupe qui « comprend essentiellement des intellectuels : universitaires, philosophes, anciens opposants, écrivains, tels que Dobrica Ćosić*, Vesna Pešić*, Leon Kojen*, Kosta Čavoški. [Les avis de ces derniers] divergent sur la question nationale, d'où l'impossibilité de former un parti homogène les réunissant tous : une première séparation survient avec la création du Parti démocrate (*Demokratska Stranka* - DS*) le 3 février 1990³ »⁴. S'opère donc ici une double dichotomie.

En-dehors même de leur engagement politique, les intellectuels, sont, de manière récurrente, présentés comme appartenant à un monde bipolaire. On le constate dans la littérature, domaine où « il y a toujours eu des réalistes et des

¹ Latinka Perović, « Une réponse patriarcale au défi de la modernisation », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 17.

² Marija Obradović, « Le parti au pouvoir : idéologie et technique de la domination », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave* (1996), Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1998, p. 295.

³ Parmi les treize signataires on trouve notamment Dragoljub Mićunović (professeur et président du parti), Milovan Đanajlović (écrivain) et Borisav Pekić (écrivain).

⁴ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, Paris, L'Harmattan collection Logiques Politiques, 2002, pp. 81-82.

modernistes, il y a toujours eu un conflit et une compétition entre deux visions littéraires, et la politisation du débat l'a privé de son potentiel à provoquer une véritable éclosion de la littérature serbe »¹. Mais dans des matières plus académiques telle l'histoire on parle également d'opposition par exemple dans le domaine de l'histoire contemporaine entre une école positiviste dont le chef de file serait Branko Petranović*, historien officiel du régime titiste, et ses élèves Ljubodrag Dimić* et Miroslav Perišić*, et une école plus moderne menée par Andrej Mitrović* suivi de Milan Ristović* et Latinka Perović*². Les intellectuels sont donc, dans leur domaine même d'expression scientifique ou artistique, présentés d'après un modèle bipolaire.

Sur la scène politique à proprement parler, « il existe assez bien en Serbie deux courants opposés depuis le XIX^e siècle, un courant libéral, attaché aux valeurs démocratiques, et un courant plus traditionaliste, proche des valeurs autoritaires et patriarcales »³. Cette division est analysée, non pas comme une simple divergence politique, mais comme un véritable choix de société. Ainsi, au lendemain du résultat des élections présidentielles de 2004, le quotidien *Danas* analysait : « Les deux tours de l'élection présidentielle ont révélé la réalité de la scène politique serbe. Quand bien même certains estimerait que l'analyse bipolaire est trop simplificatrice, lors de ce scrutin, une fois de plus, nous avons vu s'affronter deux Serbie : l'une provinciale, portée à la mythomanie par sa glorification des valeurs et des objectifs nationaux, méfiante à l'égard de l'étranger et hostile à tout ce qui est différent d'elle ; l'autre tournée vers l'avenir, vers l'extérieur, prête à s'engager dans les processus d'intégration internationale (...) le Parti radical serbe [SRS*] est parvenu à rassembler les forces battues. Il a sérieusement menacé de restaurer l'ancien régime (...) N'oublions pas, cependant, que les 1 400 000 voix [soit 45,1 %] remportées par l'ultranationaliste Tomislav

¹ « There had always been realists and modernists, there had always been conflict and competition between the two literary visions, and the politicization of the debate sapped it of its potential for provoking real growth in Serbian literature. » in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 46, traduction de l'auteur.

² Boško Bojović, entretien avec l'auteur, octobre 2009.

³ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p. 271.

Nikolić* confirment la force de la Serbie anti-réformatrice. Il faudra faire avec »¹.

Nous avons donc relevé cinq lignes de fracture qui divisent la société serbes dans les domaines politiques et sociaux : entre les élites et l'État, voire entre les élites et le reste de la société, au sein des élites selon leur orientation politique, au sein des élites dans leur domaine propre d'expression, entre deux grands courants politiques qui impliquent chacun un modèle social et culturel plus global². Srbobran Branković* donne une clé pour analyser l'ensemble de ces oppositions : « Nous devons essayer de trouver l'élément commun dans la position de ces classes et groupes qui ont les mêmes orientations politiques. Cet élément commun pourrait être cherché dans leur attitude vis-à-vis de la question du changement, que nous définissons dans l'introduction de cet essai comme le dilemme crucial de la vie politique serbe »³.

Bipolarité et héritage historique

Un autre aspect de la division bipolaire est l'invocation d'héritages historiques divergents.

Nous avons déjà vu que la division sur la scène politique est décrite à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle comme issue des deux types d'éducation reçus par les élites en France et en Autriche-Hongrie. Une division parallèle est attribuée aux deux dynasties régnantes. Chez les nationalistes, la dynastie des Obrenović* incarne la figure autoritaire, présentée alternativement comme subissant l'influence austro-hongroise ou ottomane. La dynastie des Karađorđević* incarne quant à elle une vision plus libérale de la politique (même si elle reste controversée chez les libéraux⁴). Ces visions symboliques des dynasties sont déjà présentes dans la figure de leurs membres fondateurs : « Dans l'histoire

¹ Cité par Luc Michel, Éditorial du 5 juillet 2004, *FREE SLOBO* - n° 76.

² Voir à ce sujet l'analyse de Srećko Mihailović, « The Parliamentary Elections of 1990, 1992 and 1993 [Les élections parlementaires de 1990, 1992 et 1993] », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism: The case of Serbia in the early nineties* [Les défis du parlementarisme : le cas de la Serbie au début des années 90], Belgrade, University of Belgrade Institute of Social Science, 1995, en particulier p. 49.

³ « We shall try to find some common element in the position of classes and groups with similar political orientations. This common element could be sought in their attitudes to the question of change, which we defined in the introduction to this essay as the crucial dilemma of Serbian political life. » in Srbobran Branković, « Social Class and Political Affiliation », *Challenges of Parliamentarism*, op. cit., p.80, traduction de l'auteur.

⁴ Olga Popović Obradović dénonce ainsi « le mythe de l'âge d'or de la démocratie serbe ». Selon elle la démocratie instaurée après l'arrivée au pouvoir des Karađorđević en 1903 connaît des limites structurelles. D'une part, l'introduction d'institutions parlementaires a été la conséquence d'un mouvement paysan de masse au nom d'un modèle d'État collectiviste-patriarcal et égalitaire. D'autre part, l'armée exerçait une forte influence. Voir « "Golden Age" of Serbian democracy ["L'âge d'or" de la démocratie serbe] », *Bosnia Report*, New Series n°43-44, January-April 2005.

serbe, comme vous le savez, il existe deux types fondamentaux, aux antipodes, qui sont symboliquement représentés par le prince Miloš* et Karađorđe*. Le Prince Đorđe* était représentatif de la tradition rebelle, épique, libératoire, révolutionnaire. Le prince Miloš* représente la politique qui commence avec le despote Stefan et finit, je l'espère, avec Petar Stambolić* et Dragoslav Marković*¹. Cette opposition entre les deux dynasties revêt également un caractère sanglant, trois de leurs membres ont été assassinés par la dynastie rivale : Karađorđe* lui-même en 1817, Mihajlo Obrenović* en 1868 et Aleksandar Obrenović* en 1903. Par ailleurs, plusieurs coups d'État ont entraîné une alternance entre les deux dynasties tout au long de l'histoire de la principauté puis du Royaume de Serbie.

L'autre héritage historique est celui, non plus des influences, mais des dominations étrangères. La division se fait alors au niveau géographique, les influences culturelles héritées des empires défunts continuant à marquer non seulement les habitudes quotidiennes mais aussi la mémoire collective des différentes régions serbes qui ont vécu des histoires différentes. La Voïvodine a ainsi appartenu à l'Empire austro-hongrois alors que le reste de la Serbie est marqué par la culture héritée de la domination ottomane. Cet héritage revêt un aspect plus sombre : les anciennes puissances dominantes peuvent chercher à conserver leur sphère d'influence et « il nous est donné d'assister aux soubresauts de deux empires que nous pensions défunts depuis longtemps, mais dont l'agonie semble vouloir se prolonger. Les cadavres ottomans et austro-hongrois donnent à nouveau des signes de vie. Voilà que, formellement aussi, les deux capitales, Vienne et Ankara, élèvent la voix, elles n'ont apparemment pas dit leur dernier mot »².

Si les anciennes puissances dominantes font encore entendre leur voix, un autre aspect de l'héritage historique de la Serbie est très largement présent et il porte sur son aspect démocratique. Suite à l'indépendance de la Serbie mais surtout à la chute des Obrenović* en 1903, il aurait existé entre 1903 et 1918 voire 1929 (date de la proclamation de la dictature militaire) une vie démocratique en Serbie. Là encore le discours est double : certains

¹ « In Serbian history, as you know, there exist two fundamental, I would say antipodal types, which are symbolically represented in prince Miloš and Karađorđe. Prince Djordje was a representative of the rebellious, epic, liberational, revolutionary tradition. Prince Miloš represents politics as skill, which begins with despot Stefan and finishes, I hope with Petar Stambolić and Dragoslav Marković, not to mention many other Serbian communist "luminaries"... » in Slavoljub Đukić, *Čovek u svom vremenu: Razgovori sa Dobricom Ćosićem* [Un homme dans son temps : conversations avec Dobrica Ćosić], Belgrade, Filip Višnjić, 1989, p. 30, cité en anglais par Nick Miller, *The nonconformists*, op cit., p. 322, traduction de l'auteur.

² Milovan Đanotić, « Vivre avec la haine », *Peuples méditerranéens*, n°61, Yougoslavie, logiques de l'exclusion, dirigé par Mirjana Morokvasić, Paris, octobre-décembre 1992, p. 99.

soutiennent que cet héritage démocratique existe, d'autre que la Serbie n'a jamais connu de vie démocratique. Le discours concernant l'absence de vie démocratique en Serbie vient généralement des intellectuels libéraux, ainsi dans *Une autre Serbie* Ljubiša Rajić* écrit : « Nous nous laissons bercer par l'histoire de la tradition démocratique en Serbie. Celle-ci n'existe pas, comme elle n'existe nulle part dans l'ancienne Europe de l'Est sauf, en partie, en République tchèque »¹. Il est certain que, comme le souligne Diane Masson*, « l'interlude démocratique en Serbie avant la Première Guerre mondiale a certes été de courte durée et la vie parlementaire en Yougoslavie restreinte entre les deux guerres »². Néanmoins, il existait en Serbie entre 1903 et 1914 un système électoral pluripartite et des élections libres. La variation entre les analyses peut alors être expliquée par les utilisations que peuvent en faire les libéraux comme les nationalistes. Les propos de Milena Dragičević Šešić* permettent en effet de modérer l'analyse qui précède : « Le multipartisme existait avant la Première Guerre mondiale, et surtout la démocratie existait de 1903 à la Première Guerre mondiale, quand le nouveau roi est arrivé au pouvoir, quand la dynastie a changé. La première loi était sur la liberté de la presse et donc le premier journal libre a été créé en 1904, c'était *Politika*. [...] Les intellectuels de l'Autre Serbie sont un peu obsédés de trouver dans l'histoire les moments antidémocratiques [...] parce qu'il y avait, surtout pendant l'époque d'Obrenović* à la fin du XIX^e [...] un système assez dictatorial mais il y avait quand même beaucoup de satires, beaucoup d'opposants mais ils veulent plutôt démontrer cela [plutôt] que la démocratie qui a existé jusqu'à la Première Guerre »³.

Identité et géographie

Cette existence d'un héritage démocratique est présentée comme déterminante pour décider si la société serbe moderne est capable de faire bon usage d'un système démocratique. Cette qualité est souvent présentée comme allant de pair avec l'identité européenne, d'autant plus que la reconnaissance, sinon l'adoption, des valeurs des démocraties libérales est un prérequis à l'entrée dans l'Union européenne. L'identité européenne de la Serbie est opposée à son identité balkanique. Si les Balkans font géographiquement partie de l'Europe, ils seraient culturellement étrangers à cette dernière.

¹ Ljubiša Rajić, « La Serbie : un recommencement », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 98.

² Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p. 271.

³ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

L'identité propre des Balkans, selon Maria Todorova¹, est issue de l'occupation ottomane, celle-ci a laissé une empreinte qui a marqué culturellement et identitairement cette région européenne. Stef Jansen* note que « personne ne semblait être certain de savoir où commence et où finit “l'européanité” — mais tout le monde savait que ce *n'était pas* la balkanité »². Se détourner des Balkans pour regarder vers l'Europe au sens culturel et civilisationnel du terme est donc une autre manière de scinder la société serbe. Les changements sont vus comme faisant évoluer la société serbe vers le modèle européen occidental. L'autre partie de l'échiquier est alors celle qui refuse les changements pour conserver cette identité balkanique prémoderne, héritée de l'Empire ottoman : « La nature [du Parti radical], et par-dessus tout de sa grande force sociale, a montré que les options politiques définies en Serbie étaient définies selon des critères spécifiques, dont l'essence n'était pas un choix entre conservatisme, libéralisme et radicalisme dans le sens européen de ces concepts, mais plutôt l'acceptation ou le rejet du modèle civilisationnel européen dans son sens le plus large, y compris la nature de l'État »³.

Cette opposition entre Balkans et Europe se retrouve plus largement dans l'opposition à l'Orient qui véhicule également une vision culturelle et civilisationnelle. La Serbie peut alors être présentée comme faisant partie de l'Europe et incarnant le rempart de la chrétienté face à un Orient menaçant. « Le pouvoir du nationalisme serbe vient de sa conviction selon laquelle il est directement aligné culturellement et moralement sur les valeurs de l'Europe contemporaine. Le violent antagonisme que cela engendre s'exprime et, dans une large mesure, est créé à travers le discours de l'histoire “redécouverte” de la “nation” ethnique. Cette histoire produit une licence pour l'action contre les “autres” antagonistes qui sont conçus comme une menace, non seulement contre l'existence des Serbes mais contre

¹ Voir Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., en particulier pp. 33-43.

² « Nobody seemed to be certain where ‘Europeanness’ started and where it ended — but what everybody knew was that it was *not* Balkan-ness. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. Urban space and protest identities in Serbia [Les rues de Belgrade. Espace urbain et identités protestataires en Serbie] », *Political Geography* 20 (2001), p. 51, traduction de l'auteur.

³ « [...] the nature of [the Radical] party, and above all its great social force, showed that political options in Serbia were being defined in accordance with specific criteria, the essence of which was not a choice between conservatism, liberalism and radicalism in the European sense of these concepts, but rather the acceptance or rejection of the European civilisational model in its widest meaning, including the nature of the state. » in Olga Popović Obradović, « Anti-Modernity as a Goal: Comparative Analysis of Institutional Westernization in the 19th Century Serbia (until 1914) [L'anti-modernité comme but : analyse comparative de l'occidentalisation institutionnelle en Serbie au XIX^e siècle (jusqu'en 1914)] ».

l'intégrité culturelle de l'Europe moderne que les Serbes désirent »¹. Cette analyse nous montre combien il est important de distinguer Union européenne et Europe car les plus fervents défenseurs de l'Europe en tant que civilisation sont également ceux qui rejettent le plus violemment l'Union européenne. En effet, le discours des nationalistes a pour mythe fondateur la lutte contre les Turcs et la défense de l'Europe chrétienne. Il rejette néanmoins l'Union européenne qui symbolise à la fois le retour en force d'une Allemagne pro-croate et la menace d'une domination hégémonique².

S'il existe un débat sur l'entité géographique plus vaste à laquelle appartient la Serbie (Balkans ? Europe ?), on trouve également une opposition – au sein du pays lui-même – entre gens des plaines et gens des montagnes. Cette division géographique renverrait à une division non seulement de mentalité mais également à une division sociale car « le régime³ favorise les Serbes venus des régions montagneuses sur lesquels il s'appuie pour pratiquer, sur le plan social, la dictature, la violence et le nivellement des revenus »⁴. Plus spécifiquement encore, « les dinariques qui règnent sur la Serbie et décident à leur gré de son présent et de son avenir sont particulièrement agressifs. Incultes, bornés, écartelés entre le culte de Saint Sava* et celui de leur État céleste, ces nouveaux montagnards cherchent à compenser leurs fautes de la manière la plus erronée. Contrairement à leurs ancêtres que l'on trouvait aussi dans ces régions et qui ont exercé une influence décisive sur la destinée tant des États que des peuples, ils ont tourné le dos à l'Europe et sont demeurés d'un primitivisme frisant la brutalité »⁵. L'opposition entre habitants des plaines et des montagnes renvoie une fois de plus à une opposition plus vaste : ceux qui viennent de la montagne sont ceux qui détiennent le pouvoir, qui tournent le dos à l'Union européenne, qui sont primitifs.

On retrouve le même schéma avec l'opposition entre Belgrade et la province, où, de nouveau, les origines montagnardes des détenteurs du pouvoir sont évoquées, Stef Jansen* analyse ainsi : « Alors que Belgrade était le siège du pouvoir de Milošević*, beaucoup

¹ « The power of Serbian nationalism stems from the conviction that it is directly aligned culturally and morally with the values of contemporary Europe. The violent antagonisms it engenders are expressed and, to a large extent, created through the telling of 'rediscovered' history of the ethnic 'nation'. That history provides a charter for action against antagonistic 'others' who are conceived of as threatening, not only Serbs' existence, but the cultural integrity of the modern Europe that Serbs desire. » in Bill Sterland, « Serbian Nationalism, History and the "New Europe" », août 1992.

² Voir de manière générale Bill Sterland, « Serbian Nationalism, History and the "New Europe" [Le nationalisme serbe, l'histoire et la "la nouvelle Europe"] », août 1992.

³ Il est ici question du régime de Milošević.

⁴ Dragan Veselinov, « Mouvements migratoires en Voïvodine », *Une autre Serbie, op. cit.*, pp 69-70.

⁵ Vladan A. Vasiljević, « La Serbie – une province intellectuelle », *Une autre Serbie, op. cit.*, p 60.

d'habitants de la capitale serbe aimait mettre l'accent sur les *véritables* origines de la plupart des acteurs politiques. À travers mon travail sur le terrain, encore et encore, on me rappelait les racines paysannes des dirigeants. Au mieux ils étaient *sa sela* ("du village"), ou même *s brda* ("de la montagne"), et fréquemment ils me faisaient remarquer qu'ils n'étaient en fait pas des Serbes, mais des Monténégrins. De cette manière, le régime de Milošević* était souvent représenté comme une force d'occupation. Belgrade, soutenait-on, était mené par des *došljaci* ("des nouveaux arrivants") de la campagne — élus à la campagne, contre la volonté de la population urbaine »¹.

Les Serbes de la campagne/montagne s'opposeraient donc aux Serbes des villes. Une autre description récurrente oppose les Serbes de Serbie centrale (*uža Srbija*) et les autres ou les Serbes de Serbie et les Serbes hors de Serbie. Voici l'analyse qu'en fait Nick Miller* à partir des écrits de Dobrica Ćosić* : « [...] Ćosić attirait l'attention de ses auditeurs sur un phénomène qui finirait par le consumer : le *srbijanstvo*, une mentalité politique primitive et anachronique, une vision de la Serbie d'Užice à Zemun... la non-reconnaissance des *Prečani*, l'échec à comprendre les Serbes qui ne vivent pas dans la République de Serbie... le manque de respect pour la variété au sein de la nation serbe... En langue serbe, *srbijanstvo* désigne une identité serbe limitée au vieux *pašaluk*² de Belgrade et à ses environs, excluant les autres Serbes (les *Prečani*) qui vivent "de l'autre côté de la rivière", cela signifiant habituellement le Danube, mais plus généralement dans toute région au nord et à l'ouest du noyau de la Serbie qu'est la *Šumadija*³. Dans la tradition serbe, le *Srbijanac* (comme opposé au *Srbin* qui appartenait à la communauté serbe élargie) joue un rôle plus héroïque dans la libération serbe des Ottomans »⁴. L'opposition est pensée ici en termes de valeur, l'une des deux populations se voyant attribuer des qualités de courage, de détenteur de la « véritable » identité serbe...

¹ « While Beograd was the seat of Milosevic's power, many citizens of the Serbian capital liked to emphasise the *real* origins of the main political players. Throughout my fieldwork, time and again, I was reminded of the peasant background of the rulers. At best they were *sa sela* ('from the village'), or even *s brda* ('from the mountain'), and frequently it was pointed out to me that they were actually not even Serbs, but Montenegrins. In this way, the Milosevic regime was often represented as a kind of occupation force. Beograd, it was argued, was run by *došljaci* ('newcomers') from the countryside — they were voted in by the countryside, against the will of the urban population. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, p. 43.

² En français pachalik, nom d'une circonscription administrative dans l'Empire ottoman.

³ Région de Serbie centrale.

⁴ « [...] however, Ćosić drew his listeners' attention to a phenomenon that would come to consume him: *srbijanstvo*, a "primitive and anachronous political mentality; a view of Serbia from Užice to Zemun... the non-recognition of the 'prečani', the failure to understand the Serbs who do not live in the republic of Serbia... the lack of respect for the variety within the Serbian nation..."⁴ In the Serbian language, "*srbijanstvo*" designates a Serbian identity confined in the old pašalik of Belgrade and its environ, excluding those Serbs ("prečani") who live "across the river," usually meaning the Danube but more generally to any region north and west of Serbia's Šumadijan core. In Serbian tradition, the *Srbijanac* (as opposed to the *Srbin*, who was of the broader Serbian community) played a more heroic role in the liberation of the Serbs from the Ottomans.» in Nick Miller, *The nonconformists*, *op. cit.*, p. 182, traduction de l'auteur.

Ce qui peut paraître paradoxal c'est que ce même système de valeurs peut être inversé et l'on trouve à de nombreuses reprises dans les années 90 l'image du Serbe hors de Serbie comme gardien de la *serbité*, d'abord dans la vision qu'ont les intellectuels libéraux des positions nationalistes : « Alors que parallèlement, en témoignage de la résistance du peuple serbe, libéré des divisions partisans, d'autres deviennent serbes dans la République serbe de Bosnie et dans les Krajinas serbes. [Un de nos académiciens] exalte donc "les vrais Serbes" hors de Serbie, alors que les Serbes de Serbie essayant de parler au monde un langage compréhensible, lui semble, pour ainsi dire, se perdre »¹. Ces mêmes Serbes hors de Serbie sont ceux qui soutiennent Milošević* : « Jusqu'à un stade avancé des guerres de la succession yougoslave, Milošević reçut aussi le soutien des leaders des Serbes en Croatie et en Bosnie-Herzégovine »². Les Serbes hors de Serbie seraient plus enclins à répondre aux sirènes du nationalisme : « Ce n'est pas une règle en soi, mais on remarque que le nationalisme n'avait pas pris profondément racine dans l'intelligentsia serbe, ces milieux homogènes ont plus souvent tendance aux enthousiasmes universels, aux idéologies, au yougoslavisme, à l'internationalisme, à la démocratie. Les porteurs de concepts extrémistes et de pogroms ne sont pas le plus souvent des Serbes de Serbie »³.

La Serbie et les Serbes peuvent donc être divisés selon des critères géographiques et culturels : présentés comme appartenant à l'Europe ou aux Balkans, à l'Occident ou à l'Orient ; Serbes venant des montagnes ou des plaines, de Belgrade ou de province et enfin Serbes de la Serbie restreinte et Serbes hors de cette Serbie restreinte. Comme nous l'avons évoqué de manière allusive ces divisions renvoient à d'autres sphères, politiques, identitaires, de mentalité.

La bipolarité dans les esprits

Nous allons à présent voir que les Serbes, en tant qu'individus, sont également présentés selon des oppositions qui touchent cette fois à des structures mentales, des styles de vie, des appréhensions du monde.

¹ Marija Mitrović, « La vérité et le caprice », *Les intellectuels et la guerre*, op.cit., p. 111.

² « Until well into the wars of the Yugoslav succession, Milošević also received support from the leaders of the Serbs in Croatia and Bosnia-Herzegovina. » in Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation*, op. cit., p. 252, traduction de l'auteur.

³ Dragoljub Petrović, « Le regard de l'historien », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 132.

Pour Zagorka Golubović*, « les citoyens sont pris au piège du dilemme insoluble entre une orientation encore plus patriarcale et collectiviste et un individualisme égoïste orienté vers la sphère privée qui amoindrit le rôle de la solidarité »¹. Cependant, pour Olga Popović Obradović* ce conflit est déjà résolu et c'est « la tradition qui sort victorieuse de l'un des conflits historiques cruciaux de la Serbie moderne : le conflit entre deux concepts différents de l'État et de la société – entre, en gros, le collectivisme et l'individualisme »². Ce conflit qui s'opère en chaque individu se retrouve à un niveau global lorsque l'on divise la société entre ceux plutôt orientés vers une vision collectiviste et ceux prenant plutôt le parti d'une option individualiste.

Comme nous venons de le voir l'aspect collectiviste est plutôt assimilé à la tradition. Cette dernière sera une notion centrale de notre étude car « le principal axe de polarisation dans [la société serbe] est le conflit entre *tradition et modernisation, tradition et toute forme de changement, ou la situation existante et le progrès* »³. Pour Olga Popović Obradović* cette alternative existe depuis le XIX^e siècle. C'est la pierre d'achoppement de la division au sein de l'élite serbe : « Le trait principal qui rend le cas serbe de la modernisation spécifique au XIX^e siècle était la division au sein de l'élite par rapport au problème de la modernisation comme but stratégique de la Serbie. D'un côté se tenait une minorité, l'élite au pouvoir favorisant la modernisation, et de l'autre, les opposants à la modernisation – la majorité de l'élite politique avec son énorme influence sur les couches les plus larges de la population serbe »⁴. Plus précisément, il existe une dichotomie entre « les deux Serbie » qui dépasse le

¹ « Građani [su] uhvaćeni u klopku nerešivih dilema: između još jake kolektivističke i paternalističke orijentacije i sebičnog, ka privatnosti orijentisanog individualizma koji umanjuje ulogu solidarnosti » in Zagorka Golubović, « Politika i svakodnevni život: Srbija 1999-2002 [Politique et vie quotidienne : la Serbie 1999-2002] », *Filozofija i društvo XIX-XX*, 2002, pp. 311-312, traduction de l'auteur.

² « The tradition that emerged victorious from one of the crucial and lasting historical conflicts of modern Serbia: the conflict between two different concepts of state and society – between, broadly speaking, collectivism and individualism. » in Olga Popović Obradović, « Anti-Modernity as a Goal: Comparative Analysis of Institutional Westernization in the 19th Century Serbia (until 1914) », *op. cit.*.

³ « The main axis of polarisation in this society is the conflict between *tradition and modernisation, tradition and any change, or the existing situation and progress*. » in Srećko Mihailović, « The Parliamentary Elections of 1990, 1992 and 1993 », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism*, *op. cit.*, p. 49, traduction de l'auteur.

⁴ « The crucial feature that made the Serbian case of modernization specific in the 19th century Balkans was the rift within its elite with respect to modernization as the strategic goal of Serbia. On one side stood a minority, the ruling elite favoring modernization, and on the other, opponents of modernization – the majority of the political elite with its enormous influence on the broadest strata of the Serbian people. » in Olga Popović

niveau politique et apparaîtrait « avec la révolution du peuple serbe au début du XIX^e siècle, [...] lors du choc scissionnaire [sic] entre la communauté patriarcale et la société moderne »¹. Si le terme de l'alternative « moderne » est commun à toutes les analyses, l'autre branche peut varier. Nous venons déjà de voir deux options : anti-moderne (« les opposants à la modernisation ») et patriarcale. Une autre possibilité est de parler de « pré-modernisation », en sous-entendant alors qu'il existe une évolution de la société dont une partie tarde à se mettre au niveau de l'autre. Mladen Lazić* écrit : « Les problèmes économiques et politiques, aggravés par le comportement des médias contrôlés par l'État, se sont combinés pour créer un mur divisant la civilisation moderne de la civilisation prémoderne »². Cette idée peut aussi prendre le nom de « tradition ». Sous la plume de certains, le nationalisme relève également de l'alternative à la modernité : « Le développement moderne de la Serbie semble impossible sans le dépassement des interprétations romantiques du passé, des courants patriarcaux et populaires dans la tradition du peuple serbe, des idéologies collectivistes et de la mythologie nationaliste »³. Il s'agit ici du nationalisme comme nécessité pour chaque peuple de posséder son propre État. On peut aller encore plus loin en opposant à la modernité l'idée même de l'existence d'une nation qui serait substantielle : « Ce sont les pérennialistes, qui croient que l'identité nationale (définies de différentes manières) a existé à travers l'histoire de manière continue ou sur une base récurrente, qui sont le véritable concurrent du modernisme »⁴.

Par jeu de dominos, ce nationalisme qui est opposé à la modernité peut aussi être le revers du cosmopolitisme. Ce dernier terme, tantôt chargé d'une connotation laudative, tantôt péjorative, peut revêtir différentes significations. L'idée principale demeure qu'il faut faire un choix entre l'ouverture au monde et son propre pays. Pour les nationalistes, le Serbe qui s'ouvre aux influences extérieures renie nécessairement sa *serbité*. Pour les intellectuels

Obradović, « Anti-Modernity as a Goal: Comparative Analysis of Institutional Westernization in the 19th Century Serbia (until 1914) », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

¹ Latinka Perović, « Une réponse patriarcale au défi de la modernisation », *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 15

² « Economic and political problems, aggravated by the behaviour of the state-controlled media, combined to create a wall dividing modern from pre-modern civilization. » in Mladen Lazić (dir.), *Protest in Belgrade, winter of discontent [Mouvement protestataire à Belgrade, l'hiver du mécontentement]* (1997), traduit du serbe vers l'anglais par Liljana Nikolić, Budapest, Central European University Press, 1999, p. 16, traduction de l'auteur.

³ Dušan Janjić, « Où va la Serbie ? », *Une autre Serbie, op. cit.*, pp. 183-184.

⁴ « It is the perennialists, who believe that national identity (variously defined) has existed either continuously or on a recurring basis throughout history, who provide the real competition for modernism. » in Nick Miller, *The nonconformists, op. cit.*, p. 381, traduction de l'auteur.

libéraux, leurs rivaux nationalistes, attachés à la culture serbe, sont nécessairement fermés au monde : « Nos intellectuels, artistes et académiciens portent en majorité la loi collective comme l'arme de leur pensée. Ce sont des gens liquéfiés qui appréhendent le patriotisme comme une passion pour la musique militaire. Le monde, tout simplement, n'est pas leur foyer »¹.

La vertu (ou le vice selon les points de vue) du cosmopolitisme est traditionnellement assimilée à la vie citadine, la vie rurale étant moins, ou de manière différée, exposée aux influences étrangères. Nous verrons par la suite que l'opposition urbain/rural, notamment sous la forme de la théorie de l'*urbicide*, est un des angles les plus intéressants pour appréhender la société serbe². Nous nous limiterons ici, dans un premier temps aux différentes évocations que nous avons pu rencontrer concernant cette opposition. De manière contextuelle, dans les années 90, on assimile les pro-Milošević* à la frange rurale de la société alors que les villes auraient tendance à voter contre ce dernier. Il s'agit bien sûr d'une généralisation mais les résultats des élections dans les années 90 ont « consolidé l'image populaire parmi de nombreux Belgradois que le régime de Milošević* représentait une victoire de la campagne sur la ville »³. Nous nuancerons cette interprétation par la suite car si elle est renforcée par le fait que « durant [les manifestations des années 90] une polarisation est apparue nettement entre une Serbie rurale et une Serbie urbaine, entre le centre (Belgrade) et la périphérie (l'intérieur du pays), entre une Serbie âgée et une Serbie jeune, [...] cette évidence ne ramène pas obligatoirement au clivage entre une Serbie libérale et démocratique et une Serbie conservatrice et communiste »⁴. Par ailleurs, si le clivage politique ne coïncide pas nécessairement avec le clivage urbain/rural, Diane Masson* va jusqu'à dire que ce dernier est le plus pertinent pour analyser la société serbe : « de manière générale, en Serbie comme en Croatie, le clivage urbain/rural semble être, en terme d'appartenance politique, plus pertinent que le traditionnel clivage gauche/droite »⁵. Une fois ce clivage établi, on attribue à chacune des parties des caractéristiques chargées d'une valeur morale. Ainsi, on construit la « mythologie et

¹ Dragan Velikić, « L'appel aux conscrits de 1987 », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 40.

² Pour une analyse générale de l'opposition ville/campagne en ex-Yougoslavie et, en particulier, sur l'interprétation des guerres yougoslaves comme d'une revanche des campagnes sur les villes voir Xavier Bougarel, « La "revanche des campagnes" », *Balkanologie*, Vol. II, n° 1, juillet 1998.

³ « All this consolidated a popular image amongst many *Beogradjani* that the Milosevic regime represented a victory of the countryside over the city » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », op. cit., p. 38. Il se réfère ici à Sabrina Ramet, « Nationalism and the "idiocy" of the countryside [Nationalisme et "idiotie" de la campagne] », *Ethnic and Racial Studies*, 19 (1), p. 76.

⁴ Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 103.

⁵ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p. 331.

l'idéologie nationalistes, la mythomanie de la nation, c'est-à-dire, la paysannerie comme représentative de l'esprit et de la culture nationales »¹. Dans son roman *Le temps de la mort*, Ćosić* fait dire à l'un de ses personnages que si l'on veut rejoindre la cause patriotique, « on doit quitter cet endroit [Belgrade], se sauver soi-même, sauver sa conscience, son idéal, son âme. On doit aller en Serbie, dans la Serbie authentique, paysanne, vraie. »². Cette image du village comme foyer de la véritable âme serbe que l'on retrouve dans la vision traditionnelle devient chez les intellectuels libéraux une image inversée : le village est le lieu de la bêtise, de l'archaïsme. L'opposition entre espace rural et espace urbain ne se limite pas à une approche purement géographique, la ruralité et l'urbanité sont aussi des attitudes dont les individus sont les vecteurs, où qu'ils vivent : « Si on parle de cette Serbie urbaine/rurale, celle que l'on trouve dans les structures sociales pour commencer, ou, par exemple, en 1945, après la Deuxième Guerre mondiale, le taux de ceux qui vivaient à la campagne était de 70%, et celui de ceux qui étaient dans les villes de 30%. Aujourd'hui la situation est : 25% à la campagne et 75% dans les villes, autrement dit dans cette division urbain/rural, la partie rurale ne compte pas beaucoup, mais il existe une catégorie : ceux qui sont arrivés du village à la ville mais n'ont pas accepté les lois tacites de la vie en ville, [...] la "déruralisation" de leur conscience n'est pas encore achevée »³.

Stef Jansen* explique : « Ce qui était en jeu dans la division urbain rural/rural n'était pas un problème topographique mais plutôt moral ou civilisationnel. [Il indique qu'il doit] souligner ici que la terminologie même d'urbanité et de ruralité est omniprésente dans les narrations quotidiennes dans l'ensemble de la région post-yougoslave, et est fermement ancré dans l'utilisation de la langue. *Seljaci* signifie littéralement villageois mais c'était un des termes péjoratifs les plus couramment utilisés pour désigner les gens considérés comme

¹ « A nationalistic mythology and ideology, the mythomania of the nation, that is, the peasantry as representative of the national spirit and culture... » in Dobrica Ćosić, « Kako da "stvaramo sebe" [Comment "nous créer nous-mêmes"] », *Stvarno I moguće: Članci I ogledi*, Ljubljana-Zagreb: Cankarjeva založba, 1988, p. 9, cité par Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 178, traduction de l'auteur.

² « One must leave this place [Belgrade], save oneself, save one's consciousness, one's ideal, one's soul. One must go to Serbia, authentic, peasant, true Serbia », Ćosić, *Deobe*, v. 1, 107, cité par Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 93, traduction de l'anglais de l'auteur.

³ « Ako se govori o toj urbanoj/ruralnoj Srbiji ona u društvenim skrukturama na početku ili, šta znam, '45. godine posle Drugog svetskog rata to je 70% onih koji žive na selu, a 30% oni koji su u gradu. Danas je situacija 25% onih na selu, faktički 75% onih u gradu; drugim rečima u toj podeli urbana/ruralna, ruralna ne učestvuje ali postoji jedna kategorija : oni koji su iz sela prešli u grad a nisu prihvatili neka nepisana pravila života u gradu, [...] nije izvršena njihova deruralizacija njihove svesti. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2011, traduction de l'auteur.

primitifs, sans éducation, grossiers, et tout ce qui *n'est pas* urbain. Dans ce sens, certains membres du gouvernement sont mentionnés comme étant des *seljaci*, même s'ils ont un doctorat et ont passé la plus grande partie de leur vie à Belgrade. L'autre pôle du continuum était représenté par les *gradani*. Ce terme fait référence au citoyen dans ses différentes significations : même si cela inclut certainement la notion d'habitant de la *cit*, cela comporte également la signification de *citoyen*, un sujet politique éduqué et civilisé »¹.

Il existerait donc en Serbie une opposition entre mentalités collectiviste et individualiste. Plus largement on pourrait opposer la tradition à la modernité mais aussi au cosmopolitisme et plus généralement à l'urbanité. Celle-ci devient sous la plume des libéraux une qualité morale bien plus qu'une simple donnée sociologique.

« *Bon* » et « *mauvais* » Serbe

Nous avons déjà vu que, loin d'être neutres, les deux faces de chaque opposition sont revêtues d'une connotation négative ou positive, si ce n'est d'une valeur morale ouvertement énoncée. Le dernier aspect de la bipolarité serbe, qui relève, comme celui que nous venons d'étudier, du niveau individuel, oppose bon et mauvais Serbe. Le doute n'est plus laissé quant à l'implication morale des oppositions. Ce qui est intéressant c'est que cette terminologie se trouve principalement dans le discours des intellectuels libéraux lorsqu'ils dénoncent la manière dont ils sont présentés par les nationalistes : « Le prochain hiver sans chauffage, sans électricité, avec la pénurie des biens alimentaires, promet une sérieuse agitation sociale. Le pire est d'ailleurs possible, la guerre civile "fraternelle", entre les "mauvais" (démocrates) et les "bons" (nationalistes) serbes »². L'opposition est donc celle entre bon Serbe et mauvais Serbe. Une autre dichotomie existe entre « traître » et « patriote ». « Lorsqu'il n'y a plus de place pour les différences, elles se transforment en antagonismes – il n'existe plus que des "héros" ou des "traîtres". La logique binaire des oppositions ne laisse pas

¹ « [...] what was at stake in the urban/rural divide was not a topographical, but rather a moral or civilisational issue. I have to emphasise here that the very terminology of urbanity and rurality is omnipresent in everyday narratives throughout the whole post-Yugoslav region, and it is firmly anchored in language use. *Seljaci* literally means villagers, but it was one of the most frequently used pejorative terms for people who are considered primitive, uneducated, rude, and everything *not* urban. In that sense, certain members of the government were often referred to as *seljaci*, even though they had doctoral degrees and spent most of their lives in Beograd. The other pole of the continuum was represented by *gradjani*. This term refers to citizens in its various meanings: although it certainly includes a notion of *cityzen*, as in inhabitant of a city, it almost always takes on the meaning of *citoyen*, an educated and civilised self-conscious political subject. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, p. 48, traduction de l'auteur.

² Žarana Papić, « Ex-citoyennes dans l'ex-Yougoslavie », *Peuples méditerranéens*, *op. cit.*, p. 206.

de place pour un troisième choix. »¹ Cette dernière et ses implications plongent leurs racines dans l'imaginaire collectif et la culture serbes : un de mythes fondateurs de l'identité serbe, celui de la bataille de Kosovo Polje², oppose à la figure héroïque du Prince Lazar* celle du traître Vuk Branković*, Judas serbe qui abandonna Lazar* durant la bataille selon les chansons de geste du Cycle de Kosovo. L'accusation de trahison recèle une profondeur historique : « Les méfaits actuels et passés de ces ennemis du dedans et du dehors, leurs crimes, leur immoralité, leur laideur ainsi que les sentiments que les Serbes éprouvent à leur encontre sont décrits dans ces chansons³ au moyen des différents registres du discours de la haine. L'un d'eux est constitué d'accusations et de jugements. Les ennemis du dedans sont accusés d'être d'anciens "convertis à l'Islam", on leur reproche d'avoir endossé le rôle tenu dans la poésie épique traditionnelle serbe par Vuk Branković*, le traître paradigmatique, d'avoir trahi leur lignée et leur nation. »⁴ Ce que cela implique c'est que les « traîtres » ne se contentent pas de se désintéresser du sort de leur pays mais qu'ils le mettent en danger : « quiconque remet en question la politique du "salut du peuple" n'est ni un vrai, ni un "bon" Serbe. Les réfractaires sont classés dans la catégorie des Serbes "antiserbes", qui se voient automatiquement marginalisés sur le plan politique »⁵. Le critère de jugement de l'identité serbe devient pour les nationalistes, selon les intellectuels libéraux, la conformité à une norme, à une attitude vis-à-vis de la communauté, et les conséquences des actes deviennent un critère secondaire, « ce sont les gens qui sont importants, pas les résultats. On ne peut tout de même pas éliminer, sous prétexte qu'il a échoué, un homme à nous, un homme dévoué à notre cause, un patriote affirmé »⁶. Il importe alors de démontrer son appartenance, « les "traîtres" se dépêchent de montrer qu'ils ne le sont pas, trahissant ainsi leurs principes. Les "patriotes" se contentent de hausser le ton »⁷. Ceux qui s'élèvent contre les politiques de Milošević* dans les années

¹ Miloš Stambolić, « Introduction à une mort », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 127.

² La bataille de Kosovo Polje (23 juin 1389) est présentée comme l'événement fondateur de l'identité serbe. Pour une description historique voir Georges Castellani, *Histoire des Balkans*, op. cit., pp. 65-66.

³ Ivan Čolović fait ici référence aux chansons patriotiques et guerrières chantées dans les années 90 dans la mouvance du *turbofolk*.

⁴ Ivan Čolović, *Le Bordel des guerriers, Folklore, politique et guerre* (2000), traduit par Mireille Robin, Freiburg, Freiburger Sozialanthropologische Studien, 2005, p. 116.

⁵ Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p. 40.

⁶ Vidosav Stevanović, « Neige à Athènes », *La neige et les chiens* (1992), traduit par Mauricette Begić, Paris, Belfond, 1993, p. 142.

⁷ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., p. 301.

90 seraient suspects aux yeux des autres Serbes. Ainsi « les sociaux-démocrates serbes se sont élevés contre l'aventurisme guerrier, tant au sein de l'Assemblée nationale que dans l'opinion publique, faisant campagne contre les emprunts de guerre, au risque de se voir traités de mauvais patriotes et même de traîtres à la nation »¹. Cette terminologie est tellement considérée comme acquise dans les écrits des intellectuels libéraux qu'ils en viennent à revendiquer cet attribut de « traître ». « Il ne reste plus qu'une seule issue : devenir des traîtres. Traîtres à un régime qui se fonde sur la guerre et la faim, à un pays où les peuples enfiévrés, nourris de haine, de leurres, souffrent dans le même temps de la manie de la persécution et de celle des grandeurs. Tout homme honnête et possédant encore le sens de la morale ne peut être que félon à un tel système, à un tel État ; c'est la première de ses obligations. »² Nous reviendrons par la suite sur ces inversions de valeurs et ces effets miroirs qui confèrent à une même entité tantôt une valeur positive tantôt une valeur diamétralement opposée.

Si chacune des oppositions que nous avons exposées se verra dotée d'une charge positive ou négative, il est important de noter qu'il existe déjà une opposition, celle des bons et des mauvais Serbes, qui possède de prime abord une charge morale.

L'évocation des deux Serbie ou d'une Serbie bipolaire est donc protéiforme et récurrente. La lecture bipolaire de la société serbe se retrouve à des niveaux très variés : relationnel, sociologique, politique, historique, géographique, psychologique, et même moral. Il n'en reste pas moins que les analyses qui s'écartent de cette vision dichotomique existent et sont parfois critiques vis-à-vis de cette dernière.

La première explication qui est avancée pour expliquer cette vision manichéenne est que « les conditions spécifiques créées en Serbie pendant les années 90 ont mené à ce que [l'on pourrait] appeler cette vision simpliste parce que cette sorte de description simpliste commence durant des conditions de crise, [...] qui n'est pas contre nous est avec nous et qui n'est pas avec nous est contre nous »³. Les conditions de vie difficiles ont ouvert la voie à un populisme dont « les dimensions basiques [...] en Serbie peuvent être vues dans la

¹ Nebojša Popov, « La traumatologie de l'État-parti », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p. 40.

² Filip David, « Traître », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 19.

³ « Maybe because specific conditions in Serbia created during the nineties led to this kind of I could say simplistic view because this kind of simplistic description starts in crisis' conditions, [...] it's who is not against us is with us and the opposite way, who is not with us is against us. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2011, traduction de l'auteur.

simplification de problèmes complexes : la représentation du leader comme d'un messie, une dichotomie des valeurs (une vision manichéenne du monde), la division entre NOUS et EUX, le recherche des différences et leur amplification, l'anti-institutionnalisme, la représentation des Serbes comme d'une nation chargée d'une mission ("un peuple céleste"), la tentative d'expliquer des développements en utilisant des théories du complot, une série de contrastes mécaniques comme le passé contre le futur, l'unité contre la diversité, le loyal contre le renégat et le concept populaire-totalitariste de souveraineté nationale contre le concept démocrate-pluraliste (dans le premier le peuple est vu comme une "unité vivante" qui incarne tout ce qui est naturel, bon, digne de confiance, mais est constamment menacé par de nombreux ennemis extérieurs et son propre manque d'unité, dans le dernier "le peuple est vu comme un complexe d'intérêts divergents qui sont résolus par des compromis atteints grâce à un processus relativement précis" » ¹. Si cet argument est recevable, le discours bipolarisant ne peut néanmoins être réduit à un simple phénomène conjoncturel. D'une part parce que cette analyse perdure après la chute de Milošević* et à la sortie des conditions extrêmes des années 90. D'autre part, certains aspects de la bipolarité, bien antérieurs aux années 90, sont décrits par les intellectuels comme consubstantiels à l'identité serbe.

Une autre approche qui pourrait diminuer la portée de notre analyse consiste à évoquer l'existence non pas de deux mais de trois Serbie. Pour Božidar Đelić*, « il y a trois Serbie aujourd'hui. Celle du ticket Đinđić* - Tadić* : les jeunes, les urbains, les Serbes éduqués, le nord du pays et les minorités nationales. Cette Serbie-là est favorable à des réformes rapides, à l'intégration à l'Union européenne et à l'OTAN. La deuxième Serbie, celle de Koštunica*, est celle des petites villes, des gens moyennement éduqués, un peu plus âgés. Le dernier tiers est le front du refus. Ce sont les partisans de Milošević* et de l'ultra-nationaliste Vojislav Šešelj*, les personnes âgées, les

¹ « The basic dimensions of populist politics in Serbia can be seen in the simplification of complex issues: the representation of the leader as a messiah; a value dichotomy (a manichean view of the world); the division between US and THEM; the search for differences and their amplification; anti-institutionalism; the representation of the Serbs as a nation with a mission ("a heavenly people"); the attempt to explain developments by using conspiracy theories; a series of mechanistic contrasts such as past versus future, unity versus disunity, the faithful versus renegades and the populist-totalitarian concept of national sovereignty versus the democratic-pluralistic concept (in the former the people is seen as a "living unit" which incarnates all that is natural, good, trustful and elevated, but is constantly endangered by many external enemies and its own internal disunity; in the latter "the people" is seen as a complex of differing interests which are resolved by compromises reached through a relatively precise procedure). » in Srećko Mihailović, « The Parliamentary Elections of 1990, 1992 and 1993 », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism*, op. cit., note 7 p. 47, traduction de l'auteur.

Serbes non éduqués et les réfugiés »¹. Dans une analyse des écrits d'Ivan Čolović*, Miša Đurković* écrit qu'il existe selon ce dernier – en alternative à une Serbie qui serait uniquement pro ou anti-Milošević* – une « troisième Serbie qui, depuis le milieu des années 90, perpétue l'histoire à propos d'un bon nationalisme. Čolović* comprend que l'ethno est l'idole clé, en ce qui concerne l'idéologie de l'« élite serbe d'aujourd'hui », quelle qu'elle puisse être. Ce que serait, en bref, une troisième Serbie – ce sont à nouveau l'Académie, l'Église et Koštunica* comme nouveau patron du courant principal du nationalisme serbe. Ce dernier resterait – selon Čolović* – inchangé »². Ce nationalisme serait donc la troisième voie, un nationalisme moins opportuniste que celui de Milošević*, plus conservateur et moins populiste. À l'opposé de l'analyse précédente, nous pouvons noter que cette évocation d'une troisième Serbie naît après la chute de Milošević*. Par ailleurs, dans la première citation, ce n'est plus la Serbie traditionnelle qui est présentée comme la première Serbie mais la Serbie démocratique. Nous pouvons donc supposer qu'une rupture a lieu en 2000, il n'en reste pas moins que durant les années 90 cette troisième Serbie n'est pas évoquée. Par ailleurs, elle n'existe que sur un plan politique et suit des lignes de fracture plus changeantes que dans les autres domaines que nous avons pu évoquer ci-dessus. Il n'en reste pas moins que ces évocations d'une troisième Serbie restent très anecdotiques et ne peuvent invalider la pertinence d'une étude de la bipolarité de la société serbe.

On pourrait également souligner que cette description bipolaire n'est pas l'apanage de la Serbie et que l'on retrouve dans de nombreuses sociétés, sinon dans toutes, les clivages urbain/rural, élite/peuple, traditionnel/moderne, habitants de la montagne/de la plaine... Il nous semble cependant que la systématisme de la bipolarité à tous les niveaux d'analyse, ainsi que la logique de contradiction des oppositions présentées – logique qui exclut toute possibilité de coexistence – font de la manière dont est décrite la Serbie un archétype de la conception bipolaire.

¹ Božidar Đelić, entretien conduit par Isabelle Lasserre, Chef adjointe du service Étranger du Figaro, *Politique internationale* n°105, automne 2004, p. 2.

² « Treća Srbija koja od sredine devedesetih gura priču o dobrom nacionalizmu. Čolović smatra da je etno ključni idol, odnosno ideologija „današnje srpske elite”, šta god to bilo. Šta bi bila, ukratko, treća Srbija - pa to su opet Akademija, crkva i Koštunica kao novi patron po Čoloviću nepromenjenog mejnstrima srpskog nacionalizma. » in Miša Đurković, « Između nauke i propagande : delo Ivana [Entre science et propagande : l'œuvre d'Ivan Čolović], août 2009, traduction de l'auteur.

LA LOGIQUE DE L'EXCLUSION¹ : EUX OU NOUS

Nous venons de voir que la société serbe est présentée comme divisée en deux parties selon de multiples lignes de fractures. Nous allons à présent nous attarder sur la présentation de ces oppositions et montrer comment elles s'inscrivent dans une logique de l'exclusion. Autrement dit, comment elles s'apparentent à ce que nous avons défini dans l'introduction comme des contradictions similaires à celles qui ont pu exister entre les deux blocs de la Guerre froide. Comme nous l'avons déjà noté, cette logique est celle de la désignation de l'autre comme ennemi, du « eux ou nous », de la nécessité de choisir son camp. Dans le discours nationaliste, les Serbes sont opposés aux autres nations de Yougoslavie dans une lutte qui conditionne leur survie et ne peut donc être qu'une lutte à mort. Les intellectuels libéraux vont faire de l'opposition à cette idéologie la base de leur contestation et créer à partir de là leur propre logique de l'exclusion. Nous nous pencherons sur celle-ci plus précisément en étudiant l'exemple de l'opposition ville-campagne. Nous verrons enfin que cette dernière, loin d'être circonscrite aux guerres yougoslaves, est présentée comme un modèle global des conflits et est conceptualisée par Bogdan Bogdanović* sous le nom d'*urbicide*.

Le discours nationaliste : ennemi extérieur, ennemi intérieur

La logique de l'exclusion s'applique tout autant au sein de la société serbe que dans ses rapports avec ses voisins, son illustration la plus évidente étant le nationalisme. L'histoire de la Serbie, la conquête de l'indépendance de l'État serbe et la réunion des Serbes dans un seul État sont au fondement du discours nationaliste. La peur des Serbes, marqués par la mémoire de la domination ottomane, est non seulement l'occupation mais la disparition de leur pays, son absorption pure et simple par une entité plus large. Dans les écrits de Dobrica Ćosić*, l'évocation de la Grande Guerre rappelle cette crainte de la nation serbe alors toute jeune : « C'était la déclaration d'une guerre dans laquelle allait disparaître le royaume de Serbie ou la monarchie des Habsbourg. Nous ou eux. La guerre était inévitable »². Dans l'inconscient collectif serbe, la guerre est toujours le fait de la légitime défense, de la protection des frères vivant dans

¹ Nous entendons par logique de l'exclusion la même chose que nous avons définie comme logique de la contradiction. En d'autres termes, l'impossibilité d'une coexistence entre deux entités distinctes et la nécessité que l'une des deux l'emporte sur l'autre.

² Dobrica Ćosić, *Le temps de la mort* (1976), traduit par Dejan Babić, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991, p. 52.

d'autres pays. Il faut, à chaque fois, se défendre. Malheureusement, les Serbes sont mal entourés et le danger est omniprésent. On se demande alors si, « dans ce monde mauvais et dans ces temps de mal, un petit peuple haï par ses voisins qui souhaitent sa ruine peut [...] survivre »¹.

Si le discours nationaliste rappelle la menace qu'ont représentée au cours de l'histoire serbe les grandes puissances voisines (Empires austro-hongrois et ottoman), il considère les autres nations présentes au sein de la Yougoslavie titiste comme la cause des malheurs des Serbes. « La propagande officielle reprochait aux autres nations et aux autres Républiques tous les problèmes de la Serbie. La transformation idéologique du communisme en nationalisme se reflétait symboliquement dans le remplacement de l'ennemi de classe par l'ennemi national »². Seule la définition de l'ennemi change mais son rôle de clé de voûte dans la construction théorique de la société reste le même. Dans les pays socialistes, l'ennemi de classe était extérieur (les pays capitalistes et notamment ceux qui avaient des prétentions impérialistes) et intérieur (l'ensemble de ceux qui avaient des activités « contre-révolutionnaires »). La dimension supplémentaire que porte l'« ennemi national », c'est une possible territorialisation des oppositions et donc l'éventualité d'une lutte armée pour l'appropriation de territoires. L'inflation du discours nationaliste et de la présentation des autres nations comme menaçantes ne sont bien sûr pas seules en cause. Mikloš Biro* écrit ainsi : « Plusieurs facteurs psychologiques ont contribué à propager la guerre. Le premier est l'autoritarisme [...]. Ce dernier était particulièrement développé dans les milieux patriarcaux et ceux qui cultivaient la tradition militaire – en Bosnie et en Krajina. L'intolérance, la propension à recourir à la force pour résoudre les conflits, une vision noir et blanc de la réalité, l'opposition à tout changement (démocratique), la répugnance à accepter l'éventualité de l'existence parallèle d'une autre idéologie (religion, nation) et de ses symboles (le damier croate par exemple) – tels sont les éléments qui ont contribué à répandre l'idée que “la guerre est la seule solution”. »³ La propagande ne s'est pas limitée à faire des autres nations de Yougoslavie des « ennemis » mais à répandre l'idée que la cohabitation avec ces ennemis était impossible et que leur existence était une menace pour les Serbes. Ce fut la base idéologique des guerres de Croatie et de Bosnie-Herzégovine. Cette forme de propagande

¹ Dobrica Ćosić, *Le temps de la mort* (1976), *op. cit.*, p. 751.

² « Official propaganda blamed all Serbia's problems on other nations and other republics. The ideological transformation from communism to nationalism was symbolically reflected in the replacement of the class enemy by the national enemy.» in Srećko Mihailović, « The Parliamentary Elections of 1990, 1992 and 1993 », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism*, *op. cit.*, p. 46.

³ Mikloš Biro, *Psihologija postkomunizma* [Psychologie du post-communisme], Beogradski krug, Belgrade, 1994, p. 32.

n'est pas propre aux Serbes et on la retrouve dans l'ensemble des Républiques ex-yougoslaves. « Une recherche sur les deux quotidiens [*Politika* et *Vjesnik*] pendant le conflit serbo-croate “a établi que des deux côtés existe le même modèle de propagande, répétant ‘nous’ sommes les victimes, ‘ils’ sont les coupables, il n’y a pas de moyen de ‘nous’ sauver que de ‘les’ annihiler et ‘les’ vaincre ; c’est ‘nous’ qui avons été sanctifiés tandis que ‘les autres’ ont été satanisés.” »¹ Nous retrouvons la même situation lors du conflit au Kosovo. « Deux thèses s’opposent : celle des Serbes, responsables de tous les crimes ; celle des Albanais, auteurs de ces mêmes crimes. D’un côté la lumière, de l’autre les ténèbres. Les deux propagandes sont siamoises : “la nôtre” dit la vérité, “la leur” ment sans vergogne ; “nous”, nous nous défendions ; “eux”, ils attaquaient. Les spectateurs pourront prendre parti pour les uns ou pour les autres : dans l’un et l’autre cas, ils seront abusés. »²

Ici, la logique de contradiction se trouve donc tout d’abord à un niveau supranational : les ennemis à détruire sont les représentants des autres nations de Yougoslavie. Parallèlement, elle va s’appliquer à l’intérieur de la société serbe. « La mentalité qui régnait à Belgrade était du type “ou vous êtes avec les Serbes et vous devez justifier tout ce qu’ils font, ou... vous êtes contre eux”. Dans ce contexte, la trahison nationale était presque certaine, dans la seconde moitié de 1998, l’hystérie nationale dans la République avait englouti toute raison et toute modération. »³ L’existence d’un ennemi « national » comme base de l’idéologie nationaliste porte substantiellement en son sein l’existence d’un ennemi intérieur : celui qui refuse cette idéologie. Pour Miladin Životić* c’est « la bureaucratie [de Milošević* qui,] à travers son idéologie, [...] a créé un monde manichéen, où tout ce qui est différent de l’idéologie dominante est déclaré hostile. Elle a justifié son monopole par la production constante d’ennemis et la lutte contre les adversaires intérieurs »⁴.

¹ « Research of the two daimoes [*Politika* and *Vjesnik*] during the Serbo-Croatian conflict “established that on both sides there are the same frameworks of propaganda, repeating ‘we’ are the victims, ‘they’ are the culprits; there is no way to save ‘ourselves’ other than annihilating and vanquishing ‘them’; it is ‘us’ who have been sanctified, while the ‘others’ have been satanised.” » in Nebojša Popov, « Media Shock and Comprehending It [Le choc des médias et le comprendre] », *Media & War* ed. Nenad Skopljanac Brunner, Stjepan Gredelj, Alija Hodžić, and Branimir Kristofić (Zagreb: Centre for Transition, and Civil Society Research, and Belgrade Agency Agency Argument, 2000), 10 p. 72, traduction de l’auteur.

² Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., p 275.

³ « The mentality that was reigning in Belgrade was one of ‘either you are with the Serbs and you have to justify everything they do, or...you are against them’³. In this context, national betrayal’ of the Serbs was almost guaranteed; in the second half of 1988, nationalist hysteria in the Republic had swallowed all reason and all moderation.» in Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation*, op. cit., p. 158, traduction de l’auteur.

⁴ Miladin Životić, « Producteurs de haine nationale », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 35.

Le discours libéral : la ville et la campagne

Paradoxalement, les intellectuels libéraux, en se définissant par leur opposition à Milošević*, vont créer le même type de vision manichéenne. En effet, le langage utilisé par les intellectuels serbes pour parler de la fracture qui divise leur société prend une dimension identitaire. Nous avons déjà vu que le syntagme des « deux Serbie » a été utilisé dès le début du XX^e siècle mais, qu' « avec le temps, [il] a acquis diverses connotations. Dans la société politique qu'a été la société serbe tout au long du XX^e siècle, ces connotations étaient surtout politiques. Au cœur des différences apparentes entre "l'une" et "l'autre" Serbie, il y avait toujours la lutte pour le pouvoir. C'est pourquoi ces différences se cristallisèrent le plus souvent sous la forme d'une question dramatique : qui éliminera qui ? »¹ C'est ce sur quoi nous allons nous pencher en étudiant le discours sur le conflit qui opposerait la ville et la campagne. Ce dernier nous semble en effet représentatif de la logique de contradiction chez les intellectuels de l'opposition.

Dans un roman mettant en scène des nationalistes, Vidosav Stevanović* écrit : « Tonton et Fiston, voilà comment on entrera dans la légende et dans les histoires que notre peuple racontera près de l'âtre quand, après la victoire finale, on descendra des collines et des montagnes, qu'on reviendra aux bonnes vieilles traditions, et à une vie saine au village. On détruira les villes, on laissera seulement celles qui sont indispensables, comme par exemple la capitale. Il faut bien que l'armée et la police aient un siège quelque part »². La réalité de cette volonté spécifique de détruire les villes n'est pas ce qui nous intéresse ici. Ce qui nous semble être le plus intéressant est ce qu'implique cette perception qu'ont les intellectuels libéraux des guerres en ex-Yougoslavie. Les habitants de la campagne sont présentés comme hostiles aux villes. Il ne peut exister de complémentarité, ni même de cohabitation pacifique. Les *seljaci*³ sont ceux qui menacent voire attaquent ceux qui écrivent et leurs lecteurs cultivés. L'issue ne peut être que la destruction de l'une ou l'autre des deux parties. Cette attaque de la campagne ne serait pas nouvelle et découlerait d'une vieille rancœur, d'un désir de revanche que Ćosić* décrivait déjà en 1961 : « Notre erreur

¹ Latinka Perović, « Une réponse patriarcale au défi de la modernisation », *Une autre Serbie, op. cit.*, pp. 14-15.

² Vidosav Stevanović, « L'île des Balkans », *La neige et les chiens* (1993), traduit par C. Chaton, Paris, Belfond, 1993, p. 257.

³ Voir l'analyse de Stef Jansen présentée pp. 34-35.

fatale, des guerres balkaniques à nos jours, est que nous, les politiciens, les intellectuels et toutes sortes d'idéologues, avons cédé à une mentalité misérable, mercantile : la domination et la haine envers ceux que nous rencontrons, en guenilles, silencieux, traîtres, fuyants, prêts à mordre. Ils nous haïssent, ils veulent se venger de nous. De plus, les guerres ont toujours été une revanche paysanne contre la ville. Et cette guerre ne sera pas différente»¹. La vision des intellectuels sur les guerres yougoslaves est donc celle d'une vengeance de la campagne. Ce fantasme est nourri par un sentiment tout à la fois de supériorité et de victimisation. Les urbains, et il faut comprendre ici « les gens civilisés », doivent subir les attaques de ceux qui leur sont inférieurs. Cet aspect condescendant du discours est très présent dans les écrits des membres du *Cercle de Belgrade*. Ainsi, Filip David*, membre fondateur de ce Cercle écrit : « Dans de tels univers, la barbarie supplante la civilisation. Pour les Barbares, la civilisation représente la cause de tous les maux, de la maladie et de la dépravation. Le Barbare détruit les cités car il les hait du plus profond de sa nature sauvage, en ce sens qu'elles sont la source de tout le mal du monde. Le cœur de la civilisation gît dans la cité, avec ses pourritures et ses vices. Nos barbares contemporains ont grandi dans l'esprit de clocher. Leur psychisme est envoûté par la mythologie et les délices de la vie tribale et patriarcale. C'est une société immuable, figée dans l'inertie, obsédée par le désir de nouvelles conquêtes territoriales et héraldiques »². La « campagne » ne recouvre pas seulement un aspect géographique. Elle renvoie aussi à une identité civilisationnelle. C'est en ce sens que les campagnes éprouvent de la « haine » contre les habitants, non pas tant de la ville, mais de la cité. C'est l'Autre absolu que la campagne reconnaît et exècre dans la ville. En filigrane, c'est la question du rapport au changement qui réapparaît. La société provinciale est « figée », « immuable », ceux qu'elle attaque sont donc ceux qui souhaitent une évolution, qui sont ouverts au monde.

¹ « Our fateful error from the Balkan wars to now is that we, politicians, intellectuals, and all sorts of ideologues, gave in to the miserly, marketplace mentality: overlordship and hatred towards those whom we meet, the tattered, silent, treacherous, slinking, ready to bite. They hate us, they will be revenged on us. Besides, wars have always been peasant revenge on the city. And this war will be no different. » in Dobrica Ćosić, *Deobe [Oeuvres]*, Belgrade : Prosveta, 1966, v. 1, 274-275, cité par Nick Miller, *The nonconformists, op. cit.*, p. 93, traduction de l'auteur.

² Filip David, « Fragments des temps obscurs », *Les intellectuels et la guerre, op. cit.*, p. 41.

Si l'attaque contre les villes peut être menée de manière frontale (l'ennemi extérieur), elle peut aussi être le fruit d'une contamination. La ville perd son caractère urbain lorsqu'un trop grand nombre de primitifs s'y installent. Le point de départ objectif est présenté par l'historien Ljubodrag Dimić* comme un fait sociologique assez classique : la « déruralisation » des nouveaux venus peut prendre du temps, surtout s'ils arrivent en nombre¹. Sous la plume des intellectuels, l'arrivée de gens de la campagne (notamment de réfugiés de Croatie et de Bosnie-Herzégovine) s'apparente à une altération de l'esprit de la ville et en particulier de Belgrade. « Belgrade, aujourd'hui, a subi les conséquences de la guerre, vous avez une avalanche de gens primitifs qui ont afflué. Puis elle est partagée un peu comme la Serbie, vous avez le turbo-folk, toutes ces choses. »² Il ne s'agit pas d'un simple processus mais bien d'une intention délibérée de détruire l'esprit même de la ville. « Je crains, c'est triste à dire, nos propres maîtres ès-destruction. Car les villes ne s'anéantissent pas seulement de l'extérieur, physiquement ; on peut les détruire aussi spirituellement, de l'intérieur. [...] Il en est ainsi parmi nous sans doute qui se souviennent jusque dans les moindres détails de ce à quoi ressembla cette salubre régénération des villes. »³ Ce discours sur les nouveaux arrivants en ville semble surprenant concernant une ville comme Belgrade qui les a régulièrement accueillis (de 500 000 habitants en 1950, elle était passée à 1,5 million en 1985). Mais, selon le discours des intellectuels libéraux, l'altération de l'esprit urbain est bien le résultat de l'arrivée d'une population primitive qui pollue la ville. Le Belgrade idéal a disparu. « Le Belgrade qui m'était cher, ville généreuse et cosmopolite, n'existe plus que par les êtres attachés aux valeurs de l'esprit que l'on rencontre au "Cercle des Intellectuels de Belgrade", dans les rédactions de quelques journaux, dans les théâtres. J'espère que ce Belgrade-ci l'emportera sur celui qui se fait représenter par des emblèmes, des symboles, une presse nationaliste et fasciste. »⁴

Nous retrouvons donc ici plusieurs des oppositions que nous avons inventoriées : celle entre la ville et la campagne bien sûr mais aussi celle entre primitifs et civilisés. Nous retrouvons également l'assimilation des gens du pouvoir à des primitifs venus de la montagne

¹ Voir p. 40.

² Vesna Cakeljčić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008.

³ Bogdan Bogdanović, « Le rite du massacre des villes », *Une autre Serbie, op. cit.*, p 41.

⁴ Ina Vadija-Musafija, « Les jours », *Une autre Serbie, op. cit.*, p164.

et de la campagne. Cette vision, loin d'être interne à la Serbie, est élargie à l'ex-Yougoslavie tout entière. Les guerres ne sont plus présentées comme des conflits ethniques (comme chez les intellectuels nationalistes) mais comme des conflits entre la ville et la campagne. « La ville, en tant que centre de la vie moderne, fait partie des lieux les plus haïs par les "guerriers libres", ceci tant au cours du passé que de cette guerre. Quelles que soient la religion et la nation au nom de laquelle ils se battent, ils y ont déjà laissé d'effroyables traces de barbarie (Vukovar, Mostar, le siège et les massacres de Sarajevo). Les chefs de guerre et soldats "ordinaires" ne cachent pas que ce qui les incite à détruire [...] est leur jalousie, leur peine et leur haine de la ville et des citadins. »¹ Ce ne sont donc pas seulement les Serbes mais l'ensemble des provinciaux yougoslaves qui s'acharnent à détruire les villes. « Les cibles suivantes² ont été Dubrovnik et Osijek. Puis Zadar, Šibenik, Mostar, Sarajevo... Ces villes sont, elles aussi, parmi les plus belles villes yougoslaves. Les agresseurs venus de régions rurales et de banlieues industrielles perdues, n'avaient aucune pitié pour les églises, les mosquées, les bibliothèques et musées, pas davantage que pour les malades dans les hôpitaux, les enfants dans les écoles ou les bébés dans les crèches. Ces sauvages avaient été recrutés parmi les couches les plus pauvres, les moins scolarisées de la population. Beaucoup n'avaient jamais vu de train, sans parler de cathédrale baroque ou de concert. Même les cinémas étaient rares là d'où ils venaient. Là, parfois, la seule institution culturelle était le kiosque à journaux. »³

La manière dont sont définies « la ville » et « la campagne » fait de celles-ci des entités à part entière, deux modèles identitaires. L'agressivité de l'une des parties oblige à choisir son camp. Les guerres d'ex-Yougoslavie ne sont alors que le résultat d'une frustration, d'une jalousie, dont seuls les citadins sont victimes. Bogdan Bogdanović* forge alors le concept d'*urbicide* pour désigner le « meurtre rituel des villes ». Les villes ne sont pas détruites en tant qu'objectifs stratégiques mais comme siège d'une identité particulière, « comme si la ville était l'ennemi parce qu'elle permettait la cohabitation de populations différentes et valorisait le

¹ Nebojša Popov, « La traumatologie de l'État-parti », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p. 99.

² Après Vukovar.

³ Hamdija Demirović, « Sarajevo, ville métaphore », *Peuples méditerranéens*, op. cit., pp. 157-158.

cosmopolitisme »¹. L'*urbicide* ne se limite pas aux guerres d'ex-Yougoslavie : Bogdan Bogdanović « [défend ...] la thèse selon laquelle l'un des principaux facteurs de l'essor et de la chute des civilisations réside dans une fable vieille comme le monde, augustinienne ou manichéenne – pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle oppose ceux qui aiment les villes et ceux qui les abhorrent, en un combat incessant qui se livre à tout moment de l'histoire, au sein de toutes les nations, de toutes les cultures, et de tout homme »².

Nous avons donc vu qu'une des facettes de la logique de l'exclusion part chez les nationalistes du rejet des membres des autres nations de Yougoslavie. La logique de l'exclusion au sein de la société serbe est alors seconde et s'applique entre ceux qui acceptent et ceux qui rejettent cette idée d'« ennemi national ». Chez les intellectuels libéraux, on peut illustrer cette logique de l'exclusion dans l'analyse de l'opposition entre la ville et la campagne. Celle-ci se voit étendue à l'ensemble de l'ex-Yougoslavie et est même élevée au statut de cause universelle des conflits sous le nom d'*urbicide*. Pour Slobodan Naumović*, « le conflit le plus fondamental semble être lié à ce que nous avons appelé *le paradoxe identitaire de la modernisation* »³. Il ajoute en note de bas de page qu'« à cause de cette relation triangulaire conflictuelle, dans laquelle deux options qui s'excluent mutuellement au sein d'un même groupe, développent graduellement des identités opposées sur la base d'une approche différente d'une troisième partie extérieure et écrasante, ce qui a été appelé ici paradoxe de l'identité, peut facilement évoluer en une forme très virulente de conflit à l'intérieur du groupe »⁴. Dans les deux exemples analysés, la question du changement est au cœur de la crispation identitaire. La définition nationaliste de la nation serbe rejette la possibilité de mixité, d'ouverture culturelle, de métissage qui détruirait son identité. De manière inversée, les citoyens refusent l'arrivée des nouveaux venus qui menacent de contaminer leur cosmopolitisme et leur ouverture d'esprit. Lorsque la logique d'exclusion

¹ François Chaslin, *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Éditions Descartes & Cie, 1997.

² Bogdan Bogdanović, « Le rite du massacre des villes », *Une autre Serbie*, op. cit., p 43.

³ « The most fundamental clash seems to have been related to what can be termed as the *identity paradox of modernization*. » in Slobodan Naumović, « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity », *Filozofija i društvo*, op. cit., pp. 82-83, traduction de l'auteur.

⁴ « Because of its triangular conflictual nexus, in which two mutually exclusive options inside a group gradually develop opposed identities on the basis of their differing approaches to a third, external, and overpowering party, what was here termed as the identity paradox of modernity, can easily develop into a very virulent form of intra-group conflict. », « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity », *Filozofija i društvo*, op. cit., note 26 p. 83, traduction de l'auteur.

s'applique à l'ensemble des oppositions que nous avons déjà évoquées, les deux entités s'apparentent en effet à des identités quasi-ethniques. Les deux groupes cherchent à préserver une identité essentialisée. Nous retrouvons alors au sein d'une seule et même nation « [...] le langage de l'identité ethnique ou nationale [, qui] est en fait un langage de morale. C'est un discours codé au sujet de l'inclusion ou de l'exclusion »¹. La logique de l'exclusion crée deux entités quasi-essentiels dont l'opposition se cristallise en une lutte sans merci. En effet, « dans cette perspective exclusiviste, pour certains devenir moderne signifiait perdre son âme (sa tradition, sa culture, son identité...) alors que pour les autres préserver son âme signifiait participer aux perspectives éblouissantes qu'ouvrait la modernité. Ce *choix impossible* mena à séparer les élites politiques et intellectuelles locales en deux camps amèrement opposés, et à initier de violents échanges publics »².

¹ Michael Herzfeld, *L'intimité culturelle, Poétique sociale dans l'État nation* (1997), traduit par Anne-Hélène Kerbiriou, Laval, Les Presses de l'Université de Laval, 2007, p. 93.

² « In this exclusivist perspective, for some becoming modern meant losing one's own soul (tradition, culture, identity...), while for others preserving one's own soul meant parting with the dazzling prospects that modernity opened up. This *impossible choice* managed to split local political and intellectual elites into bitterly opposed camps, and to initiate heated public exchanges » in Slobodan Naumović, «The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity», *Filozofija i društvo*, op. cit., p. 83, traduction de l'auteur.

LES INTELLECTUELS : PENSEURS, ACTEURS, SPECTATEURS

La Serbie est donc présentée comme bipolaire par les intellectuels. Et les deux parties dont elle est composée sont engagées dans une lutte où l'une des deux doit l'emporter. « Eux ou nous ». Cette crispation du discours autour de l'altérité est caractéristique des périodes de crise. Nous avons déjà évoqué la polymorphie des bouleversements qui secouent la Serbie dans les années 90 suite à la chute du communisme, mais plus encore avec l'implosion de la Yougoslavie. S'y greffent ensuite, non seulement les effets des guerres de Croatie, de Bosnie-Herzégovine puis du Kosovo, mais aussi les mesures de rétorsion prises par la Communauté internationale. Ce contexte de crise est certes un élément d'explication mais d'autres facteurs, communs à l'ensemble de la Yougoslavie, ont rendu le discours manichéen assez fort pour déboucher sur une solution belliqueuse. Nous verrons tout d'abord quel rapport à l'intelligentsia la société serbe reçoit en héritage. Nous nous intéresserons ensuite à la libéralisation de l'expression dans les années 80 et aux débats qu'elle a permis sur la question serbe et la démocratisation de la vie politique. Puis nous étudierons le rapport des intellectuels au régime et le regard qu'ils portent sur leur responsabilité dans les guerres des années 90. Enfin, nous aborderons leur définition de l'intellectuel et étudierons un exemple d'analyse du rapport littérature-politique.

L'héritage historique

Le rapport de la société yougoslave aux intellectuels mérite d'être analysé. Dans l'histoire yougoslave, les bases conceptuelles de la réunion des Slaves du Sud en un seul pays ne sont pas le fruit du socialisme. Les théories qui sous-tendent la revendication d'unification des Slaves du Sud datent du XIX^e siècle et sont multiples. Si Josip Juraj Strossmayer* défend un projet d'unification des Slaves du Sud sous l'égide des Habsbourg¹, on peut également citer le mouvement illyrien de Ljudevit Gaj* (du moins à ses débuts), le *Načertanije* d'Ilija Garašanin*², sans oublier les apports théoriques de Vuk Karadžić*³ et d'Adam Czartorysky*.

¹ À propos de ces deux mouvements, voir Yves Tomić, « Le mouvement national croate au XIX^e siècle : Entre yougoslavisme (*jugoslavenstvo*) et croatisme (*hrvatstvo*) », *Revue des études slaves*, tome 68, fascicule 4, 1996, pp. 463-475.

² Voir à ce sujet : Edislav Manetović, « Ilija Garašanin: Načertanije and Nationalism [Ilija Garašanin : le *Načertanije* et le nationalisme] », *The Historical Review/La Revue Historique*, 3, 2008, pp. 137-173.

³ Vuk Stefanović Karadžić est le grand réformateur de la langue serbe et le théoricien du lien entre langue et nation. Voir à ce sujet l'analyse de Nikola Kovač, « Idées politiques de Vuk Stefanović Karadžić », *Vuk Stef. Karadžić, Actes du colloque international tenu en Sorbonne les 5 et 6 octobre 1987*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, Centre de recherches sur les langues et cultures slaves, 1988. Voir également le texte de Vuk

Au final, la concrétisation de l'unité yougoslave sous l'égide de la dynastie des Karađorđević* n'est donc qu'une des incarnations possibles du yougoslavisme. Le Royaume SHS, et plus encore le Royaume de Yougoslavie qui lui succède en 1929, sont marqués du sceau de la domination serbe. L'institution de la dictature royale pour résoudre les problèmes d'instabilité politique accroît le sentiment d'oppression ressenti, entre autres, par les Croates même si la création de la *banovina*¹ de Croatie par le *Sporazum* [Accord]² de 1939 représentait une reconnaissance de l'identité croate. La Yougoslavie titiste ne naît donc pas *ex nihilo* : la création de l'État des Slaves du Sud n'a pas été le fruit d'idéologues marxistes mais d'hommes du XIX^e siècle, dans un contexte de libération nationale.

Héritant de ce pays pré-existant, les idéologues du régime titiste vont construire la nouvelle identité yougoslave en utilisant plusieurs piliers fondateurs. La Yougoslavie prend, dans un premier temps, le grand frère soviétique pour modèle. La constitution de 1946 est une imitation fidèle de la constitution stalinienne de 1936 notamment en ce qui concerne trois points essentiels : l'importance accordée au politique, l'ampleur du rôle du Parti et enfin la mise en place d'une figure tutélaire, en l'occurrence celle du libérateur de la nation – Josip Broz dit Tito*. Deux films mettent en scène, non sans humour, ces différents aspects. Tout d'abord, *Papa est en voyage d'affaires*³ (1985) d'Emir Kusturica* permet de saisir l'importance de l'idéologie dans la Yougoslavie titiste des années 50. Ensuite, *Tito et moi*⁴ (1992) de Goran Marković* montre l'intrusion du culte de la personnalité dans les moindres interstices de la vie quotidienne. Si l'URSS de Staline a pu servir de modèle à la Première Yougoslavie titiste c'est, qu'au-delà du paradigme socialiste, elle a été confrontée aux mêmes problèmes que la Yougoslavie notamment en ce qui concerne l'importance de la religion, la plurinationalité et la prégnance de la composante paysanne au sein de la population⁵. Dans l'imitation du grand frère soviétique, la Yougoslavie s'appropriera aussi la méfiance vis-à-vis

Karađžić : « Srbi svi i svuda [Les Serbes tous et partout] », *Ковчежић за историју, језик и обичаје Срба сва три закона* [Coffret pour l'histoire, la langue et les coutumes des Serbes des trois fois], Vienne, 1849.

¹ Subdivision administrative du Royaume de Yougoslavie (1929-1941). Le découpage des *banovine* suivant le modèle français, cherchait à dépasser les démarcations liées à l'héritage historique ou à l'ethnie, en utilisant par exemple des noms liés à la géographie (fleuves...).

² Le *Sporazum* (26 août 1939) mettait en place une *banovina* de Croatie dotée d'un gouvernement largement indépendant.

³ Titre original : *Otac na službenom putu*.

⁴ Titre original : *Tito i ja*.

⁵ Sur la comparaison entre les deux constitutions voir Laëtitia Delamare, « Le communisme modèle de religion séculière : la Yougoslavie titiste entre héritage stalinien et création originale », *Balkanologie*, Vol. XIV, n° 1-2, décembre 2012, mis en ligne le 08 février 2013.

des intellectuels. Ljubodrag Dimić* rappelle que « Lénine disait à peu près : “l’intelligentsia”¹ est semblable à la petite bourgeoisie. Cela signifie qu’elle est corruptible, futile. Par ailleurs, elle n’est pas disciplinée, elle n’est ni forte ni fiable. Elle est faible, elle n’est pas révolutionnaire, etc.” Les communistes yougoslaves acceptent cela. Et ils se comportent de la même manière envers l’intelligentsia »². Ce rapport de méfiance est une des failles du système titiste. Ces mêmes intellectuels tentent de faire entendre leur voix dans les grands mouvements de protestation de la fin des années 60 et du début des années 70. Certains suivent une option nationaliste mais ils sont minoritaires. Les revendications principales concernent le dépassement des critères de sélection hérités de l’Union soviétique. L’adhésion au Parti, la lutte au sein des Partisans, la compatibilité idéologique sont en effet plus importants pour être promu dans la Yougoslavie titiste que la compétence à proprement parler. À partir de 1963, les intellectuels du groupe *Praxis* s’essaient à une lecture critique du marxisme et à une remise en question du régime tout en restant dans une optique yougoslave et socialiste. La répression des intellectuels qui étaient à l’initiative du mouvement de remise en question puis de contestation creuse le lit de leur ressentiment³.

Selon Latinka Perović* ce qui est commun à tous les intellectuels serbes à travers le XX^e siècle, au-delà des clivages qui peuvent exister entre Yougoslavie présocialiste et Yougoslavie socialiste, c’est l’esprit profondément collectiviste. « Cet essai de reconstitution du rôle de l’élite serbe dans les événements qui ont marqué la dernière décennie n’est pas un plaidoyer pour la condamnation de cette élite, mais une tentative de comprendre son histoire et son influence sur l’évolution du peuple serbe. À travers son histoire, qui n’est pas si longue, elle s’est trouvée écartelée entre l’Est et l’Ouest, entre le monde patriarcal et le monde moderne. Issue d’un peuple de paysans, peu nombreuse, l’élite serbe a, au milieu du siècle dernier⁴, propagé le démocratisme collectiviste propre au peuple dont elle venait. Par la suite,

¹ Lénine visait particulièrement les professeurs analytiques et le monde universitaire. Voir « The Russian Intelligentsia: From Torment to Silence [L’intelligentsia russe : du tourment au silence] », Vladimir C. Nahirny, Transaction Publishers, 1983, en particulier p.15.

² « Lenjin kaže otprilike ovako : „Inteligencija je slična sitnoj buržoaziji, ona je znači potkupljiva, trange-frange, drugo ona nije disciplinovana, ona nije čvrsta i pouzdana, ona je meka, nije revolucionarna itd”. [...] To prihvatiću jugoslovenski komunisti. I na isti način se odnose prema inteligenciji. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l’auteur, Belgrade, mai 2011, traduction de l’auteur.

³ Pour une analyse plus approfondie, voir les chapitres « *The critique of the Titoist system in the 1960s* [La critique du système titiste dans les années 90] » et « *The emergence of “nationalists” and “liberals”, 1967–71* [L’émergence des “nationalistes” et des “libéraux”, 1967-71] », Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation*, op. cit., pp. 22-46.

⁴ Ici le XIX^e siècle.

surtout après que la Serbie eut acquis son indépendance – dans la décennie de 1878 à 1888 – elle l’a institutionnalisé. Tous les mouvements que l’élite serbe a inspirés dans la deuxième moitié du XIX^e siècle – aussi bien le mouvement de la jeunesse des années 60, qui a exalté “le bon Serbe” face à “l’Occident pourri”, que le mouvement “positiviste” des années 70 et le mouvement radical des années 80 – “souffrent d’un besoin mental, intime, de collectiviste”. Ce besoin indubitable fut considéré comme la preuve “que notre vie sociale n’est pas assez profonde pour pouvoir s’imprégner d’une grande culture qui est fondamentalement individualiste”.¹ Latinka Perović* décrit l’intelligentsia comme issue de la paysannerie, assoiffée de collectivisme, opposée à l’Occident. Ce qui est dit en filigrane c’est que le cercle d’intellectuels auquel appartient l’auteur incarne un idéal inversé, tourné vers l’Occident, capable d’individualisme et donc porteur des valeurs *véritables* de la démocratie. Nous retrouvons donc ici la bipolarité jusque chez les intellectuels. Nous nous permettons d’ouvrir ici une parenthèse pour donner un éclairage sur les propos de Latinka Perović*. Celle-ci se pose en effet dans les années 90 en fer de lance de l’opposition à Milošević*. Elle appelle de ses vœux une démocratie à l’occidentale et attaque les communistes anti-réformistes. Latinka Perović* faisait cependant partie de « l’élite communiste qui a commencé dans les années 70 une liquidation sévère du kitch, c’est-à-dire toutes les pratiques non-élitistes de la culture populaire. Celles-ci avaient commencé à éclore en Yougoslavie dans des segments limités de la société grâce à la percée de l’économie de marché. Le sommet de cette folie néo-civilisationnelle fut le Congrès d’action culturelle de sombre mémoire tenu à Kragujevac en 1971 sous l’égide idéologique et organisationnelle du secrétaire du comité central de Serbie de l’époque, Latinka Perović*. L’idée de base de cette manifestation et de la croisade qui fut menée pendant encore de longues années après le Congrès était la lutte contre le kitch, c’est-à-dire la lutte contre les bandes dessinées, la musique *novokompovana*², les films de la Vague noire³, les nouveaux magazines avec des thématiques plus libres comme par exemple *Čik*, etc. »⁴. Nous reviendrons par la suite sur ces

¹ Latinka Perović, « Le dos tourné à la modernisation », *Radiographie d’un nationalisme*, op. cit., pp 134-135.

² Musique qui mêle rythme moderne et thèmes traditionnels.

³ Sur les films de la Vague noire voir Laëtitia Delamare, « Images yougoslaves, Cinéma yougoslave et figures de l’Autre en Europe », *Études et recherches*, n°81, Notre Europe, juillet 2010, pp 15-22.

⁴ « Naime, komunistička elita je od sedamdesetih godina krenula u oštar obračun sa kičom i šundom, pod čime su se podrazumevale sve neelitističke prakse popularne kulture, koje su zahvaljujući probu tržišne privrede u određenim segmentima društva počele da bujaju i u Jugoslaviji. Vrhunac tog neoprosvetiteljskog ludila je ozloglašeni Kongres kulturne akcije održan u Kragujevcu 1971. pod ideološkom i organizacionom palicom

hiatus entre discours et action (synchroniques ou diachroniques). Nous tenions cependant à rappeler la double situation de juge et de partie des élites lorsqu'elles se décrivent elles-mêmes – en positif ou en négatif – ou qu'elles brossent le portrait de leurs adversaires. Revenons aux mouvements des années 60, 70 et 80 décrits par Latinka Perović* et qui connaissent leur apogée dans les années 90. C'est alors que le discours d'apologie de la Serbie est le plus virulent.

Libéralisation et politisation du discours

Avant même la déclaration d'indépendance de la Croatie, dès 1987, l'affaire Đogo*¹ ouvre la voie à une liberté d'expression débridée. Gojko Đogo* était un poète dont le recueil *Temps laineux*² fut attaqué pour « insultes à la révolution et à ses réalisations ainsi qu'à la personnalité la plus sainte de notre révolution » par le comité d'autogestion de sa maison d'édition *Prosveta*. Đogo* construit alors sa défense sur le droit à la liberté de parole des artistes et non sur son droit à critiquer le régime. Les intellectuels qui prennent son parti invoquent la polysémie (*višeznačnost*) de la poésie. Des pétitions sont signées par des écrivains de renom : Ćosić*, Mihiz*, Pavle Ivić*, Antonije Isaković*. Le principe qui est défendu est un droit inconditionnel à la liberté d'expression – ce qui signifie que le contenu de cette expression ne peut être soumis à la critique. Nick Miller* conclut : « De la liberté d'expression "découle toutes les libertés politiques," comme le dit Mihiz* en 1991. Quoi qu'il en soit, en défendant le droit de dire n'importe quoi au lieu de défendre ce qui avait été dit, la norme établie par *Francuska* 7³ était exigeante mais a ouvert la porte à l'acceptation inconditionnelle de *tout* ce qui était dit. Chaque discours devint, par définition, un discours valide »⁴.

Les intellectuels se politisent alors de plus en plus. « Deux écrivains deviendront des figures politiques de premier plan : D. Ćosić*, Président de la Yougoslavie en 1992 ; et

tadašnjeg sekretara CK Srbije, Latinke Perović. Osnovna ideja ove manifestacije i krstaške politike koja je godinama posle toga vođena bila je borba protiv kiča i šunda, odnosno suzbijanje stripova, novokomponovane muzike, filmova crnog talasa, novih časopisa sa slobodnijom tematikom kao što je bio itd. » in Miša Đurković, « Između nauke i propagande : delo Ivana Čolovića », *op. cit.*

¹ Pour une description approfondie de cette affaire, voir Nick Miller, *The nonconformists*, *op. cit.*, chapitre 8 "From Principles to Catharsis", pp. 242-283, et Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation*, *op. cit.*, pp. 54-56.

² *Vunena Vremena*, Beograd, Prosveta, 1981.

³ *Francuska 7* [7, rue Francuska] est l'adresse de l'Union des écrivains de Serbie (*Udruženje književnika Srbije*) à Belgrade. Pour une présentation de cette institution voir *The nonconformists*, *op. cit.*, p. 13 et pp. 99-106.

⁴ « From the freedom of speech "flows all political freedoms," as Mihiz put it in 1991. However, by defending the right to say anything rather than that which was actually said, the standard set by *Francuska 7* was high on principle but opened the door to the uncritical acceptance of *anything* that was said. Any speech became, by definition, valid speech. » in Nick Miller, *The nonconformists*, *op. cit.*, p.252.

V. Drašković*, tour à tour nationaliste enflammé en 1989 et leader de l'opposition en Serbie. [...] Avec de rares exceptions, [les écrivains serbes] épousent massivement le discours nationaliste ou soutiennent la politique de S. Milošević*. Mirko Kovač*, écrivain de Belgrade, affirme qu'avant son exil en 1992 «plus de 100 écrivains soutenaient [la] politique de domination serbe au sein de la Yougoslavie [de Milošević*].» La force d'aspiration du nationalisme est telle, raconte Kovač*, que même les écrivains morts ne peuvent y échapper. »¹ Le régime essaie de se réapproprier le défunt Danilo Kiš* ; « Au-dessus de son tombeau un prêtre orthodoxe et un homme politique prononceront des discours grandioses dont le but est de s'approprier le rayonnement de cet écrivain de talent. "Kiš* est à nous, pas à eux !" », résume une revue »². Replaçant cette évolution dans un contexte yougoslave, Jasna Adler* souligne : « Ce n'est pas tant le lien entre la dissidence d'avant 1986-87 et le rôle politique ultérieur qui mérite d'être souligné (il est relativement naturel dans le contexte de la transition post-communiste) ; c'est plutôt la nature de cette dissidence qui mérite notre attention. En effet, dans toutes les Républiques, on constate le glissement d'une dissidence politique et idéologique vers un contenu plus ou moins nationaliste. Ailleurs aussi, les dissidents d'hier deviennent des cadres politiques : Janez Janša en Slovénie (devenu ministre de la Défense en 1991), mais surtout Franjo Tudjman*, Président de Croatie en 1990, ou Vlado Gotovac, candidat à la présidence et président de la *Matica Hrvatska*. Mais c'est en Serbie, que la fusion est la plus forte entre écrivains, dissidents d'hier et nationalistes de demain »³.

La question serbe⁴

Avec la fin de l'idéologie socialiste, la fin de l'idéal de la Fraternité et de l'unité⁵, l'éventualité de la fin de la Yougoslavie elle-même, se pose à nouveau la *question serbe*, celle de la réunion des Serbes dans un seul État. C'est cette problématique qui va nourrir le nationalisme serbe. La libération de la parole permet la mise à l'ordre du jour de questions qui avaient été éludées depuis la guerre au nom de la réconciliation nationale : la guerre civile qui avait opposé Partisans, *Četnici* et *Ustaše* et les massacres de populations civiles. Pour les

¹ Jasna Adler, « La société civile et la fin du communisme en Yougoslavie », *Transitions* vol. 42-2 (2003), p. 120.

² *Idem.*

³ *Idem.*

⁴ *Sprsko pitanje*, terme générique pour désigner la question de la réunion des Serbes dans un seul État. Voir Jacqueline Roubieu-Markovic et Yves Tomic, « La question serbe après le conflit au Kosovo », Observatoire européen de géopolitique, 2000.

⁵ *Bratstvo i jedinstvo*, devise de la Yougoslavie titiste.

Serbes, la résurgence de la Seconde Guerre mondiale prend les traits du régime d'Ante Pavelić* qui avait mis en place une politique d'extermination des Juifs, des Tziganes et des Serbes. Au moment de l'indépendance croate, les Serbes considèrent comme possible le retour de telles exactions, c'est ce qui favorise le durcissement du discours des intellectuels. La liberté d'expression va également être utilisée pour donner libre cours au ressentiment éprouvé vis-à-vis de la Yougoslavie, notamment au sujet de la situation des Serbes au Kosovo. Tito* est présenté par Ćosić* comme le principal ennemi des Serbes¹. La création, sur le territoire serbe, de deux entités autonomes² – qui ont acquis, avec la réforme constitutionnelle de 1974, un statut de quasi-République³ – exacerbe le sentiment d'injustice ressenti par les Serbes. Ils se considèrent comme les grands perdants de la Yougoslavie titiste. Avec la libération du discours, ces opinions tues depuis des années s'expriment enfin et suscitent le rejet chez les intellectuels libéraux qui n'adhèrent pas au discours nationaliste de leurs confrères : « Nous comprenons les inspirations des élites intellectuelles dans les périodes de réveil national et de guerres de libération. Alors les intellectuels sont les véritables porteurs de la libre pensée, de la liberté, de l'humanisme, de la prospérité et de tout ce qui est un produit de la civilisation. Mais aujourd'hui, alors qu'en Europe les guerres de libération et de sursaut national sont bien finies, que les frontières sont garanties par la communauté internationale, les rêveries des intellectuels qui, appuyés sur les mythes et concepts passés, "réveillent" "les basses couches de la société" et les poussent à l'effusion de sang, n'ont aucunement le sens qu'avait le sursaut patriotique »⁴. C'est là une des différences profondes entre les intellectuels nationalistes et libéraux. Les derniers condamnent le caractère belliqueux des premiers. Cependant les nationalistes nient promouvoir un esprit de conquête. Selon eux, il s'agit uniquement de défendre les Serbes en danger. Leurs prises de position – suite à la libéralisation du discours dans les années 80 – ont développé dans l'opinion publique serbe la certitude d'une spoliation, d'une menace, voire

¹ Voir Dobrica Ćosić, *Promene [Changements]*, Novi Sad, Dnevnik, 1992, p. 19.

² La Voïvodine et le Kosovo.

³ La Yougoslavie titiste est composée de six Républiques – Bosnie-Herzégovine, Croatie, Macédoine, Monténégro, Serbie et Slovénie – et de deux provinces autonomes – la Voïvodine et le Kosovo – toutes deux situées sur le territoire de la République de Serbie.

⁴ Sefko Alomerović, « Les seigneurs de guerre au visage pacifique », *Les intellectuels et la guerre, op. cit.*, p.166.

d'un complot. La déclaration d'indépendance de la Croatie¹ amplifie ces peurs. Le souvenir des exactions de la Deuxième Guerre mondiale fait souffler un vent de panique parmi les Serbes de Croatie. Théoriquement, c'est la défense des frères vivant dans les Républiques candidates à la sécession qui est le fer de lance des nationalistes. Ceux-ci font donc valoir un discours de légitime défense sur un mode préventif. Dans le discours des nationalistes, l'idéal grand serbe n'est pas celui d'une nation conquérante mais celui d'une nation qui tente de protéger ses co-nationaux. C'est pourquoi l'analyse que nous venons de citer est caduque à leurs yeux. Les guerres de Croatie et de Bosnie-Herzégovine ne sont pas des guerres de libération nationale mais des guerres menées pour ne pas avoir à subir le joug de l'étranger. Les libéraux n'y voient quant à eux qu'une volonté belliciste du « national-socialisme serbe, qui a réduit la politique de la Serbie à la lutte pour "la survie du peuple serbe" »².

Le processus de démocratisation

Pour les libéraux l'opposition aux nationalistes ne se limite pas au désaccord sur la question territoriale. Ils sont également en désaccord sur la priorité à donner à la démocratisation du pays. Cette opposition n'est pas nouvelle ainsi que l'explique Dubravka Stojanović*, historienne du XIX^e siècle : « L'élite a fait un choix conscient, et le dilemme de choisir entre deux modèles européens préexistants était assez clair à cette époque : "La Serbie doit décider si elle sera la Turquie et le Piémont, ou la Suède, le Danemark et la Norvège. Si nous voulons des écoles norvégiennes, des instituts danois, alors nous devons éviter les dépenses militaires, si nous voulons mener une politique nationale, alors nous devrions changer ce pays en camp militaire." »³ Le célèbre historien et professeur de droit Slobodan Jovanović concluait ainsi que tout devrait être

¹ Le chapitre I de la Constitution croate stipule que « la République de Croatie est établie en tant qu'État du peuple croate et État des personnes appartenant aux minorités nationales : Serbes, Tchèques, Slovaques, Italiens, Hongrois, Juifs, Allemands, Autrichiens, Ukrainiens, Ruthènes, Bosniaques, Slovènes, Monténégrins, Macédoniens, Russes, Bulgares, Polonais, Roms, Roumains, Turcs, Valaques, Albanais et autres qui sont ses citoyens à qui est garantie l'égalité des droits avec les citoyens de nationalité croate et la reconnaissance de leurs droits nationaux conformément aux normes démocratiques de l'ONU et des pays du monde libre. »

² Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p. 40.

³ Popović-Obradović, Olga, « Ideja i praksa ustavnosti u Srbiji 1869-1914: Između liberalne i "narodne" države » [Idées et pratiques constitutionnelles en Serbie 1869-1914 : entre État libéral et "populaire"] », *Kakva ili kolika država. Oglеди o političkoj i društvenoj istoriji Srbije XIX-XXI veka* [Quel État et de quelle taille. Regards sur l'histoire politique et sociale de Serbie XIX^e-XXI^e siècles], édité par Latinka Perovic. Beograd: Helsinski odbor za ljudska prava u Srbiji, 2008, p.249, cité par Dubravka Stojanović.

sacrifié pour le but national. »¹ La Serbie est divisée en deux selon une ligne politique qui sépare d'une part ceux qui souhaitent que la Serbie soit le fer de lance d'une libération nationale des Slaves du Sud et d'autre part ceux qui appellent de leurs vœux une modernisation sociale et politique.

C'est cette même opposition que l'on retrouve dans la Serbie contemporaine. « Le refus de courir un double risque – une structuration démocratique de la Serbie, comme condition d'affirmation de son État, et un accord portant sur un État yougoslave minimal, comme moyen d'affirmer les aspirations nationalistes des Serbes à vivre ensemble – conduisit la Serbie à piller et purifier des territoires sur lesquels les Serbes vivaient depuis des siècles mêlés à d'autres peuples. »² Le processus qui mène à la purification ethnique serait le suivant : « S'engager à respecter les droits des minorités dans les futurs États ethniques, tout en excluant la possibilité pour la Yougoslavie d'exister en tant qu'État de citoyens égaux en droits, ne faisait que confirmer la conviction nationaliste des intellectuels ; selon eux, les nations yougoslaves ne peuvent être libres que si les ethnies censées les définir sont "majoritaires", la démocratie n'est possible que là où l'on sait, de manière certaine, qui est "maître chez lui". Réduire la revendication de démocratie et de liberté à celle d'un État ethnique relevait du nationalisme car seule l'ethnie pourrait, selon cette conception, grâce à son organisme unifié, promouvoir la démocratie, c'est-à-dire qu'elle seule représente un concept valable de démocratie et de liberté où il n'y a ni contradictions internes ni divergences d'intérêts »³. La conception de la démocratie est donc le second aspect de la ligne de fracture qui divise les intellectuels serbes. Pour les nationalistes, le plein exercice de la démocratie n'existe que pour celui qui est majoritaire dans son pays, celle-ci

¹ « The elite made a conscious choice, and that the dilemma of choosing between the two existing European models was quite clear in Serbia at the time: "Serbia must decide: it will either be Turkey and Piedmont, or Sweden, Denmark, and Norway. If we want Norwegian schools, Danish institutes, then we should avoid military expenses; if we want to conduct some sort of a national policy, then we should transform this country into a military camp". Well-known law professor and historian Slobodan Jovanovic, also concluded that everything should be sacrificed for the national goal. » in Dubravka Stojanović, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 [Capitale inachevée– État inachevé : comment la modernisation de Belgrade a été empêchée] », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, 41:1, 2013, p. 30, traduction de l'auteur.

² Dubravka Stojanović, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, op. cit., op. cit., p. 39, traduction de l'auteur.

³ Olivera Milosavljević, « La Yougoslavie, un leurre ? », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p. 99.

n'est donc pas la priorité. Ćosić* écrit ainsi : « Pour l'avenir démocratique de la Serbie, en cette période historique, le contenu et la qualité de la Constitution proposée sont beaucoup plus importants qu'une procédure démocratique adéquate »¹. Eric Gordy souligne que « l'ignorance de l'opposition par le parti au pouvoir durant la période de transition en Serbie contrastait vivement avec ce qui se passait dans la plupart des pays post-communistes d'Europe centrale et orientale. Les Constitutions et les lois politiques fondamentales, en plus des lois électorales, étaient adoptées par un consensus atteint par le parti au pouvoir et les partis de l'opposition lors de "tables rondes" »². Naturellement, les principaux partis d'opposition en Serbie, le Mouvement du Renouveau serbe (SPO*), et le Parti démocratique (DS*) n'acceptèrent pas les "dictats institutionnels" du SPS*. Ils rejetèrent la légitimité de l'ordre constitutionnel et demandèrent la convocation d'une Assemblée constituante qui amènerait une constitution nouvelle et démocratique »³.

Pour les libéraux, la mise en place du processus démocratique est le préalable indispensable à la transition du pays. Pour certains, dont Latinka Perović*, cette question est essentielle car les Serbes ne possèdent pas de culture démocratique : « se servant, cependant, de la phraséologie occidentale, "notre intelligentsia politique superficielle" a empêché, à la fois inconsciemment et consciemment, que l'on comprenne "que nous ne sommes pas un peuple démocratique dans le sens occidental du terme" et que "entre notre démocratisation et celui de l'Occident il existe une différence essentielle" »⁴ »⁵. Le discours de Milošević* reprend les thématiques du discours des

¹ *Politika*, 1^{er} juillet 1990.

² Dans les pays de l'Est, les « tables rondes » regroupaient les principaux mouvements d'opposition et les dirigeants en place dans le but de fixer les différentes modalités de mutation et le calendrier de transition ainsi que de consacrer le partage du pouvoir. Elles décident de la révision de la Constitution, d'un calendrier des réformes et de la tenue d'élections libres. Voir Nada Youssef, *La transition démocratique et la garantie des droits fondamentaux*, Paris, Éditions Publibook université, 2011, en particulier paragraphe 49 pp. 67-68, « Les accords de tables rondes en Europe de l'Est ».

³ « The ignoring of the opposition by the ruling part during the period of transition in Serbia was in stark contrast to what happened in most other post-communist countries in Central and Eastern Europe, where the constitutions and key political laws, above electoral laws were adopted by consensus reached between the ruling and opposition parties in "round table" discussions. The main Serbian opposition parties, the Serbian Renewal Movement (SRM) and the Democratic Party (DP), naturally did not accept the "institutional dictates" of the SPS. They rejected the legitimacy of the constitutional order and demanded the calling of a Constituent Assembly that would bring a new and democratic constitution. » in Vladimir Goati, « Peculiarities of the Serbian Political Scene », *Challenges of Parliamentarism*, op. cit., p. 12, traduction de l'auteur.

⁴ Dušan Nikolajević, « Notre démocratisation », *Nedeljni pregled*, Belgrade, 1910, p. 5, cité par Latinka Perović, « Le dos tourné à la modernisation », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p.135.

⁵ Latinka Perović, « Le dos tourné à la modernisation », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., p.135.

intellectuels nationalistes. Il se sert de la priorité que celui-ci donne à la résolution de la question serbe sur l'exigence de démocratisation.

Les intellectuels et Milošević*

Le discours des intellectuels était en effet nécessaire au régime de Milošević* pour créer l'adhésion inconditionnelle de l'opinion publique. Borisav Jović*, proche de Milošević*, écrit : « Nous devons étendre l'unité jusqu'à l'intelligentsia : afin d'avoir à nos côtés les hommes de lettres, les artistes, les académiciens et les professeurs... Sloba¹ répond que presque tous les académiciens, les hommes de lettres et les artistes sont avec nous et que nous devons les faire participer davantage à l'action commune – dans le pays comme à l'étranger. Il a eu des conversations personnelles avec beaucoup d'entre eux, c'est pourquoi il est si sûr de ce qu'il avance »². Il est vrai que les intellectuels serbes étaient, dans leur majorité, gagnés au régime, avant même toute opération de séduction de celui-ci. « Les communistes anti-réformistes utilisaient le ressentiment nationaliste pour préserver et rétablir leur pouvoir. »³ La construction culturelle d'une identité serbe propre – libérée, au moins formellement, de la contrainte du *Bratstvo i jedinstvo* – est d'abord le fait des intellectuels nationalistes. Et « dans le rôle d'accoucheur d'identité nationale et d'émotions nationales que l'intelligentsia⁴ s'arrogea, celle-ci utilisa toujours les mêmes images, les mêmes modèles, les mêmes messages et généralisations historiques. Les schémas étaient toujours identiques, qu'ils fussent proposés par l'Église, l'Académie des Sciences et des Arts ou les écrivains. La politisation de la culture constituait un moyen direct, pratique, de contribuer à la création d'un grand État serbe, en collaboration avec le pouvoir »⁵. Les intellectuels nationalistes, par un jeu dialectique, servent et se servent du pouvoir. Les dirigeants communistes utilisent le discours nationaliste pour rallier les foules et rester au pouvoir. Les aspirations des théoriciens nationalistes sont, dans un premier temps, servies par les actions du régime de Milošević*. De manière diamétralement

¹ Surnom de Slobodan Milošević.

² Borisav Jović, *Poslednji dani SFRJ, izvodi iz dnevnika* [Les derniers jours de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, extraits de journal intime], Belgrade, Politika, 1995, p. 103.

³ Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », *Radiographie d'un nationalisme, op. cit.*, p. 40.

⁴ Notons que l'auteur de ces lignes ne s'inclut pas dans ce qu'elle nomme l'intelligentsia.

⁵ Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », *Radiographie d'un nationalisme, op. cit.*, p. 39.

opposée, les intellectuels libéraux se définissent en premier lieu comme des opposants au régime et donc aux intellectuels qui le soutiennent.

La responsabilité des intellectuels ?

La symbiose entre le régime et la majorité des intellectuels serbes rend-elle ceux-ci responsables des actions menées au nom du nationalisme dans les années 90 ? La question nous paraît peu pertinente car dénouer l'écheveau des causes possibles de la guerre dépasse le cadre de notre sujet. Il nous semble plus intéressant de nous attarder sur les mécanismes qui ont conduit à des solutions extrêmes et la manière dont ceux-ci sont décrits par les intellectuels eux-mêmes. Il peut également être révélateur d'étudier les discours des intellectuels sur le partage des responsabilités.

Nationalistes

Les intellectuels libéraux dénoncent « le rôle de l'intelligentsia dans l'apparition de cette nouvelle forme de nationalisme [, rôle] évident, quoique peu glorieux »¹. Ils dénoncent également la manière dont le nationalisme a été réprimé par le régime titiste : « Au cours de l'époque précédente, on critiqua violemment les dissidents-nationalistes, mais en pure perte car la critique analytique n'était pas autorisée. Tout le tohu-bohu que l'on fit autour de ces personnages ne servit qu'à augmenter leur renom et le tirage de leurs livres. C'est un secret de polichinelle que certains d'entre eux entretenaient des rapports discrets avec des comités centraux ou nationaux qui les relançaient dans le circuit quand le besoin s'en faisait sentir. Les débonnaires "*intelligenti*" de seconde et troisième zone ne furent pas sans s'apercevoir que le jeu était dangereux, et ils s'y plièrent sans broncher. Les ingénieurs de l'âme humaine se transformèrent insensiblement en grands prêtres et exégètes de la mémoire nationale restituée. De très anachroniques académies des sciences et des arts - il y en avait huit en Yougoslavie ! - contribuèrent pour beaucoup, dans leurs laboratoires semblables à celui de *La nouvelle Atlantide* de Bacon, à l'élaboration *in vitro* du virus de la nouvelle maladie. Puis, comme nous le savons, quand les flacons et les éprouvettes éclatèrent, les esprits s'échappèrent,

¹ Bogdan Bogdanović, « Mémoires brouillées », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 153.

propageant l'épidémie »¹. Selon Bogdanović*, c'est donc dans la Yougoslavie socialiste que plongent les racines du nationalisme. Et la connivence entre le pouvoir et les intellectuels ne naît pas avec Milošević* mais fait partie de l'héritage yougoslave. Cet héritage se retourne contre la Yougoslavie, la connivence pouvoir-intelligentsia n'ayant alors plus pour fondement l'idéologie socialiste mais le rassemblement national. Et, comme le pouvoir socialiste avait imposé une certaine lecture de l'histoire, la nouvelle idéologie en impose à son tour. Miljenko Dereta* explique ainsi : « Vous avez des écrivains qui ont écrit des choses pour aider le nationalisme à grandir, donc qui ont écrit des livres, des pièces de théâtre pour promouvoir le nationalisme, pour prouver qu'une injustice globale avait été faite au peuple serbe. [Ils] ont menti sur des faits historiques, il y a eu des pièces de théâtre qui ont été faites sur la Première Guerre mondiale qui étaient absolument scandaleuses et vous avez eu des historiens qui n'ont pas critiqué les écrivains [...] non pas [pour] une mauvaise interprétation de l'histoire mais [pour] une falsification. Les écrivains sont les plus protégés mais les artistes non. Les artistes ont eu le pouvoir de dire des choses mais ils ont eu honte de le faire »². L'attaque des libéraux envers les nationalistes tient donc à la dénonciation d'une forme de propagande. Il ne s'agit pas entre eux d'une divergence d'opinions mais d'une différence de rapport à la vérité : les nationalistes mentent. Il est alors sous-entendu que les libéraux savent, eux, où se trouve la vérité des faits.

Après avoir falsifié l'histoire, les nationalistes, toujours selon les intellectuels libéraux, donnent un sens à celle-ci et démontrent qu'il n'existe pas d'alternative aux solutions belliqueuses proposées dans les années 90. Tout le discours est orienté de manière à prouver que la guerre est l'unique solution. « Ils ont convaincu le peuple, parfois discrètement, parfois drastiquement, que la guerre doit avoir lieu, qu'elle est même inéluctable, ne s'appuyant pas sur des arguments sûrs et convaincants, mais plutôt sur leur parti pris extrême et leurs fausses prévisions. C'est ainsi qu'ils sont entrés dans la danse avec les politiciens militants, auxquels l'option guerrière convenait mieux qu'une solution civilisée et pacifique. Devenus mentors politiques, ces intellectuels se sont comportés comme s'ils avaient trouvé la clé du "sens" de l'Histoire et le

¹ *Idem.*

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2011.

diamant de la vérité. »¹ Il est intéressant de noter ici que les intellectuels libéraux ne tentent pas de déconstruire le raisonnement des nationalistes mais le rejettent en bloc, en lui déniaient *a priori* tout caractère rationnel. Plus encore ils déniaient aux intellectuels nationalistes le statut même d'intellectuel. « Les intellectuels qui en sont restés exclusivement au nationalisme ont démontré que tout intellectuel disparaît lorsqu'on annule le besoin d'universalité. L'intellectuel en tant que fanatique nationaliste a été incapable de s'opposer à la "religion" de la majorité. C'est à ce moment qu'il cesse d'être une force critique de refus, l'aiguilleur qui pourrait détourner le wagon de la paranoïa collective. Au lieu de faire avancer les choses, il les a tirées en arrière. C'est la raison pour laquelle nous devons remettre en question la définition de l'intellectuel comme "l'instance sans laquelle les choses seraient pires". »² Cette définition exclut donc les nationalistes de la sphère intellectuelle, leur attribue une essence différente de celles des libéraux. Ceux-ci sont les seuls à pouvoir revendiquer le label d'« intellectuel » quand bien même ils reconnaissent avoir failli à leur tâche de garde-fou.

Libéraux

Ils n'ont en effet pas réussi à proposer une alternative au discours des nationalistes. Nous verrons que ce discours d'impuissance est lancinant chez les intellectuels libéraux. En méprisant le discours de leurs adversaires – au lieu de l'analyser pour comprendre ce qui le rendait séduisant – ils se sont privés des moyens d'offrir une alternative. Vidosav Stevanović* écrit : « L'un des responsables de cette inexistence, c'est la fraction de l'intelligentsia libérale – dont je ne m'exclus pas – qui ne peut ou ne sait articuler les besoins politiques de la majorité de la population, de cette majorité silencieuse qui se tait, n'appartient à aucun parti et ne vote pas. Nous nous contentons de nos idées brillantes, de notre résistance verbale au régime, de notre dédaigneuse solitude. Nous regardons de haut ceux qui ne nous comprennent pas et ne nous écoutent pas.

Et si, au lieu de poser la question de la responsabilité du régime, d'ailleurs indéniable, nous posons celle de notre propre irresponsabilité ? Nous nous cachons derrière un langage incompréhensible, derrière la satisfaction qu'apporte l'écriture

¹ Ratko Božović, « La raison humiliée », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p 98.

² *Idem*, p. 100.

critique »¹. On trouve là un point de désaccord entre les intellectuels qui s'opposent à Milošević*. Certains épousent les idées de Stevanović* et se demandent s'ils ne sont pas, « d'une certaine façon, [le] pendant [des nationalistes qui] sont des tchetniks du dimanche, et [eux sont] une opposition du dimanche, l'intelligentsia libérale et européenne serbe du dimanche »². Cette idée que la critique n'est pas un engagement suffisant se double d'une autre critique. Milena Dragičević Šešić* estime que le problème des intellectuels libéraux est l'entre-soi : « Ils ne s'inquiètent pas que s'ils organisent un colloque sur Srebrenica, [...] tout le monde est satisfait et c'est très bien mais ce sont nous les 50 personnes et donc le cercle ne s'élargit pas »³.

A contrario, d'autres, comme Ivan Čolović*, considèrent que la prise de parole est déjà un acte de contestation, quitte à servir de caution au régime. « Il y avait une possibilité relativement commode de trouver un espace public pour organiser des conférences, des rencontres du *Cercle de Belgrade**, il n'y avait donc pas de situation de clandestinité, c'était quand même ouvert. Le pouvoir n'avait pas d'intérêt à interdire rigidement l'existence et les activités de ce genre d'initiatives parce que le pouvoir était fort de lui-même, de sa popularité, des médias dont il disposait. Il se trouvait que de telles initiatives étaient intéressantes pour le pouvoir parce que c'était la preuve que [...] le régime de Milošević* n'était pas un régime sans aucune liberté d'expression. Aux critiques de l'étranger il pouvait répondre : "Voilà, il y a des gens qui se rencontrent à Belgrade, ils manifestent ouvertement. Que faire ? Moi, cela ne me plaît pas mais je laisse dire, je les laisse faire." On était conscients aussi de ce double jeu du régime. [...] Pour moi c'est important d'avoir dit quelque chose, fait un geste à ce moment-là parce que c'est important pour la biographie de [tous ceux qui étaient] à Belgrade. Maintenant, quand mes enfants me demandent ce que j'ai fait, je peux dire : "Voilà, quand même j'ai fait quelque chose, pas beaucoup mais quelque chose". »⁴ L'opinion est donc divisée – au sein des libéraux eux-mêmes – quant à la portée de leur contestation.

¹ Vidosav Stevanović, *Voleurs de leur propre liberté* (1997), traduit par M. Begić et N. Dizdarić, Paris, L'Esprit des péninsules, 2003, p. 144.

² Mirjana Stefanović, « Sur la honte », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 53.

³ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

⁴ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

Les actions des intellectuels libéraux ne se sont pas limitées à des écrits contestataires. Dans leur vie quotidienne et le boycott de certaines institutions culturelles sous la coupe du régime, ils ont tenté de faire entendre leur voix. Milena Dragičević Šešić* décrit ainsi : « Dans les années 90, on a beaucoup boycotté. Ce genre de boycott avait du sens parce que l'Autre Serbie n'a pas eu d'autre moyen de montrer ses opinions. Donc le boycott de certaines institutions a été une forme de visibilité de notre opinion politique. Le fait que je n'aille pas au Musée d'art contemporain, au Musée national, au Théâtre national par exemple. On n'a pas visité ces institutions jusqu'en 2001, on a recommencé quand le système a changé »¹. Cette forme de boycott rend visible physiquement la division des deux Serbie chez les intellectuels. Des codes naissent concernant les lieux que chacun fréquente selon son appartenance à l'un ou l'autre camp. Et ces fréquentations sont exclusives. « Pendant cette période-là on s'est vraiment divisés en deux Serbie, c'était aussi facilité par l'aide extérieure parce que nous, [je dis nous] parce que moi aussi j'appartiens à l'Autre Serbie, on n'aurait peut-être pas pu être tellement exclusifs si on n'avait pas eu d'autres institutions. On s'est lié à des institutions, au Centre de décontamination culturelle*, on s'est lié au Rex*, moi j'ai pu donner mes conférences là-bas, on a pu avoir des contacts avec notre milieu professionnel. Si, par exemple, mon Ministère des Sciences ne m'a jamais envoyée dans les années 90 à des congrès, j'ai postulé à la Fondation Soros et donc j'ai été envoyée. Les intellectuels nationalistes obtenaient du ministère, nous on obtenait d'un autre fond et donc [c'était totalement] divisé en deux. »² La partition se fait donc aussi au niveau des financements. Celui des nationalistes par le gouvernement, celui des libéraux par des fonds occidentaux. Cela alimente le sentiment d'appartenir à deux entités profondément distinctes, pour les uns désireux de défendre leur « nation », pour les autres les valeurs de la démocratie.

Cependant, ces discours méritent d'être remis en perspective. Les descriptions des libéraux concernant les années Milošević*, la difficulté de survivre durant ces années est nuancée par certains intellectuels eux-mêmes. Nous avons déjà vu qu'ils n'étaient pas réduits au silence.

¹ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

² *Idem.*

Si les intellectuels libéraux tiennent les nationalistes pour responsables des événements des années 90, ils ne se dédouanent pas pour autant et se posent la question de leur propre responsabilité. La manière dont ils dénoncent le discours nationaliste, sans en faire une analyse critique, nous semble symptomatique de la position générale qu'ils adoptent à ce moment-là. Le discours qui portent sur la dureté du régime de Milošević* à leur égard, nuancée par certains, peut nous amener à nous demander s'il s'agit là d'une expression de la culture serbe de victimisation.

Idéal et réalité

Les intellectuels qui s'opposent à Milošević* – pour juger de leur attitude et de celles de leurs homologues nationalistes – prennent pour étalon un certain idéal de l'intellectuel. La définition de l'intellectuel sous leur plume n'est pas – en premier lieu – celui d'un homme censé avoir un recul critique sur la société. Il est celui qui a les moyens d'adopter une position morale. Cette introduction de la moralité dans la définition de l'intellectuel est intéressante. Ce n'est pas le Juste et l'Injuste qui est évoqué ici – comme c'était le cas dans l'affaire Dreyfus qui est au fondement de ce que l'on entend en Occident par le terme intellectuel – mais le Bien et le Mal. « Bref, l'intellectuel – que ce soit en temps de guerre comme en temps de paix – n'a certainement pas le devoir de prendre de position morale ; mais ce qui fait de lui un intellectuel lui donne les moyens d'en adopter une, et c'est la raison pour laquelle il paraît plus responsabilisé que d'autres. »¹ Ce qui nous interpelle dans ce discours c'est que la morale y est considérée comme plus accessible à ceux qui possèdent une certaine forme de culture. La lecture critique de certaines attitudes nous semble certes être favorisée par certaines formes de connaissances « si on entend par intelligentsia un groupe social porteur de la conscience collective et individuelle, et qui remplit sa fonction sociale en tant de guerre comme en temps de paix. Par ce biais l'intelligentsia se trouve être l'instigateur suprême, l'arbitre idéologique et le complice indubitable de crimes atroces »². En donnant cette définition de l'intellectuel, les intellectuels libéraux ne reprochent pas aux nationalistes d'avoir adopté une position morale mais d'avoir adopté une *mauvaise* position morale. La remise en question ne se fait pas sur la nature mais sur l'orientation de la position nationaliste. L'intellectuel n'est

¹ Drinka Gojkovic, « Les intellectuels et les volets », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p 95.

² Lazar Stojanović, « Le crime impuni », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 26.

pas un instrument de veille doté d'un appareil critique, il est censé être un prophète : « La responsabilité particulière de l'intelligentsia découle justement de la foi universelle que ce groupe entretient et accepte : il est censé savoir, remplir le rôle de visionnaire, être plus concerné que les autres par le Bien »¹.

Cet idéal est loin de s'être incarné dans les années 90 et, au final, le constat des intellectuels – au vu de leur absence d'influence sur l'enchaînement des événements – est celui de leur impuissance. « Lors d'une grande rupture sociale, la morale intellectuelle est repoussée dans les coins les moins visibles de la vie sociale, et l'intellectuel est brusquement contraint de comprendre jusqu'à quel point il ne peut rien éviter, rien influencer, rien changer au cours des choses. »² Conclusion paradoxale puisque les intellectuels libéraux dénoncent tout à la fois leur impuissance et le rôle moteur des nationalistes dans la banalisation des idées dont la manipulation a permis à Milošević* de rester au pouvoir

Politique et littérature

Les nationalistes ne sont pas seulement pris à parti sur leurs discours mais sur leurs œuvres elles-mêmes. Citons l'exemple de Bogdan Bogdanović* – théoricien comme nous l'avons vu de *l'urbicide* – pour qui le roman ne peut être que l'expression d'une culture urbaine. Sous couvert d'une distinction entre roman et poésie épique, il évoque en filigrane une partition de la Serbie. D'une part, une Serbie nationaliste, rurale, belliqueuse dont la culture est celle de la *gusla*³ et des chants épiques. De l'autre, une Serbie démocrate, urbaine, pacifique et productrice-lectrice de romans. « Il ne m'appartient pas, ou du moins pas tout à fait, de juger du rôle que joua la littérature dans la genèse de cette mémoire nationale fictive. Le fait est cependant que notre littérature nationale et patriotique, ainsi que jadis la littérature de libération nationale, s'est maintenue en-dehors du cadre urbain. Et cela représente une énigme qui m'intéresse.

On dit que le roman est une forme littéraire éminemment urbaine, à la différence de l'épopée, ou de la saga, qui sont, par leur origine et leur fonction sociale, des genres pré-urbains. On

¹ *Idem.*

² Drinka Gojkovic, « Les intellectuels et les volets », *Les intellectuels et la guerre, op. cit.*, p 95.

³ Instrument balkanique à une corde que l'on fait vibrer avec un archer. C'est l'accompagnement traditionnel de la récitation des poèmes épiques.

prétend qu'il n'est de grand roman qui ne contienne une grande ville. On prétend aussi qu'il n'est de grande ville où ne se cache un roman encore à écrire. Les techniques urbanistiques simulatrices, ainsi que les modèles mathématiques qui les accompagnent se fondent souvent sur des analogies avec la structure narrative d'un roman idéal.

Cette règle peut se démontrer par l'absurde. Si, par exemple, dans "Guerre et paix", nous faisons abstraction des deux capitales russes, si nous chassions tous leurs habitants, il ne resterait que ce que l'on trouve dans les *bylines*¹ traditionnelles. A savoir, des descriptions sommaires d'un peuple qui guerroye, accompagnées d'une bonne dose de récitatif philosophique.»²

Si les nationalistes écrivent des romans, ce sont des romans tronqués qui manquent ce caractère urbain. Ainsi, dans une attaque à peine voilée du roman *Le temps de la mort* de Dobrica Ćosić*, Bogdanović* écrit : « L'expérience nous aide à expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi le roman de guerre serbe traitant rétrospectivement de la Première Guerre mondiale, dans lequel il n'y a pas de milieu urbain, pas de villes, et sans doute pas non plus de véritables citadins, considérés dans leur fonction effective, non-poétique, remplace avec succès l'ancienne poésie populaire épique. Cela confirme dans le même temps son action hypnotique, qui ne fait plus de doute. Les images d'une lointaine contrée et d'une lointaine époque, "en ce temps-là", se mêlent aux situations réelles de la vie contemporaine. Elles tranchent sur le reste du texte et on n'a pas de mal à les en distancier, mais la métaphore, une fois sortie du contexte, n'est plus guère qu'un slogan, un mot d'ordre. Et c'est ainsi qu'elle accomplit sa fonction : elle devient, sans qu'on s'en aperçoive, un modèle de comportement, le paradigme des actes et des décisions individuels. A l'extrême, comme toute magie guerrière, elle agit d'elle-même, réclamant, par ses invocations du sang et des flammes, des exploits et des victimes »³. La description de la guerre porterait en elle-même les germes du conflit. Les romans de guerre – même en excluant ceux à visée pacifiste comme *Le feu* de Barbusse ou *À l'Ouest rien de nouveau* de Maria Remarque – nous semblent difficilement pouvoir être taxés de créer par eux-mêmes une atmosphère belliciste.

¹ Forme traditionnelle de la poésie narrative héroïque de la Russie ancienne.

² Bogdan Bogdanović, « Mémoires brouillées », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 155.

³ *Idem*.

De nombreuses mémoires collectives nationales se nourrissent des guerres passées – la culture française en est un exemple patent – sans pour autant nourrir des passions guerrières. La volonté d'appropriation du genre romanesque par Bogdanović* nous semble assez révélatrice de la logique d'exclusion présente chez les intellectuels libéraux.

Pour appréhender le contexte dans lequel s'exprime le discours des intellectuels serbes dans les années 90 nous avons donc abordé différents aspects. Tout d'abord, nous avons tenté de donner une profondeur historique aux rapports que les Serbes, et plus généralement les ex-Yougoslaves, entretiennent avec les intellectuels. Nous avons ensuite constaté que la libéralisation de l'expression dans les années 80 avait permis la remontée à la surface de questionnements qui se poursuivront tout au long des années 90 – notamment la question serbe et la démocratisation de la vie politique. Ces derniers seront les critères essentiels de l'attitude des intellectuels face au régime. Nous nous sommes ensuite intéressés au discours qu'ont les intellectuels sur leur responsabilité dans les événements des années 90, à leur définition de l'intellectuel et au rapport que peut avoir la littérature avec la politique. Pour conclure cette étude des intellectuels en tant que groupe et le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, nous souhaitons citer une analyse de Catherine Coquio* sur le phénomène auquel sont confrontés les intellectuels serbes dans les années 90. Selon elle, l'écueil auquel ils se sont heurtés est qu'ils n'ont pu réussir à échapper à la figure du mythe. « La syncope historique qui a lieu alors se donne à voir comme l'horreur impensable : celle du génocide. Mais ce non-sens qui défie l'entendement provient d'un excès de sens appauvri : un système sémantique saturé implose sous la pression des contradictions. Tout en gardant ses prérogatives modernes, le sujet se laisse étouffer, à contretemps, par la terreur mythique et le rituel de masse. D'où l'impression de régression barbare qui hante les consciences cultivées de Belgrade, cramponnées à l'idéal de "civilisation", fêtu de paille emporté dans l'ouragan. Cette résurgence syncopée du mythe, comme symptôme "postsubjectif", pourrait être dite "postmoderne" si ce n'était là sacrifier à un autre mythe, d'ailleurs prégnant en Serbie, qui ne fait que relayer le mythe décadent. Le thème postmoderne fait le jeu du "barbare" dont il croit se défendre. Si elle existe, cette "civilisation" devrait se reconnaître, petite météorologue, comme possibilité chronique de cet ouragan-là, menaçant chaque édifice culturel d'autodestruction. La critique qui ne s'inscrit pas consciemment dans l'horizon de ce naufrage – qui est aussi le sien – risque d'être vaine. Ce qu'il faut sauver ici n'est pas la seule raison critique : c'est son intime voisin, le mythe en tant que texte, travail du sujet qui constitue la raison poétique du mythe. Privée d'elle, le discours conceptuel bascule dans

l'idéologie. »¹ Comme nous l'avons déjà évoqué – et comme nous l'approfondirons par la suite – les intellectuels libéraux, en évoquant les Barbares, en tombant dans un discours qui traite de morale, peinent à se dissocier de leur double nationaliste. Et la grande majorité d'entre eux se rejoignent dans un discours essentialisant. Discours évident chez les nationalistes – discours que nous tenterons de mettre à jour chez les libéraux. Il nous semble en effet que la clé de voûte de la compréhension de la Serbie – et de ceux qui la pensent – se situe dans l'aspect formel du discours. Celui-ci nous indique les principes qui la régissent et cela est bien plus révélateur que l'adhésion ou non au régime de Milosević. Car, « bien sûr, ce ne sont pas tous les universitaires qui ont endossé le point de vue officiel, mais ils ont certainement joué un rôle important dans le développement du nationalisme moderne par le biais de leur position d'autorité dans la conceptualisation de la culture. Plus encore, ils ont en quelque sorte été les agents de la conversion de données culturelles en vérités naturelles. »²

¹ Catherine Coquio, « Violence et déni dans la littérature : l'ultranationalisme serbe », *L'Histoire trouée*, L'Atalante, 2004.

² Michael Herzfeld, *L'intimité culturelle*, *op. cit.*, p. 122-123.

LE RÔLE DES MEDIAS

Nous venons de voir le rôle que s'auto-attribuent les intellectuels et la manière dont ils se conçoivent. Si nous nous intéressons à la parole des intellectuels, nous devons aussi nous intéresser aux vecteurs qui permettent de propager l'information et la réflexion sur l'actualité. Les changements des années 90 conditionnent bien sûr le traitement de l'information et le contrôle des médias. Ces derniers représentent un véritable enjeu stratégique car ils permettent d'influencer les masses en émettant une version partielle de la réalité. Nous dresserons tout d'abord un panorama du paysage médiatique yougoslave – et plus particulièrement serbe – et ses évolutions à la fin des années 80 et au cours des années 90. Nous verrons ensuite le rapport dialectique qui existe entre médias et bipolarité : les médias sont tout à la fois un des lieux d'expression de la bipolarité, un vecteur de propagation de la vision bipolaire, et, enfin, un marqueur identitaire.

Pouvoir et médias

Aperçu du paysage médiatique yougoslave¹

Audiovisuel

Les principales chaînes de télévision d'ex-Yougoslavie étaient RTV² Belgrade (RTB), RTV Zagreb et RTV Sarajevo, rebaptisées respectivement RTV Serbie (RTS³), RTV Croatie (HRT⁴) et RTV Bosnie-Herzégovine (RTVBiH⁵). Les pouvoirs en place ont étroitement contrôlé les chaînes de télévision alors que les stations de radio ont connu – même si cela n'a duré qu'un temps – plus de liberté. Après 1995, certaines chaînes comme TV *B92*, *BK* (la chaîne des frères Karić*), TV *Politika* et TV *Pink* se développent.

S'agissant des radios, *B92* est le principal média d'opposition. D'autres stations émergent comme Radio Index à Belgrade ainsi que des stations locales à Pančevo et à Sokobanja.

¹ Concernant la description du paysage médiatique, nous nous inspirons largement de Kemal Kurspahić, *Prime Time Crime, Balkan media in war and peace* [Crime au 20 heures, les médias balkaniques dans la guerre et la paix], Washington DC, United States Institute of Peace, 2003, pp. 230-232. Pour une description plus approfondie du paysage serbe, voir la première partie – « Istorijski okvir [Cadre historique] » – de l'ouvrage *Reči i nedela, Pozivanje ili podsticanje na ratne zločine u medijama u Srbiji, 1991-1992* [Les mots et les méfaits, L'appel ou l'incitation aux crimes de guerre dans les médias en Serbie, 1991-1992], Belgrade, Centar za tranzicione procese, 2011, pp. 21-90.

² RTV : *Radio Televizija* [Radio télévision].

³ RTS : *Radio-Televizija Srbije*.

⁴ HTR : *Hrvatska Radiotelevizija*.

⁵ RTBiH : *Radio-Televizija Bosne i Hercegovine*.

Presse écrite

Comme chaque République avait sa chaîne de télévision, chacune avait son quotidien publié par une maison d'édition contrôlée par le Parti : *Politika* [Politique] à Belgrade, *Vjesnik* [Le messager] à Zagreb et *Oslobođenje* [Libération] à Sarajevo. Il existait également un quotidien fédéral – *Borba* [La lutte] (qui deviendra *Naša Borba* [Notre lutte] dans les années 90) – qui avait son propre tabloïde à Belgrade, *Večernje novosti* [Les nouvelles du soir]. À la fin des années 80, le gouvernement réformiste d'Ante Marković* introduit une législation libérale qui autorise la privatisation de journaux jusqu'alors contrôlés par le Parti. Certains saisissent l'occasion pour mettre en place une nouvelle ligne éditoriale indépendante dont *Borba*, *Slobodna Dalmacija* et *Oslobođenje*. Lorsque les nationalistes arrivent au pouvoir, les lois d'Ante Marković sont abandonnées, les privatisations annulées, les hommes de Milošević* prennent le contrôle des médias importants ou leurs leaders se rallient à sa cause¹. Après la chute de Milošević*, *Politika*, *Politika ekspres* et *Večernje novosti* doivent se battre pour retrouver la confiance de leur lectorat après plus de dix ans de fidélité au régime. Le gouvernement fédéral estime qu'il n'a pas besoin d'un quotidien et met *Borba* en vente. De nombreux quotidiens apparaissent et tentent de gagner leur part du marché. Nous pouvons notamment citer *Danas* [Aujourd'hui], qui acquiert une certaine renommée grâce à son ouverture d'esprit.

Concernant les hebdomadaires, les plus importants sont NIN² et *Vreme* [Le temps]. NIN, magazine de société, est fondé en janvier 1935 par un groupe d'intellectuels appartenant majoritairement au Parti communiste. Après 26 numéros, le journal est interdit en septembre de la même année par les autorités. L'hebdomadaire renaît en 1951. En 1988, une nouvelle rédaction aux ordres du régime est mise en place³. Deux ans plus tard, un groupe de journalistes venus de NIN s'allie à des dissidents belgradois et à des journalistes de *Borba* pour fonder l'hebdomadaire *Vreme*, un des rares journaux indépendants des années 90. Nous pouvons notamment citer parmi les membres fondateurs les noms de Srđa Popović*, Vesna Pesić*, Lazar Stojanović* et Stojan Cerović*.

¹ Le surnom de « gang des quatre » est donné aux rédacteurs en chef des grands médias : Radomir Vico (directeur de la RTB), Dušan Mitević (un des dirigeants de la RTB), Živorad Minović (rédacteur en chef de *Politika*), et enfin Slobodan Jovanović (rédacteur en chef de *Politika ekspres*). Voir Kemal Kurspahić, *Prime Time Crime*, op. cit., p. 42.

² *Nedeljne informativne novine* [Journal d'information hebdomadaire].

³ Voir Zoran Kosanić, *La désagrégation de la fédération yougoslave (1988-1992)*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 71.

Du côté des mensuels, *Republika* [La République] – fondé en mars 1989 par des intellectuels issus de l'Association pour l'initiative démocratique yougoslave*¹ et publié par Nebojša Popov* – est un des principaux journaux à s'opposer au nationalisme dans les années 90.

Agences de presse

La seule agence yougoslave était l'agence fédérale *Tanjug*². Avant l'éclatement du pays, elle jouissait d'un monopole et possédait un immense réseau de correspondants tant à travers le pays qu'à l'étranger. Son rôle n'était pas qu'informatif et elle avait pour mission de diffuser les commentaires incontournables du Parti à travers tous les médias. Lorsque le régime de Milošević* en prend possession, son rôle d'outil de propagande reste inchangé. Après la chute de Milošević*, ses successeurs ont dû faire face à des dettes abyssales.

Depuis la transition, l'agence *Beta*³, fondée en 1992 par d'anciens journalistes de *Tanjug*, a réussi à trouver sa place et fait office de challenger.

La prise des médias par le pouvoir

Le Huitième plénum du Comité central de la Ligue des communistes de Serbie se tient les 23 et 24 septembre 1987 à Belgrade. Ce plénum qui « voit la victoire de Slobodan Milošević* [...], constitue le tournant idéologique le plus important du Parti communiste serbe depuis 1945 »⁴. Il « marque [...] le début d'une ère nouvelle pour le Parti communiste serbe, caractérisée par une série de limogeages, la formation d'une élite regroupée autour de S. Milošević* ainsi que par son contrôle agressif des médias⁵ »⁶. Par exemple à NIN, Teodor Anđelić est nommé rédacteur en chef en mai 1989 et ce contre l'avis de la rédaction. À

¹ Udruženje za jugoslavensku demokratsku inicijativu, UJDI en abrégé.

² Abréviation de Telegrafaska agencija nove Jugoslavije [Agence télégraphique de la nouvelle Yougoslavie], fondée en 1943 et dont le siège se situe à Belgrade. Elle diffuse des nouvelles en serbe et en anglais.

³ Voir Anne Madelain, « L'agence de presse Beta », *Media Résistance, un écho pour les voix discordantes* (sous la direction de Serge Bailly et Didier Beaufort), Paris, Karthala, 2000, pp. 255-267.

⁴ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p.32. De manière générale, pour une analyse plus complète des enjeux du Huitième plénum lire le chapitre "Le Huitième plénum des communistes de Serbie", Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., pp. 32-35 et Momčilo Pavlović, Dejan Jović, Vladimir Petrović, *Slobodan Milošević: Put ka vlasti. Osmi sednica CKSKS [Slobodan Milošević : la route vers le pouvoir. Le Huitième plénum du Comité central de la Ligue des communistes de Serbie]*, Institut za savremenu istoriju, Beograd, 2008.

⁵ Concernant plus précisément l'impact du plénum sur les médias nous nous inspirons largement du chapitre « Osmi sednica i ujednačavanje medijskog prostora [Le Huitième plénum et l'unification de l'espace médiatique] », *Reči i nedela*, op. cit., pp. 34-53.

⁶ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p. 35.

*Politika*¹, on assiste au ralliement de Živorad Minović (rédacteur en chef de 1985 à 1991) à la politique de Milošević*.

La télévision² reste le média le plus influent³. Dušan Mitević – président de la RTB – est renvoyé en mars 1991⁴ après que le Parlement a jugé que la RTB avait affiché un parti pris en faveur du SPS* durant l'année qui venait de s'écouler. Ce sera le dernier sursaut en faveur d'une télévision indépendante : l'adoption de la nouvelle loi sur l'audiovisuel en juillet 1991 fait définitivement tomber la RTB sous la coupe du SPS*. Un système réunissant les trois centres de radios et télévisions de Belgrade, Novi Sad et Priština est mis en place sous le nom de Radio Télévision Serbie (RTS). Celui-ci est nationalisé et devient un instrument de propagande au service du régime.

Dans un premier temps, la radio réussit mieux à conserver son indépendance et tente de maintenir la coopération entre les Républiques. Néanmoins, l'éclatement de la guerre et la réforme de 1991 la feront finalement suivre les pas de la télévision.

Après s'être approprié les grands médias (essentiellement la RTB devenue RTS et *Politika*), le régime de Milošević* s'en sert comme outils de propagande.

Les médias, propagateurs de l'idéologie du régime, et la réaction des libéraux

Même si tous les supports sont concernés, la télévision reste bien entendu le principal vecteur de propagande et les images de guerre seront utilisées à l'envi par le régime pour justifier ses positions bellicistes. Ce que les intellectuels libéraux dénoncent dans cet usage des médias, c'est avant tout l'impossibilité de faire entendre une voix dissonante. Pour eux, le nationalisme de Milošević* est en continuité avec le socialisme titiste, les deux étant l'expression d'un collectivisme à outrance : « Un genre de collectivisme, fondé sur la classe, fut remplacé par le seul autre disponible, fondé sur la nation. Les nouveaux Parlements et Gouvernements fonctionnent comme les anciens, c'est-à-dire selon les modalités de l'État du Parti unique. L'opposition n'a pas de place. Les mass media sont contrôlés. Particulièrement la télévision devenue le monopole du

¹ Sur *Politika*, voir Aleksandar Nenadović, « *Politika* in the Storm of Nationalism [*Politika* dans la tempête du nationalisme] », Nebojša Popov (Ed.), *The road to War in Serbia, Trauma and Catharsis* [*La route vers la guerre en Serbie, Trauma et catharsis*] (1996), Budapest, Central European University Press, 2000, pp. 537-564. Pour une illustration du contenu de *Politika* dans les années 90, voir Ivan Čolović, *Kad kažem novine* [*Quand je dis journal*], 1999, Belgrade, Medijska knižara Krug, 2004. Le titre est un renvoi à un slogan publicitaire du journal : « *Kad kažem novine, mislim Politika* » [« Quand je dis journal, je pense *Politika* »].

² Sur les médias télévisuels et radiophoniques dans les années 80 et 90, voir Rade Veljanovski, « Le revirement des médias audiovisuels », *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., pp. 299-326.

³ Voir *Reči i nedela*, op. cit., p. 57.

⁴ Mars 1991 est marqué par de grandes manifestations en faveur de la défense de la liberté des médias, voir pp. 225-226.

parti au pouvoir, qui diffuse les vues du Gouvernement sans égards aux faits. [...] Alors que l'ancien régime se méfiait du chauvinisme, désormais, tout est fait pour porter aux nues sa propre nation et sataniser les autres. Avec succès. Comme n'existe aucune tradition démocratique de négociation politique, les attitudes sont exclusives, les positions inconciliables, et le résultat la guerre civile »¹.

Les intellectuels libéraux attaquent de manière frontale le monolithisme du régime, son contrôle des médias et son absence d'esprit critique. Ainsi Miljenko Dereta* écrit : « Parlons du crime inouï que, par sa façon d'utiliser les médias, le parti au pouvoir exerce sur la population en Serbie. Du crime d'abêtissement par la manipulation des informations. Un crime prémédité, car celui qui tait, modifie ou manipule les informations sait fort bien qu'il risque de "provoquer un mal physique ou psychique chez les membres d'un groupe ou d'un peuple et il conduit donc volontairement ce groupe dans des conditions de vie qui sont censées entraîner sa destruction physique, partielle ou intégrale." (Encyclopédie de l'Institut de Lexicographie, p 2, article : "génocide"). "Cette sorte d'action peut être effectuée indifféremment pendant la guerre ou en temps de paix et ses acteurs peuvent être aussi bien les organes de l'État que des particuliers." Chez nous, des particuliers commettent ce crime au nom des organes de l'État tous les jours lors des informations à 17h, à 19h30², et à 22h »³. En temps de guerre – et en particulier au vu des crimes de guerre qui ont été révélés par la suite – l'emploi de termes aussi forts que celui de « génocide » pour désigner la manipulation des médias montre l'extrême tension qui existait en Serbie à cette époque.

Une autre illustration de cet extrémisme langagier est le recours fréquent chez les opposants libéraux au langage de la folie. Ainsi, Vidosav Stevanović* décrit Milošević* comme un « petit homme plein de négativisme »⁴, un cas pathologique. Et ce sont les médias qui vont propager sa folie à tout le pays : « Grâce aux experts en psychologie de masse, la propagande a délibérément aggravé cette schizophrénie chez les habitants de Serbie. Le comportement

¹ Branko Horvat, « Les caprices de l'économie », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 29.

² En ex-Yougoslavie, le principal journal télévisé [*Dnevnik*] est diffusé à 19h30.

³ Miljenko Dereta, « Une autre télévision, une autre Serbie », *Une autre Serbie*, p 191-192.

⁴ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., p. 33.

irrationnel et incompréhensible des gens à l'égard du régime et de ses représentants s'est généralisé. Combien de fois n'ai-je pas été stupéfait des réactions schizophréniques de certains de mes amis, jusque-là parfaitement équilibrés ? Brusquement, ils racontaient et faisaient des choses qui, auparavant, ne leur seraient pas venues à l'esprit. Comme si avait surgi en eux un double qui leur soufflait mots et gestes. »¹

Le renoncement à trouver – sinon une explication rationnelle du moins – une approche heuristique qui permette de comprendre les processus qui ont mené aux extrêmes des années 90 est un révélateur de l'exclusivisme des libéraux eux-mêmes. Nous y reviendrons par la suite. Pour le moment nous souhaitons approfondir la question de la bipolarité à proprement parler dans les médias.

La bipolarité et les médias

Le rapport entre médias et bipolarité se situe à – au moins – trois niveaux. Tout d'abord, les médias sont décrits essentiellement selon leur rapport – de soutien ou d'opposition – au régime. Ensuite, les médias sont eux-mêmes porteurs d'une vision bipolaire. Enfin, le rapport aux médias marque l'appartenance à l'une ou l'autre Serbie.

Deux types de journalistes, deux types de médias

Dans les années 90, on définit les médias selon leur résistance ou leur soutien au régime de Milošević*. Selon les intellectuels libéraux, cette différenciation existe dans toute la Yougoslavie et vient des partis ethniques. « Les extrémistes étaient organisés par le sommet des partis politiques. Si les journalistes ne voulaient pas écouter les "gardiens" de leur ethnicité, ils les déclaraient comme mauvais Serbes, Croates ou Musulmans. Parce qu'ils étaient les "mauvais" membres de leur groupe ethnique, ils n'étaient pas sous la protection des partis politiques ethniques. La pression politique sur la politique éditoriale commença à diviser les journalistes entre "les nôtres", "les leurs" et "ceux qui n'appartiennent à personne". Les partis politiques ethniques commencèrent à gagner en influence sur la politique éditoriale. "Nos" journalistes servent notre intérêt, ils peuvent publier ou diffuser "nos" messages. Mais, aussi étrange que cela puisse

¹ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., p. 137.

paraître, les partis politiques ethniques n'ont jamais essayé de faire pression sur les journalistes qui sont de "leur" côté. Tous les partis politiques ethniques font peser la plus grande pression sur les journalistes qui sont indépendants et qui ne veulent accepter les principes d'aucun parti ethnique. »¹ Le premier – en termes chronologiques ou sémantiques – niveau de bipolarisation n'est donc pas celui des médias mais celui des journalistes. En Serbie, les purges qui ont lieu dans les médias de 1987 à 1993² se font sur la base de l'adhésion – ou non – aux idées de Milošević*. Il est intéressant de noter au passage que le problème paraît familier : les manifestants des années 60 avaient alors critiqué le problème des critères de recrutement. La compatibilité idéologique, avec un dogme ou un autre, semble avoir le pas sur le critère de compétence. Il est également intéressant de noter que le manichéisme dénoncé chez les nationalistes se retrouve chez les libéraux. Celui qui n'adhère pas à la pensée dominante chez les libéraux est également renvoyé dans le camp de « l'ennemi ».

Lorsque les principaux médias passent définitivement sous la coupe de Milošević* après la réforme de 1991, la dichotomie passe d'un niveau individuel à un niveau plus large. Les médias nationaux sont ceux du régime et les autres sont des médias d'opposition³. Il n'existe pas d'entre-deux. Les médias d'opposition sont *Borba*⁴ et *Vreme* pour la presse écrite. En audiovisuel, seules les radios *Studio B* et *B92* se distinguent par leur indépendance. Fondée en mai 1989 par Veran Matić*, *B92* apportera un large soutien aux mouvements de contestation des années 1990⁵.

¹ « Extremists were organized by the top of the political parties. If journalists did not want to listen to "housekeepers" of their ethnicity, they declared them as bad Serbs, Croats or Moslems. Because they are "bad" members of their ethnic groups, they are not under the protection of ethnic political parties. Political pressure on editorial policy starts to divide journalists into "ours", "theirs" and "nobody's". Ethnic political parties start to gain influence over editorial policy. "Our" journalists serve our interest; they can publish or broadcast "our" messages. But, strange though it may seem, ethnic political parties never try to apply pressure on journalists who are on "their" side. All the ethnic political parties put the greatest pressure on journalists who are independent and who do not want to accept the principles of any ethnic party. » in Nenad Pejić, « Media and the responsibility in war [Les médias et la responsabilité dans la guerre] », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 39, traduction de l'auteur.

² 1100 employés de la RTS sont licenciés le 11 janvier 1993.

³ Voir *Reči i nedela*, op. cit., p. 402.

⁴ Notamment plusieurs allocutions tenues lors des conférences du *Cercle de Belgrade* ont été publiées dans *Borba*.

⁵ Voir Jean-Arnault Dérens, « Serbie : Radio B2-92 et l'ANEM », *Média résistance, Un écho pour les voix discordantes* (sous la direction de Serge Bailly et Didier Beaufort), op. cit..

NB : L'ANEM est l'acronyme de *Asocijacija nezavisnih elektronske medije* [Association des médias électroniques indépendants].

Propagateurs de la bipolarité

Si les journalistes puis les médias sont présentés comme divisés en deux groupes opposés, le discours qu'ils véhiculent est aussi celui de la bipolarité. Concernant les médias nationalistes, l'opposition se fait entre Serbes et peuples des autres Républiques. « Les médias dominants dans les deux Républiques [de Croatie et de Serbie] – la télévision et la radio d'État ainsi que les quotidiens d'État comme *Politika* et *Politika ekspres* à Belgrade et *Vjesnik* et *Večernji list* à Zagreb – étaient au diapason d'une confrontation totale "nous contre eux". Dans les salles de rédaction, il n'y avait plus de place ou d'intérêt pour les problèmes ou les points de vue "des autres", même pas un semblant d'objectivité ou de curiosité pour écouter une autre version de l'histoire, et pas de remise en question ou de critique de ce que "notre côté" faisait. »¹

Ceux qui s'opposent au régime deviennent – comme nous l'avons vu – de « mauvais Serbes » et la dichotomie gagne alors l'intérieur de la communauté nationale. Et – comme dans un emboîtement de poupées russes – les journalistes qui ne propagent pas cette vision sont à leur tour de « mauvais Serbes ». « Les journalistes en uniformes dissimulés sont devenus... des combattants du journalisme. Les reporters objectifs... des traîtres. Les journaux mensongers... des tracts nationalistes. Les journaux honnêtes... des organes de l'espionnage. Les défenseurs de la démocratie parlementaire... des lâches. Les sentinelles de la démocratie tribale... des patriotes. Les propagateurs des nouveaux cercles d'investissement... des présidents. Les commentateurs opposés à la guerre... des chômeurs. L'opposition aux milieux nationalistes... un complot contre son propre peuple. »² Cette description est complétée par une théorie du complot qui soutient que ces ennemis intérieurs sont soutenus par des ennemis de l'extérieur : « Le ministère indique plus tard que "le Gouvernement serbe empêchera toute nouvelle tentative pour saper notre pouvoir de défense" en rediffusant "de la propagande psychologique étrangère". Il souligne que "les journalistes qui obtiennent de l'argent des médias américains, allemands, anglais et français" sont des espions

¹ « The dominant media in both Republics – state radio and television as state dailies such as *Politika* and *Politika ekspres* in Belgrade and *Vjesnik* and *Večernji list* in Zagreb – were fully in line for an all-out 'us versus them' showdown. In the newsroom, there was no space or interest in 'the other's' concern or point of view, not even a pretense of objectivity or curiosity to hear another side of the story, and no questioning or criticism of what 'our side' was doing. » in Kemal Kurspahić, *Prime Time Crime*, op. cit., p. 74, traduction de l'auteur.

² Manojlo Vukotić, « Les journalistes masqués en uniforme », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 46.

qui aident les “efforts anti-serbes de ces pays”, il ajoute que le critère choisi pour le soutien étranger aux médias locaux, est en fait, la position anti-serbe de ces mêmes médias. Il cite B92 comme étant un de ces médias “anti-serbes”¹. La logique d'exclusion est ici à l'œuvre : les journalistes qui n'obtiennent pas de fonds en Serbie se tournent vers l'étranger, cet acte même en fait des « ennemis ».

La même logique est à l'œuvre dans les autres Républiques d'ex-Yougoslavie. En Bosnie-Herzégovine, en Croatie et en Serbie « l'Open society Institute² de George Soros qui soutient le changement démocratique dans les anciens pays communistes a été attaqué à un moment ou un autre pour son soutien aux médias libres. À Belgrade, il a été déclaré illégal, à Zagreb, il a été attaqué par Tudman lui-même pour conspiration anti-croate, en Bosnie, son soutien précoce à la nouvelle chaîne *Open Broadcast Network*³ a été remis en question et bloqué »⁴. Les régimes en place cherchent à maîtriser les médias et à les préserver de toute influence étrangère.

A contrario, pour l'opposition, la coopération entre l'Occident et la société civile serbe est indispensable, d'un point de vue financier mais également en termes de savoir-faire. Et il doit s'agir d'un véritable soutien aux structures locales préexistantes et non de l'importation d'une structure préétablie. Veran Matić*, fondateur de B92, explique : « Seules les initiatives qui ont pris racine et sont devenues partie intégrante de la structure de la région en conflit comportent une chance de résultats satisfaisants : des initiatives extérieures échoueraient à coup sûr car elles ne pourront jamais faire plus que copier les comportements culturels locaux. Mais cette imitation est évidente pour la communauté locale et l'information qu'elle véhicule est méprisée. La seule chose que la communauté internationale doit faire est de coopérer étroitement avec les individus et

¹ Jean-Arnault Dérens, « Serbie : Radio B2-92 et l'ANEM », *Media Résistance, un écho pour les voix discordantes*, op. cit..

² L'*Open society foundation Serbia* finance « des activités qui contribuent au développement et au fonctionnement de la démocratie en Serbie ». Voir le site de la fondation.

URL consultée le 17 février 2015 : <http://www.opensocietyfoundations.org/about/offices-foundations/open-society-foundation-serbia>

³ *OBN*, chaîne de télévision fondée en 1996 par le Haut Représentant international en Bosnie-Herzégovine et l'Union européenne pour favoriser la réconciliation des peuples bosniens.

⁴ « The George Soros's Open society Institute supporting democratic change in former Communists countries came under attack at one time or another for its support of free media: In Belgrade, it was declared illegal; in Zagreb, it was attacked by Tudjman himself for an anti-Croatian conspiracy; in Bosnia, its early support for the New Open Broadcast network (OBN) TV was questioned and obstructed. » in Kemal Kurspahić, *Prime Time Crime*, op. cit., p. 141, traduction de l'auteur.

organisations qui mettent en place des initiatives politiques, culturelles et médiatiques locales afin d'aider les structures civiles de la société à gagner en pouvoir »¹.

Le discours des médias pro-régime est donc – du moins dans la majorité d'entre eux – celui de la dualité. Le refus de certains journalistes de participer à cette vision manichéenne en fait automatiquement des ennemis. Paradoxalement, le discours des libéraux suit un modèle similaire et ceux qui n'adhèrent pas sans retenue aux principes libéraux passent aussi dans le camp des « ennemis ». La logique de l'exclusion ne s'applique pas seulement au sein du monde médiatique mais aussi dans son public.

Le rapport aux médias, marqueur des deux Serbie

En effet, pour Miljenko Dereta*, la consommation de médias est un des marqueurs qui permet de distinguer les « deux Serbie ». « Dans [la] Serbie d'aujourd'hui il y a au moins deux Serbie : celle où nous vivons, la Serbie citadine, belgradoise, relativement informée grâce à ses quatre chaînes de télévision et aux nombreux programmes de radio qui la maintiennent en contact avec le monde, mais sans vrai contact avec cette autre Serbie ici, tout près, à côté de nous.

Cette Serbie-là ne connaît pas, par exemple, l'incident qui a éclaté entre les extrémistes et les chauffeurs de taxi, elle ne sait pas ce que veulent les étudiants, ne comprend pas ce que c'est ce DEPOS* ; cette Serbie ne lit que très peu les journaux, elle n'a pour s'informer que la télévision et la radio officielles. Résultat : elle peut croire que – comme me l'a rapporté l'une des rares activistes de l'opposition en province – "tout le mal vient aujourd'hui du grand nombre de partis, alors que nous vivions si bien autrefois lorsqu'il y avait un seul parti" »².

Les médias serbes – dont nous avons tenté de présenter l'évolution dans les années 90 de manière concise – sont donc un lieu privilégié d'expression de la bipolarité. Tout d'abord, ils sont présentés comme suivant deux modèles plus larges – notamment au niveau politique comme soutien ou opposant au régime de Milošević*. Ensuite, ils expriment, tout au long des

¹ Veran Matić, « De la responsabilité des médias dans les conflits nationaux. Comment garantir le rôle futur des médias indépendants en démocratie et dans un processus de démocratisation ? » Ce texte est extrait d'une allocution du 23 janvier 1999 au cours d'un séminaire à Baden Baden sur la future architecture de l'Europe. Cité par Jean-Arnault Dérens, « Serbie : Radio B2-92 et l'ANEM », *Media Résistance, un écho pour les voix discordantes*, op. cit..

² Miljenko Dereta, « Une autre télévision, une autre Serbie », *Une autre Serbie*, op. cit., p 191.

années 90, des prises de position qui relèvent d'un certain manichéisme. Enfin, le rapport aux médias – le fait que vous regardiez la télévision ou lisiez un journal et lequel – est un marqueur d'appartenance à l'une ou l'autre Serbie.

Le rapport dialectique entre les médias et les événements des années 90 est parallèle et contigu à celui des intellectuels : ils influencent le cours des choses tout comme ils le subissent. Selon les libéraux, en sacrifiant aux chantres du nationalisme, les médias serbes se sont éloignés de l'essence du journalisme. *Politika* en est le meilleur exemple : « *Politika*, comme dans une transe, a commencé à prendre l'autre voie : en acceptant en premier lieu le rôle de l'agitprop, elle a préparé les citoyens, ses lecteurs, non à un raisonnement indépendant sur tout ce qui était en train de se passer mais à une servitude aveugle "à des intérêts nationaux supérieurs". Pour être plus précis : en négligeant et en désertant le champ de bataille pour une information objective et indépendante, *Politika* a accepté sa propre capitulation professionnelle »¹.

¹ « *Politika*, as if in a trance, started to go the other way : by accepting primarily the role of agitation and propaganda, it prepared the citizens, its readers, not for independent reasoning about everything that was happening, but for an uncritical servility 'to higher national interests'. To put it more precisely : by neglecting and deserting the battle for objective and independent information, *Politika* accepted its own, profession; its surrender. » in Aleksandar Nenadović, « *Politika* in the Storm of Nationalism », *The road to War in Serbia, Trauma and Catharsis*, op. cit., p. 559.

La récurrence de l'évocation de « deux Serbie » ou de la « bipolarité » de la société serbe présente – comme nous l'avons vu – de multiples facettes : sociales, historiques, géographiques, psychologiques, etc. Ces oppositions ne sont pas typiquement serbes. Prises de manière isolée on les retrouve quasiment toutes dans d'autres contextes : on oppose aussi Paris et sa province, Italiens du Sud et du Nord, élites et peuple, Monarchistes et Républicains... Le cas serbe se singularise néanmoins par la systématité des oppositions qui opèrent une partition de la société. Par partition, nous entendons une division qui ne laisse aucune entité dans l'entre-deux, chacune doit appartenir à l'une ou l'autre partie. Par ailleurs, ces oppositions sont présentées comme exclusives. Nous entendons par là qu'il ne s'agit pas de deux entités qui peuvent cohabiter. Les deux pôles sont présentés comme ceux d'une alternative : l'un *ou* l'autre. Ni la coexistence des deux termes, ni le dépassement de la contradiction ne sont envisageables. Dans l'expression de cette contradiction, deux groupes jouent un rôle particulier. Tout d'abord, les intellectuels – censés penser le monde qui les entoure – sont les principaux penseurs de cette bipolarité. Ensuite, les médias, qui sont eux-mêmes présentés comme bipolaires, sont dans le même temps, les propagateurs de cette vision manichéenne.

De prime abord, le contexte de guerre semblait pouvoir expliquer la systématité de cette grille de lecture bipolaire mais sa pérennité après le dernier conflit (1999) et même après la chute de Milošević* indiquent que ce contexte n'est pas le seul facteur d'explication. Dans la Serbie d'aujourd'hui – en 2013 – on parle encore de « deux Serbie » comme l'ont illustré avec force les dernières élections présidentielles¹. Nous allons donc à présent étudier les différents facteurs qui peuvent expliquer la systématité de cette analyse bipolaire dans le discours des intellectuels serbes

¹ Le 31 mai 2012, le choix final s'est fait entre Boris Tadić (DS) et Tomislav Nikolić (SNS). Le premier incarne symboliquement une Serbie moderne, pro-européenne, le second tient désormais un discours de droite modéré pro-européen également mais son passé – ancien bras droit de Vojislav Šešelj (président du SRS) et ancien vice-président du gouvernement sous Milošević – en fait une incarnation de la Serbie traditionnelle, nationaliste et patriarcale.

Aux sources de la bipolarité

Maintenant que nous avons décrit en détail ce que nous entendons par bipolarité, nous allons nous intéresser à l'origine, aux origines, possibles de ce phénomène. Il est évident que la bipolarité est un mode classique d'appréhension de la réalité par la pensée humaine. Ce qui fait la particularité de l'approche serbe, c'est tout à la fois la systématisation de cette approche, la logique de lutte à mort entre les termes et l'essentialisation d'une entité particulière sous le concept de « *Druga Srbija* »¹. Plusieurs hypothèses ont émergé au cours de notre travail et chacune nous semble pertinente. C'est l'amalgame de l'ensemble des sources de bipolarité du discours qui a mené à ce que ce mode d'analyse prenne le dessus – et avec une telle violence – dans le discours serbe.

La bipolarité du discours de la « *Druga Srbija* » peut être interprétée de manière téléologique. Les anti-nationalistes serbes mettraient en avant la bipolarité de la société serbe pour continuer à bénéficier, via leurs ONG, des investissements occidentaux permettant la démocratisation du pays. Comme le résume Miša Đurković* : « Čolović* lui-même sait que ceux qui prodiguent les investissements étrangers ne montrent aucun intérêt pour les sciences sérieuses et les ennuyeux débats scientifiques et académiques, mais plutôt pour une propagande directement orientée qui promeut le système de valeurs qui leur est cher »². Cette explication ne peut cependant pas s'appliquer à l'ensemble des intellectuels serbes, notamment à ceux qui ne dirigent pas d'ONG. Par ailleurs, dans les entretiens que nous avons pu mener et les ouvrages que nous avons pu consulter, tout comme dans nos propres conclusions au terme de nos recherches, le discours bipolaire n'apparaît pas comme une stratégie délibérée. Ce sont ses différentes facettes que nous allons à présent étudier.

Nous suivrons ici la démarche de Maria Todorova* lorsqu'elle écrit : « À des fins purement cognitives, je distingue l'héritage comme continuité de l'héritage comme perception. L'héritage comme continuité est la survivance (et le déclin progressif) de certaines des caractéristiques de l'entité telle qu'elle était juste avant sa disparition. L'héritage comme perception, c'est la formulation et la reformulation des façons de penser cette entité à différentes époques et par différents groupes ou individus »³. Prenons l'exemple le plus évident – qui est d'ailleurs le thème central chez Maria Todorova* – celui des traits hérités de la période ottomane. Nous nous pencherons dans un premier temps sur l'histoire

¹ La troisième partie de notre travail sera entièrement consacrée au concept de « *Druga Srbija* ».

² « I sâm Čolović zna da strani finansijeri ne pokazuju interes za ozbiljnu nauku i za dosadne akademske naučne rasprave, već za direktnu svedenu propagandu koja promovise onaj sistem vrednosti do kojeg im je stalo. » in Miša Đurković, « Između nauke i propagande: delo Ivana Čolovića », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

³ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 286.

serbe pour vérifier si la bipolarité présentée par les historiens correspond aux faits historiques. Nous reviendrons tout d'abord sur les principaux mythes fondateurs de la Serbie contemporaine : la domination de l'Empire ottoman et la résistance qui lui a été opposée ainsi que le fonctionnement de l'État serbe indépendant. Nous nous pencherons ensuite sur l'héritage du socialisme qui a donné à la plupart des intervenants que nous avons cités leur formation intellectuelle. Une fois traitée la question de l'héritage, nous aborderons les trois éléments qui permettent d'éclairer la bipolarité du discours serbe. Ils portent, chacun à leur manière, sur la manière de construire les catégories du soi et de l'autre. Tout d'abord, la prédominance du modèle de pensée nationaliste qui, dans le contexte des années 90, donne à penser celui qui n'est pas serbe comme une menace. Ce critère ethnique se diffuse à toute catégorisation du soi et de l'autre. Ensuite, les différents mythes qui sont mis en place dans les années 90 – qu'ils soient des créations originales ou de simples refontes – ont en commun la logique de l'exclusion : l'autre est nécessairement l'ennemi. Enfin, la violence de la crise identitaire qui amène à se poser la question du *srpstvo* – qu'est-ce qu'être serbe ? – peut expliquer la radicalité avec laquelle les nouveaux modèles identitaires sont défendus.

LA QUESTION DE L'HÉRITAGE

Selon Maria Todorova*, les Balkans ont en héritage non seulement des éléments concrets issus de la domination ottomane mais également ce qu'elle nomme « l'héritage comme perception »¹. Ce dernier est « un des piliers du discours du nationalisme balkanique et présente des similitudes frappantes en tous points des Balkans. L'héritage ottoman est la cheville ouvrière des dispositifs et compromis sociaux actuels, et surtout de la légitimisation de l'État, il est voué à être sans cesse reconduit pendant encore un certain temps. »² Cette réinterprétation constante d'un héritage effectif pour expliquer la culture politique conflictuelle serbe – et par extension la bipolarité du discours des intellectuels serbes – concerne non seulement la domination ottomane mais également le XIX^e siècle, période de modernisation et d'européanisation du pays, et la période socialiste. Trois types de mythologies fondatrices sont fondés sur ces trois périodes, avec une nuance particulière pour la troisième à laquelle se mêle un héritage de continuité. Nous commencerons par étudier la place de l'héritage de la dimension rurale de la société serbe qui peut également nous fournir un élément d'explication d'une éventuelle bipolarité.

Une société rurale

La société serbe est restée très tardivement une société essentiellement rurale. Nous pouvons alors nous demander avec Ljubodrag Dimić* : « Est-ce que [la] division [de la société serbe] vient des peurs [qui existent dans la société agraire] ? [...] Est-ce que cette verticale historique se manifeste d'une certaine manière à travers cette division ? Car, si la division est insupportable, est-ce de là que vient cette maxime reconnue "Seule l'unité sauvera les Serbes" »³ ? Y a-t-il là quelque chose ? Est-ce que ce sont des problèmes caractéristiques d'une société agraire ? »⁴

Cette question se pose d'autant plus que « la Yougoslavie titiste poststalinienne (après 1949 et surtout 1953) résout de manière originale la question paysanne. Plutôt que de mettre

¹ Voir définition pp. 95-96.

² Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., pp. 287-288.

³ Devise de la Serbie : « *Samo Sloga Srbina Spasava* ». On pourrait traduire encore plus justement par : « Seule la concorde sauvera les Serbes ». Devise datant des États médiévaux serbes et qui orne le symbole des États serbes et de l'Église orthodoxe serbe : la Croix serbe. Cette dernière sera reprise par Miloš Obrenović en 1838 comme blason de la famille royale.

⁴ « Da li ta podela ide iz straha [koji postoje u agrarnom društvu] ? [...] Da li se [istorijska vertikalna] na neki način indukuje i kroz tu podelu? Jer ako imaš podelu nećeš opstati, da li odatle ide i ona već skoro prihvaćena izreka "Samo sloga Srbina spašava". Da li je tu nešto ? Da li su to neki mentalitetski problemi karakteristični za agrarno društvo? » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

en place une prolétarianisation de la population paysanne, le régime favorise une ouvriérisation de celle-ci¹. Le temps de travail est partagé entre le travail à l'usine et le travail passé aux champs que ce soit pour un individu particulier ou au sein d'une famille selon le sexe ou la génération. [...] Dans le cadre de l'industrialisation forcée et de la décollectivisation des terres la polyactivité des travailleurs ne permet pas la naissance d'une relation affective au travail, que l'on peut trouver au sein de certains métiers industriels particulièrement dans les branches les plus dures (mine, sidérurgie...). L'émergence de revendications et de syndicats nés d'une solidarité au sein d'un même corps se fait plus difficile lorsque le travail exercé dans le secteur secondaire ne revêt qu'un aspect financier et que le véritable lien affectif se fait par rapport à la terre et au village d'origine. »² Cet attachement à la terre perdure encore aujourd'hui. Nombreux sont en effet les citadins à posséder une *vikendica*³ où ils cultivent leurs légumes, à défaut, le réseau familial prend le relais. Cette tendance explique d'ailleurs que la Serbie ait pu supporter si longtemps les sanctions des années 90.

La persistance d'une mentalité rurale est considérée par certains comme une explication possible de la fermeture de la société serbe à l'Autre qui nourrirait la logique de l'exclusion. Cependant, ce type de mentalité est en déclin, comme nous l'explique Mladen Lazić*. « C'est un changement en Serbie qui a lieu de la fin des années 80 jusqu'à 2004. Une tendance liée à la structure des changements qui inclut une baisse de la population agricole, des paysans et une augmentation de la part éduquée de la population. C'est cette tendance à la baisse des valeurs traditionnelles et autoritaires. Les gens sont en général moins autoritaires qu'il y a vingt ans parce qu'il y a un changement de génération ; c'est une nouvelle génération. Les stéréotypes négatifs envers les autres sont en général liés à cette culture patriarcale, à la culture paysanne : toute personne extérieure à mon village peut être dangereuse, je dois être méfiante avec elle. C'est quelque chose qui disparaît. L'orientation autoritaire est aussi causée par et liée à cette sorte de traditionalisme. »⁴ Par ailleurs, cette dimension rurale de la société serbe ne peut expliquer à elle seule la bipolarité du discours

¹ Voir Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 35-36.

² Laëtitia Delamare, « Le communisme modèle de religion séculière : la Yougoslavie titiste entre héritage stalinien et création originale », *Balkanologie, op. cit.*

URL consultée le 25 août 2014 : <http://balkanologie.revues.org/2374>

³ Maison de campagne.

⁴ « This is the reorientation in Serbia since the late 80's till 2004. One tendency connected with structure of changes which includes on one hand the decreasing number of agriculture, peasant population and increasing number of better educated people. There is this tendency of traditional and authoritarian value orientation to decrease. So people are now generally much less traditional and authoritarian than they were even 20 years ago because this is a change of generation, it's a new generation. This kind of negative stereotypes toward the others in general is connected with patriarchal culture in general, with peasant culture in general: everybody outside my village could be dangerous, I have to be cautious toward them, this is something which has been decreasing.

La domination ottomane : de la conquête à la libération

Les Balkans sont souvent présentés comme le carrefour de l'Europe et de l'Orient. Si certains traits culturels confortent ce cliché – mosquées de Bosnie-Herzégovine, présence de turcismes dans les langues locales, cuisine marquée par l'influence turque – nous serions néanmoins, selon Maria Todorova*, en train d'assister à la disparition de l'héritage ottoman. « Les pays définis comme balkaniques (c'est-à-dire ceux de la sphère historique ottomane) ne cessent de s'éloigner de leur héritage ottoman, et donc de leur "balkanité". Je tiens à souligner ici que cette affirmation est exempte de tout jugement de valeur. Je dis que ce à quoi nous assistons aujourd'hui dans les Balkans au sens géographique – à savoir l'éradication des derniers vestiges d'un héritage historique de diversité et de coexistence ethniques, que viennent supplanter des entités institutionnelles ethniquement homogènes – pourrait bien représenter un stade avancé de l'eupéanisation définitive de la région, la fin des Balkans historiques et de l'héritage ottoman. »¹

Les traits nationaux nés lors de la domination ottomane

Si cet « héritage de continuité » est en train de s'éteindre, l'héritage comme perception est bien vivace. La longue période ottomane est invoquée pour expliquer la soumission considérée comme atavique des peuples balkaniques en général et des Serbes en particulier. Ainsi Ćosić* écrit : « Notre peuple est contaminé par le pouvoir et la politique. Pour tout pouvoir il est plus dangereux en tant que partisan que comme adversaire. Longtemps nous avons été esclaves et il nous est le plus facile, et le plus sûr, d'obéir et de supporter. »² L'Empire est en effet représenté comme une puissance tyrannique voire sanguinaire qui ne rend compte ni de sa tolérance culturelle – notamment religieuse et linguistique – ni des difficultés intrinsèques au fonctionnement d'un Empire, difficultés qui ont donné lieu à des débordements qui n'étaient pas le fait du pouvoir central ottoman³. La domination ottomane est donc présentée comme un joug auquel les Serbes se seraient habitués.

And also authoritarian orientation is caused and connected to this kind of traditionalism.» in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

¹ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 288.

² Dobrica Ćosić, *Le temps de la mort*, op. cit., p. 961.

³ « Les historiographies nationalistes des Balkans ont tendance à transformer en mouvements de résistance plus ou moins nationale ce qui n'était que la traduction de l'impuissance croissante de l'administration ottomane à exploiter la *reâyâ* ["troupeau", sujets civils du sultan qui paient l'impôt] suivant la vision traditionnelle. » in Georges Castellan, *Histoire des Balkans*, op. cit., Paris, Fayard, 1991, p. 185.

Cet esprit de soumission se double d'une méfiance vis-à-vis de l'État. « C'est que, à la différence de la Turquie, [les sociétés balkaniques] étaient caractérisées par une méfiance endémique à l'égard de l'État, vécu pendant des siècles comme une institution étrangère, voire hostile, du fait de son identification explicite à l'islam et implicite à l'ethnie ottomane/turque. Si l'État a été fort, voire écrasant, dans tous ces pays, ce n'est pas à l'héritage impérial qu'il faut surtout l'attribuer, mais à leur structure sociale. »¹

Ce n'est pas seulement que les Balkans aient été dominés pendant cinq siècles, c'est également qu'ils ont vécu une histoire parallèle à celle des États d'Europe occidentale durant cette période. En effet, la partie de l'Europe conquise par l'Empire ottoman fut exclue des grands courants – culturels, artistiques, intellectuels, économiques – qui traversèrent successivement la partie occidentale du continent : Humanisme, Lumières, Révolution industrielle. À cet héritage distinct s'ajoute celui des différentes périodes que les historiens considèrent comme le terreau du retard de la modernisation de la Serbie : XIX^e siècle sous le règne de Miloš Obrenović*, début du XX^e siècle sous le gouvernement radical qui prône un modèle de société de petits propriétaires, entre-deux-guerres avec une vie parlementaire polarisée autour de la question nationale...

Parmi les traits présentés comme hérités de la période de domination ottomane – esprit de soumission, méfiance vis-à-vis de l'État et retard chronique de la société² – chacun peut, à sa manière, contribuer à la bipolarité du discours serbe. En effet, l'esprit de soumission et la méfiance à l'égard de l'État, favorisent la conception de l'État comme une entité qui s'oppose au peuple. Il est alors tentant pour les élites intellectuelles de se positionner comme des défenseurs du peuple qui luttent contre l'État, la ligne de fracture se déplaçant alors pour se situer entre l'État et les élites³. Nous trouvons par ailleurs le modèle classique d'opposition entre la part traditionnaliste et la part modernisatrice de la société. Les intellectuels libéraux associent la première à l'héritage ottoman et paysan et la seconde à une aspiration de la population urbaine vers un modèle européen.

Les mythes nationaux nés de la lutte contre l'Empire ottoman

Plus encore que ces traits du caractère national présentés comme issus de la domination, ce sont les mythes nationaux qui se distinguent par leur caractère bipolaire, leur

¹ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 248.

² Notons que ce retard se double d'un sentiment d'exclusion de la communauté historique européenne, sentiment qui ne touche pas les pays dominés par les Empires centraux même si ceux-ci restaient aux marges des Empires. Cet élément nous semble intéressant puisque cette différence peut se ressentir au sein même de la Serbie entre la Voïvodine – ancienne province de l'Empire austro-hongrois – et le reste de la Serbie.

³ Voir « Élitisme, politique et société », pp. 27-30.

logique conflictuelle. La domination ottomane a nourri l'esprit de révolte des Serbes et donc leur culture politique conflictuelle. « Il ne faut pas oublier non plus que, pour les Serbes, pendant presque six cents ans de domination ottomane, la seule façon de conquérir des droits passait par les armes et non par la négociation - à la différence des sujets de l'Empire austro-hongrois. Il en est resté quelque chose dans la psyché collective. Cela dit, rien ne justifie qu'une partie de la population continue de penser que Radovan Karadžić* et Ratko Mladić*, les anciens chefs politique et militaire des Serbes de Bosnie, sont des héros nationaux. Un grand travail doit être fait pour assainir la conscience collective des Serbes comme des autres peuples de la région. »¹

La conquête

Le premier mythe fondateur est bien sûr celui de la bataille de *Kosovo polje* qui occupe une place centrale dans l'imaginaire serbe. Transmis sous forme orale, le récit de la bataille de Kosovo joue un rôle particulier. En effet, « à travers les poèmes épiques, le peuple a réussi non seulement à raconter sa propre histoire mais également à la préserver de l'oubli. C'est ainsi que la tradition épique exerça un rôle prépondérant dans le maintien de l'identité culturelle chez les Serbes. Pendant les siècles de domination ottomane, elle assura la continuité tant historique que spirituelle. On peut même dire que la poésie épique remplit la fonction de ce que Hegel appelle la *conscience spirituelle du peuple*, laquelle, par la suite, influencera la vie sociale, la vie religieuse, et marquera de son empreinte l'ensemble de l'être collectif. »² Le mythe de Kosovo prend principalement trois aspects. Tout d'abord, la bataille de *Kosovo polje* et la conquête ottomane de manière générale permet aux Serbes d'accéder au statut de nation céleste³. Ensuite, elle fait du courage militaire une qualité essentielle et de la trahison l'acte honni par excellence⁴. Enfin, la position géographique de la Serbie, très longtemps située aux marches de l'Empire ottoman et, surtout, l'installation des

¹ Božidar Đelić, « Serbie : un redressement difficile », *Politique internationale*, numéro 105, automne 2004.

² Sanja Bošković, « Le mythe culturel de Kosovo: entre l'histoire et la poésie », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, numéro 9, janvier 2013.

³ Voir pp. 148-149, « la Serbie "entre ciel et terre" ».

⁴ Voir Sanja Bošković, « Le mythe culturel de Kosovo: entre l'histoire et la poésie », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, *op. cit.*.

Serbes dans les confins militaires¹, ont nourri le mythe d'une Serbie dernier bastion de la chrétienté, ultime défenseur contre l'envahisseur ottoman.

La résistance

Le second mythe fondateur, c'est l'insoumission à la domination ottomane. Il s'illustre dans les *pesme* qui relatent les aventures des légendaires *haïdouks*². Ces derniers, selon les sources, sont présentés comme des bandits de grand chemin ou des résistants à l'ordre établi. Karađorđe*, chef de la première insurrection³ avait lui-même été *haïdouk*.

L'insurrection

Le dernier mythe né de cette période ottomane est celui des deux insurrections qui ont permis de mener à l'autonomie du pays. Malgré – ou peut-être à cause de – la division des Serbes face aux Ottomans (Karađorđe* sera la première victime de la lutte entre les deux dynasties⁴, lutte qui durera jusqu'en 1903), l'unité est une valeur à part entière, comme l'illustre la devise nationale⁵. Cette obsession de l'unité dans les années 90, classique chez les peuples en luttant pour l'indépendance ou les jeunes États-nations, est révélatrice de la profondeur de la crise identitaire qui agite la Serbie post-socialiste.

La mémoire de Dušan* est bien sûr célébrée mais son empire n'apparaît pas comme une référence territoriale dans la Serbie des années 90. Les mythes qui reposent sur la période qui précède l'indépendance se réfèrent donc essentiellement à la conquête et à la domination ottomanes et à la résistance à l'Empire. Or, chacune de ces trois périodes historiques peut connaître une interprétation différente. Tout d'abord, la bataille de *Kosovo*

¹ *Militärgrenze* en allemand, *krajina* en serbo-croate, une tampon créée par les Habsbourg le long de ses frontières avec l'Empire ottoman.

² Voir Georges Castellan, *Histoire des Balkans*, op. cit., p. 184. « C'est [...] le pays serbe du sud, particulièrement la Šumadja et les régions montagneuses vers le Monténégro et la Bosnie, qui fut la terre classique des *Hajduk* célébrés par les chansons populaires : les *pesme*. Ces marginaux, volontaires ou exclus des communautés villageoises, formaient des bandes de cent, deux cents, voire trois cents membres, conduites par d'anciens soldats et qui, suivant l'expression de la *pesma*, "labouraient les routes du Grand Seigneur". Ils s'attaquaient surtout aux "Turcs" – non point aux gens de guerre trop bien armés, mais aux administrateurs, cadis, trésoriers en déplacement, parfois aux *palanka* [enclos palissé dans lequel on entreposait les produits de la dîme, englobant parfois la résidence du *sipâhî*] des *sipâhî* à la campagne, et n'épargnaient ni les commerçants chrétiens ni les moines quêteurs, ni même les *knez* [chefs] de villages. Sans doute obligeaient-ils souvent les paysans à les ravitailler ou à les héberger, mais, comme le dit encore en 1804 le *hajduk* Stanoje Glavas, compagnon de Karageorge : "Le peuple et nous, ça fait deux." C'est le pullulement des *hajduk* au XVII^e siècle – essentiellement alors des déserteurs – qui créa ce climat de banditisme dans les campagnes, décrit par les voyageurs occidentaux. Ce sont également les *hajduk* que l'on trouve derrière les révoltes des pays serbes, tel le soulèvement de 1594-1595. »

³ Au début du XIX^e siècle, la lutte pour l'indépendance s'illustre par deux insurrections [*ustanak*, au pluriel *ustanci*]. La première (1804-1813) fut menée par Karađorđe et écrasée par les Turcs. La seconde (1815-1816), menée par Miloš Obrenović, déboucha sur l'autonomie de la Serbie. Cette dernière obtiendra définitivement son indépendance au Congrès de Berlin en 1878

⁴ Karađorđe est assassiné le 24 juillet 1817 sur ordre de Miloš Obrenović. Sur les deux dynasties ; voir pp. 30-31.

⁵ Voir note 3 p. 91.

polje n'opposait pas un camp chrétien et un camp ottoman homogènes¹. Ensuite, la résistance à l'Empire n'a pas été l'attitude la plus généralisée et pour la majorité de la population médiévale, la vie sous la domination d'une puissance étrangère était la règle. L'Empire ottoman, notamment par sa tolérance religieuse, n'était pas le modèle d'oppression transmis par la tradition orale. Sa domination devint néanmoins insupportable lorsque le pouvoir central ne parvint plus à s'imposer et que les chefs locaux exercèrent une tyrannie sans limites. Enfin, si les deux insurrections s'inscrivent dans une logique de conflit incontestable, elles font partie d'un mouvement généralisé de réveil national des peuples dominés par les Empires ottoman et austro-hongrois au XIX^e siècle.

Ce qui relève ici de la bipolarité tient donc plus à la (ré)interprétation historique des faits, voire à leur mythification, qu'à une réalité substantielle originale.

Le XIX^e siècle : moderniser le pays ?

Une fois l'autonomie puis l'indépendance obtenues, les Serbes doivent œuvrer à la modernisation de leur pays, ancienne province agraire située aux marches d'un empire au fonctionnement archaïque.

Selon Dubravka Stojanović*, la volonté de modernisation rencontre deux types de problèmes. D'une part, la division des élites dirigeantes rend difficile la mise en œuvre d'un plan de modernisation. « Je soutiens que, des origines de l'État moderne à nos jours, la Serbie a été perçue par ses élites comme un État non-achevé. Cela est lié à deux éléments de l'État moderne : son territoire et la mise en place de son organisation interne. Dans les deux derniers siècles de son histoire, l'État serbe a adopté onze constitutions², ce qui est un indicateur quantitatif clair de l'existence de grands dilemmes et de conflits autour de la mise en forme de ce document légal clé. Les luttes constitutionnelles constantes et les changements avaient montré les grandes divisions lorsqu'on en arrivait à la question de la voie à prendre pour

¹ « Ce qui est sûr, c'est que l'armée de Mûrad était grossie des contingents de ses vassaux chrétiens : Constantin, mais aussi des émirs musulmans, vassaux ou alliés d'Asie mineure ; manquait le Basileus qui n'était plus capable de mobiliser des troupes. En face, les armées du prince Lazar et du roi Tvrtko avaient été renforcées de contingents valaques du voïvode Mircea, et d'Albanais de Georges Balsha et de Demeter Jonima. » in Georges Castellán, *Histoire des Balkans, op. cit.*, pp. 65-66. Voir aussi le paragraphe « Le mythe de la bataille de Kosovo » dans l'ouvrage de Bashkim Iseni, *La question nationale en Europe du Sud-est, Genèse, émergence et développement de l'identité nationale albanaise au Kosovo et en Macédoine*, Peter Lang, Berne, 2008, pp. 82-85.

² Notons que la France en a compté neuf.

développer le pays. C'était une conséquence de la division entre les pro-Occidentaux et les russophiles, les Européens et les nationalistes, les démocrates et les autocrates, les modernistes et les conservateurs, les partisans du "libéral" et ceux de l'"État-nation", etc.. »¹ Mais au-delà de la difficulté d'arriver à un accord, il apparaît que les élites étaient divisées entre volonté modernisatrice et penchant conservateur : « en bloquant la modernisation, des types variés d'élites sécurisaient leur propre monopole du pouvoir, qui était dans leur propre intérêt »².

Toujours selon Dubravka Stojanovic*, la volonté de modernisation doit nécessairement s'accompagner d'une démocratisation de la vie politique et de l'organisation sociale. Or, la conception de la démocratie du parti au pouvoir au début du XX^e siècle – et dont le programme est souvent assimilé à celui de Koštunica* – est totalement opposée à celle qui domine en Occident et rend difficile la cohabitation de la modernisation et de la démocratisation. En effet, « la base de l'idéologie du Parti radical alors au pouvoir, était antimoderne, anti-individualiste, anti-urbaine et anti-européenne. C'était la combinaison d'idéaux égalitaires et de nationalisme – un mélange d'idéaux sociaux qui pourrait être rendu par le slogan "l'égalité dans la pauvreté" – et d'une conception patriarcale, organiste et essentialiste de la nation et de son identité. L'égalité sociale était vue comme le gardien de la nation, toute réforme sociale était donc comprise comme dangereuse. Toute différence était perçue comme hasardeuse, rendant ainsi cette idéologie autoritaire et fondamentalement réticente à la pluralité. »³

¹ « I argue that in the perception of its elite, from the origin of the modern state until today, Serbia has been seen as an unfinished state. This relates to both key elements of the modern state: its territory and the defined internal order. In the last two centuries of its modern history, the Serb state has adopted 11 constitutions, which is a clear quantitative indicator of the existence of great dilemmas and conflicts around the formation of that key legal document. Constant constitutional struggles and changes have demonstrated deep divisions when it came to the direction of the state's development. These were a consequence of the division into Westerners and Russophiles, Europeans and Nationalists, democrats and autocrats, modernizers and conservatives, supporters of the "liberal" and supporters of the "state of the people," and so on. » in Dubravka Stojanović, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, op. cit., p. 16, traduction de l'auteur.

² « By blocking modernization, various types of elites secured their own monopoly on power, which was in their own interest. » in Dubravka Stojanović, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, op. cit., p. 27, traduction de l'auteur.

³ « The basis of the ruling Radical Party's ideology was anti-modern, anti-individualist, anti-urban, and anti-European. It was a combination of egalitarian ideals and nationalism – a blend of social ideals that could be

Selon Dubravka Stojanović*, le processus de modernisation était donc nécessairement lié à un processus de démocratisation. La comparaison avec Koštunica* nous indique aussi que le pays est dans une situation qui présente la même opposition entre des volontés antagonistes, l'une tendant vers la modernisation et la démocratisation, l'autre représentant une tendance patriarcale et égalitariste, et une conception de la démocratie totalement différente de celle de l'Europe occidentale. Cette interprétation met l'accent sur la continuité de l'opposition entre deux forces qui restent globalement constantes tout au long du XX^e siècle. Or, d'autres lectures de l'histoire sont possibles : on peut par exemple considérer comme une rupture le changement de dynastie de 1903 puisque Pierre I^{er}* rétablit la constitution de 1888 qui établissait une monarchie constitutionnelle. La vision bipolaire de cette étape de la modernisation est donc déjà un parti pris.

Le socialisme

Malgré l'importance de la période ottomane dans la construction des mythes nationaux serbes, la période dont l'héritage est le plus prégnant en Serbie est celle de la Yougoslavie titiste.

Ljubodrag Dimić* nous décrit la formation et les critères de sélection de ceux qui étaient à la tête de la Yougoslavie titiste. « Cela signifie que le Parti, dans son être, génère des ennemis, l'ennemi est à l'extérieur et à l'intérieur. Il forme simplement une conscience, il envoie ces jeunes gens bien sélectionnés à l'université mais il les forme aussi à l'Institut des sciences sociales. Ils commencent tous à l'Institut des sciences sociales : Stevanović, Mićunović, pour qu'ils soient ensuite renvoyés de l'Université après 68. Mais ils ont la conscience de Parti. Ils ont ainsi eu comme formation cette graine qui est celle du doute, celle de l'ennemi, pas celle de l'opposant, de l'être humain. Ils ont contre eux ceux que nous pourrions définir comme les cadres du Parti. Staline dit dans une définition : "Les cadres du Parti peuvent tout". Et l'on peut faire ici une analogie très intéressante, mais je ne sais pas si cela peut être prouvé, c'est encore ainsi de nos jours dans la société yougoslave et pas seulement yougoslave mais serbe, croate... Staline dit que les cadres peuvent tout, "Envoyez-les sur le front de la lutte". Que signifie "cadre" dans l'expérience communiste yougoslave ?

determined by the slogan "equality in poverty" – and a patriarchal, organicist, and essentialist understanding of the nation and its identity. Social equality was seen as the guardian of the nation, so any social reform was perceived as dangerous. Anything different was perceived as hazardous, thereby making this ideology authoritarian and basically anti-plural. » in Dubravka Stojanović, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, op. cit., p. 28, traduction de l'auteur.

Qui sont ces gens ? Ce sont la plupart du temps des combattants, le mieux c'est qu'ils soient d'abord des combattants et c'est encore mieux s'ils ont été membres du Parti avant la guerre. [À] l'Institut historique militaire il y a seulement 44% des gens qui sont allés seulement à l'école primaire qui dure quatre ans et qui écrivent l'histoire mais ce sont des cadres du Parti. Le Parti leur donne un devoir et en général ça n'est pas important, ils travailleront fanatiquement pour le remplir. En général, leurs connaissances ne sont pas importantes, la connaissance ne fait pas l'autorité chez eux, chez eux c'est l'autorité du Parti qui existe. Chez eux, ce qui est important c'est la discipline. Ils se tuent au travail mais leurs capacités sont très limitées. Le travail investi ne correspond pas au résultat obtenu mais c'est cela les cadres du Parti, ceux qui sont là comme une couche de médiocrité entre les huiles du parti qui donnent les ordres, eux qui interprètent les ordres du Parti et, selon leur intelligence, leur formation, cette interprétation peut être juste ou déviante, vous savez, une déviance, un dogmatisme. Face à cette nouvelle génération de l'élite qui est aussi formée dans l'esprit de parti il y a ces cadres, ces cadres du Parti. La moyenne d'âge dans la structure du Parti après la guerre est de 24 ans. En 45, 24 ans, en 68, 50 ans. Ils sont pleins de force et ils ne laisseront pas le pouvoir leur échapper. Et face à eux, il y a des gauchistes qui ont aussi le virus de l'ennemi, autour d'eux et en leur sein. Et cela ouvre peut-être la porte au conflit. »¹

Deux points sont ici à retenir. D'une part, il y a eu en 1968, un conflit de générations, les jeunes diplômés cherchant à se faire une place dans la société yougoslave se sont vus privés des postes intéressants au niveau fédéral, ils se tournent alors vers les postes d'importance au

¹ « Znači Partija u svom biću generira neprijatelje, neprijatelj je spolja a neprijatelj je i unutra. I ona prosto formira jednu svest, e sada, ti mladi ljudi dobro selekcionirani koje ona šalje i na univerzitet ali ih formira i u Institutu društvenih nauka. Svi oni počinju u Institutu društvenih nauka : Stevanović, Mićunović, da bi onda u jednom trenutku se vratili na fakultet da bi posle bili izbačeni s fakulteta, posle 68-e godine, ali oni imaju partijsku svest. Oni su u načinu formiranja imali to zrno onoga što je sumnja, što je neprijatelj, što ne protivnik, ne čovek, oni naspram sebe imaju one koji možemo da definišemo kao partijske kadrove. Partijski kadrovi Staljin kaže u jednoj definiciji : „Kadrovi mogu sve“, tako se vrlo zanimljiva možda analogija, ne znam da li se može dokazati, da je to i danas tako u jugoslovenskom društvu ne samo u jugoslovenskom nego u srpskom, u hrvatskom. [...] Staljin kaže kadrovi mogu sve, šaljite ih na front borbe. Šta znači kadar u jugoslovenskom komunističkom iskustvu? Ko su ti ljudi ? To su najčešće borci, najbolje ako su prvo borci i još bolje ako su članovi Partije pre rata. [U] vojno-istorijskom institutu je 44% ljudi sa osnovnom školom od četiri godine koji pišu istoriju, znate ali oni su partijski kadrovi. Partija im [daje] zadatak i uopšte više nije važno, oni će fanatično da rade da ga ispune. Uopšte njihova znanja nisu bitna, znanje nije autoritet kod njih, kod njih postoji autoritet Partije, kod njih je bitna disciplina, oni se satiru od rada ali su njihovi kapaciteti krajnje ograničeni. Njihov uloženi rad nije adekvatan dobijenom rezultatu ali su to partijski kadrovi, ti stoje kao jedan sloj mediokriteta između partijskog vrha koji daje naređenja, njih koji tumače partijska naređenja i sad u zavisnosti od svoje inteligencije, od svog obrazovanja, ta tumačenja su ili prava ili totalne devijacije, znate, zastranjivanje, dogmatizam itd. Naspram te nove generacijske elite koja je takođe formirana u partijskom duhu stoje ovi kadrovi ti partijski kadrovi, prosečna starost partijske strukture u Jugoslaviji posle rata je 24 godine. On '45. ima 24 godine, on '68. ima 50 godina, oni su puni snage a neće da puste [moć] iz svojih ruku. A naspram njih su takođe levičari sa virusom neprijatelj a i oko sebe i u sebi, i to možda, ostavljamo otvoreno pitanje ovde, naglas razmišljam, to možda otvora prostor za sukob. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

niveau des républiques, ouvrant la porte aux futures velléités d'indépendance. D'autre part, l'ensemble de l'intelligentsia serbe des années 90 a été formée dans le système socialiste qui se fonde sur la logique de l'exclusion.

Dobrica Ćosić*, le théoricien du nationalisme des années 90, conforte cette thèse de l'omniprésence de la culture de l'ennemi en faisant dire à l'un de ses héros dans *Le temps du mal* : « J'entrai en conflit avec la devise bolchevique, à la Saint Just, de Bogdan : "Quiconque n'est pas avec nous, en tout et sans discussion, est contre nous." En conséquence, quiconque a une réflexion critique, en quoi que ce soit, à l'égard de la réalité et de la politique de la Russie soviétique, quiconque n'est pas d'accord avec le Comité central, est un ennemi intérieur, plus dangereux que l'ennemi de classe et que la police qui le persécute et le tabasse. »¹ Cette culture de l'ennemi est d'autant plus violemment attaqué par Ćosić* qu'il est lui-même ancien socialiste. Compagnon d'armes de Tito* pendant la Deuxième Guerre mondiale, Ćosić* devient dissident en 1968. Il est exclu de la Ligue des communistes après avoir critiqué la volonté décentralisatrice de Tito*. La théorie de Ćosić* est donc que ce sont les communistes au pouvoir dans l'après-guerre qui ont fait preuve d'intolérance. Les nationalistes ont seulement tenté de réparer l'injustice qui était commise envers le peuple serbe.

Vojislav Pavlović* appuie cette thèse en décrivant les figures de proue de la « *Druga Srbija* » qui ont été formées dans le modèle socialiste : « Ils n'ont pas la culture politique de dire : "Acceptez les différences". Si vous regardez la géographie des gens dont vous parlez : qui est Nebojša Popov* ? Qu'a-t-il fait dans les années 70 ? Regardez un peu les biographies et vous verrez qu'ils appartiennent à certains cercles et aussi à certaines familles, regardez l'arbre familial de Madame Vučo*. Vous allez voir que - là je suis un petit peu plus sûr de moi lorsque je parle de ça - la culture politique permettant la coexistence de différentes sensibilités politiques est une tradition qui a été coupée en 45 ; en 45, il y avait nous et les ennemis. »²

Si dans la Yougoslavie titiste, c'était l'altérité idéologique qui était réprouvée, dans les années 90 l'ennemi devient ethnique. Cette altération de la figure de l'Autre est analysée

¹ Dobrica Ćosić, *Le temps du mal*, tome I (*Le pêcheur-L'hérétique*) (1985-1990), traduit par Slobodan Despot, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990, p. 147.

² Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

par Eric Hobsbawm comme un processus classique de la transition des pays socialistes. « Dans les économies socialistes et ex-socialistes, gouvernées essentiellement, selon l'expression de Janos Kornai, par "l'économie de la pénurie"¹, l'ethnicité, comme la parenté et d'autres réseaux de réciprocité ou de soutien potentiels, recèle déjà une fonction plus concrète. Elle donne "aux membres du même groupe un poids par rapport aux autres" groupes et à leurs exigences"² concernant les rares ressources, et parallèlement définit les "autres" dont les exigences passent après les "nôtres". Quand l'ancienne société et l'ancien gouvernement d'une nation entière se désintègrent, comme dans l'ex-U.R.S.S., l'"étranger" est sans défense. "Les villes [les districts administratifs], les républiques, se barricadent contre la 'demande migratoire' ; les cartes d'alimentation locales divisent le marché en mini-économies distinctes qui "gardent leurs ressources [...] contre les étrangers"³. Dans les sociétés postcommunistes, cependant, l'identité ethnique ou nationale est avant tout un outil pour définir la communauté des innocents et identifier les coupables responsables de "nos" ennuis, surtout maintenant que les régimes communistes ne sont plus là pour servir de bouc émissaire. Comme on a pu le lire au sujet de la Tchécoslovaquie : "Le pays grouille d'altérité. Les index sont endoloris à force de montrer les Autres et les insulter"⁴. »⁵ Selon Hobsbawm, le passage de l'ennemi idéologique à l'ennemi ethnique n'est pas qu'un simple calque de la logique de l'exclusion. La force de la théorie de l'ennemi n'est pas due qu'à la formation idéologique de l'intelligentsia. C'est l'économie de pénurie qui, parallèlement à la création de réseaux de solidarité, rend l'altérité menaçante. Il nous faut bien sûr noter que l'économie yougoslave, notamment grâce à l'ouverture des frontières et à l'apport de capitaux occidentaux, était loin devant les autres économies socialistes mais le nationalisme explose néanmoins lorsqu'elle entre en crise au début des années 80⁶.

1 Janos Kornai, *The Economics of shortage*, Amsterdam-North Holland, 1980, cité par Eric Hobsbawm.

2 Katherine Verdery, essai inédit sur « Nationalism and the "Road to democracy" », p. 36, cité par Eric Hobsbawm.

3 Caroline Humphrey, « "Icebergs", barter and the mafia in provincial Russia », *Anthropology Today* 7(2), 1991, pp. 8-13, cité par Eric Hobsbawm.

⁴ Andrew Lass, cité par Katherine Verdery, *op. cit.*, p. 52, cité par Eric Hobsbawm.

⁵ Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780* (1990), traduit par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 1992, pp. 319-321.

⁶ « La Yougoslavie (22,7 millions d'habitants), depuis la mort de Tito en 1980, est dirigée par un pouvoir collégial qui a dû faire face en 1983 et 1984 à une aggravation de la crise économique accompagnée d'une contestation politique interne de plus en plus marquée. Le plan de stabilisation adopté en juillet 1983 n'a pas donné les résultats attendus et la situation économique s'est empirée. L'inflation a atteint 58,4% en 1983 et le gouvernement a dû geler les prix le 24 décembre. Le chômage s'est accru, touchant plus de 900 000 travailleurs, dont 75% de jeunes de moins de 25 ans. Les exportations n'ont pu compenser les importations, et la balance commerciale est restée déficitaire. De difficiles négociations ont été menées avec les principaux créanciers de ce pays fortement endetté : le FMI, seize États occidentaux et près de cinq cents banques, permettant un rééchelonnement de la dette, estimée à 21 milliards de dollars à la fin de 1983. Le FMI a posé un certain nombre

Le socialisme a donc creusé le lit du discours bipolaire des intellectuels serbes. D'une part, par le biais de leur formation intellectuelle dans des institutions socialistes habitées par la culture de l'ennemi. D'autre part, selon l'analyse d'Hobsbawm, parce que la situation de crise économique crée les conditions de réseaux de solidarité qui génèrent en négatif une exclusion accentuée de l'Autre. L'ennemi idéologique, après la fin du socialisme, se mue en ennemi ethnique.

L'histoire serbe ne permet donc pas de conclure à une bipolarité réelle. Certes, la domination ottomane a marqué les mentalités en générant une attitude de soumission et de méfiance vis-à-vis de l'État, pouvant créer une fracture entre les élites et le reste de la population. Cette opposition particulière est cependant généralisée et la crise de confiance dans les élites est loin de ne toucher que les pays ayant subi une domination étrangère. La résistance à l'Empire ottoman peut paraître une piste plus féconde pour rendre compte de la culture politique conflictuelle des Serbes. Ses trois grandes facettes, la bataille de *Kosovo polje*, la légende des haïdouks et la libération, sont des mythes nationaux dont l'analyse historique ne permet pas de conclure à l'existence d'une bipolarité. De la même manière, l'analyse de la modernisation du pays peut être interprétée d'une manière beaucoup moins manichéenne.

L'histoire serbe ne présente donc pas, du moins pas plus que celle d'autres pays, un caractère bipolaire incontestable. La question n'est donc pas de chercher la racine de la bipolarité de la société mais celle de la bipolarité du discours sur l'histoire. Nous pourrions démontrer de la même manière pour l'ensemble des catégories présentées en première partie que l'analyse bipolaire est un parti pris. La question qui se pose alors de manière précise est celle de l'origine de la bipolarité généralisée du discours intellectuel serbe. Nous avons vu que le socialisme pouvait être, de par son idéologie, un premier facteur d'explication. La logique de l'ennemi, intérieur et extérieur, marque l'ensemble des têtes pensantes formées dans les institutions socialistes. Cette logique demeure dans les années 90, l'ennemi prenant alors la figure de l'Autre ethnique. Nous allons à présent voir si le nationalisme peut être considéré comme une des sources où s'abreuve la pensée bipolaire.

de conditions, que le gouvernement n'a pas entièrement acceptées, comme la levée du blocage des prix, la hausse du taux d'intérêt, etc.. » in Thierry Paquot, *L'état du monde 1984*, La Découverte, Paris, 1984.

LE NATIONALISME

L'héritage intellectuel de la période socialiste pouvait être un premier facteur d'explication de la bipolarité du discours des intellectuels serbes. Dans les années 90, le nationalisme domine la scène intellectuelle serbe. Dans sa volonté d'établir l'État-nation des Serbes, il charrie le rejet de l'Autre – en particulier l'Autre au cœur de la Yougoslavie – qui est vécu comme une menace. Le discours du nationalisme consiste alors à le déshumaniser afin de pouvoir rendre sa destruction envisageable. Les Serbes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine gardent en mémoire les massacres des Oustachis d'Ante Pavelić* et ceux du Kosovo, minoritaires, se sentent menacés par la majorité albanaise. Ces sentiments d'insécurité sont faciles à instrumentaliser en temps de crise par des dirigeants en quête de soutien populaire. C'est la logique d'exclusion propre à la pensée bipolaire à l'œuvre dans ce second nationalisme qui nous intéresse ici : l'omniprésence du nationalisme à partir du milieu des années 80 a-t-elle pu, par contamination, influencer sur le discours des intellectuels qui n'appartenaient pas à cette obédience ? Avant toute chose, nous précisons le sens dans lequel nous entendons nationalisme. Nous verrons tout d'abord succinctement l'histoire du nationalisme dans les Balkans. Nous nous attarderons ensuite sur les caractéristiques particulières du nationalisme serbe et le rapport qu'entretiennent guerre et nationalisme. Nous étudierons enfin de manière plus théorique les fausses interprétations qui ont pu être faites du nationalisme et enfin sur la manière dont il déforme la réalité en adoptant une grille de lecture simplificatrice de cette dernière.

Les nationalismes

Avant toute chose, il nous faut préciser le sens du mot nationalisme¹.

D'une part, parce que deux définitions de la « nation » s'opposent : la conception allemande de la nation héritée de Théodore Mommsen, fondée sur l'appartenance ethnique et des critères objectifs (langue, religion, culture) et l'approche française conceptualisée par Ernest Renan, fondée sur le vouloir-vivre ensemble. Les peuples balkaniques se reconnaissent dans la première définition² : « On connaît la célèbre formule de Renan selon

¹ Pour un exposé approfondi sur cette question voir Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, op. cit., chapitre 3 « Nationalisme et nationalités : faits et principes », pp. 46-66.

² En témoigne le proverbe serbe « *Krv nije voda* [Le sang n'est pas de l'eau] » qui souligne l'importance de la filiation dans la transmission de la nationalité. Herzfeld souligne que « l'utilité de la métaphore du sang réside en grande partie dans la défense de l'intimité culturelle. Si l'on n'est pas né de cette nation, ainsi le veut l'argument, on n'a pas la possibilité de comprendre la culture nationale, et on peut constituer le danger de lui

qui la nation se définit par “la volonté de vivre ensemble” (Lettre à Moritz Carrière du 28 mars 1888, in Renan 1922 : 233). On la cite généralement comme caractéristique de la conception “civique”. En revanche, elle est valable également pour le type dit “ethnique”. Ce sont les peuples relevant de ce second modèle [la conception ethnique de la nation] qui revendiquent le plus bruyamment cette volonté : “L’unification ou la mort” (*Ujedinjene ili smrt*, nom d’un mouvement serbe au début du XX^e siècle), “Unité” (*Enosis*, slogan chypriote grec pour la réunification à la Grèce), etc.. [...] La devise française donne l’unité comme un acquis à conserver (“indivisible”), les slogans balkaniques comme un idéal à conquérir (“unification”). Le problème est celui du rapport entre la nation et l’État. Pour les Français, cet État est déjà donné, pour les Européens du Centre et de l’Est, il est à construire. Nous retiendrons cette “volonté de vivre ensemble” comme première et provisoire esquisse de la définition de *toute* nation. »¹

D’autre part, parce que le nationalisme peut lui aussi recouvrir différentes réalités. Selon Gellner, la nation ne préexiste pas à l’État que les nationalistes appellent de leurs vœux : « en général, c’est au nom d’une culture populaire putative que le nationalisme entame sa conquête. Il tire ses symboles de vigueur, de santé, de pureté, de la vie que mènent les paysans, le *Volk*, le *narod*. Il y a [cependant] une part de vérité dans cette présentation que le nationalisme fait de lui-même quand le *narod* ou le *Volk* est gouverné par la bureaucratie d’une haute culture étrangère. »² Ce « nationalisme archétypique, celui que l’on dira *du XIX^e siècle*, même s’il est prolongé jusqu’au siècle suivant, jusqu’à la consolidation de la société industrielle » s’oppose au « *second nationalisme* »³. Celui-ci renvoie aux « nationalismes qui se sont mis en action dans la dernière partie du XX^e siècle, bouleversant les frontières “internationales” (en fait, les multipliant) en Europe centrale et orientale – l’exemple le plus spectaculaire, mais non le seul, étant fourni par le dépeçage de la Yougoslavie – et remettant en cause le principe de certains États occidentaux – la Belgique constituant le cas extrême »⁴.

Le nationalisme renvoie donc, dans la Serbie des années 90, au « second nationalisme » et repose sur une définition ethnique de la nation.

attribuer différents traits qui sont en réalité totalement étrangers. » in Michael Herzfeld, *L’intimité culturelle, Poétique sociale dans l’État nation*, op. cit., p. 250.

¹ Paul Garde, *Le discours balkanique, Des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004, p. 40.

² Ernest Gellner, *Nations et nationalisme* (1983), traduit par Bénédicte Pineau, Paris, Payot & Rivages, 1999, pp. 88-89.

³ Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, op. cit., p. 61.

⁴ *Idem*.

Histoire du nationalisme balkanique

Avant de développer l'hypothèse selon laquelle le nationalisme pourrait être une des origines de la bipolarité du discours des intellectuels serbes, nous pensons qu'il est nécessaire de faire l'analyse de la place particulière qu'occupe le nationalisme *lato sensu* dans les Balkans. À l'origine lutte des peuples sous dominations ottomane et austro-hongroise pour parvenir à leur indépendance, le nationalisme prend un tout autre visage dans les années 90. Afin de pouvoir appréhender de manière globale la réinterprétation des combats pour la libération nationale qui a eu lieu dans les années 90, nous commencerons tout d'abord par dépeindre les enjeux du nationalisme du XIX^e siècle dans les Balkans.

Le nationalisme : bases théoriques

Au XIX^e siècle, deux conceptions de la nationalité¹ se font face : la vision austro-marxiste et l'ethnonationalisme².

La victoire de la seconde sera consacrée par l'adoption du *principe des nationalités* dans les traités mettant fin à la Première Guerre mondiale. Il « repose sur le postulat de la nationalité comme *essence*. »³ Ce principe implique par ailleurs l'adéquation d'un peuple et d'un territoire avec lequel vont devoir composer les diplomates chargés du tracé des frontières au sortir de la Grande Guerre. Si ce principe s'associe au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il n'en reste pas moins le résultat d'un choix arbitraire et non un principe transcendant.

En effet, il s'oppose, encore au début du XX^e siècle, à la conception austro-marxiste de la nationalité. Développée par Bauer⁴, cette dernière repose sur deux idées-clés. D'une part, la nation y est déterritorialisée, d'autre part l'appartenance est affaire de choix, d'adhésion et non de déterminisme. Cette double assertion pointe du doigt la contradiction inhérente au *principe des nationalités* : il est intrinsèquement lié au principe de la démocratie, l'appartenance à une ethnie ne peut donc être imposée mais doit procéder de l'individu lui-même, mais l'ethnie étant une essence elle ne peut varier, l'appartenance proclamée ne pourra donc changer avec le temps.

¹ Voir Jean.-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, op. cit., p. 65.

² Voir Jean.-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, op. cit., pp. 87-90.

³ Voir Jean.-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, op. cit., p. 88.

⁴ Otto Bauer, *La question des nationalités et la social-démocratie*, [Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie] (1907), Études et documents internationales, Arcantère/Guérin, Paris/Montréal, 1987. Voir aussi Georges Haupt, Georges Michel Lowy et Claudie Weill, *Les marxistes et la question nationale 1848-1914 : études et textes*, Paris, Maspero, 1974.

L'importance de l'opposition entre ces deux conceptions de la nationalité et la victoire de la conception ethnique de la nation va se ressentir tout au long du XX^e siècle. Trois aspects nous semblent particulièrement marquants : l'impossibilité à tracer des frontières qui appliquent strictement le *principe des nationalités* ; l'existence de minorités nationales comme conséquence logique de cette aporie, exacerbée dans les Balkans au vu de l'imbrication des différents peuples issus des deux Empires ; enfin l'incompatibilité de plus en plus évidente entre ethnonationalisme et démocratie dans les pays balkaniques et notamment en ex-Yougoslavie.

La chute des Empires ottoman et austro-hongrois et la nécessité d'appliquer le *principe des nationalités* énoncé dans les Quatorze points de Wilson sont au principe de la rédaction des traités de paix qui closent la Grande Guerre. Néanmoins, d'autres données concourent au tracé des frontières, notamment les promesses faites par les puissances de la Triple Entente afin d'obtenir des alliances. De plus, la volonté de récompenser les pays alliés fait du tracé des frontières dans les Balkans une expression évidente d'une paix des vainqueurs. Ces deux données vont faire des frontières européennes l'enjeu de multiples volontés de revanche, d'irrédentismes qui feront le lit du nationalisme de l'entre-deux-guerres en particulier en Italie sur le thème de la victoire volée. Les foyers d'irrédentisme, s'ils ne sont pas l'apanage des Balkans, se retrouvent de manière saisissante dans cette région soumise pendant des siècles à des conflits qui ont favorisé les mouvements de populations et le brassage ethnique. De plus, l'ouverture de l'Empire ottoman sur le plan confessionnel a attiré de nombreux immigrés, en particulier la communauté juive séfarade chassée d'Espagne en 1492. Les oppositions portent entre autres sur Fiume, la Bessarabie, la Transylvanie, Corfou, la Thrace.

Le tracé des frontières, même s'il n'est pas contesté, fait apparaître une multitude de minorités nationales qui s'intègrent plus ou moins bien, ou plutôt que l'on essaye d'intégrer de manière plus ou moins violente. Le *principe des nationalités* porte en germe l'apparition d'une multitude de minorités nationales dans les Balkans. L'adéquation entre nation et territoire ne peut être réalisée dans des régions où cohabitent de multiples nationalités, sans oublier les peuples qui ne peuvent revendiquer de territoire, notamment Juifs et Roms. Le principe démocratique, intrinsèquement lié à celui des nationalités, fait de ces minorités nationales des citoyens dont les candidats sont destinés à être battus lors des élections.

C'est ce même type de problématique qui réapparaîtra au moment de la dissolution de la Yougoslavie dans les années 90.

La Yougoslavie titiste et la question nationale

Le principe des nationalités porte donc en son sein une contradiction structurelle. Il nécessite la démocratie et, paradoxalement, il porte en lui des éléments mortifères pour cette dernière. Un État construit sur ce principe aura de grandes difficultés à établir une communauté de citoyens. En témoigne l’embarras de la Yougoslavie titiste à trancher, lors même de l’établissement de la première constitution de 1946¹, entre communauté de nations et État citoyen. Comment composer avec les nombreux peuples qui forment la population de la Yougoslavie ? L’établissement de la différence entre nation (*narod*) et nationalité (*narodnost*) engendrera des tensions dès les années 60 et les révisions constitutionnelles à venir donneront une importance croissante à ce problème (notamment avec la création de la catégorie des *Musulmans* et l’adoption de la constitution de 1974 qui répond en particulier aux attentes des Albanais du Kosovo). Dans son exacerbation ultime, le principe des nationalités engendre une configuration dans laquelle le but devient de ne pas être minoritaire au sein de son propre pays. La réaction des Serbes de Croatie au moment de la déclaration d’indépendance peut ainsi être envisagée sous l’angle de la crainte de devenir minoritaire au sein de l’État croate. La simple dénomination des États prend alors des dimensions déterminantes : la Croatie est-elle l’État des Croates ou l’État croate ? La question avait déjà fait débat lors de l’adoption de la constitution croate de 1974. L’ethnonationalisme, par l’émergence structurelle de minorités nationales qu’il entraîne, porte en lui le germe d’une citoyenneté de seconde zone, ce type de définition de la nationalité porte donc en son sein, déjà sur le plan théorique, des contradictions structurelles.

La crise yougoslave

L’éclatement de la Yougoslavie remet au premier plan ces questions de tracé des frontières. La crise des années 80 était déjà née avec la revendication des Albanais du Kosovo de passer du statut de province autonome à celui de République. Lorsque les revendications arrivent à un point de non retour et que la séparation semble inévitable, la question serbe² revient sur le devant de la scène. C’est cette dernière qui va tendre les relations inter-républiques jusqu’à déboucher sur un conflit sanglant. La Yougoslavie socialiste vivant ses dernières heures, l’identité yougoslave et socialiste brillant de ses derniers feux, la nouvelle identité va être ethnique. « Nationalisme ou ethnicité – pour citer Miroslav Hroch au sujet de l’Europe centrale contemporaine – sont “un substitut de facteurs d’intégration dans une

¹ Voir le paragraphe « La question nationale » in Laëtitia Delamare, « Le communisme modèle de religion séculière : la Yougoslavie titiste entre héritage stalinien et création originale », *Balkanologie, op. cit.*

² *Srpsko pitanje*.

société qui se désintègre. Quand la société échoue, la nation paraît être l'ultime garantie" »¹. Le défi des nationalistes serbes va être de redéfinir la particularité d'un peuple qui a vécu pendant soixante-treize ans dans un État fédéral et interethnique, où l'Autre parle la même langue, a la même culture. Cette reconstruction d'une identité serbe idiosyncrasique peut paraître artificielle, « néanmoins, on ne peut nier la force des sentiments qui conduisent des groupes de "nous" à se donner à eux-mêmes une identité "ethnique"/linguistique contre des "eux" étrangers et menaçants »².

Le nationalisme, tel qu'il apparaît dans les années 90, possède donc dans les Balkans une profondeur historique particulière. Lorsque la structure fédérale de la Yougoslavie semble définitivement perdue, la redéfinition identitaire prendra la voie la plus évidente, celle de l'ethnie, et la construction idéologique celle de l'ethnonationalisme. Celui-ci n'est pas, comme il a souvent été décrit, la simple résurgence de revendications réprimées par le titisme. Ce dernier a, à sa manière, creusé le lit des national-communismes.

Les fausses conceptions du nationalisme

Cette fausse interprétation des racines du nationalisme est généralisée et les théoriciens de cette idéologie doivent rappeler que « le nationalisme *n'est pas* le réveil d'une force ancienne, latente qui sommeille, bien que ce soit ainsi qu'il se présente. C'est, en réalité, la conséquence d'une nouvelle forme d'organisation sociale fondée sur de hautes cultures dépendantes de l'éducation et profondément intériorisées dont chacune reçoit une protection de son État. Le nationalisme se sert des cultures préexistantes qu'il transforme généralement, au cours du processus. Mais il lui est pratiquement impossible de toutes les utiliser car elles sont trop nombreuses. Un État moderne fondé sur une haute culture ne peut être viable s'il descend en dessous d'une dimension minimale (à moins qu'il ne se comporte en parasite à l'égard de ses voisins) ; il n'y a de place sur terre que pour un nombre limité d'États de ce genre. »³ Ce constat, qui valait pour le nationalisme du XIX^e lorsqu'il tentait d'invoquer l'héritage des États médiévaux, est valable pour le « second nationalisme » lorsqu'il se réfère aux guerres de libération nationales. « Inutile de souligner que Hroch insiste sur le fait que le réveil apparent de vieilles agitations nationales dans l'Est de l'Europe centrale n'est pas (en règle générale) la continuation d'une ancienne tradition nationaliste, mais une sorte de tradition réinventée, une "illusion de la reprise". "Comme, par exemple, au

¹ Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, op. cit., p. 319.

² Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, op. cit., pp. 313-314

³ Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, op. cit., p. 75.

XIX^e siècle, les patriotes tchèques revêtaient les tenues des combattants hussites, aujourd'hui, les patriotes de mouvements nationaux contemporains en Europe de l'Est revêtent celles des patriotes du XIX^e siècle" »¹ Le nationalisme du XIX^e siècle, à visée émancipatrice et fédératrice (réunir les Serbes, voire les Slaves du Sud selon les courants, dans un seul État) n'a rien à voir avec le nationalisme de la fin du XX^e siècle à vocation séparatrice et épuratrice (un État national où vivrait une majorité de Serbes).

Les médias occidentaux ont répandu l'idée reçue selon laquelle les Balkans et en particulier l'ex-Yougoslavie seraient une région par essence prédisposée à la résurgence des nationalismes. Ainsi « la "balkanisation" est [...] entrée dans le vocabulaire des journalistes et des hommes politiques à la fin de la Première Guerre mondiale, quand le démembrement des Empires austro-hongrois et russe en une multitude de petits États leur a rappelé la sortie des pays balkaniques de l'Empire ottoman, commencée beaucoup plus tôt »². Les Balkans seraient voués à la séparation dans la violence, aux massacres et aux combats fratricides. Or, comme l'écrit Gellner, « il n'est pas inintéressant de dresser une liste brève, sans doute incomplète, des théories erronées du nationalisme. [...] [Par exemple celle des] dieux obscurs : le nationalisme est la réémergence des forces ataviques du sang et du territoire. Les partisans du nationalisme et leurs détracteurs partagent souvent cette opinion. Les premiers considèrent que ces forces obscures mais profondes donnent tout son sens à la vie, les seconds qu'elles sont une régression barbare. En fait, pendant la période nationaliste, les hommes ne sont ni meilleurs ni pires que ceux des autres périodes. Il y a même quelques minces indices qui démontrent qu'ils sont meilleurs. Leurs crimes valent bien ceux commis à d'autres époques. On les remarque d'autant plus qu'ils sont devenus précisément plus odieux, et qu'ils sont perpétrés avec des moyens techniques plus puissants »³. Cette analyse vaut également pour le « second nationalisme »

Étant désormais averti des écueils qu'il nous faut éviter lors de notre appréhension du nationalisme dans son ensemble, penchons-nous à présent sur les particularités du nationalisme serbe.

¹ Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, op. it., note 1 page 319, analysant Miroslav Hroch, « Nationale Bewegungen früher und heute. Ein europäischer Vergleich » (article inédit de 1991), p. 14.

² Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 64.

³ Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, op. it., pp. 183-184.

Le nationalisme serbe

Le nationalisme est le plus souvent décrit comme la cause de la fin de la Yougoslavie. « Au X^e Congrès de la Ligue des communistes de Serbie, tenu à Belgrade du 26 au 28 mai 1986, Ivan Stambolić*, jusque-là président du Comité central de la Ligue des communistes de Serbie, souligna dans son discours que "le front des forces politiques unies autour de la question du nationalisme" s'élargissait en Serbie. Désirant mettre à profit les difficultés économiques de la Serbie, ces forces proclamèrent les communistes "traîtres à la nation". Selon Stambolić*, l'éventail idéologique de ce "front des forces politiques" était très large, allant de la droite à la gauche : c'était là les vestiges de la classe bourgeoise, des partisans du Komintern, des anarchistes et libéraux, des étatistes et "autres éléments qui avaient rejeté à d'autres époques le temps et la marche de la révolution. (...) C'est un fait, depuis longtemps évident, et particulièrement actuel aujourd'hui, que le nationalisme, à la fois comme idéologie et comme action politique, est la carte jouée par toutes les forces qui voudraient détruire la Yougoslavie, aliéner son indépendance et supprimer l'autogestion socialiste"¹. »² Là où cette présentation trouve sa pierre d'achoppement, c'est lorsque le pouvoir qui reste en place en Serbie jusqu'en 2000 est un pouvoir socialiste, Milošević* est en effet un bon élève de l'école titiste. Les années 90 en Serbie ne marquent pas une rupture mais une continuité du pouvoir en place. Il conserve en effet les mêmes dirigeants à la tête de l'État après la fin du Parti unique. Vladimir Goati* note d'ailleurs que « l'ignorance de l'opposition par le parti au pouvoir pendant la période de la transition en Serbie présentait un fort contraste avec ce qui s'était passé dans la plupart des pays post-communistes d'Europe centrale et orientale, où les constitutions et les lois politiques de premier plan, surtout les lois électorales, ont été adoptées par un consensus atteint par les partis de la majorité et de l'opposition au cours de discussions autour de "tables rondes" »³.

¹ *Actes du X^e Congrès de la LCS*, 1986, p. 28, cité par Marija Obradović.

² Obradović Marija, « Le parti au pouvoir : idéologie et technique de la domination », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave* (1996), *op. cit.*, p. 278.

³ « The ignoring of the opposition by the ruling part during the period of transition in Serbia was in stark contrast to what happened in most other post-communist countries in Central and Eastern Europe, where the constitutions and key political laws, above electoral laws were adopted by consensus reached between the ruling and opposition parties in "round table" discussions. » in Vladimir Goati, « Peculiarities of the Serbian Political Scene [Les particularités de la scène politique serbe] », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of*

Nous n'assistons donc pas à une rupture mais bien à une continuité. Le nationalisme est d'ailleurs décrit comme tendant structurellement à l'immobilisme non seulement du pouvoir mais aussi de la société : « le nationalisme grand-serbe n'est pas seulement anti-démocratique en soi. Il est également rétrograde, conservateur et archaïque. En tant que tel, il apparaît comme une réponse aux perspectives de développement de la société serbe : nationalisme ou modernisation. Il aspire tout entier à empêcher toute possibilité de modernisme sur ce sol »¹. Cette tentation de l'inertie l'amène à reprendre le même type de structure autoritaire que le socialisme. « Le type autoritaire de personnalité dominant dans le système du socialisme réel avait un profil psycho-sociologique propice à l'identification nationaliste au cours de l'ère post-communiste de la société yougoslave. En tant qu'identité exclusive, le nationalisme fait son apparition lorsque la sécurité de l'individu est menacée. L'insécurité personnelle est alors compensée par la grandeur de sa propre nation. L'annonce, vers la fin des années 80, de changements en Yougoslavie, notamment ceux relatifs à la propriété, renforça ce sentiment d'insécurité et la résistance aux réformes qui caractérisait déjà la structure de la conscience sociale d'une grande partie de la population, en particulier dans la couche sociale "hybride" (ouvriers/paysans), c'est-à-dire "la population périphérique" des grandes villes. »² La transformation de la structure sociologique et de la société yougoslave s'est faite – comme dans tous les pays socialistes – à marche forcée. La rapidité de la transformation n'a pas permis l'assimilation progressive des populations rurales à la vie citadine, nourrissant le sentiment d'insécurité de ces dernières. Germaine Tillion explique ainsi que « le nouveau transplanté ne devient pas du jour au lendemain un citoyen libéral, cultivé, capable d'assumer un individualisme, et la ville va dès lors lui faire subir une série d'offenses. Réelles ou imaginaires, elles le blesseront dans ce que sa personnalité a de plus essentiel, de plus intime, de plus profond. »³ Ce sont ces nouveaux arrivants qui sont les plus fragiles car ils se situent dans un *no man's land* civilisationnel.

Parliamentarism: The case of Serbia in the early nineties, op. cit., p. 12, traduction de l'auteur. Sur les « tables rondes », voir note 2 p. 64.

¹ Slobodan Inić, « Nous sommes tombés bien bas », *Une autre Serbie*, p. 104.

² Marija Obradović, « Le parti au pouvoir : idéologie et technique de la domination », *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 291.

³ Germaine Tillion, *Le harem et les cousins* (1966), Paris, Éditions du seuil, collection Points essais, 1982, p. 189.

« Entre les deux sociétés opposées, malgré leurs différences, s'étendaient et s'étendent encore les zones de contact. Là s'imposent ensemble les nécessités de l'une (la vie urbaine) et les exigences de l'autre (la tribu). Ce sera dans ces zones intermédiaires que se produiront les plus grands dégâts : pas dans la société endogame traditionnelle, celle où l'on se marie *réellement* entre cousins, pas dans la société citadine intellectuelle où la notion de "personne humaine" a pris de la consistance, mais sur tous les échelons entre ces deux paliers. »¹ Cette catégorie intermédiaire est particulièrement importante en Yougoslavie. Comme dans tous les pays socialistes, le rapport à la paysannerie est teinté de méfiance et la modernisation à marche forcée a profondément traumatisé les campagnes. « Naturellement les villes ne pouvaient assimiler rapidement les nouveaux venus qui ont commencé à dicter leur propre culture. De ce fait, la tradition urbaine pour ces derniers est assez récente. Le passage d'une société agricole à une société industrielle était révolutionnaire : des masses d'origine rurale pénétraient dans toutes les autres couches sociales, notamment dans la classe ouvrière, lui apportant un mode de vie particulier, et des valeurs propres (conservatisme, refus du modernisme mais pas de la technologie). Les effets de l'industrialisation accélérée, d'une part, et le statut social plutôt défavorable des paysans [...] d'autre part ont donné naissance à une catégorie spécifique au sein de la classe ouvrière yougoslave. Née de l'industrialisation forcée, la catégorie ouvriers-paysans, connue dans la littérature sociologique yougoslave sous le nom de "polutani" ("rurbains"), désigne ceux qui ont gardé leur terre mais travaillent dans l'industrie. »² C'est cette part de la population qui est la plus fragilisée dans la crise yougoslave et donc la plus encline à la crispation identitaire.

L'on pourrait croire que l'introduction d'élections libres puis la chute de Milošević* marquent la fin de ce nationalisme endémique. Mladen Lazić*, s'appuyant sur des études sociologiques, soutient qu'il n'en est rien. « Il y a une tendance négative : c'est un nationalisme qui est constant. Il ne diminue pas, il est resté constant des années 80 à nos jours. Il a été constant parce que le problème national a existé pendant toutes ces années. Il a commencé à se développer à la fin des années 80 avec ces problèmes en ex-Yougoslavie. Il a été entretenu jusqu'à maintenant par les guerres civiles, le Kosovo. Aussi longtemps que le problème du Kosovo ne sera pas résolu, nous aurons toujours ce genre de nationalisme. Ce n'est pas nécessaire mais c'est logique parce que le Kosovo a toujours été instrumentalisé par certains partis politiques. Dès que

¹ Germaine Tillon, *Le harem et les cousins*, op. cit., p. 192.

² Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, op. cit., pp.35-36.

vous avez cette compétition politique, ils choisiront des thématiques qui peuvent mobiliser la population et ils gonfleront ces sentiments aussi longtemps que cela leur est utile. Il y a donc quelque chose qui est relativement constant, ça monte puis ça retombe mais dans des proportions vraiment minimes et ça n'a jamais été majoritaire. Lorsque je dis que c'est un nationalisme constant, cela ne signifie pas que c'est l'orientation majoritaire de la population. Je veux dire une orientation fortement nationaliste qui est caractéristique d'une minorité. Cela a toujours représenté moins de vingt pour cent de la population. Parmi les couches diplômées de la population, dans les élites politique et économique, cela a toujours été un sentiment minoritaire. Une formation universitaire signifie donc un nationalisme à un niveau relativement bas, plus bas que dans bien d'autres pays comme la France par exemple. Pourquoi ? Parce que, lorsque le nationalisme est élevé dans la population générale, l'élite culturelle est moins nationaliste, c'est une sorte de réaction envers le nationalisme majoritaire. Le nationalisme a donc toujours été faible parmi les universitaires. Mais il a été relativement fort dans trois groupes : la population agricole, les personnes peu diplômées et le troisième âge. Donc si vous êtes un vieux paysan avec peu de diplômes, vous allez certainement voter pour les radicaux. Si vous êtes un jeune intellectuel citadin, vous voterez pour le Parti démocrate*. Il y a une corrélation statistique très forte entre ces deux choses. »¹

¹ « There is one negative trend, this is nationalism which is constant. It hasn't been decreasing but it has been constant since late eighties to these days. It has been constant because national problem has been existed all these years. It has been starting to develop in late eighties with these problems in former Yugoslavia. It has been supported until now by civil wars, Kosovo. As long as Kosovo is not solved, we will necessarily have this kind of nationalism. It's not necessary but it's logical that it's here because it has always been instrumentalized by some political parties. Whenever you have this political competition, they would choose topics that can mobilize population and they will inflate these feelings as long as they think it's useful for them. So this is something which is relatively constant, it goes up and down but not in really small proportions and it's has never been the majority. When I say constant nationalism, it doesn't mean that it's the majority orientation of all the population. I mean strongly nationalist orientation is characteristic of minority. It has always been less than 20% of the population. Also among the people with university education and among political and economic elites, it has been minority feeling. So university education means that nationalism is at relatively low level, much lower than probably in France or in some other countries. Why? Because when it's high in general population, the cultural elite then is less nationalist: it's kind of a reaction toward the majority nationalism. So among the people with university education it has always been low. But it has been relatively high in three groups: peasant population, population with a low level of education and elder people. So if you're an old peasant with low education you will vote for the Radicals for sure. If you're a young intellectual living in the city you will vote for the democratic party. This is the very strong statistically correlation between these two things. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

Cette stabilité du nationalisme peut s'expliquer par sa nature particulière. Selon Vesna Pešić*, il ne s'agit pas d'une simple revendication territoriale mais d'une caractéristique identitaire. « Cette réaction, qui est devenue partie intégrante de l'identité de certaines nations, porte le nom de nationalisme "de ressentiment". "Le ressentiment fait référence à l'état psychologique créé par l'envie et la haine refoulées (envie existentielle), ainsi que par l'impossibilité de les exprimer et de les évacuer...". Cette envie, née de la comparaison défavorable avec l'Europe occidentale, s'est manifestée sous la forme d'une contradiction caractéristique. On est contraint d'emprunter les valeurs occidentales, mais on le fait avec une telle réticence qu'on y incorpore sa propre identité, prémoderne, qui est opposée à celle de l'Europe. L'anti-européanisme est un élément essentiel du nationalisme de ressentiment. [...] Le ressentiment, de même que le nationalisme fondé sur lui, a pratiquement représenté les mécanismes de formation d'une *menace extérieure*. Or, sans une menace extérieure convaincante, la guerre ne peut pas commencer. »¹

Le nationalisme serbe, loin de présenter une rupture avec le socialisme, en reprend la structure. Il se fonde sur la même base autoritaire. De manière générale, « il n'y a aucun doute que la mise en place d'un système multipartite et du parlementarisme en Serbie en 1990 a représenté un changement démocratique radical, mais une majorité écrasante des partis nouvellement formés étaient, sous certains aspects, très semblables au parti communiste autoritaire de l'ère du Parti unique »². Deux aspects psychologiques de la société serbe peuvent expliquer cette tendance : d'une part, la crispation d'une société qui se sent en danger, d'autre part, le complexe d'infériorité d'une société traitée – ou s'estimant comme telle – avec condescendance par l'Occident. Le changement essentiel porte sur la nature de l'identité qui ne s'exprime plus en termes marxistes mais en termes ethniques. La figure de l'Autre n'est plus celle de l'Autre idéologique mais de l'Autre ethnique. Toute la manipulation nationaliste va consister à faire de cet Autre, en l'occurrence de ces autres

¹ Pešić Vesna, « La guerre pour les États nationaux », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., pp. 35-36.

² « There is no doubt that the legalisation of a multiparty system and parliamentarism in Serbia in 1990 represented a radical democratic change, but the overwhelming majority of Serbia's newly-formed political parties were very similar in some respects to the authoritarian communist party of the one-party era. » in Ljiljana J. Bačević, « The Media and Elections [Médias et élections] », Vladimir Goati (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism: The case of Serbia in the early nineties*, op. cit., p. 200.

peuples yougoslaves, le nouvel ennemi, ennemi suffisamment menaçant pour que la seule échappatoire possible soit son élimination, c'est-à-dire l'option du conflit armé.

Guerre et nationalisme

Cette transition d'un discours idéologique à un discours ethnique n'est pas l'apanage des Balkans comme le soulignent Rogers Brubaker et David D. Laitin : « Des années cinquante au début des années 80, la meilleure manière de mobiliser des ressources – argent, armes, soutien politique et logistique – pour les opposants aux régimes en place ayant recours à la violence était de modéliser leur opposition aux tenants du pouvoir dans le langage de la grande confrontation idéologique entre le capitalisme et le communisme. Les tenants du pouvoir mobilisaient les ressources de la même manière. Aujourd'hui, ces avantages à modéliser les conflits en grands termes idéologiques ont disparu. Même sans les avantages positifs directs à modéliser les conflits en termes ethniques, cela a mené à une ethnicisation marquée des compétitions violentes entre tenants et challengers du pouvoir alors que la plupart des modèles non-ethniques pour de telles compétitions étaient devenus moins plausibles et moins avantageux »¹. Si cette analyse porte sur la prise de pouvoir au sein d'un même État, elle reste valable dans le cas de la Yougoslavie si l'on lit le conflit yougoslave dans la perspective de pouvoirs montants au niveau des Républiques qui cherchent à s'opposer à un pouvoir fédéral et central dominateur assimilé au pouvoir serbe.

Le discours nationaliste va être utilisé pour légitimer la guerre. Dans le cas de la Serbie, cela s'inscrit dans une longue tradition militaire, le peuple serbe est d'ailleurs convaincu « d'avoir perdu dans la paix ce qu'il avait gagné dans la guerre »². De la bataille de Kosovo à la Première Guerre mondiale en passant par les guerres de libération nationale, « l'héroïque petite nation serbe »³ a une longue tradition

¹ « From the 1950s through the early 1980s, violence-wielding opponents of existing regimes could best mobilize resources—money, weapons, and political and logistical support—by framing their opposition to incumbents in the language of the grand ideological confrontation between capitalism and communism. Incumbents mobilized resources in the same way. Today, these incentives to frame conflicts in grand ideological terms have disappeared. Even without direct positive incentives to frame conflicts in ethnic terms, this has led to a marked ethnicization of violent challenger-incumbent contests as the major non-ethnic framing for such contests has become less plausible and profitable. » in Rogers Brubaker, David D. Laitin, « Ethnic and Nationalist Violence », *Annual Review of Sociology*, Vol. 24. (1998), p. 425.

² « Srpski narod je dobio u ratu, a gubio u miru », Dobrica Ćosić, discours d'intronisation à l'Académie des sciences et des arts, 1970.

³ Victor Hugo, « Pour la Serbie » (30 août 1876), *Hugo journaliste, articles et chroniques choisis par Marieke Stein*, Paris, GF Flammarion, 2014.

militaire¹ que le nationalisme va porter aux nues. « On [...] célèbre [dans le programme nationaliste] son propre pays par le fait qu'il a guerroyé et l'on y espère, "par chance", guerroyer encore. »² Même sans cet héritage guerrier, « on peut ici poser cette hypothèse fondamentale que le *nationalisme radical* est une logique d'oppositions binaires, manichéistes et qu'à long terme, il conduit invariablement à la guerre. »³ Si cette issue est considérée comme fatale c'est parce que « l'esprit militariste a imposé une logique binaire totalement exclusive. Elle ne laisse aucune place à la neutralité et à l'impartialité : chacun doit, sans exception, prendre parti pour l'un ou l'autre camp, le nôtre ou le leur. »⁴

Le militarisme et le nationalisme radical peuvent chacun être un facteur d'explication de l'issue sanglante que connaît la crise yougoslave tout comme de la durée et de la cruauté des guerres de Yougoslavie. Ils se sont nourris et entretenus mutuellement pour mener à une volonté implacable de destruction de l'Autre. La Serbie des années 90 est pétrie de ce nationalisme et de ce militarisme, il nous semble donc que ce rapport à l'altérité a pu, par contamination, s'étendre à l'ensemble de la description du réel social par les intellectuels. Afin de voir comment cette contamination a pu être rendue possible, voyons à présent quels sont les principales bases théoriques du nationalisme.

La légitimation du nationalisme : une my(s)thification

Le « second nationalisme »⁵ invoque plusieurs héritages pour se légitimer, qui sont sinon des impostures du moins des erreurs historiques.

De manière générale, le « second nationalisme » mythifie certains concepts afin de s'auto-légitimer. Michael Herzfeld explique ainsi que « les nationalistes en appellent à la tradition parce que sa prétendue ancienneté valide leurs revendications en les enracinant dans ce qui paraît être les fondations inattaquables du fait historique ; le caractère construit de ce dernier est supprimé, autant que la force performative de sa présentation à travers ce média solennel qu'est l'université. Les nationalistes naturalisent leurs préoccupations en en faisant des vérités premières. Nous ne devrions cependant pas oublier que c'est la performativité du

¹ De manière générale, voir sur ce sujet Ivan Čolović, *Le bordel des guerriers. Folklore, politique et guerre*, op. cit.

² Nikola Bertolino, « Les programmes de catastrophe nationale », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 146.

³ Rada Iveković, « Femmes, nationalisme et guerre », *Peuples méditerranéens*, n°61, op. cit., p. 189

⁴ Obrad Savić, « Le cogito militariste », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 20.

⁵ Voir p. 105.

discours elle-même, son aptitude stratégique à “décréter”, qui permet une telle transformation. »¹ Cette revendication de l’héritage historique est non seulement illégitime mais aussi contradictoire car « le nationalisme en lui-même, comme nous l’avons vu, soit est hostile aux voies qu’a réellement suivi le passé, soit se lève sur les ruines de celui-ci. »²

Gellner nous indique que cette attitude falsificatrice ne vaut pas seulement pour l’héritage historique, « en général, l’idéologie nationaliste est imprégnée de raisonnements erronés. Ses mythes inversent la réalité : elle prétend défendre la culture populaire alors qu’en fait elle forge une haute culture ; elle prétend protéger une société populaire ancienne alors qu’elle contribue à construire une société de masse anonyme. [...] [Le nationalisme] prône la continuité et s’en proclame le défenseur, mais il doit tout à une rupture décisive, considérable et profonde de l’histoire de l’humanité. Il prône la diversité culturelle et s’en proclame le défenseur quand en fait, il impose l’homogénéité, à la fois à l’intérieur des unités politiques et, à un moindre degré, entre elles. Sa propre image est le reflet inversé de sa vraie nature, avec une netteté et une ironie rarement égalées par d’autres idéologies couronnées de succès. Il me semble donc qu’en général nous n’apprendrons pas grand-chose sur le nationalisme par une étude de ses prophètes. »³

De manière générale, le nationalisme procède donc à une mythification de la réalité. Là où cette constatation présente un intérêt pour notre sujet c’est qu’en prenant l’exact revers de l’idéologie nationaliste, mais en utilisant le même type de méthode, les intellectuels libéraux se retrouvent aux prises avec des contradictions similaires et prêtent le flanc aux mêmes critiques. Loin de créer une nouvelle grille de lecture en faisant une analyse critique des positions nationalistes, les intellectuels libéraux reprennent les mythes hérités du nationalisme et l’analyse bipolaire des nationalistes en inversant uniquement la valeur, positive ou négative attribuée à chacun des deux termes. Nous avons déjà étudié l’opposition ville-campagne en détail⁴, voyons encore quelques exemples particulièrement pertinents.

L’opposition entre Serbes de la diaspora et Serbes de Serbie est reprise par Dragan Veselinov* pour dénoncer l’ascension réservée aux premiers : « ce sont maintenant surtout des Serbes de l’extérieur qui sont nommés, sur intervention de l’État, aux postes clés en Serbie – et tout particulièrement à

¹ Michael Herzfeld, *L’intimité culturelle, Poétique sociale dans l’État nation* (1997), *op. cit.*, pp. 89-90.

² Eric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780* (1990), *op. cit.*, p. 324.

³ Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, *op. cit.*, 1999. p. 177.

⁴ Voir pp. 49-53.

Belgrade - , dans la fonction publique, à la télévision, dans la presse, les banques, les entreprises »¹.

Ils reprennent de même à leur compte la catégorisation en traîtres et fidèles, revendiquant même la qualification de traître. Ainsi pour Filip David* « il ne reste plus qu'une seule issue : devenir des traîtres »² et pour Mirjana Stefanović* « nous autres avons mérité notre autocollant de mauvais Serbes qui (n'est-ce pas) deviendra bientôt une étoile jaune ! »³ Nous voyons ici se dessiner le lien consubstantiel qui existe entre les intellectuels d'opposition et leurs adversaires. Les intellectuels d'opposition ne remettent pas en question le modèle de lecture proposé mais la branche de l'alternative qui doit être mise au principe.

Ils reprennent également la dichotomie entre modernisation et traditionalisme en inversant simplement le jugement de valeur. La Serbie férue de modernisation, ouverte, cosmopolite, douée de raison s'opposerait à une Serbie traditionnelle condamnée en termes résolument péjoratifs. Aljoša Mimica* confirme ce jugement : « le peuple, également indifférent, courbe l'échine devant le pouvoir actuel, parce qu'il a une peur panique de toute modernisation et n'est pas prêt à se confronter à "l'incertitude". »⁴ En renversant la lecture de cette dichotomie les intellectuels libéraux ouvrent la voie à la justification de la nécessité d'un projet de société qu'il faudra mettre en place au nom du peuple contre le peuple comme l'indique ce programme des plus prosaïques : « pour nous la question serbe, c'est l'établissement des conquêtes fondamentales de la civilisation, en commençant par l'alphabétisation totale de la nation, l'utilisation correcte des toilettes publiques, et je ne parlerai pas des crachats dans la rue ! »⁵

On compte également au nombre des dichotomies réinterprétées celles opposant Europe et Balkans, héritage occidental et héritage byzantin. Opposition structurelle entre des systèmes de valeurs qui, sous la plume des intellectuels d'opposition, tourne à l'avantage de l'Europe et des valeurs culturelles occidentales qui sont assimilées à la modernisation. Jelena Santić décrit cette opposition entre deux systèmes : « Le code tribal continue de dominer la conscience civique, mais a perdu toute authenticité. De cette inversion est née la lutte entre la pensée moderne et un

¹ Dragan Veselinov, « Mouvements migratoires en Voïvodine », *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 69.

² Filip David, « Traître » *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 19.

³ Mirjana Stefanović « Sur la honte », *Les intellectuels et la guerre, op. cit.*, p. 56.

⁴ Aljoša Mimica, « Doctor Horribilis », *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 22.

⁵ Mirjana Stefanovic, « Sur la honte », *Les intellectuels et la guerre, op. cit.*, p. 56.

système périmé, anachronique. Il est clair que les détenteurs du pouvoir, pour lesquels l'élite culturelle ne constitue pas une caractéristique essentielle, continuent d'imposer un vocabulaire purement idéologique, de piétres mensonges, une haine sournoise et agressive envers tout ce qui aurait une apparence d'universalité. À un tel pouvoir correspond une société à demi-primitive, sans classe ni conscience civique développée. »¹

Loin d'opérer une lecture critique du programme et de l'idéologie nationaliste, les intellectuels libéraux reprennent donc à leur compte les mythes qu'ils construisent. La lecture de l'histoire est utilisée de la même manière à des fins politiques. Au mythe de la grande tradition démocratique serbe se substitue celui l'attraction indéfectible qu'exercent les régimes autoritaires sur le peuple serbe.

L'étude du nationalisme, comme phénomène politique, comme fait historique, comme construction mythologique est intéressante pour nous car la découverte de ses arcanes nous permet de juger de l'influence que celui-ci a pu exercer sur l'ensemble de la vie intellectuelle des années 90 et 2000. Le terme nationalisme renvoie, lorsqu'on l'emploie dans le contexte balkanique, à une conception ethnique de la nation. Nous avons souligné les écueils auxquels nous pouvions être confrontés dans notre étude du nationalisme et avons souligné que le nationalisme, qu'il s'agisse du nationalisme archétypique du XIX^e ou du « second nationalisme », n'est jamais le réveil de forces endormies. Il correspond toujours à une situation originale qui ne peut être amalgamée avec une situation antérieure. Le nationalisme serbe des années 90 est ainsi le résultat de l'ensemble des faits historiques et des circonstances politiques et sociales qui définissent la société serbe de la fin des années 80. La forme radicale qu'il prend, conjuguée à la forte tradition militaire de l'État serbe, rendent impossible une dissolution pacifique de la Yougoslavie. Mais, surtout, le nationalisme impose un discours qui fonctionne sur la base du mythe. Or, les intellectuels libéraux, loin de réaliser une déconstruction critique de ce discours nationaliste, vont reprendre ces termes dans un étonnant jeu de miroirs. C'est l'ensemble du discours sur la figure de l'Autre, qui est selon nous au fondement du discours nationaliste, que nous allons à présent étudier.

¹ Jelena Santić, « Les mondes parallèles », *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 117.

L'AUTRE, DU REFLET À L'ENNEMI

Nous avons vu que le discours nationaliste des années 90 pouvait être considéré comme une des sources de la bipolarité du discours des intellectuels serbes car il s'articule sur l'opposition aux autres peuples, en particulier yougoslaves. Le discours anthropologique se fonde quant à lui sur la relation entre l'Autre et le Soi¹ et plus particulièrement sur la différence sexuelle et la question de la transmission de l'identité. Nous verrons quels aspects particuliers prennent ces réflexions théoriques dans l'exemple de la société serbe des années 90. Nous nous intéresserons dans un deuxième temps à la manière dont le visage de l'Autre, quel qu'il soit, est transformé en une figure d'altérité absolue qui le déshumanise. Nous étudierons enfin comment ce discours se sclérose au point de substituer l'homogénéité à l'unité comme but ultime. La figure de l'Autre doit alors totalement disparaître. La recherche d'une identité positive, univoque, reconnaissable, a annihilé toute possibilité de pluralité, de diversité et plus encore d'altérité.

L'altérité : au fondement de la pensée (anthropologique)

Quel Autre pour quel Soi ?

Comme le souligne Maria Todorova*, « [la] méthodologie [de l'anthropologie] se fonde sur l'ontologie de la disjonction, de la différence, de l'altérité. »² Il s'agit en effet de réussir à passer au crible ce qui relève de l'identité et ce qui relève de l'altérité.

Il est nécessaire à l'homme afin de se structurer d'identifier « la communauté de l'entre-soi où se construit le sentiment de l'appartenance, celui de la solidarité mais aussi de la dépendance, [qui] est celle que chacun reconnaît par la naissance et par la résidence commune du petit groupe. »³ Dans cette structure stable et protectrice, la figure de l'Autre, fondamentalement nécessaire à la définition du soi, est aussi porteuse de menace. L'altérité est fondamentalement inquiétante, comme l'explique Françoise Héritier : « On est toujours

¹ « L'espace de l'anthropologie est nécessairement historique puisqu'il est précisément un espace investi par des groupes humains, autrement dit un espace symbolisé. Cette symbolisation, qui est le fait de toutes les sociétés humaines, vise à rendre lisible à tous ceux qui fréquentent le même espace un certain nombre de schèmes organisateurs, de repères idéologiques et intellectuels qui ordonnent le social. Ces trois thèmes principaux sont l'identité, la relation et, précisément, l'histoire. Ils sont à vrai dire imbriqués les uns dans les autres. » in Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains* (1994), Paris, Champs-Flammarion, 2003, p. 14.

² Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 29.

³ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement* (2009), Paris, Odile Jacob, 2013, p. 280.

placé dans un rapport de valence différentielle par rapport à l'autre : l'autre est potentiellement dangereux, il est celui par qui le mal arrive et qu'il convient d'éliminer en cas de malheur surtout s'il est étranger »¹. Dans le discours nationaliste, cette figure menaçante est celle de l'étranger, au sens de non-Serbe. La théorie du complot, la vocation christique du peuple serbe² – seul contre tous – illustrent parfaitement ce rejet de l'étranger. La Serbie se serait égarée à partir du moment où elle s'est laissé polluer par le cosmopolitisme, elle aurait alors commencé à perdre son identité. Ainsi « la vérité à propos du roman *Le temps du mal* semble être qu'en dernière instance [Ćosić*] critique l'exposition de la Serbie aux idées du dehors, aux idées du monde extérieur. De Vukašin à Ivan, à Vladimir, les Katić s'exposent à de plus en plus de notions étrangères. C'est comme si Ćosić avait renoncé à son propre appel (dans *Loin est le soleil*) à ce que les Serbes et les Yougoslaves rejoignent le monde moderne, industriel, bien nourri et éduqué, car ce monde ne leur a apporté que la violence et la trahison. »³ Pour les nationalistes, c'est donc l'étranger qui représente l'excès de différence.

Si les libéraux affichent au contraire une certaine xénophilie et voient dans l'Occident une source d'inspiration, il n'en reste pas moins qu'ils affichent la même peur structurelle de l'altérité menaçant leur identité. « [Cet] excès de différence [...] n'est pas la stérilité par ignition (excès de chaleur) ou liquéfaction (excès d'humidité), mais celui de la dissolution de l'identité. Un peu d'extranéité est bonne [...] dans le sens où l'étranger est incorporé dans le groupe. Trop d'extranéité est censée être nuisible. »⁴ Pour les libéraux, cet autre qui risque de dissoudre leur identité n'est pas l'étranger mais celui qui n'est pas « policé », celui qui n'a pas adopté les mœurs de la *polis*. Cette différence peut être celle de l'extraction géographique. Les nouveaux arrivants à Belgrade détruisent la ville en en contaminant l'esprit : « N'importe qui peut facilement s'apercevoir que cette ville est formée principalement de nouveaux venus, donc de gens qui, pour la majorité, ne vivaient pas avant de venir à Belgrade dans un environnement urbain. Ils ont grandi dans des conditions complètement différentes de celles que l'on sous-entend lorsque l'on parle de l'âme de Belgrade. »⁵ Cette dernière n'est pas seulement un *topos*. Elle

¹ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 279.

² Voir pp. 154-155.

³ « The truth about Time of evil seems to be that it ultimately critiques Serbia's exposure to outside ideas, the outside world. From Vukašin to Ivan to Vladimir, the Katićs expose themselves to more and more foreign notions. It is as though Ćosić has now given up on his own call (in *Far away is the sun*) for Serbs and Yugoslavs to join the modern, industrial, well-fed, and educated world for that world has brought them only violence and betrayal. » in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 302.

⁴ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 217.

⁵ Goran Marković, « Les Aborigènes et les arrivistes », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., pp. 80-81.

symbolise l'urbanité car c'est comme modèle civilisationnel qu'elle est attaquée : « Dénaturer le citadin, l'homme de la rue, c'est le premier devoir de chaque individu qui veut s'emparer du pouvoir »¹.

Les nationalistes avaient, eux, exalté l'esprit du village contre la perversion de la ville². Cette conception est classique dans la littérature médiévale religieuse où l'on considère les villes comme « la résurrection de Sodome et Gomorrhe »³, porteuses de tous les vices. Dans les Balkans, cette méfiance de la religion pour la ville se double d'une dimension politique. Sous la domination ottomane, la ville est en effet le siège des institutions impériales et le lieu où se mélangent le plus les populations. « L'alchimie pluriséculaire entre les peuples balkaniques et le système ottoman s'est exprimée par des cultures que percevaient les voyageurs les moins avertis. Aux villes qualifiées de "turques", ceux-ci opposaient les campagnes grecques, bulgares, serbes et autres [...] »⁴ Selon cette vision, les habitants de la campagne sont ontologiquement premiers et la ville est une importation étrangère qui menace la culture populaire paysanne. Dans une révolution copernicienne, la « *Druga Srbija* » renverse ce modèle. Elle présente la population urbaine comme une entité première qui serait contaminée par l'arrivée de personnes venues de la campagne ou des banlieues industrielles. « Du moment où j'ai compris que les médiocres, les sales et les méchants ont finalement réalisé leur rêve et fait de Belgrade une métropole de primitivisme, de violence et d'anarchie, je me suis de nouveau rappelé les Aborigènes ; plus encore, je me suis senti comme l'un d'entre eux. Comme les Aborigènes, incapable d'admettre ce nouveau monde vertueux que me proposent les arrivistes, je me sens trop vieux et impuissant pour résister aux grossières règles du jeu que les arrivistes imposent. Sans une once de volonté pour m'y attaquer de quelque manière que ce soit, j'observe leurs regards cupides et fiévreux, j'écoute le pauvre vocabulaire qu'ils utilisent, je remarque les tares de langage qui deviennent un nouveau style de communication. Leurs goûts, la conception difforme du bon et du beau, déterminent le nouveau style de Belgrade, cette ville dans laquelle habitaient à l'époque les femmes les plus

¹ Goran Marković, « Les Aborigènes et les arrivistes », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 81.

² De manière générale, concernant la dimension négative donnée à la ville, voir Joëlle Salomon Cavin, paragraphe « La ville mal-aimée », *La ville mal-aimée, Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en suisse, analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, collection Logiques territoriales, 2005, pp. 24-33.

³ Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge* (1957), Paris, Éditions du Seuil, collection Points histoire, 1985.

⁴ Georges Castellan, *Histoire des Balkans*, op. cit., p. 139.

élégantes, les hommes les plus subtils, les plus grands connaisseurs, les ivrognes pleins d'esprit, des gens au parlé le plus joliment métrique et mélodique. »¹ Non seulement la ville est contaminée mais elle est détruite de l'intérieur. « Je pense parfois que c'est là l'essentiel : au moment précis où les Belgradoïes ont remplacé leur façon de parler par une autre, avec leur braillement incompréhensible, leur affectation inarticulée, c'est à ce moment que Belgrade a cessé d'exister. »² Cette formulation est hautement symbolique du rôle que joue le discours dans l'esprit de la « *Druga Srbija* », plus encore que les idées qui sont véhiculées, la manière de parler est ce qui importe ; de nouveau les barbares sont ceux qui ne parlent pas la même langue. C'est donc à une « étrangérisation » d'une part de la population serbe par la « *Druga Srbija* » que nous assistons ici. Pour cette dernière, l'Autre est toujours serbe mais il est si différent d'elle qu'il ne parle pas la même langue. Elle parle la même langue que les élites étrangères lettrées, civilisées, policées. Ce constat conforte l'idée que la « *Druga Srbija* » procède à une ethnicisation de son identité.

La « *Druga Srbija* » se pose d'ailleurs en chantre de la « civilisation ». Rejetant la version nationaliste de la question serbe (la réunion de tous les Serbes dans un même État), elle établit que les Serbes doivent avant toute chose se civiliser, entendant par là sortir d'un état primitif avéré : « pour nous la question serbe, c'est l'établissement des conquêtes fondamentales de la civilisation, en commençant par l'alphabétisation totale de la nation, l'utilisation correcte des toilettes publiques, et je ne parlerai pas des crachats dans la rue ! »³

S'il est vrai qu'il existe, comme dans n'importe quelle société, des couples binaires, les termes n'en sont pas amalgamés deux à deux pour donner naissance à une entité à part entière. Comme le souligne Marina Glamočak : « durant toutes ces manifestations, une polarisation est apparue nettement entre une Serbie rurale et une Serbie urbaine, entre le centre (Belgrade) et la périphérie (l'intérieur du pays), entre une Serbie âgée et une Serbie jeune. Pourtant cette évidence ne ramène pas obligatoirement au clivage entre une Serbie libérale et démocratique et une Serbie conservatrice et communiste. »⁴

¹ Goran Marković, « Les Aborigènes et les arrivistes », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 83.

² *Idem.*

³ Mirjana Stefanović, « Sur la honte », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 56.

⁴ Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, op. cit., p. 102.

Les intellectuels libéraux et nationalistes ont donc, chacun à leur manière, élaboré une catégorie de l'Autre qui menace leur identité.

La pensée sexuée

Dans notre réflexion sur l'origine de la pensée bipolaire, nous avons bien entendu envisagé la piste indiquée par Françoise Héritier : « J'ai privilégié en premier l'observation par les êtres humains de la différence sexuée, car c'est de cette observation que sont issues les catégories dualistes de la pensée dans lesquels sont pris tous les éléments relatifs à la différence sexuée. »¹ L'observation du corps humain et la différence de rôle des deux sexes dans la reproduction aurait été le premier fait qui a été donné à penser à l'être humain. « Il s'agit là du butoir ultime de la pensée, sur lequel est fondée une opposition conceptuelle essentielle : celle qui oppose l'identique au différent. »² La pensée binaire ne serait alors ni le fait d'une idéologie (socialiste ou nationaliste) ni une exception de la société serbe mais bien un universel de la pensée humaine.

Rada Iveković reprend cette approche de Françoise Héritier : « Dans la pensée binaire, l'un des termes opposés se présente régulièrement comme féminin, l'autre comme masculin, et le "féminin" se représente comme *négatif* depuis les Pythagoriciens comme on le sait par Aristote dans *L'éthique de Nicomaque*. Différents systèmes d'oppositions binaires existent qui ne sont pas en tout semblables ; mais ils sont essentiellement sexués, et ont été repris par toute l'histoire de la pensée occidentale en tant que telle. Les oppositions sont sexuées même lorsqu'elles ne mentionnent pas explicitement la différence sexuelle (comme dans bon-mauvais, droite-gauche, carré-rectangle, etc.). Bien que le sexuel puisse apparaître instrumental pour le national, il n'en fonde et *structure* pas moins l'idée de pureté nationale qui, en dernière analyse, apparaît sexuelle. Cette revendication est aussi suicidaire par son autisme total, parce que la vie procède nécessairement dans et avec l'autre. La purification du monde ou, simplement, de la vie qui nous entoure, menace dangereusement notre existence et notre sécurité, et aussi la possibilité même de renouveau. »³

¹ Voir Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 199.

² Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 89.

³ Rada Iveković, « Femmes, nationalisme et guerre », *Peuples méditerranéens*, op. cit., pp. 195-196.

Cette évocation de la différence sexuelle devient particulièrement intéressante lorsque Rada Iveković l'applique à la situation serbe. Selon son analyse, la violence faite aux femmes relève d'une volonté de nier l'Autre car « les femmes représentent plus que les hommes un espace de mélange, rencontre, métissage, brassage »¹. Rada Iveković va plus loin dans son analyse et assimile l'agression des villes comme une attaque de valeurs proprement féminines : « La vie urbaine est symboliquement perçue comme une vie d'émasculés parce qu'elle est tenue pour facile et confortable comparée à la rude vie de la campagne. »² Que ce soit en s'attaquant directement au corps des femmes, notamment par le biais du viol, ou de manière plus symbolique en détruisant les lieux porteurs de valeurs considérées comme féminines « ces guerres sont symboliquement anti-féminines. »³ Cet extrait est particulièrement représentatif de l'effet miroir que nous évoquions par rapport au renversement des valeurs. Ce système d'analyse binaire, où l'Autre présente une menace, peut être dépassé, et c'est le but de la pensée humaine de dépasser la logique de contradiction manichéenne pour parvenir à une pensée moins manichéenne. Françoise Héritier souligne en effet que ces convictions selon lesquelles la différence serait une menace « [ne] dominant [pas] partout et toujours, mais c'est une tendance que l'on trouve dans toutes les sociétés et que seuls l'amour privé ou la réflexion qu'elle soit religieuse, éthique, philosophique, scientifique ou démocratique, contredisent. »⁴ Or, ce n'est pas le dépassement de cette méfiance vis-à-vis des autres que visent les intellectuels de la « *Druga Srbija* ». Comme nous venons de le voir, c'est exactement la même analyse bipolaire masculin/féminin, campagne-banlieue/ville, rudesse/sophistication, pureté/mélange qui est reprise. La seule différence se trouve au niveau de l'attribution des valeurs positives et négatives qui est ici inversée.

Transmettre l'identité

Si ce recours à la différence sexuée comme outil d'analyse pour comprendre les conflits yougoslaves peut nous paraître contestable, il nous paraît néanmoins pertinent pour comprendre pourquoi les intellectuels serbes adoptent eux-mêmes ce type d'analyse pour en rendre compte.

L'intervention de l'analyse sexuée nous semble trouver toute sa pertinence dans la forme spécifique qu'a pris le rapport aux femmes dans les conflits yougoslaves et en

¹ Rada Iveković, « Femmes, nationalisme et guerre », *Peuples méditerranéens*, op. cit., pp. 191-192.

² *Idem.*

³ *Idem.*

⁴ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., pp. 279-280.

particulier lors de la guerre en Bosnie-Herzégovine. L'utilisation du viol comme arme de guerre et l'impératif subi par les populations de s'autodéfinir selon une appartenance ethnique exclusive nécessite en effet une approche sexuée. Mais là encore ce sera pour montrer que les mécanismes de pensée à l'œuvre dans les Balkans sont en fait l'application stricte de modes de pensée universels.

En effet, les camps de viol en ex-Yougoslavie n'avaient pas pour but d'assouvir les instincts primitifs de barbares balkaniques. Cette vision est à son tour le résultat d'une pensée qui voit dans le Balkanique l'Autre que l'on ne peut comprendre. Les actes « inhumains » perpétrés en Bosnie-Herzégovine ne sont pas l'illustration d'un tempérament barbare. Ils sont le résultat d'une volonté délibérée d'installer un climat de terreur dans un but de purification ethnique du territoire. Maria Todorova* soutient ainsi que « les “nettoyeurs” de Bosnie ont délibérément fait du tapage, car leur but n'était pas l'extermination mais la création d'une atmosphère psychologique irrespirable pour ceux dont ils voulaient débarrasser leurs territoires »¹.

De la même manière, les viols et les grossesses forcées ne sont pas – ou pas seulement – des actes de bestialité de la part de soldats en état d'ébriété. Ils poursuivent un but bien précis. Utilisés comme un « instrument de terreur »², ils contribuent à la déshumanisation de leurs soi-disant ennemis. Le viol, dans ce contexte et pour la première fois dans l'histoire, se voit attribué le statut de crime contre l'humanité.

Au-delà de la volonté de rendre impossible toute cohabitation future, c'est également une certaine vision de l'identité, pure, qui est ici véhiculée. Il a souvent été dit que les situations les plus dramatiques des guerres de l'ex-Yougoslavie ont été vécues par les couples mixtes et plus encore par leurs enfants. Comment se définir lorsque l'on est le fruit d'une union mixte ? Dans de nombreuses représentations, l'homme est le vecteur de l'identité, c'est lui qui transmet le marqueur ethnique. « On ne dit plus comme autrefois que l'homme a des enfants “de son sang”, mais l'idée demeure présente, on le voit bien à travers les rationalisations de ce crime contre l'humanité qu'est la grossesse forcée : on y retrouve exprimée l'idée que c'est le sperme de l'homme qui porte l'identité ultime de l'enfant, son ethnie, sa “race”, et même sa religion. La dépossession des femmes est complète, qui va parfois, dans certains systèmes de représentation, jusqu'à considérer le corps féminin

¹ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 204.

² Communiqué de presse, jugement de la chambre de première instance II dans l'affaire Kunarac, Kovač et Vuković, CC/S.I.P./566-f, Chambre de première instance, la Haye, 22 février 2001.

simplement comme le véhicule adapté ou un fournisseur de pure matière. »¹ Encore une fois, cette conception n'est pas l'apanage des sociétés balkaniques. La femme-matière était déjà au centre de la conception aristotélicienne² ; la religion chrétienne tout comme des philosophes comme Rousseau, Kant et Nietzsche ont perpétué la conception de la féminité comme nature seconde et dépendante de la masculinité. Si les guerres yougoslaves poussent jusqu'aux extrémités les plus violentes ce raisonnement, il n'en reste pas moins que cette conception de la transmission de l'identité par le père – et le modèle de pensée qu'elle sous-tend – reste le lot commun. En témoigne la transmission du nom de famille qui est encore essentiellement celui du père et auquel renonce encore majoritairement la femme lorsqu'elle se marie.

Cette même prise de position par Françoise Héritier lors des conflits yougoslaves l'a faite vouer aux gémonies. « Je ne me suis pas vraiment impliquée dans le conflit yougoslave, non, mais il est vrai qu'en traitant de la violence, je ne l'ai pas esquivé non plus. J'ai surtout été sensible à cette torture particulière qu'est la grossesse forcée, maintenant reconnue comme crime contre l'humanité. L'analyse anthropologique met en évidence que cette cruauté infinie repose sur le sentiment implicite, présent aussi chez les Occidentaux, que le sperme de l'homme définit l'identité de l'enfant. Il est important de faire toucher cette réalité du doigt aux hommes “bien élevés” de notre société, y compris ceux qui lisent *Le Monde*, car j'ai reçu des lettres d'injures après une interview dans ce journal : “Votre pensée est ordurière”, etc. C'est pourtant là et c'est criant : il y a des modèles de pensée qui inscrivent dans le sperme masculin la totale substance d'un enfant à naître et la barbarie de la grossesse forcée en est la conséquence. »³

La critique des intellectuels libéraux, sous couvert de porter sur le rejet de l'Autre chez les nationalistes, reprend en fait le même schéma en changeant simplement la définition de l'Autre qui devient le primitif, le rural ou le péri-urbain. Ce qui varie c'est la définition de l'identité et donc de l'Autre dont le reflet est nécessaire pour affirmer l'essence du Soi. Si les nationalistes adoptent la définition ethnique, celle-ci n'est qu'une des possibilités de définition de l'identité comme le souligne François Maspero : « Ethnique : autre adjectif pour identitaire. Je ne sais pas pourquoi, en France, tant de gens me disent, ou écrivent : “C'est trop compliqué les Balkans.” Ça doit les rassurer, de penser qu'il y a une malédiction balkanique. De se masquer ainsi que la purification identitaire rôde dans le monde entier,

¹ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 232.

² Aristote, *La génération des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, en particulier le livre II.

³ Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, op. cit., p. 394.

dans l'Europe entière. »¹ La pensée serbe, dans son immense majorité, reste prisonnière des schémas classiques de la pensée manichéenne. Si nous poussons plus loin notre réflexion, cette position critique qu'ont pris la plupart des Occidentaux blâmant les exactions serbes est également discutable. En effet, les crimes qui apparaissent comme les plus répréhensibles – si toutefois une telle gradation est possible – n'ont pas pour fondement une quelconque barbarie balkanique endémique. Le nettoyage ethnique qui prend pour base l'ethnonationalisme n'est pas une idéologie d'origine balkanique. De même les principes qui sont au fondement des camps de viol et des grossesses forcées courent à travers tout le monde occidental. Ce qui a été présenté comme figure de l'Autre en Occident : le Serbe, c'est-à-dire le Balkanique, l'orthodoxe, le barbare, n'est en fait qu'une expression exacerbée de ce qui caractérise nos sociétés. Il nous faut donc à présent étudier comment le discours des intellectuels serbes – nationalistes et libéraux – a procédé pour arriver à ces extrêmes en transformant la catégorie universelle de l'Autre en celle de l'ennemi à détruire.

De la stigmatisation à l'élimination

La fin du Bratstvo i jedinstvo²

L'utilisation des catégories de l'Autre et du Soi dans les guerres yougoslaves est particulièrement intéressante car ces dernières ont rendu nécessaire une construction de l'altérité. Les citoyens yougoslaves partageaient en effet, en plus de leur citoyenneté, une langue – les populations n'ayant pas le serbo-croate comme langue maternelle le pratiquant quotidiennement dans leur immense majorité – et une histoire commune sur le court XX^e siècle. Avant que l'Autre ne devienne l'ennemi, il a tout d'abord fallu le stigmatiser comme Autre. C'est tout le travail de la propagande nationaliste de montrer que non seulement l'identité serbe prime sur l'identité yougoslave, et donc que les autres Yougoslaves sont l'Autre, mais que les Serbes ont subi cette Yougoslavie qui les a exploités. « La crise de la Yougoslavie se manifeste de trois manières liées entre elles qui ont été particulièrement importantes dans l'élaboration et la diffusion du discours nationaliste de victimisation dans l'opposition intellectuelle. Tout d'abord, le problème du “passé insurmonté”, combiné avec la présence d'une mémoire historique traumatique. Les restrictions et les mythes idéologiques que le régime communiste avaient imposé à la fois concernant la recherche et la discussion portant sur la désintégration de la Première Yougoslavie, les différences nationales internes

¹ François Maspero, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Seuil, 2002.

² *Fraternité et unité*, devise de la Yougoslavie titiste.

qui ont gangréné non seulement les partis politiques “bourgeois” mais aussi le mouvement communiste illégal, et – ce qui était le plus important pour les Serbes – la dimension et les causes de l’extermination de masse des Serbes dans l’État indépendant de Croatie de la période de guerre, ont fourni l’espace idéologique pour l’articulation d’interprétations qui avaient été tissées ensemble dans la narration historique de la victimisation nationale. »¹

De nombreux habitants d’ex-Yougoslavie racontent que c’est avec l’arrivée de la guerre qu’ils sont sommés de « choisir » leur appartenance ethnique. Il leur devient impossible de faire preuve de neutralité et les nationalistes réussissent à imposer leur définition de l’identité. Aujourd’hui encore, le système issu des accords de Dayton entérine en Bosnie-Herzégovine l’organisation de la vie politique et sociale² – sans même parler de la partition du pays – selon un marqueur ethnique. Une fois de plus, ce phénomène n’est pas spécifique aux Balkans, mais est généralisé dans les sociétés post-modernes. « Le durcissement des catégories hommes/femmes ou nationaux/immigrés dans un certain nombre de pays, des phénomènes de résurgence ou de retour (résurgence du nationalisme, retour du religieux) témoignent plutôt de l’emprise de la logique de l’identité sur celle de l’altérité : faute de pouvoir penser l’autre comme autre (celui qui n’est ni semblable à moi, ni différent de moi et qui est donc lié à moi) on en fait un étranger. Un nom d’ethnie, une origine géographique, une appartenance religieuse, une dénomination évoquant plus largement l’extériorité de l’origine (“les immigrés”) marquent la rupture du lien symbolique et le repli de la représentation sur le pôle de l’identité. »³ Au final, « la crise de la modernité, où certains voient une crise d’identité, pourrait être imputée au fait que l’un des deux langages (celui de l’identité) l’emporte aujourd’hui sur l’autre (celui de l’altérité). Elle serait ainsi mieux décrite comme une crise d’altérité »⁴.

Une autre explication au durcissement des catégories identitaires est la facilité à trouver une unité dans l’union « contre » plutôt que dans la construction positive. Une fois encore les libéraux suivent en cela les nationalistes et assoient leur unité dans leur opposition

¹ « Three related ways in which Yugoslavia’s crisis manifested itself were especially important in the elaboration and spread of the nationalist discourse of victimization within the intellectual opposition. First, there was the problem of the “unsurmounted past”, combined with the presence of traumatic historical memory. The restrictions and ideological myths that the communist regime had imposed on both research and discussion of the disintegration of the first Yugoslavian state, the internal national differences that had plagued not only the “bourgeois” political parties but also the illegal communist movement, and—what was most important for Serbs—the scale and causes of Serbian mass extermination in the wartime Independent State of Croatia provided the ideological space for the articulation of interpretations that were woven together into the historical narrative of national victimization. » in Jasna Dragović-Soso, *Saviours of the nation, op. cit.*, p. 256, traduction de l’auteur.

² Voir Marianne Ducasse-Rogier, *À la recherche de la Bosnie-Herzégovine, La mise en œuvre des accords de Dayton*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

³ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains, op. cit.*, pp. 88-89.

⁴ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains, op. cit.*, p. 87.

à Milošević*. « Une [des] caractéristique[s] des manifestations de 1996-97, qui était également présente dans les manifestations anti-OTAN [est ainsi] une unité à travers l'ennemi commun plus qu'à travers une idéologie commune. »¹ Pour les nationalistes, comme pour les libéraux, cet autre qui devient insupportable, dont il faut se débarrasser, est celui qui permet de se définir avec plus de force et de trouver une identité que les circonstances sociales, politiques et culturelles ont réduite à néant. « Ceux-là même qui affirment avec le plus de vigueur une identité irréductible et intouchable ne tirent leur force et leur conviction que de leur opposition à l'image d'un autre qu'ils mythifient pour se débarrasser de son insupportable réalité. »² C'est cette autodéfinition en négatif que critique Ivan Čolović* : « L'analyse ultérieure [des] chansons patriotiques et guerrières montrera que les éléments présentés comme étant ceux de l'identité ethnique serbe ne peuvent cependant pas être considérés comme des qualités au sens strict du terme, car ils n'ont pas d'existence en soi. Ils apparaissent toujours comme une réaction à l'Autre, une réponse à l'espèce de défi que représente l'existence de l'Autre et au besoin qu'on éprouve de s'y opposer en définissant un "Nous" par rapport à lui. L'évocation de la serbité, de ses valeurs, de ses événements, personnages et dates emblématiques se fait sur une scène où tout est présenté sous un éclairage éminemment dramatique. L'identité serbe n'est pas seulement différente de celle d'un autre groupe ethnique, elle est toujours en rapport conflictuel et hostile avec elle. Il ne suffit pas de savoir "qui nous sommes" et de connaître "la direction dans laquelle nous allons", qu'il convient de bien distinguer de "la leur", il faut encore avoir conscience que l'une et l'autre ne sont clairement définies que lorsqu'elles se croisent ou s'opposent. Le discours de l'attachement et de l'amour n'est pas suffisant, celui du mépris et de la haine est quasiment indispensable pour l'affirmation et la défense de ce qui est "nôtre". »³ Si cette critique nous semble pertinente, elle s'applique également aux membres de la « *Druga Srbija* » qui ne se définissent qu'en opposition à un autre également

¹ « This relates to a further characteristic of the 1996–97 demonstrations, also present in the anti-NATO protest: a unity through a common enemy, rather than through a common ideology. » in Stef Jansen, « Victims, Underdogs and rebels : Discursive Practices of Resistance in Serbian Protest [Victimes, et rebelles : pratiques discursives de la résistance dans la protestation serbe] », *Critique of Anthropology*, vol. 20, numéro 4, décembre 2000, p. 411.

² Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, op. cit., p. 127.

³ Ivan Čolović, *Le Bordel des guerriers, Folklore, politique et guerre*, op. cit., pp. 115-116.

mythifié : régime de Slobodan Milošević jusqu'en 2000 puis société serbe primitive, archaïque et anti-démocratique par la suite.

Si les bases structurelles du discours sont les mêmes, les libéraux limitent quant à eux leur violence à son expression verbale là où le discours nationaliste mène à une destruction effective. Quelle différence existe-t-il entre intellectuels nationalistes et libéraux – ou du moins entre leurs émules – pour que les premiers franchissent la limite qui sépare violence verbale et violence physique ?

La guerre contre l'Autre

La principale différence factuelle entre les modèles identitaires proposés par les intellectuels nationalistes et libéraux est que le premier a été adopté par les pouvoirs en place dans l'ensemble de l'ex-Yougoslavie. Paradoxalement, Milošević* n'est pas un nationaliste, son but essentiel est de se maintenir au pouvoir et les différents choix politiques qu'il opère ne sont pas guidés par un idéal. « Le nationalisme, en tant qu'idéologie, était un moyen de s'emparer du pouvoir et de le conserver aussi longtemps que possible car il peut s'accommoder de n'importe quelle idéologie. Autrement dit, l'objectif du pouvoir n'est pas d'avoir une idéologie ou une politique qui lui soient propres. À ce propos, il est remarquable de constater à quel point les adversaires politiques de ces régimes ont tort, dans leurs critiques, de chercher une cohérence entre l'idéologie et l'action politique du pouvoir. En fait, l'idéologie sert essentiellement à justifier le pouvoir personnel. Si Tuđman* choisissait de faire des apparitions à la Tito, tandis que Milošević*, comme Staline d'ailleurs, n'apparaissait pas pendant des mois devant la nation, ils se sont tous deux servis d'une certaine personnification de la propagande, axée sur le nationalisme. C'est ainsi que le nationalisme par le biais du populisme s'est cristallisé sur leur personnage. »¹

Si l'option nationaliste permet de garder le pouvoir, la politique belliciste permet de donner une cohérence à la société. La défense des Serbes hors de Serbie – voire la revanche dans les régions contrôlées par les Oustachis durant la Seconde Guerre mondiale, et le maintien de l'idéal de la cohabitation des Serbes dans un seul État deviennent les bases de la politique serbe dans sa totalité. « La guerre peut [en effet] permettre d'organiser la société. L'existence d'une menace extérieure est, par conséquent, essentielle à la cohésion sociale aussi bien qu'à l'acceptation d'une autorité politique. *“Le système fondé sur la guerre rend possible la stabilité des gouvernements.* Il y parvient essentiellement en fournissant à la

¹ Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, op. cit., pp. 216-217.

société la nécessité permanente d'accepter une autorité politique.”¹ En fait, en mettant l'accent sur l'importance sociale de la guerre nous abordons la question de la cohésion sociale, voire nationale, ainsi que le rapport du pouvoir à cette cohésion. »²

Cette volonté du pouvoir d'assurer la cohérence nationale d'un territoire qui n'a pas été un État pendant plus de soixante-dix ans rend encore plus sensible la question de l'opposition. La réactivation, sinon la mythification, de l'idéal de l'unité serbe, jusque dans la nouvelle devise adoptée par le pays, témoigne de cette obsession de l'unité. Celui qui n'adhère pas à la politique guerrière du régime se voit taxé de « faux Serbe », de « traître », terme chargé de tout le poids de la mythologie serbe qui explique la défaite de Kosovo par la trahison de Vuk Branković³. L'ennemi n'est plus seulement à l'extérieur, il est représenté à l'intérieur par quiconque n'adhère pas sans réserve à la politique du régime. « Le pouvoir en Serbie menait depuis les années 1990 une guerre sur deux fronts : à l'extérieur (la guerre pour la diaspora) et à l'intérieur (contre l'opposition politique au point que le pays s'est trouvé au bord de la guerre civile). Cet état de guerre permanent à l'intérieur du pays était dû au fait que la menace et la violence “intégraient” la société serbe. [...] Les règles des marginaux, désormais acteurs sociaux de première importance, se sont imposés et la violence est devenue en soi une valeur d'initiation et d'intégration sociale. »⁴ C'est dans ce passage à l'utilisation de la violence que se trouve la véritable fracture entre les discours nationaliste et libéral. Le choix de la guerre, l'abandon de la parole au profit de l'affrontement sont les véritables marqueurs de l'idéologie nationaliste. « Un des clichés politiques les plus usités est sûrement l'idée selon laquelle la guerre est un prolongement de la politique par d'autres moyens. Or, la guerre n'est pas la continuation de la politique mais plutôt son abandon en faveur de la violence. »⁵

Les discours nationaliste et libéral présentent donc une structure identique : la construction d'un discours identitaire qui se fonde sur le rejet d'un Autre mythifié. Le régime en place dans les années 90 reprendra à son compte l'idéologie nationaliste et appliquera ses principes délétères de rejet de l'Autre, intégrant dans cette catégorie tous ceux qui rejettent son modèle idéologique. C'est sur cette ultime étape, le passage de la recherche de l'unité à la recherche de l'homogénéité, que nous allons à présent nous pencher.

¹ J. K. Galbraith, (préface de), *La paix indésirable : le rapport sur l'utilité de la guerre*, Calmann-Lévy, Paris, 1984, p.141, cité par Marina Glamočak.

² Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, op. cit., pp. 176-177.

³ Voir Sanja Bošković, « Le mythe culturel de Kosovo: entre l'histoire et la poésie », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, op. cit..

⁴ Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, op. cit., pp. 208.

⁵ *Idem*, p. 176.

De l'unité à l'homogénéité, l'aliénation du Soi

Dans les années 90, les idéologues nationalistes et les dirigeants qui reprennent leurs thèses exaltent – de manière tout à fait classique – l'union nationale contre l'ennemi commun : « Quiconque remet en question la politique du "salut du peuple" n'est ni un vrai, ni un "bon" Serbe. »¹ Au plus haut niveau, Milošević* cherche à établir une unité de la classe dirigeante et de l'intelligentsia, cherchant ainsi à éviter toute forme d'opposition. « Le but des dirigeants de la LCS² était de maintenir "l'unité des dirigeants serbes", autrement dit de ne pas permettre la formation d'une fraction libérale, et ensuite de rallier entre autres les écrivains, les artistes, les académiciens, sans que les travailleurs ne se retournent contre eux à la suite de problèmes sociaux. Milošević déclara que "presque tous les académiciens, hommes de lettres, et artistes sont avec nous et nous devons les associer davantage à l'action commune, dans le pays et à l'étranger"³. »⁴ La recherche de l'unité franchit le stade de la lutte contre un ennemi extérieur pour arriver à une uniformité qui exclut toute possibilité de discussion critique et cela même au sein de l'intelligentsia dont c'est en théorie la tâche principale. Nous arrivons alors à une société dont la quête identitaire dépasse le stade de la définition en opposition à l'Autre pour arriver à une définition par la réduction à une identité simplifiée dont sont exclus ceux qui ne s'y reconnaissent pas : les « faux » Serbes. En dernière instance une partie du Soi est rejetée pour devenir l'Autre. Nous sommes donc confrontés à une nouvelle définition de l'identité. Des entités définies par les intellectuels nationalistes d'une part (la figure du « vrai » serbe »), libéraux d'autre part (la figure du membre de la « *Druga Srbija* ») s'érigent en identités quasi ethniques où l'Autre, quel qu'il soit, n'a pas sa place.

De l'unité à l'homogénéité

Nous retrouvons cette logique de l'exclusion que nous avons définie comme caractéristique du discours sur les deux Serbie : « cette façon d'agir est un ultime appel à l'homogénéisation totale : qui n'est pas avec nous

¹ Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 39.

² Ligue des communistes de Serbie.

³ Borisav Jović, *Poslednji dani SFRJ : izvodi iz dnevnika*, op. cit., successivement pp. 218, 160, 161, cité par Marija Obradović.

⁴ Marija Obradović, « Le parti au pouvoir : idéologie et technique de la domination », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 279.

est contre nous. »¹ Si nous pouvons comprendre la nécessité de cohésion sociale et sa recherche dans une opposition – au moins théorique – à un Autre qui permet de s'autodéfinir, si nous pouvons aussi envisager la nécessité d'une unité sans faille dans un contexte de délitement d'un pays fédéral où les Serbes se sentent en danger, « comment expliquer cet enthousiasme soudain et effarant, cette propension irresponsable à l'homogénéisation de la communauté, cette recherche frénétique d'une identité dont l'envers est la *négation* de l'autre et du droit à la différence ? »²

Ce passage de la recherche de l'unité à la recherche de l'homogénéité s'explique, selon Milorad Belančić*, par la difficulté du passage à une société complexe. « Les souffrances qu'endure actuellement la Serbie doivent en premier lieu être envisagées sous le jour de cette contradiction – qui n'est abstraite qu'à première vue – entre société homogène et société complexe. Pour une société homogène sur le plan national, toute différence, toute altérité, interne ou externe, représente une conspiration contre son identité. De ce point de vue, *comprendre l'autre* (sans l'anéantir) équivaut, dans le meilleur des cas, à céder à ses pressions. Dans cette stratégie, il ne peut y avoir de compromis politique. Une politique qui exclut constitutionnellement les compromis ne peut être qu'une politique de guerre (extérieure ou intestine). Une politique de *guerre* ne reconnaît que la *victoire* ou la *défaite*. Entre ces deux extrêmes, nulle solution intermédiaire n'existe pour elle. »³

Cette explication sous-entend que la société serbe était jusqu'alors une société homogène et que le discours d'homogénéisation plonge ses racines dans l'incapacité des intellectuels serbes – et nous l'avons vu jusque-là tant nationalistes que libéraux – à envisager une société complexe. Comment expliquer cette difficulté dans la part de la population qui est justement censé penser la complexité du réel ?

Un héritage communiste ?

Paradoxalement, cette homogénéité de la société serbe comme réalité est un leurre : « En Serbie, cette unité vers l'extérieur n'a jamais existé, il y a toujours eu des factions. Si vous avez trois Serbes qui parlent

¹ Milorad Belančić, « Les Balkans sont-ils notre destinée ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 151.

² *Idem*.

³ Milorad Belančić, « Les Balkans sont-ils notre destinée ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 153.

ensemble, il y a au moins 5 factions, cette unité n'existe donc pas. Elle a été imposée par les communistes parce que si vous n'étiez pas de leur avis, votre avancement dans la carrière était limité. »¹

Si l'homogénéité est une illusion, la volonté d'homogénéisation par les classes dirigeantes depuis l'avènement du communisme est une réalité. « En dépit de l'incapacité du marxisme à aborder le problème du nationalisme, communisme et nationalisme se rejoignent dans l'affirmation qu'il existe un concept transcendantal de l'organisation sociale. Leurs conceptions de cette organisation ont différé dès le XVIII^e siècle, mais tous deux ont opté pour le premier choix de James Madison², une fois confrontés à la contradiction humaine : la répression au nom de l'unité. Les communistes, aussi bien que les nationalistes, optent pour l'épuration, les communistes à travers les purges politiques, les nationalistes radicaux par l'homogénéisation ethnique. »³ Il semble difficile aux intellectuels serbes – formés à l'école communiste – de dépasser cette poursuite de l'homogénéité.

Le marxisme, comme religion séculière et comme formation intellectuelle, a empêché les intellectuels de développer un arsenal de pensée critique et ne leur laisse que la possibilité de se poser en chantres d'une vérité transcendante et avant-gardiste qu'ils doivent transmettre au reste de la population. « Danièle Hervieu-Léger résume très efficacement ce point de vue : "Ces fidèles ont d'autant mieux intériorisé le bien-fondé de leur propre dépossession politique que celle-ci se trouve subsumée dans une vision globale du monde qui leur permet de se représenter à eux-mêmes leur appartenance au camp du Bien en lutte à mort avec le camp du Mal où s'unissent tous ceux qui résistent à la vérité venue d'en haut. La dérive 'religieuse' du marxisme, dans la vision qu'en donne Emmanuel Terray, se nourrit d'une perversion interne de la politique qui en détruit la capacité autonome d'auto-institution. Cette perversion se coule dans le processus par lequel la politique se donne, à des fins de

¹ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

² « Madison a souligné qu'il y a deux approches au fait fondamental que les êtres humains sont généralement contradictoires : soit freiner les différences d'opinion si elles apparaissent, soit fonder une république dans laquelle les forces sociales, adaptées à l'État, sont divisées et équilibrées entre plusieurs organes du pouvoir, de sorte qu'aucune d'elles ne puisse dépasser les limites de la loi, sans être contrôlée et limitée par les autres. », note de Marija Obradović.

³ Marija Obradović, « Le parti au pouvoir : idéologie et technique de la domination », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 271.

mobilisation collective, comme la vérité déjà écrite du social et de l'histoire. Le 'déjà là' du pouvoir a dévoré le 'pas encore' de l'utopie."¹. »² La philosophie marxiste pourrait donc expliquer la raison pour laquelle, loin de dépasser le modèle de pensée nationaliste, les intellectuels libéraux, malgré leur volonté de le remettre en compte, utilisent au final les mêmes structures

Il apparaît donc que la bipolarité du discours naît, non pas à partir d'un mal balkanique endémique, ni d'un héritage historique qui aurait conditionné le peuple serbe, mais d'une crise identitaire sans précédent où toutes les bases de l'imaginaire serbe, tous ses mythes fondateurs, sont mis à mal. Dans cette crise identitaire, deux figures contraires sont construites par les intellectuels : celle du « vrai » Serbe par les nationalistes, celle du membre de la « *Druga Srbija* » par les intellectuels libéraux. Chacune de ces deux figures se fonde sur une mythologie particulière, possède ses caractéristiques propres et génère un projet de société qui possède une dimension sociale et politique. Là où elles diffèrent c'est que le parti au pouvoir dans les années 90 adopte, pour monopoliser le pouvoir, l'idéologie nationaliste, la plus propice à mobiliser les masses dans un contexte nouveau d'élections libres. À un discours de stigmatisation de l'Autre – l'étranger ou l'opposant – elle joint une politique de destruction pour le premier, de musellement pour le second. Si les intellectuels libéraux adoptent les valeurs des droits de l'homme et combattent les crimes commis au nom du peuple serbe par le régime de Milošević*, il n'en demeure pas moins que leur discours reste structurellement identique à celui qu'utilise ce dernier. Nous y retrouvons en effet la définition quasi ethnique d'une nouvelle identité, le rejet de l'Autre, la volonté d'homogénéisation et la certitude d'être porteur d'une vérité incontestable. Au travers de la définition de l'Autre et de son rejet, c'est la crise identitaire que traverse la Serbie qui nous est donnée à voir. La fin de la Yougoslavie et du socialisme ouvre le champ à des options sans nombre de la nouvelle voie – modèle de société, modèle identitaire – à emprunter par le pays. Devant tant de liberté, une intelligentsia formée à l'école marxiste se trouve quelque peu dépourvue pour inventer un modèle qui ne soit pas celui du déterminisme historique. C'est les tentatives qu'elle fait pour (re)découvrir – (ré)inventer – l'identité serbe que nous allons à présent découvrir.

¹ Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Éditions du Cerf, 1993, cité par Marc Augé.

² Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, op. cit., p. 124

(RE)CONSTRUIRE L'IDENTITÉ SERBE

Suite à la mort du maréchal Tito en 1980, la Yougoslavie entre dans une crise morale illustrée par le slogan « *Posle Tita, Tito* », [Après Tito, Tito]. Avec lui c'est la figure tutélaire du mythe fondateur de la lutte antifasciste qui disparaît. Privée de son leader charismatique – véritable clé de voûte de l'organisation du pays, marquée par la décentralisation engendrée par la constitution de 1974, frappée par la crise de la dette et une inflation galopante, la Yougoslavie connaît le repli identitaire propre aux pays en crise. Elle doit faire face à une deuxième lame de fond à la fin des années 80 : la fin du monde socialiste et donc du modèle bipolaire. L'État des Slaves du Sud avait en effet fondé son identité sur l'autogestion – du moins sur son mythe – et le non-alignement. À la fin des années 80, ce sont toutes les bases de l'État fédéral yougoslave qui sont ébranlées. D'où la nécessité de la définition d'une nouvelle identité, travail auquel vont s'atteler les intellectuels yougoslaves. Dans notre aire d'étude spécifique, la Serbie, deux grands modèles présentent tous deux un point de vue bipolaire. Comme nous l'avons vu, l'adoption d'un tel modèle peut être expliquée par la formation des intellectuels, essentiellement marxiste. Une autre explication – qui complète la précédente – est cette nécessité de redéfinir l'identité serbe : au modèle ethnique des nationalistes s'oppose un modèle quasi-ethnique concentré dans l'expression « *Druga Srbija* ». La manière dont ces deux modèles vont s'engager dans une lutte sans merci s'explique par le moment très particulier où elles émergent. Avec la fin d'un modèle tout à la fois politique, social, économique, et moral, les enjeux sont colossaux. Ce qui se joue dans cette lutte entre les deux modèles identitaires, ce sont deux projets de société qui auront des conséquences au niveau de la redistribution des avantages économiques, politiques et des positions d'influence. L'histoire de la Serbie en a fait un pays qui se trouve dans bien des domaines entre deux pôles, que ce soit dans les données objectives le concernant ou dans ses aspirations. Les intellectuels porteurs des deux nouveaux modèles identitaires vont s'arroger un des deux pôles de chaque alternative et considérer que chacune d'elles impose un choix exclusif. Nous verrons dans un premier temps quelles circonstances historiques ont mené à l'existence de l'ensemble de ces alternatives – qui recoupent les oppositions bipolaires vues en première partie. Nous verrons ensuite quels traits de caractère attribue l'intelligentsia libérale à la population serbe. Nous nous demanderons ensuite si les reproches qu'a faits la « *Druga Srbija* » à la population serbe sont fondés ou s'ils sont subjectifs. Enfin, nous nous

demanderons quel intérêt peut avoir la « *Druga Srbija* » à présenter ses compatriotes sous un si mauvais jour.

La Serbie, « negde između »¹

La Serbie, à l'issue du XX^e siècle, se retrouve au milieu du gué sur de nombreux plans. Faute d'avoir bénéficié d'une transition en douceur, elle est marquée à vif par la révolution imposée par le régime titiste. Cette « révolution civilisationnelle », dans un pays encore très rural, marqué par des héritages historiques divers et une véritable guerre civile, n'ont pas laissé le temps aux mentalités d'évoluer. La Serbie se retrouve dans les années 80 prise au piège de cette transition inachevée.

Politiquement

Entre tradition et modernité

Avec l'avènement du socialisme, la monarchie serbe disparaît de la scène politique. Parallèlement, la population serbe a l'impression que la répression mise en place par le régime est moins sévère envers la foi catholique qu'envers l'orthodoxie. Ce sont donc deux piliers essentiels² de la nation serbe qui sont mis à mal par le nouveau régime. Par ailleurs, le sentiment général – qui était déjà présent lors de la création de la première Yougoslavie – est que la Serbie avait réussi à atteindre un certain niveau de liberté politique, une vie démocratique satisfaisante qu'elle a perdus dès qu'elle a été intégrée à une entité plus grande. Mais, au moins, la première Yougoslavie avait réussi à amorcer un processus de modernisation, si ce n'est en douceur, qui permettait du moins d'intégrer et même de tirer profit de certains éléments traditionnels. « En ce qui concerne le rôle de la tradition, le cas yougoslave correspond largement au cas où la tradition peut avoir un rôle positif dans le processus de modernisation. Cette assertion est fondée sur le fait que, dans la première moitié de ce siècle, la Serbie a pris le chemin de la modernisation en suivant toutes les lois en place dans les pays dominants d'Europe occidentale du XIX^e siècle. »³ L'arrivée des communistes

¹ « Quelque part entre », référence au film *Nešto između* [Quelque chose entre] (1983) de Srđan Karanović qui met en scène la place à part qu'occupe la Yougoslavie dans le monde bipolaire de la guerre froide.

² Dans la culture serbe, marquée par la tradition du millet, le Patriarche de l'Église serbe est considéré comme le guide spirituel de la nation.

³ « Speaking of the role of the tradition, the Yugoslav case largely corresponds to the above proposition on the positive role tradition may have in modernizing processes. This assumption is founded on the fact that, in the first half of this century, Serbia set out on the road to modernization following all the rules in the leading Western European countries since the beginning of the 19th century. » in Vladimir Vuletić, « Citizens in

a mis un cran d'arrêt à cette modernisation « à l'européenne » pour laisser place à une version à marche forcée.

Le conflit qui oppose intellectuels nationalistes et libéraux peut être éclairé à la lumière de la définition de la différence entre société moderne et société traditionnelle. « Les membres des sociétés dites archaïques manifestent davantage le désir de rester fidèles à la tradition du groupe que celui de prendre des moyens nouveaux pour développer l'organisation sociale et l'économie. Autrement dit, le clivage est dans l'inversion des valeurs : même quand elles innovent, les sociétés que nous appelons ici pour cette raison "traditionnelles" veulent se représenter leur action comme la reproduction de ce qu'ont fait les anciens, tandis que les sociétés que nous appelons "modernes" sont celles qui se représentent leur action comme forme de l'innovation perpétuelle y compris lorsqu'elles rejettent en fait l'innovation et reproduisent à leur insu des comportements anciens. »¹ Le discours des nationalistes montre leur volonté de se rattacher à une culture traditionnelle alors que les intellectuels de la « *Druga Srbija* » souhaitent passer au modèle de la société moderne. Cette définition met également en exergue le primat qui est donné, dans chacun des deux modèles, tantôt à l'individu, tantôt au collectif.

Entre collectivisme et individualisme

L'héritage le plus évident du système socialiste – qui correspond à un ancrage beaucoup plus ancien selon les intellectuels de la « *Druga Srbija* » – est le collectivisme des Serbes. Or le passage à la société démocratique occidentale que la « *Druga Srbija* » appelle de ses vœux est fondé sur l'individualisme. Elle dénonce donc chez la majorité de leurs concitoyens leur instinct grégaire qui s'illustre dans le nationalisme : « Un genre de collectivisme, fondé sur la classe, fut remplacé par le seul autre disponible, fondé sur la nation. Les nouveaux Parlements et Gouvernements fonctionnent comme les anciens, c'est-à-dire selon les modalités de l'État du Parti unique. L'opposition n'a pas de place. Les mass media sont contrôlés »².

Cette transition par le nationalisme n'a fait que retarder le passage à la démocratie libérale. En effet, « le nationalisme se concentre sur *das Volk* [le peuple] et la démocratie sur *le citoyen*. Il arrive que les intérêts de l'individu et de la tribu coïncident mais ces conjonctions heureuses

protest », Mladen Lazić (sous la direction de), *Protest in Belgrade, Winter of discontent*, op. cit., p. 95, traduction de l'auteur.

¹ Philippe Laburthe-Tolra, Jean-Pierre Warnier, *Ethnologie-Anthropologie*, Paris, PUF, collection Manuels, 1993, p. 245.

² Branko Horvat, « Les caprices de l'économie », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 29.

ne durent pas longtemps. Sauf chez nous, où le collectif, plus fort, l'emporte toujours sur l'individu. On nous livre *en gros*, d'un totalitarisme à l'autre ; les convoyeurs changent, mais les fourgons restent les mêmes. »¹

Et, selon les intellectuels libéraux, malgré la mise en place au cours des années 90 et surtout dans les années 2000 d'un système électoral libre – du moins en théorie² – l'esprit collectiviste persiste dans la société serbe sans grand espoir de voir cette disposition changer un jour. « Fondée sur le mythe unitaire, l'entité serbe suppose la négation de l'individu, dont la seule marge de manœuvre est l'ambivalence du sentiment national : "seules les grandes nations peuvent respecter la personnalité humaine, l'individu. C'est impossible dans les petites nations à cause des tabous et des mythes, encore vivaces dans le peuple. Ici, seule la nation peut être grande. (...) Un Serbe n'est un homme que s'il est serbe"³. »⁴

Entre autoritarisme et démocratie

Une autre transition inachevée est celle de l'autoritarisme à la démocratie. Depuis l'institution de la dictature militaire d'Alexandre en 1929, le pays a toujours vécu sous un régime autoritaire.

Le problème s'est manifesté lors du passage au système pluripartite : « Bien que la plupart des nouveaux partis aient été anticomunistes, leur nature autoritaire était repérable dans leur organisation interne centralisée, le leadership autoritaire, l'élitisme des officiels du parti et le pouvoir des leaders de parti charismatiques. Les partis, et en particulier l'héritier du vieux parti communiste (qui n'avait jamais abandonné le contrôle de la vie politique, économique et culturelle), n'avaient aucun intérêt dans une démocratisation véritable des médias. »⁵

Pour Miljenko Dereta*, le problème n'est toujours pas résolu dans les années 2000 car « la démocratisation de la Serbie est un processus extrêmement

¹ Milovan Danojlić, « Vivre avec la haine », *Peuples méditerranéens*, *op. cit.*, p. 99.

² Voir le problème de la loi électorale décrit p. 252.

³ Catherine Coquio cite ici Dobrica Ćosić.

⁴ Catherine Coquio, « Violence et déni dans la littérature : l'ultranationalisme serbe », *L'Histoire trouée*, *op. cit.*.

⁵ « Although most of the new parties were anticomunist, their authoritarian nature could be seen in their centralised internal organisation, autocratic leadership, the elitism of party officials and the power of charismatic party leaders. These parties, and especially the heir of the old communist party (which had never given up control of political, economic and cultural life), were not interested in the genuine democratisation of the media. » in Ljiljana J. Baćević, « The Media and Elections [Les médias et les élections] », *Challenges of Parliamentarism*, *op.cit.*, p. 200.

difficile parce que, dans les faits, la majorité ne comprend pas le vrai sens du mot démocratie. »¹

Il est évident que Miljenko Dereta* se place, lui ainsi que les autres membres de la « *Druga Srbija* », parmi la minorité qui a compris ce que signifiait la démocratie. Mais Vojislav Pavlović* remet cette exception en cause pour élargir le doute à l'ensemble de la classe intellectuelle qui été formée dans la Yougoslavie titiste : « La question peut être vue par rapport aux années de formation. Si vous établissez un tableau avec les noms et l'âge, la question se pose – et elle d'ailleurs aussi légitime pour moi que pour eux, peut-être un peu plus pour eux parce qu'ils sont mes aînés : est-ce que les réflexes démocratiques et surtout la pratique démocratique sont quelque chose que l'on peut acquérir facilement à un âge avancé, au-delà de 40 ans ? Les réflexes de ce qu'on a vécu et ce à quoi on a participé de manière active ne restent-ils pas ? »²

Il apparaît donc que si le système change en apparence – pluripartisme, élections libres – la mentalité serbe, forgée par des décennies de régime autoritaire, ne peut se métamorphoser du jour au lendemain.

Entre culture politique conflictuelle et consensus

Cette absence de démocratie s'incarne aussi dans l'absence de culture du débat et du consensus. Le propre de la démocratie étant d'arriver à des compromis, celle-ci est rendue difficile dans la culture politique conflictuelle serbe : « comme n'existe aucune tradition démocratique de négociation politique, les attitudes sont exclusives, les positions inconciliables, et le résultat c'est la guerre civile. »³

Cette difficulté n'est pas seulement liée à la culture politique de la Serbie mais aussi à son adoption d'un système présidentiel. Ce choix n'est pas étonnant dans un pays qui a toujours fonctionné avec une figure de leader charismatique : roi sous la monarchie, Tito sous le régime socialiste. Les difficultés liées au régime présidentiel ne sont pas spécifiques à la Serbie, mais elles s'y trouvent exacerbées car c'est un pays déjà polarisé. Vladimir Goati explique ce phénomène de manière plus précise : « La concentration du pouvoir dans les mains du Président lui donne très peu de motivation pour former des coalitions ou d'autres modes de partage du pouvoir ou encore de prendre part à des négociations avec l'opposition qui pourraient être rendues nécessaires par certains problèmes. Tout particulièrement dans

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

³ Branko Horvat, « Les caprices de l'économie », *Peuples méditerranéens*, op. cit., p. 29.

une nation déjà divisée et polarisée, le système de “celui qui gagne prend tout” a de fortes chances de créer encore plus de division et de polarisation. La politique devient exclusive au lieu d’être inclusive. »¹.

La Serbie est donc au beau milieu d’une transition inachevée, ce qui explique en grande partie sa crise identitaire. Si elle a évolué rapidement dans les années 2000 pour parvenir à un système politique qui donne toutes les apparences d’un système démocratique, les mentalités restent empreintes de l’héritage de 70 années d’autoritarisme. Nous trouvons ce hiatus entre les deux représentations que donne la « *Druga Srbija* » de la société serbe : idéal d’une société à l’occidentale qui se voudrait moderne, individualiste, démocrate et consensuelle et réalité d’une population traditionnelle, collectiviste, marquée par l’autoritarisme et une culture politique conflictuelle.

Socialement : le « polutani », perdu entre ville et campagne

Cette transition inachevée se ressent aussi socialement. La question de l’opposition entre ville et campagne est centrale dans tout le discours des années 90. Deux catégories de la population se sont retrouvées prises entre deux modèles de société. Tout d’abord, les paysans qui ont vécu l’ouvriérisation² mise en place par le régime titiste puis, dans les années 90, les nombreux réfugiés arrivés de Bosnie-Herzégovine et de Croatie, la plupart venant de zones rurales.

La transformation de la vie paysanne a été en Yougoslavie, comme dans tous les pays socialiste, une obsession du régime. « Ćosić* a dit que la première raison pour laquelle il devint communiste était locale : il souhaitait éliminer l’appauvrissement du village et changer la vie des paysannes³. Il revendiqua une fois que sa plus grande ambition, alors qu’il combattait avec les partisans, était de prendre la tête d’une ferme après la guerre. Son attachement au village et à la paysannerie retenaient son attention comme écrivain et comme personnage public. Ćosić* a laissé de nombreuses preuves qu’il vénérât le village – alors même qu’il

¹ « The concentration of power in the president’s hands gives him or her very little incentive to form coalitions or other power-sharing arrangements or to take part in give-and-take negotiations with the opposition that may be needed to deal with divisive problems. Especially in an already divided and polarised nation, winner-take-all is highly likely to create even more division and polarisation. Politics becomes exclusive instead of inclusive. » in Arend Lijphat (Ed.), *Parliamentary Versus Presidential Government* [Gouvernement parlementaire contre gouvernement présidentiel], Oxford et New York, Oxford University Press, 1992, pp. 18-19, voir aussi Juan J Linz et Alfred Stepan, *The Breakdown of Democratic Regimes* [La décomposition des régimes démocratiques] (1978), Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987, p. 72, cité par Vladimir Goati in Vladimir Goati, « Concluding remarks [Remarques conclusives]», *Challenges of Parliamentarism*, op. cit., p. 261.

² Voir p. 92.

³ Slavoljub Đukić, *Čovek u svom vremenu: Razgovori sa Dobricom Ćosićem*. op. cit., p. 17, cité par Nick Miller, traduction de l’auteur.

détestait nombre de ses caractéristiques – et que sa propre dévotion au communisme devait être comprise comme son engagement à transformer la vie du village ; que même son yougoslavisme revendiqué était né dans sa conception de la manière dont le communisme remodelerait la Serbie et la Yougoslavie. »¹

Cette aspiration de Ćosić* et son appréhension de la question paysanne n'est pas la plus répandue chez les socialistes². La plupart ont en effet un rapport ambigu à cette catégorie. Si la majorité d'entre eux sont d'extraction paysanne, ils se méfient des paysans. Ces derniers sont tenus pour être les plus conservateurs et, surtout, détiennent le pouvoir d'affamer les villes. « La paysannerie était une catégorie sociale avec laquelle il fallait certes encore compter, mais qui par nature appartenait à un ordre économique et social dépassé. Dans les versions les plus bienveillantes, c'était une classe en recul, une sorte de vestige curieux, un conservatoire de coutumes et de croyances archaïques. Sous sa forme la plus extrême, comme chez les socialistes, elle était tout bonnement vouée à disparaître. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le *Manifeste communiste* représente à cet égard la quintessence de la pensée bourgeoise dans son acceptation la plus large, c'est-à-dire urbaine, rationnelle, industrialisée, et progressiste. »³

Ce préjugé issu de la culture socialiste se double, chez les membres de la « *Druga Srbija* » d'un préjugé venu des classes bourgeoises occidentales. Comme l'explique Maria Todorova*, « le préjugé aristocratique contre les sociétés égalitaires des Balkans [est devenu], en passant chez les bourgeois, le préjugé de la culture rationnelle urbaine contre les traditions superstitieuses, irrationnelles et arriérées de sociétés n'ayant d'autre intérêt que d'offrir à l'observateur un *Volksmuseum* grandeur nature de l'Europe. »⁴

Le conflit qui existe entre ville et campagne peut donc s'expliquer de deux manières. Le préjugé de la culture urbaine et rationnelle contre la paysannerie est à la fois issu de la culture marxiste et de l'influence occidentale. Cela explique pourquoi cette question prend une telle importance chez les membres de la « *Druga Srbija* » qui se trouvent à la confluence

¹ « Ćosić records that the very reason he became a communist was local: he wished to eliminate the impoverishment of the village and to change the life of peasant women. He once claimed that his highest ambition as he fought with the Partisans was to become the head of a collective farm after the war. This fixation with the village and the peasant commended his attention both as a writer and as a public figure. Ćosić left ample evidence that he deeply revered the village, even while hating many of its attributes, and that his own devotion to communism must be understood in terms of his dedication to the transformation of village life; that even his self-proclaimed Yugoslavism was born in his understanding of how communism would reshape agrarian Serbia and Yugoslavia.» in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 63, traduction de l'auteur.

² Voir le paragraphe « La question paysanne » dans Laëtitia Delamare, « Le communisme modèle de religion séculière : la Yougoslavie titiste entre héritage stalinien et création originale », *Balkanologie*, op. cit..

³ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 169.

⁴ *Idem*.

de l'héritage socialiste et de l'aspiration vers l'Occident. A contrario, Ćosić*, dont l'engagement dans le communisme visait avant tout à une amélioration de la condition paysanne, a changé d'orientation pour devenir le chantre du nationalisme.

Géographiquement

Cet entre-deux politico-social se double d'une incertitude géographique. La Serbie, comme le reste des Balkans, appartient à l'Europe géographique. Mais elle appartient à trois « autres » Europe symboliques, soit, chronologiquement, l'Europe byzantine, l'Europe ottomane et l'Europe socialiste. À l'heure où la Serbie cherche à intégrer l'Union européenne, qui a imposé une norme de ce qu'est l'eupéanité, elle est sommée de prouver son appartenance à l'Europe.

La Serbie, entre Europe et Balkans

La perception des Balkans par l'Europe occidentale a surtout marqué les intellectuels balkaniques qui dénoncent ce qu'ils estiment être l'identité propre de la région. La norme occidentale est si bien intériorisée que les intellectuels libéraux serbes la prennent comme mètre étalon de l'avancée de leur société. « Les attitudes négatives ne sont pas absentes pour autant. Geshkof a si bien assimilé, à la fin des années 1930, le stéréotype occidental, qu'on peut lire dans son livre sur l'union balkanique (solide travail de recherche factuelle, par ailleurs) des sornettes pseudo-psychologiques du genre “la proverbiale mentalité balkanique, totalement inapte au compromis”¹. Plus récemment, un journaliste déplorait dans un essai “l'incorporation tardive, incomplète et inégale des Balkans dans la véritable Europe” ; les Balkans sont à la croisée de deux mondes, l'Orient et l'Occident : “des cultures, des langues, des traditions et même des civilisations différentes. Les lignes de démarcation qu'on appelait rideau de fer du temps de la Guerre froide est la même que celle où la tornade turque a été stoppée il y a plusieurs siècles et qui a protégé l'Occident de la violence et de l'assimilation.” Cette eupéanisation désordonnée, improvisée et provinciale a fait de vertus comme la générosité, la tolérance, la bonne volonté, le respect de l'individu, des qualités étrangères à la région. Voilà pourquoi “l'expression ‘homme d'État intègre’ sonne aussi bizarrement à nos oreilles balkaniques que “criminel vertueux”². Ce genre d'écrits témoigne d'une intériorisation complète du discours balkaniste importé d'Occident. »³

¹ Theodore I. Geshkof, *Balkan Union : A Road to Peace in Southeastern Europe* [L'union balkanique : une route vers la paix dans l'Europe du Sud-Est], New York, Columbia university Press, 1940, p. 47, cité par Maria Todorova.

² Ivan Slavov, « Balkanpolitikanstvo [Politique politicienne balkanique] », *Edin zavet*, n°1, 1993, p. 51, cité par Maria Todorova.

³ Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 94.

Plutôt que de démontrer de manière critique que même orthodoxe, même marquée par la culture ottomane, même dans ses difficultés à mettre en place une démocratie libérale, la Serbie n'en appartient pas moins à l'Europe, les intellectuels libéraux appellent de leurs vœux une transformation radicale de la société serbe afin d'en faire disparaître toute trace de balkanité.

De la Yougoslavie à la Serbie

Une question est l'enracinement du territoire, c'en est une autre que celle de son extension. Les Serbes vivaient depuis 1918 dans un État qui leur permettait d'être tous réunis. La fin de la Yougoslavie et le rétrécissement du territoire (d'environ 250 000 à 88 000 kilomètres carrés) entraînent deux conséquences.

La première est l'évolution du sentiment d'appartenance et d'attachement à un pays. La Yougoslavie d'avant-guerre était fortement marquée par la prépondérance serbe, ne serait-ce que par le règne de la dynastie Karadjorđević*. Dans la Yougoslavie titiste, l'*agitprop* mise en place par le régime (chansons patriotiques, films partisans...), les grands événements visant à assurer la cohésion du peuple (grands chantiers de la reconstruction, fête de la jeunesse¹...), la notoriété dont jouissait le maréchal à l'étranger avaient réussi à créer un sentiment de fierté yougoslave. Au sortir des années 90, la Serbie est mise au ban de la société internationale, l'opinion internationale est horrifiée par les exactions commises en Bosnie-Herzégovine et les préjugés antiserbes sont monnaie courante. Dans ces circonstances, la relation des Serbes à leur terre natale est ambiguë. Ljubodrag Dimić* nous confirme que « deux éléments sont très importants : l'appartenance à l'État et le sentiment d'appartenance à un État. La Yougoslavie présentait un fort sentiment d'appartenance chez ses citoyens. Cette adrénaline qui se manifestait avec le patriotisme, avec le chant des chansons, les symboles, a complètement disparu jusqu'au point où vous avez maintenant une catégorie de personnes, particulièrement les jeunes, qui ont honte de l'État dans lequel ils vivent »². De nombreux Serbes soulignent de manière assez caustique qu'ils ont changé quatre fois de pays depuis leur naissance et nombreux sont ceux qui ignorent la date de la fête nationale et sa signification historique.

La seconde conséquence est le recentrage sur l'identité nationale. Les intellectuels nationalistes ont appelé de leurs vœux ce retour à une Serbie indépendante. Elle est pour eux

¹ Voir Suzana Đukić , « Un aspect de la propagande titiste : le culte de Tito dans le quotidien *Politika* (1945 à 1980) », *Balkanologie*, Vol. III, n° 1, juillet 1999.

² « Ta pripadnost državi, osećaj pripadnosti državi. Jugoslavija je imala visok stepen pripadnosti državi kod njenih građana. Taj adrenalin koji se pojavljivao sa patriotizmom sa pevanjem pesama, sa zastavom, sa simbolima je sasvim nestao, do mere da vi imate sada kategoriju ljudi, pogotovo mlađih, koji se stide države u kojoj žive. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

le gage de l'identité serbe retrouvée, qui avait été diluée dans la Yougoslavie titiste. Un des thèmes récurrents des années 80 est en effet la spoliation des Serbes par la Yougoslavie, ne serait-ce que dans la première injustice qui leur a été faite avec la création des provinces autonomes de Voïvodine et du Kosovo. Ce recentrement sur la Serbie et sur son identité propre est un révélateur du passage de Ćosić* au nationalisme comme l'explique Nick Miller. « [Divisions et *Le temps de la mort*] sont tous deux marqués par un des thèmes récurrents de Ćosić* qui est l'importance des divisions géopolitiques, sociales et morales qui ont historiquement hanté et tenté les Serbes. L'innovation la plus importante du *Temps de la mort* est cependant d'établir fermement le passage de Ćosić* de l'universel à la paroisse, de la Yougoslavie à la Serbie et de l'intégration de la Serbie au monde à la perfection de la Serbie elle-même. »¹

De nombreux Serbes, vu l'étendue de leur territoire actuel, se sentent amputés – et nous n'aborderons même pas ici l'épineuse question de l'indépendance du Kosovo. Si les nationalistes voulaient voir réparer les injustices commises envers les Serbes, ce projet n'impliquait pas la fin de la Yougoslavie. Les Serbes sont le peuple qui s'est battu pour que n'advienne pas la dissolution du pays. Même si leur manière de concevoir l'avenir commun pouvait être insupportable aux autres peuples yougoslaves, le ressenti serbe reste largement celui de victime des forces centrifuges venues de Croatie et de Slovénie.

Religieusement

Entre athéisme et orthodoxie

Après 60 ans d'athéisme comme « religion d'État », l'Église fait un retour en force que ce soit au niveau de son implication politique, de la caution morale qu'elle représente ou du respect de plus en plus important de certaines traditions : la pratique du *post*² se répand, les visites des monastères se multiplient.

« Il y a eu dans les années 90 toute une action, toute une politique qui aidait à ce que le traditionalisme – le fait qu'on respecte les traditions qui viennent de l'Église orthodoxe mais qui n'étaient pas vraiment liées à une foi – soit identifié avec

¹ « [Divisions and *Time of death*] are both [...] marked by one of Ćosić's enduring themes, which is the importance of the geopolitical, social, and moral divisions that have historically cursed and tempted Serbs. *Times of Death*'s most important innovation, though, is that it firmly established Ćosić's move from the universal to the parochial, from Yugoslavia to Serbia, from Serbia's integration with the world to the perfection of Serbia itself.» in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 236, traduction de l'auteur.

² Dans la religion orthodoxe, périodes de jeûne qui peuvent durer jusqu'à quarante jours. Durant ces périodes toute absorption de produits animaux est proscrite et on se consacre aux activités spirituelles. On compte quatre périodes de *post* dans l'année dont les plus suivies sont celles qui précèdent Noël et Pâques. Le *post* se pratique aussi deux jours par semaine tout au long de l'année : le mercredi et le vendredi.

l'appartenance ethnique. La tradition est donc assimilée à l'identité serbe, elle se confond avec la foi orthodoxe, l'Église orthodoxe. Pour prouver que vous êtes un "bon Serbe" vous devez donc être orthodoxe, traditionaliste et nationaliste. »¹ Ce discours était lié dans les années 90 à la nécessité de se distinguer des autres Yougoslaves. Le Serbe devait donc être orthodoxe, le Croate catholique et le Bosniaque musulman. Encore aujourd'hui «il y a une confusion quand on parle d'identité serbe, l'identité serbe comprend aujourd'hui d'être orthodoxe, croyant»². Rares sont les Serbes qui considèrent qu'on puisse être par exemple serbe et protestant. Le retour à l'orthodoxie apparaît donc plus comme un marqueur identitaire que comme un véritable retour en force de la religion. Il existe d'ailleurs un fort sentiment d'amertume chez les croyants qui ont pratiqué leur foi sous le socialisme et ont parfois dû en payer les conséquences. Ils ont l'impression que cet engouement est un phénomène de mode qui ne prête pas à conséquence et vivent douloureusement cette légèreté.

Entre ciel et terre

Une autre dimension de la religion chez les Serbes est liée à la mythologie de Kosovo. En effet, le prince Lazar* ayant choisi la défaite terrestre afin d'accéder au Royaume des cieux, la tradition serbe véhicule l'idée que les Serbes sont une « *nebeski narod* » [nation céleste], en d'autres termes un peuple élu. «Il existe un lien étroit et indéfectible entre ces divagations totalitaristes sur "la Serbie céleste" et ce "Non" politique, terrestre. L'un et l'autre se veulent quelque chose d'exceptionnel, comme un trait distinctif suprême et propre au peuple serbe, une qualité qui le distingue des autres peuples et l'élève au-dessus d'eux, et tous les Serbes, cela s'entend, devraient être moralement tenus à cette obligation dès lors que de ce "Non" céleste-terrestre dépendent l'identité et l'indépendance du peuple et de l'État. Mais on ne peut pas, on ne doit pas oublier l'expérience, surtout celle dont nous sommes les tragiques contemporains, à savoir que le pouvoir idéologique et les maîtres absolus qui s'identifient avec le peuple et l'État donnent à ce "Non" terrestre un sens total et totalitariste céleste.»³ Comme le dit Milena Dragičević Šešić* «on jouit d'être des enfants terribles»⁴, le « non terrestre »

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² Vesna Cakeljčić, entretien avec l'auteur, mai 2008.

³ Milovan Đilas, « Les mêmes Serbes, une autre Serbie », *Une autre Serbie, op. cit.*, pp. 90-91.

⁴ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, mai 2008.

s'incarne dans l'absence d'esprit de compromis, sinon de consensus, du régime de Milošević* tant dans la répression de ses opposants que dans ses actions belliqueuses. Le régime de Milošević* légitime ses actes de répression par le caractère céleste de la nation serbe et ceux qui n'adhèrent pas sont donc de « faux Serbes » indignes de la nation à laquelle ils appartiennent, des « traîtres ».

La Serbie est donc, sous de nombreux aspects, non pas bipolaire, mais dans une situation de crise si l'on définit celle-ci par un moment où le vieux a du mal à mourir et le neuf a du mal à naître. En tant que jeune État national puis en tant qu'État socialiste, le Royaume SHS puis la Yougoslavie, et donc la Serbie, ont été soumis à la volonté modernisatrice de leurs dirigeants influencés dans un cas par le modèle européen et particulièrement français, dans l'autre par l'idéologie marxiste qui s'apparente sous certains aspects à l'idéologie bourgeoise urbaine et rationnelle. Ce traitement de choc, appliqué à un pays essentiellement rural et qui a vécu plusieurs siècles aux confins d'un Empire au fonctionnement féodal, a eu pour résultat de laisser les Serbes à mi-chemin, perdus entre deux modèles civilisationnels qui englobent l'aspect politique, social, religieux, ce à quoi se greffe le deuil d'un pays perdu. Dans cette situation, et face à une population qui se pose comme victime, les intellectuels libéraux dressent un portrait acide du peuple serbe, lui reprochant son absence d'adaptabilité, sa difficulté à évoluer, son côté « indécrottablement » balkanique et rural, ce qui sous-entend stupide, paresseux et indolent.

Qui sont « les Serbes » ?

Le regard que porte les intellectuels libéraux sur le peuple serbe est bien synthétisé dans ces mots de Miloš Stambolić : « Il y a aussi, dans ses bagages, le vent et les montagnes des Balkans ; les Balkans entre l'Orient et l'Occident - ces *antemurales* de l'Orient et de l'Occident ; on y trouve également l'interprétation serbe de l'opposition chrétienne du Ciel et de la Terre, et encore, le mythe du Kosovo devenu tabou, le choix du paradis céleste appréhendé littéralement ; le mythe de la trahison séculaire et celui des saints vengeurs guerriers, le mythe des éternels vainqueurs et perdants ; on y trouve aussi la perpétuelle malédiction imaginaire et le mythe de la guerre comme punition éternelle, la mégalomanie grotesque, et la manie bien réelle de la poursuite ; l'agoraphobie claustrophobe et la

claustrophobie agoraphobe, la peur des étendues comme la peur de l'étroitesse. Dans ses bagages, il y a aussi le Vatican, le Komintern et le prétendu Complot mondial, une mauvaise lecture du *Načertanje*, et une très bonne lecture du *Mémorandum*. »¹ Autant dire que c'est un véritable portrait à charge qui est ici dressé contre les Serbes. Ce qui est intéressant de notre point de vue, c'est que ce portrait dessine en négatif l'idéal de société auquel aspire la « *Druga Srbija* ».

Primitifs

Un des qualificatifs qui revient le plus souvent dans les écrits de la « *Druga Srbija* » porte sur le primitivisme des Serbes, que l'on retrouve dans leur manière de pensée, de parler et jusque dans la musique qu'ils écoutent. Il existe toute une analyse bipolaire² sur la lutte qui oppose les bons rock et punk yougoslaves des années 70 et 80 à la vague de *turbofolk* qui déferle sur le pays dans les années 90, trainant dans son sillage des personnes aussi peu recommandables que Ceca³, l'épouse d'Arkan⁴. Un journaliste français écrit encore en 2012 que « le nationalisme n'a pas seulement eu raison de la Yougoslavie, il a aussi tué le rock yougoslave... »⁵ Vesna Cakeljic* confirme : « L'État a beaucoup promu cette musique [le *turbofolk*] pendant la guerre. C'est comme dans l'ancienne Rome, donner au peuple des jeux et du pain, c'est la même chose. D'une certaine façon, c'était pour anesthésier les gens, pour qu'ils ne réfléchissent pas à ce qui se passe. Chaque jour à la télé, des cirques, des mascarades, des émissions avec beaucoup de couleurs, tout brillait, tout était scintillant. Ça visait directement le cerveau, les cellules grises des gens pas très éduqués, pour ne pas dire primitifs, qui se sentaient fiers parce que c'était serbe et qu'il y avait même des étrangers qui achetaient des CD parce que pour eux c'était intéressant. Pour moi c'était dégueulasse [sic], vraiment je ne supporte pas, pas un seul

¹ Miloš Stambolić, « Introduction à une mort », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., pp. 127-128.

² Voir Laurent Geslin et Simon Rico, « Partitions (ex-)yougoslaves », *Le monde diplomatique*, janvier 2014.

³ Chanteuse à succès de *turbofolk*.

⁴ Chef paramilitaire ayant combattu en Bosnie-Herzégovine et dont les tigres (*Arkanovi tigrovi*) sont réputés pour leurs exactions sur la population civile.

⁵ Introduction à l'émission *Yougoslavie : le punk avant la tempête (1980-1992)* diffusée sur France culture le 28 juillet 2012.

URL consultée le 16 septembre 2014 : <http://www.franceculture.fr/emission-revolution-rock-yougoslavie-le-punk-avant-la-tempete-1980-92-2012-07-28>

accord. »¹ Pour elle cette propension à se laisser hypnotiser par les paillettes montre « que la stupidité serbe n'a pas de limites, vraiment. »²

Incompétents

Que ce soit dans la Yougoslavie socialiste ou dans la Serbie nationaliste, ce n'est pas le critère de compétence qui prévaut mais la compatibilité idéologique. La conséquence, c'est une gabegie du système. « Cette inflation de lois, actes législatifs et de règlements se répercute inévitablement sur les prix. Cela, les étrangers ne le comprennent pas, ou ne veulent pas le comprendre. Ils ne voient là qu'une mauvaise politique de gestion. Impossible de leur expliquer que chez nous une mauvaise politique peut passer pour une bonne, même si les résultats prouvent le contraire. Pour nous, ce sont les gens qui sont importants, pas les résultats. On ne peut tout de même pas éliminer, sous prétexte qu'il a échoué, un homme à nous, un homme dévoué à notre cause, un patriote affirmé. »³. Cette prévalence du clientélisme et des réseaux de solidarité sur un système rationnel et impersonnel nous amène au reproche suivant que la mouvance libérale fait aux Serbes.

Irrationnels et indisciplinés

Cette personnalisation des rapports sociaux, cette incapacité à mettre en place un système rationnel et anonyme peuvent certes être imputées aux défauts d'« une nation qui n'est pas disciplinée comme la nôtre »⁴, comme le dit Vesna Cakeljic*. On pourrait également argumenter que le critère de compatibilité idéologique appliqué tant par les socialistes que par les nationalistes, les lenteurs de la bureaucratie et les dysfonctionnements du système ont mené à la recherche d'acointances permettant d'éviter certaines lenteurs de ce dernier. Encore aujourd'hui, la population a recours à son réseau de relations pour éviter les procédures administratives. La première question que l'on se pose face à un problème est : « Quelle est la personne qui pourrait m'obtenir un passe-droit ? »⁵ Selon Ljubodrag Dimić*, cette absence de rationalisation du système est due à la volonté du régime titiste d'étouffer toute pensée critique. « Est-ce que ce sont des sociétés qui n'ont pas

¹ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

² *Idem.*

³ Vidosav Stevanović, « Neige à Athènes », *La neige et les chiens* (1992), traduit par Mauricette Begić, Paris, Belfond, 1993, p. 142.

⁴ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

⁵ À l'époque où le régime des visas pour l'Union européenne était encore en vigueur, il semblait tout naturel de faire sa demande de visa dans l'ambassade d'un pays de la zone Schengen où l'on connaissait quelqu'un plutôt que dans l'ambassade du pays de destination.

réussi à se rationaliser ? Je suis intimement convaincu que c'est le cas de la société serbe car, si elle s'était rationalisée, elle aurait échappé à certains des malheurs qui l'ont frappée au XX^e siècle et plus particulièrement dans la seconde moitié du XX^e siècle. La Yougoslavie socialiste a créé une élite sérieuse mais, sur le plan des sciences sociales, cette élite est entrée en conflit avec le parti. Et le Parti a tout fait – avec l'aide de ceux qui appartiennent aussi à l'élite mais dans ses propres rangs – pour détruire, pour étouffer l'intelligentsia critique. Et chaque suffocation de l'intelligentsia critique signifie le marquage de l'intelligentsia comme ennemi. Et nous arrivons alors de nouveau à cette matrice qui se reproduit. »¹

Les intellectuels libéraux en font quant à eux un trait de la serbité en des termes peu amènes. Vidosav Stevanović* l'assimile par exemple à une version exacerbée de l'âme slave : « Grâce aux médias, les errements pathologiques d'un seul individu sont devenus ceux de tout un chacun. Cette contamination est un effet de l'univers schizophrénique socialiste et de la prédisposition slave à mêler des sentiments divers et souvent contradictoires. "L'âme slave"² a trouvé ainsi son ultime avatar dans "l'âme serbe" »³. Les intellectuels libéraux ne sont pas les seuls à faire aux Serbes le reproche de l'irrationalité : Ćosić* lui-même y consent mais, chez lui, il se teinte d'empathie. Comme le bon sauvage de Rousseau corrompu par la société, les Serbes ont perdu leur instinct de survie sans accéder à la raison qui leur permettrait de prendre conscience du mal qui les menace. Ils ont atteint ce stade en étant victime d'un destin funeste

¹ « Da li su to društva koja nisu uspela da racionalizuju sebe ? Što sam duboko siguran da je slučaj sa srpskim društvom, jer da je sebe racionalizovalo ono bi izbeglo neke od neke nesreća koje su ga zadesile u XX veku, pogotovo u drugoj polovini XX veka. Socijalistička Jugoslavija je stvorila ozbiljnu elitu, ali na planu društvenih nauka, ta elita je ušla u ozbiljan sudar sa Partijom. I Partija je sve činila pomoću onih koji su takođe elita ali u njenim redovima da uništi, da uguši kritičku inteligenciju. A svako gušenje kritičke inteligencije to znači označavanje te inteligencije kao neprijatelja, onda da opet dolazimo do te matrice koja se ponavlja. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2011, traduction de l'auteur.

² Léon Poliakov définit ainsi l'âme slave : « Ainsi s'installe à demeure le temps du grand remords russe, qui fut aussi celui des "hommes superflus" dépeints par Pouchkine ou Tourgueniev, et plus cruellement encore par Dostoïevski : hommes qui ne pouvaient s'intégrer à une société oisive, brutale et mesquine, et qui finissent par se perdre dans des rêves et bavardages sans fin, ou se détruire d'une manière ou d'une autre. "L'âme slave" qui étonnait les Européens de jadis, c'était surtout cela. » in Léon Poliakov, *La causalité diabolique : essai sur l'origine des persécutions* (1980) – *Du joug mongol à la victoire de Lénine* (1985), Paris, Calmann-Lévy, 2006. Nous pouvons penser que c'est dans son caractère autodestructeur et dans sa tendance à l'exaltation des grands sentiments que Vidosav Stevanović voit dans l'âme serbe une incarnation de l'âme slave. Nous pouvons voir une illustration de ce mythe de l'âme slave chez Philippe-Xavier Pauly. Ce dernier voit dans les événements du Kosovo de 1999, le retour de la grande tradition épique de la chanson de geste de Kosovo : « Le pont de Mitrovića n'est certes pas le pont des Thermopyles, mais les sacrifices quotidiens d'hommes comme Oliver et Nicolas perpétuent la chanson de geste du Kosovo. À travers leur sacrifice, la Serbie retrouve son âme. L'âme slave, romantique et nostalgique, se nourrit des actes épiques de ces hommes exceptionnels. Aussi, la mémoire collective du peuple serbe leur rendra-t-elle un jour hommage lorsqu'elle aura, et de tels temps ne sont pas éloignés, repris possession de son sanctuaire outragé » in Philippe-Xavier Pauly, *Kosovo assiégé : une bombe à retardement*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000, p.57.

³ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op.cit., p.137.

qui les a menés de guerre en guerre et les a rendu fatalistes. Cette fatalité est évoquée – même si c’est pour la questionner – chez les libéraux : « Cette dérive de la Serbie, qui la place à l’écart du monde, est-elle une aberration spécifiquement balkanique, notre funeste destinée, à nous qui nous sommes obligés de vivre dans les Balkans ? Ces Balkans sont-ils une fatalité maudite, à laquelle nous essaierons toujours d’échapper, sans jamais y parvenir vraiment ? »¹ Chez Ćosić*, l’irrationalité serbe n’est donc pas un trait essentiel du caractère serbe mais une empreinte au fer rouge² que l’histoire a laissé sur ce peuple : « Tant d’esquisses, de manuscrits entamés, et lui, il gagne sa vie comme avocat et brasse de l’air à essayer de raisonner les Serbes, un peuple que rien ni personne en ce monde ne saurait raisonner. Ils sont immunisés contre la raison. Leur instinct du danger s’est émoussé, leur peur s’est perdue dans les guerres. Ils sont incapables, moralement et psychologiquement, de mesurer la situation catastrophique où ils se trouvent dans un État qu’ils ont fondé et où ils sont en majorité écrasante. Ce sens instinctif du danger, inné chez tous les animaux, du lion au ver de terre, ces Serbes sans foi ni loi ne l’ont pas. L’âme meurtrie dans les massacres et les combats séculaires, ils acceptent tout ce qui leur arrive, persuadés que rien ne va mal au point de ne pouvoir être pire demain. Et puis, ils ont l’âme si facilement corruptible ! Avec le moindre compliment, l’ennemi peut les acheter, les tromper à l’aide des mensonges les plus éventés ; un verre d’eau-de-vie et un “santé !” suffiraient pour les faire changer de convictions politiques. »³

Les intellectuels de la « *Druga Srbija* » condamnent d’autant plus cette irrationalité qu’elle fait le lit du fascisme où « se combinent en fait les substrats psychologiques [de] deux événements [...] : la peur de l’appauvrissement et de la destruction sociale, qui induit à croire au surnaturel, et l’exaltation des masses qui ne voient de salut possible qu’à travers un messie. Ces aspects du fascisme étant ainsi compris, il est nécessaire, semble-t-il, d’entreprendre une analyse scrupuleuse des mécanismes de l’inconscient, car l’importance de la

¹ Milorad Belančić, « Les Balkans sont-ils notre destinée ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 151.

² Sur cette thématique fataliste et les défauts typiquement serbes voir Radoje Domanović, *Au fer rouge et autres nouvelles*, traduit du serbe par Christine Chalhoub, Paris, Éditions Non Lieu, 2008.

³ Dobrica Ćosić, *Le temps du mal I*, op. cit., pp. 633-634.

part d'irrationnel en l'homme échappe à toute interprétation se fondant sur la raison.»¹

Cette absence de rationalité, cette incapacité à s'autodiscipliner, sont assimilées avec une certaine forme de puérité.

Infantiles

Comme nous l'avons déjà vu, Milena Dragičević Šešić* estime que les Serbes « jouissent d'être des enfants terribles »². Ce caractère peut s'expliquer par la présence écrasante – dans tous les régimes yougoslaves – d'une figure tutélaire. Selon Vidosav Stevanović*, c'est essentiellement avec Tito et le culte de la personnalité qui lui était rendu que les Serbes s'enlisent dans ce que Kant appellerait « l'état de minorité »³. « Tito était à la fois le grand-père sage, le père et "le meilleur des fils de nos Nations et de nos Minorités nationales". Il comprenait et connaissait tout, personne n'était à sa hauteur. Par comparaison, nous étions tous des enfants. Des enfants désobéissants, gâtés, capricieux et irresponsables, qui ne pouvaient pas vivre sans tuteur. Ce culte omniprésent et notre propre besoin d'adorer nous empêchaient de grandir. »⁴

Ce caractère infantile est aussi caractérisé par une absence du sens des responsabilités. La dureté des années 90 et le matraquage médiatique ont en effet créé une atmosphère de victimisation qui s'inscrit dans la continuité de la tradition serbe.

Victimes, masochistes et paranoïaques

Ćosić* parle même de « la traditionnelle persécution des Serbes »⁵. La tradition serbe insiste sur les événements tragiques de son histoire et exalte en effet les sentiments mélancoliques, l'exemple le plus patent étant le deuil de la perte du Kosovo. Vuk Drašković* fait ainsi parler un de ses personnages : « J'ai parfois l'impression, ajouta Efendija, que nous n'avons pas la moindre intelligence. Nous nous montrons toujours très fermes et très constants quand il s'agit d'ériger des barrières et de se remémorer nos malheurs passés, nos défaites et nos haines. Pendant cinq siècles, les jeunes filles du

¹ Žarko Korać, « Fin d'une utopie ou esquisse d'une société névrotique », *Peuples méditerranéens*, op. cit., pp. 178-179.

² Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, mai 2008.

³ Voir Emmanuel Kant, « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? » (1784), *Critique de la faculté de juger*, traduit par Heinz Wismann, Paris, Gallimard, collection Folio essais, 1985.

⁴ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., pp. 367-368.

⁵ Dobrica Ćosić, *Le temps du mal I*, op. cit., p. 174.

Monténégro ont vécu sous l'interdiction de se mettre des fleurs dans les cheveux et de porter autre chose qu'un foulard noir. Elles portaient le deuil du Kosovo. Et les hommes eux mettaient un ruban noir autour de leurs chapeaux, et ils psalmodiaient la tragédie du Kosovo en s'accompagnant d'une gouslé. Nous sommes le seul peuple qui exalte et célèbre son propre malheur à longueur de temps. On n'en finira jamais de pleurer sur le Kosovo, comme si c'était une perte dont on ne pouvait jamais se remettre. Le Kosovo sera le symbole éternel de notre malheur, un mémorial qu'il faudra ériger à notre impuissance à pouvoir s'en libérer.»¹

Les socialistes et les nationalistes réinterprètent – chacun à leur manière – le thème de la victime.

L'ennemi extérieur

Le peuple serbe est victime avant tout – chez les nationalistes – des autres peuples yougoslaves. «Il est intéressant de noter que dans la façon dont Ćosić* interprète le problème de la Yougoslavie et du Kosovo, la question du système politique ne se pose pas, mais il existe uniquement – selon un vieux partage idéologique – l'opresseur d'un côté, l'opprimé de l'autre. Le peuple serbe est défini comme la victime universelle de la Yougoslavie.»² Selon Nick Miller, cette thématique de la Serbie victime de la Yougoslavie prend de l'envergure au moment de l'affaire Martinović*³. «Ce qui a transformé le Kosovo de problème national à une obsession nationale ? Lorsque Djordje Martinović* a été élevé au rang de martyr national au lieu de, par exemple, rester la victime individuelle d'un acte effrayant ; lorsque l'Association des écrivains a déclaré que l'épisode Martinović* reflétait la situation générale au Kosovo plutôt qu'un événement exceptionnel ; et lorsque le Mémorandum de l'Académie serbe a proclamé qu'un état de “guerre totale” existait au Kosovo depuis 1981, quelque chose de plus qu'une simple hyperbole était à l'œuvre. Au lieu de cela la société serbe – ou ces Serbes qui participaient à cette obsession – ont conclu que l'essence de la serbité était d'être l'objet de la déprédation des autres peuples.»⁴ Ce sera ensuite un objectif du régime de Milošević* de liguer les Serbes contre

¹ Vuk Drašković, *Le couteau [Nož]* (1982), traduit par I. Danil, Paris, J.-C. Lattès, 1993, p. 264.

² Drinka Gojković, « Un traumatisme sans catharsis », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 248.

³ Sur l'affaire Martinović voir Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., pp. 260-265.

⁴ « What moved Kosovo from national concern to national obsession? When Djordje Martinović was elevated to the status of national martyr instead of, for instance, remaining the individual victim of a horrifying act; when the Serbian Writers' Association declared the Martinović episode to be reflective of the general situation in

les autres nationalités yougoslaves : « À Belgrade, capitale mais centre de l'opposition, on devine aisément quel est l'objectif du régime : unir ceux qui souffrent à ceux qui ont provoqué des souffrances. Ainsi, les "autres" apparaissent coupables. »¹

Cependant, les agresseurs sont multiples et l'identité serbe – sous-entendu son identité traditionnelle, sa véritable identité – ne compte pas que des personnes physiques comme ennemis. Comme nous l'avons déjà vu, le danger peut venir de la dilution de son identité. Dans cette perspective, la menace vient des nouveaux modèles de société, qu'il s'agisse du communisme ou de la démocratie libérale. « Cette identité est ressentie comme menacée par le communisme, mais plus encore par la civilisation moderne qui s'est déversée sur les peuples balkaniques. Plus que tout autre peuple, les Serbes opposent une résistance inconsciente à cette civilisation qu'ils considèrent comme une puissance conquérante extérieure dirigée exclusivement contre eux. »²

La revanche de la victime

Après avoir définitivement assis la figure de la victime dans l'imaginaire collectif, les nationalistes n'ont plus qu'à dérouler la logique implacable de la nécessité de revanche. C'est en effet le seul moyen de renverser la malédiction qui pèse sur les Serbes. Ainsi Nebojša Popov* écrit : « Notre hypothèse est qu'un certain nombre de facteurs ont entraîné la "synthèse" de tous ces traumatismes dans "la nation-victime" et que celle-ci cherche à se libérer par une mutation en "nation-vengeresse". »³ Cet esprit de revanche n'est cependant pas un caractère nouveau chez les Serbes, on trouve déjà, selon Vesna Pešić*, cette thématique dans la tradition épique serbe. « La vengeance, d'après le mythe du Kosovo, découle de deux perceptions qu'a de lui-même le peuple serbe : le martyr et l'héroïsme, la victime et le juste vainqueur. »⁴

La tradition et la manière dont les intellectuels nationalistes la réinterprètent dans les années 90 confortent donc l'idée selon laquelle les Serbes sont toujours en situation de

Kosovo instead of an exceptional event; and when the Memorandum of the Serbian Academy proclaimed that a state of "total war" had existed in Kosovo since 1981, something more than mere hyperbole was at work. Instead, Serbian society—or, those Serbs who partook of this obsession—had concluded that the essence of Serbianness was to be the objects of other people's depredations. » in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 264, traduction de l'auteur.

¹ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, p. 305.

² Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, p. 110.

³ Popov Nebojša, « La traumatologie de l'État-parti », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 93.

⁴ Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 37.

légitime défense. Il est assez courant de rencontrer un discours qui soutient que les Serbes ont toujours défendu leur territoire ou les membres de leur peuple et n'ont jamais attaqué les premiers. Cette thématique, omniprésente dans *Le temps de la mort* de Ćosić*, est reprise dans les années 90. L'énonciation pourrait en être celle qu'en donne un personnage de Vidosav Stevanović* : « ce que font les tiens, c'est de l'autodéfense. Ce que font les autres, c'est un génocide contre le peuple. »¹

La paranoïa socialiste

Cette tradition de peuple-victime se double pendant la période titiste d'une « paranoïa » qui est propre, quant à elle, aux régimes socialistes. « Après presque cinq décennies durant lesquelles les dirigeants communistes et leurs appareils avaient vécu dans l'obsession paranoïaque d'ennemis, extérieurs comme intérieurs, susceptibles de menacer leurs positions privilégiées, l'ennemi, soudain, devint réel. »²

Cette « paranoïa », comme toutes les « paranoïas », atteint des sommets que les intellectuels libéraux pointent du doigt afin d'en souligner le ridicule. « Hier encore, 16 octobre 1992, le ministre de l'Information a, devant les caméras de télévision, parlé d'une voix calme du caractère génocidaire, cette fois, des mass média : "Les journalistes locaux, mais surtout les journalistes étrangers ont démontré leur penchant génocidaire face au peuple par leur désintérêt pour l'exposition *Le génocide serbe, 1941-1991* !" »³

Le complot

Véritable *doppelgänger* de la paranoïa, la théorie du complot est, encore aujourd'hui, largement répandue dans la société serbe. Le monde entier se ligue contre les Serbes : « Les thèses qui apparaissent constamment alors dans la presse religieuse sont : les Serbes sont punis à cause de la discorde qui règne entre eux ; parce qu'ils ont abandonné l'orthodoxie ; parce qu'ils ont oublié leur foi, leur culture et leur écriture ; les Serbes sont un peuple missionnaire ; ils sont innocents, mais l'Europe s'oppose à eux parce qu'ils sont orthodoxes, tout cela sous l'influence du Vatican ; les Serbes répètent le drame du Christ ; l'idée yougoslave

¹ Vidosav Stevanović, « L'île des Balkans », *La neige et les chiens* (1993), traduit par C. Chaton, Paris, Belfond, 1993 p. 218.

² Vesna Pešić, « La guerre pour les États nationaux », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., p. 42.

³ Milena Davidović, « La fin de l'empire de la nécessité », *Les intellectuels et la guerre*, op. cit., p. 120.

a anéanti ce qui fait la quintessence spirituelle et nationale du peuple serbe ; les Serbes trouveront le véritable salut uniquement s'ils se tournent de nouveau vers l'Église, etc. »¹.

Une autre forme de complot aurait eu cours pendant la guerre : les pouvoirs ennemis auraient commis des massacres dans le seul but d'en accuser les Serbes : ainsi « les trois attentats aveugles commis à Sarajevo devant la boulangerie et au marché de Markale [...] [ne sont] pas le fait des Serbes ; [ils ont] été commis pour rendre ceux-ci coupables de crimes contre l'humanité et justifier des mesures de représailles prises contre eux antérieurement aux faits, sous forme soit de blocus soit de bombardement ; [...] les responsables internationaux [connaissent] cette réalité dissimulée, [ils se sont] intentionnellement et [ils ont] même incité les médias à se déchaîner. Si la vérité parvenait à s'imposer seulement sur ces trois attentats, le mensonge entretenu sans discontinuer depuis le début de la crise yougoslave perdrait une partie décisive »².

Les Serbes seraient donc, d'après les intellectuels libéraux, primitifs, irrationnels, infantiles et paranoïaques. En négatif nous pouvons lire la vision idéale des intellectuels libéraux : un peuple civilisé, compétent, rationnel, discipliné et responsable autrement dit un peuple éclairé. Voilà leur vision de la redéfinition de l'identité serbe dans un contexte totalement renouvelé. Si l'affrontement de deux modèles identitaires – l'un et l'autre fantasmés – a pu avoir lieu de manière aussi violente, est-ce lié à la culture politique conflictuelle serbe ? Ou cela est-ce le résultat d'une époque troublée dans laquelle la Serbie se serait juste retrouvée au point de rencontre d'un faisceau de problématiques qui, prises isolément, se rencontrent dans d'autres pays ?

La crise identitaire serbe : atypique ou archétypique ?

La « *Druga Srbija* » se donne, au vu des multiples défauts que présente la société serbe, pour mission de mener cette dernière sur la voie de la démocratisation. Il lui est nécessaire de démontrer que les Serbes sont en cela un peuple à part, plus arriéré, moins enclin à la démocratie, à cause de son héritage paysan, balkanique, ottoman... La Serbie, souvent présentée comme cas particulier dans la persistance des communistes au pouvoir,

¹ Radmila Radić, « L'Église et la "question serbe" », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave*, op. cit., note 97 p. 176.

² Kosta Christich [Hristić], *La résistance serbe, Chroniques, L'Âge d'homme*, Lausanne, 1999, p. 102.

dans la violence dont elle a fait preuve dans la dissolution de la Yougoslavie, dans le caractère durable de la crise qu'elle endure du début des années 90 à nos jours, est-elle vraiment une exception ?

L'« exception » balkanique ?

Il nous faut commencer par souligner que le caractère d'exception s'applique de manière plus large aux Balkans dont la Serbie serait un représentant archétypique. Le caractère « exceptionnel » des Balkans ne date pas des années 90. La « balkanisation », « la poudrière des Balkans » témoignent du statut particulier qu'ils occupent dans l'imaginaire, sinon occidental, du moins européen. Les Occidentaux considèrent cette région comme « trop complexe », comme l'illustre cette savoureuse anecdote de Klavdij Sluban, photographe slovène, rapportée par François Maspero. Klavdij Sluban raconte son expérience comme traducteur pour des équipes de télévision françaises au moment des conflits yougoslaves : « À Dubrovnik, par exemple, j'essayais d'expliquer : “Ne dites pas que ce sont les Serbes qui bombardent, ce sont les Monténégrins” – c'était important, c'est lié à toute l'histoire de la Yougoslavie : les Monténégrins, du haut de leurs montagnes et du fond de leur pauvreté, ont toujours envié Dubrovnik l'aristocrate, l'indépendante, les Serbes se servaient de cette rancœur refoulée. Je me faisais répondre : “Dis donc, Coco, tu crois pas que c'est déjà assez compliqué comme ça ?” »¹.

Devant la difficulté de démêler l'écheveau des causalités dans l'espace balkanique, il est plus facile de recourir à l'argument de l'insondable, de l'altérité absolue, de la barbarie. Selon Maria Todorova*, cette tendance au « balkanisme » se retrouverait jusque dans les rangs de l'Université. « Ce qui est contestable, ce sont deux tendances : ériger (ou rabaisser) l'événement yougoslave au rang de phénomène unique, sans aucun précédent historique ; et l'expliquer au moyen d'interprétations faussement scientifiques. [...] Le monde scientifique n'est pas en relation directe avec le discours balkaniste, mais il y contribue, fût-ce involontairement, en fournissant le cadre de généralisations abusives qui apparaissent ainsi confirmées par la recherche. C'est particulièrement vrai à la croisée des disciplines, où des modèles créés dans un domaine d'étude sont utilisés par induction pour tirer des conclusions dans d'autres domaines, comme par exemple l'utilisation de l'histoire de la famille dans de grandioses classifications sociologiques et idéologiques. »²

¹ François Maspero, *Balkans-transit*, Paris, Éditions du Seuil, collection Points, 1997, p. 39.

² Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., pp. 204-206.

Cet argument de l'exception, de ce que le non-balkanique ne peut pas comprendre, n'est pas limité à la Serbie. Michael Herzfeld décrit ainsi le cas de la Grèce : « Pour défendre en partie leur intimité culturelle, certains Grecs diraient qu'ils ne sont pas uniques en ce qui concerne ces traits dits négatifs : d'autres peuples présentent les mêmes troubles, commettent les mêmes péchés. Le revers de cet argument est ironique : c'est la revendication d'exception, la déclaration que personne ne peut vraiment comprendre la culture parce qu'elle est unique. Mais, en fait, ces défenseurs des espaces intérieurs ont raison lorsqu'ils disent que d'autres pays apportent les mêmes réponses, y compris un mélange similaire de sentiment d'exception et de ressentiment lorsqu'ils sont épinglés par la critique. »¹

Si ce dernier argument d'exception, d'altérité absolue est assez souvent utilisé pour décrire les Balkans, nous pouvons penser qu'il ne se cantonne pas à ces derniers. L'altérité religieuse, sous son visage orthodoxe ou hors de la chrétienté, renvoie aux mêmes simplifications tout comme les fonctionnements politiques inassimilables au modèle de l'État-nation et de la démocratie libérale.

La fin des idéologies

La crise serbe des années 90 et 2000, si on la considère comme une crise identitaire, est assez symptomatique des tendances profondes qui émergent au début des années 90. La fin des idéologies et du monde bipolaire donnent lieu dans le monde entier à des phénomènes de crispation identitaire sur un mode ethnique ou religieux. La crise économique et la mondialisation accentuent encore le phénomène. Cette tendance à la fois centrifuge et communautaire n'est pas l'apanage des pays pauvres et les courants séparatistes en Belgique et en Italie l'illustrent parfaitement.

Or les conflits identitaires que génère cette crise suivent un modèle classique. « Finalement, les *conflits d'identité* (ethniques, religieux, linguistiques, raciaux...) représentent le cas le plus difficile, pour au moins trois raisons. Premièrement, les parties en compétition considèrent souvent que l'élimination complète de leur rival est la seule solution. Deuxièmement, les conflits d'identité attirent facilement d'autres problèmes émotionnellement essentiels, comme les doléances historiques, les problèmes d'honneur et de prestige, ou les privations matérielles, et acquièrent alors facilement une logique cumulative. Enfin, de tels conflits résistent aux compromis quantitatifs et ne se transposent pas facilement

¹ Michael Herzfeld, *L'intimité culturelle, Poétique sociale dans l'État nation*, op. cit., p. 252.

dans le langage des solutions procédurales. »¹ Le conflit identitaire qui existe entre les nationalistes et la « *Druga Srbija* », s'il revêt des aspects spécifiques à la Serbie, ne représente pas un cas exceptionnel et peut facilement être intégré dans un modèle plus large.

Par ailleurs, la lecture dichotomique que font ces deux entités de la société serbe et qui font le lit du conflit identitaire est un phénomène généralement répandu. Si elle a pris une telle ampleur en Serbie c'est parce que les conditions historiques – notamment la détention du pouvoir par une idéologie socialiste puis nationaliste – lui ont permis de s'incarner dans la vie sociale. Ainsi Maria Todorova note qu'« il est de règle que toute perception sociale a tendance à construire les différences en termes dichotomiques. Mais ce sont seulement le degré d'institutionnalisation de ces perceptions ou leur poids relatif dans la collectivité qui peuvent les perpétuer ou les rendre explosives. »²

La difficile transition : la peur du changement

Un autre cliché consiste à affirmer que la société serbe est particulièrement réfractaire au changement que ce soit par volonté ou par inaptitude. Ljubiša Rajić* écrit ainsi : « Avec qui construire cette nouvelle Serbie ? Nous rendons-nous compte à quel point notre population est illettrée, inculte, endoctrinée et manipulée par la propagande, dans les affres de la modernisation, refusant de réfléchir, d'évoluer, d'accepter les temps nouveaux, d'accepter la diversité, d'accepter la raison ? Nous nous laissons bercer par l'histoire de la tradition démocratique en Serbie. Celle-ci n'existe pas, comme elle n'existe nulle part dans l'ancienne Europe de l'Est sauf, en partie, en République tchèque. »³

Ce refus de la modernité est plus largement assimilé à une peur du changement que le peuple serbe tiendrait de son héritage paysan : l'agriculture est une activité qui se nourrit de l'expérience passée et où l'expérimentation qui tourne mal peut avoir des conséquences désastreuses. De nouveau, cette peur du changement ne peut être cantonnée aux Balkans et encore moins à la Serbie, elle se manifeste dans toutes les sociétés en crise.

¹ « Finally, *conflicts of identity* (ethnic, religious, linguistic, racial...) represent the most difficult case, for at least three reasons. First, the contending sides often consider the complete elimination of their rivals as the only possible solution. Out of this reason, these conflicts can, at their worst, become a matter of life and death. Second, conflicts of identity easily attract other emotionally salient issues, like historical grievances, issues of honour and prestige, or material deprivations, and thus easily acquire a cumulative logic. Finally, such conflicts resist quantitative compromises, and are not easily translatable into the language of procedural solutions. » in Slobodan Naumović, « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity », *Filozofija i društvo*, op. cit., p. 86, traduction de l'auteur.

² Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., pp. 229.

³ Ljubiša Rajić, « La Serbie : un recommencement », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 98.

Dans les années 90, le changement fondateur auquel a été confrontée la Serbie est commun à tous les pays combinant régime autoritaire et économie socialiste en Europe de l'Est. « De ce point de vue, le point de départ des changements est l'introduction du système capitaliste c'est-à-dire le système politique pluripartite et l'économie de marché. C'est un élément très important, le second étant bien sûr la guerre civile, la dissolution de l'État yougoslave et ce que l'on a appelé la *transformation bloquée*¹ qui a duré du début à la fin des années 90. La signification de la transformation bloquée est qu'il y a eu quelques changements élémentaires comme l'introduction du système pluripartite, des élections parlementaires – pas vraiment libres mais avec une possibilité de changer le gouvernement, c'était un élément tout à fait nouveau – ainsi que plus d'espace pour la presse libre, la liberté d'expression en général et enfin la légitimation de la propriété privée et de l'économie de marché. »² Si les conséquences qu'a entraînées cette révolution ont été particulièrement sanglantes en ex-Yougoslavie, la Serbie n'en reste pas moins un pays parmi d'autres à en avoir fait l'expérience.

Si la Serbie souffre de maux qui sont en somme représentatifs de son époque, pourquoi les intellectuels de la « *Druga Srbija* » cherchent-ils tant à montrer que leur pays est une exception dans le pire ?

Le rôle de l'intelligentsia

La violence, la transition post-socialiste et la peur de la modernité n'étant pas des maux spécifiquement balkaniques et donc encore moins des maux typiquement serbes, il s'avère donc que l'intelligentsia serbe libérale articule sa pensée en fonction d'un but particulier. Elle cherche en effet à montrer qu'elle se distingue en profondeur de la société à laquelle elle appartient. Dragoljub Petrović* écrit ainsi : « Ce n'est pas une règle en soi, mais on remarque que le nationalisme n'avait pas pris profondément racine dans l'intelligentsia serbe, ces milieux homogènes ont plus souvent tendance aux enthousiasmes universels,

¹ Voir Mladen Lazić et Slobodan Cvejić, « Class and Values in Postsocialist Transformation in Serbia [Classe et valeurs dans la transformation postsocialiste en Serbie] », *International Journal of Sociology*, vol. 37, no. 3, automne 2007, pp. 54-74.

² « Of course the starting point for the changes in this aspect is introduction of capitalist system so to say it means multi party political system and market economy. This is one very important element and of course the second one is the civil war, the dissolution of Yugoslav state and what have been called *blocked transformation* which lasted from early nineties to the end of nineties. *Blocked transformation* meaning is that there were some basic changes like introduction of the multiparty system, parliamentary elections – not free but with possibility for the government to be changed which, this was quite a new element, and also some increased space for free press and general freedom of expression in culture and legitimation of private property and market economy. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2008, traduction de l'auteur.

aux idéologies, au yougoslavisme, à l'internationalisme, à la démocratie. Les porteurs de concepts extrémistes et de pogroms ne sont pas le plus souvent des Serbes de Serbie.»¹

Comme les positions d'une partie de l'intelligentsia et en particulier de la SANU² rendent cette affirmation inexacte, l'argument consiste alors purement et simplement à nier leur statut d'intellectuels : « Il est difficile de parler de principes stratégiques intellectuels comme arrière-plan de la politique actuelle du pouvoir³. Cependant la contribution d'une fausse intelligentsia en notre temps de scolarité massive n'est pas évoquée ici. »⁴ La démarche est le reflet de celle des nationalistes qui refusaient leur statut de « vrais Serbes » aux membres de la « *Druga Srbija* ».

Si les intellectuels nationalistes ne sont pas de « vrais intellectuels », la génération qui suit ne vaut guère mieux comme l'explique Vesna Cakeljić* : « Je crois que le plus grand problème du peuple serbe à l'heure actuelle, c'est le manque d'instruction. Il y a une baisse des valeurs et même une baisse de niveau dans le système scolaire depuis les années 90. Le système scolaire n'est pas aussi bien qu'avant, peut-être même que les professeurs dans l'enseignement secondaire ne sont pas très motivés parce que les salaires sont très bas. Tout cela, c'est le produit de l'isolement qui a duré trop longtemps, et, parce que je suis professeur à l'université, je vois la différence entre les générations. »⁵

Paradoxalement, le discours de la « *Druga Srbija* » sous Milošević* a bénéficié du même avantage que le discours de l'*intelligentsia* critique serbe dans les années 80⁶ et que Nick Miller analyse ainsi : « Le discours réprimé devint, par définition, un bon discours. La fusion des deux bords de l'opposition : le soutien légaliste, raisonné, cérébral à l'expression libre et le soutien mystique, cathartique, viscéral à la minorité serbe au Kosovo était accomplie. Elles auraient pu être intuitivement incompatibles mais dans la progression de la pensée serbe dans les années 80, elles étaient pleinement complémentaires. »⁷ Dans les

¹ Dragoljub Petrović, « Le regard de l'historien », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 132.

² *Srpska akademija nauka i umetnosti* [Académie serbe des sciences et des arts].

³ Le pouvoir ici évoqué est celui de Milošević.

⁴ Dragoljub Petrović, « Le regard de l'historien », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 134.

⁵ Vesna Cakeljić, entretien avec l'auteur, mai 2008.

⁶ Voir Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., pp. 266-267.

⁷ « Speech repressed became, by definition, good speech. The merging of two strands of opposition: the legalistic, reasoned, cerebral support for free expression, and the mystical, cathartic, visceral support for the Serbian minority in Kosovo, was now complete; they may have been intuitively incompatible, but in the

années 90, du point de vue de l'intelligentsia libérale, tout le discours d'opposition à Milošević* devient un bon discours.

De cette certitude de la « *Druga Srbija* » d'être l'unique chance pour la Serbie de se réformer – donc de son point de vue, de s'améliorer – découle naturellement un ensemble de solutions qui se distinguent par leur radicalisme.

L'ensemble des solutions proposées se rattachent en effet à une politique de la table rase, comme par exemple chez Gojko Nikolis* : « je voudrais évoquer quelques éléments concrets afin d'étayer notre constatation première, à savoir qu'il nous faudra repartir de zéro »¹.

Non seulement la société doit être complètement réformée mais ce qui est reconnu comme le fondement culturel de la nation serbe, le Kosovo, est présenté comme un mythe auquel on nie toute réalité ainsi que le souligne Vesna Cakeljic* : « Je ne suis pas née avec le Kosovo dans mon cœur, je ne suis pas née avec toutes ces histoires de Kosovo, je n'y connais rien, je m'en fous [sic] complètement, je l'ai vu une fois quand j'étais toute petite, j'ai voyagé une fois en Bulgarie, en Roumanie. J'ai traversé toutes ces régions qui étaient pour moi extrêmement étranges. J'ai vu les maisons entourées avec des murs très hauts, ça c'était très typique parce que c'était à l'époque une société très tribale. Ils protégeaient par leurs murs les femmes parce que l'on n'avait pas le droit de voir les femmes, il y avait une grande pauvreté parce que chaque famille avait des dizaines d'enfants et pour moi c'était comme un pays étranger, c'était très bizarre. »².

Le type d'approche qu'a choisi la « *Druga Srbija* » ne peut s'expliquer que par la poursuite d'un but non seulement politique mais civilisationnel, celui de réformer la Serbie pour lui faire prendre la voie de la démocratie libérale occidentale, serait-ce à son corps défendant. C'est donc un conflit identitaire qui se joue entre nationalistes et libéraux des années 90 à nos jours et « en raison de ce nexus triangulaire conflictuel – dans lequel deux options mutuellement exclusives à l'intérieur d'un groupe développent deux identités fondées sur leur approche différente d'une troisième partie extérieure et dominante – qui a été nommé

progression of Serbian thought in the 1980s they were fully complementary. » in Nick Miller, *The nonconformists*, op. cit., p. 267, traduction de l'auteur.

¹ Gojko Nikolis, « Quel est le prix de la liberté ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 132.

² Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

ici le paradoxe de la modernité, peut facilement devenir une forme très virulente de conflit à l'intérieur du groupe – désigné dans cet article comme un conflit identitaire quasi ethnique. »¹

Si l'*intelligentsia* libérale réussit à démontrer que le peuple serbe est embourbé dans l'héritage ottoman, paysan, anti-moderniste, elle prouve qu'un peuple « arriéré » comme le sont les Serbes ne peut, seul, mettre en marche le processus qui le sortira de l'état de minorité et lui permettra de s'approcher du modèle occidental de démocratie libérale. Il a donc besoin d'une minorité éclairée pour le guider. La « *Druga Srbija* », porteuse de toutes les valeurs européennes, occidentales, est donc une avant-garde tout indiquée pour émanciper le peuple serbe et si celui-ci ne peut voir ce qui est bon pour lui « on le forcera d'être libre »². Cependant, à la différence de Rousseau, le bien commun n'est pas ici défini par la volonté générale mais par la « *Druga Srbija* » elle-même. Le destin socratique de la « *Druga Srbija* » est alors de descendre dans la caverne serbe afin de montrer la voie. Elle s'approprie alors un rôle que l'on pourrait nommer constituant-identitaire : c'est à elle de définir ce que doit être la nouvelle identité serbe.

¹ « Because of its triangular conflictual nexus, in which two mutually exclusive options inside a group gradually develop opposed identities on the basis of their differing approaches to a third, external, and overpowering party, what was here termed as the identity paradox of modernity, can easily develop into a very virulent form of intra-group conflict – designated in this paper as quasi-ethnic identity-split. » in Slobodan Naumović, «The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity», *Filozofija I društvo*, op. cit., note 26 p. 83.

² Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* (1762), Paris, Gallimard, collection La Pléiade, p. 364.

Notre recherche sur les origines de la bipolarité serbe a abouti à une analyse des origines de la bipolarité du discours des intellectuels serbes lorsque ceux-ci présentent leur société. Nous ne nous sommes pas attardés sur la lecture bipolaire nationaliste, le discours nationaliste ayant été selon nous suffisamment étudié et commenté pour ne pas avoir à y revenir. Il nous a semblé plus intéressant de nous pencher plus avant sur le discours des libéraux serbes et sur leur entité symbolique que nous allons tenter de définir dans la troisième partie de notre travail : la « *Druga Srbija* ».

Au cours de notre période d'étude, les années 90 et 2000, les Serbes ont traversé une crise protéiforme qui a réduit à néant tous leurs repères. Se situant à mi-chemin entre deux étapes à de nombreux points de vue (sociaux, politiques, religieux, etc.), la recherche de nouveaux repères identitaires a eu tendance à se cristalliser autour de deux mythologies opposées. D'une part celle des nationalistes qui proposent un modèle tourné vers l'identité ethnique, porteur de valeurs traditionnelles, reflet d'une société qui n'est déjà plus. D'autre part, celle de la « *Druga Srbija* » qui brosse le portrait d'une Serbie programmatique, européenne, tournée vers l'avenir, démocrate, mais qui doit se réaliser malgré les Serbes eux-mêmes. Pour prouver à la fois l'incapacité des Serbes à s'émanciper par eux-mêmes et par là même la mission de la « *Druga Srbija* », celle-ci n'hésite pas à présenter ses compatriotes sous des traits peu flatteurs.

Les sources de la bipolarité du discours de la « *Druga Srbija* » seraient donc à chercher, non pas dans l'explication causale, mais dans l'explication téléologique. Par son discours bipolaire, la « *Druga Srbija* » justifie sa propre existence. La disparition du régime de Milošević* a rendu plus difficile une présentation dépréciative des Serbes. Le discours, loin de s'adoucir, est alors devenu plus incisif et le cercle des membres de la « *Druga Srbija* » s'est réduit comme peau de chagrin. Ce qui reste alors questionnant est le hiatus qui existe, chez les intellectuels libéraux, entre le reproche qu'ils font à leurs compatriotes – et tout particulièrement aux intellectuels nationalistes – d'une inaptitude à la démocratie et leurs propres difficultés à appliquer les valeurs de celles-ci, ne serait-ce que dans leur discours.

Nous avons vu que les causes de la bipolarité du discours serbe pouvaient se retrouver dans d'autres sociétés et que la force de cette bipolarité relevait d'un concours de circonstances qui avaient mené à une cristallisation de ce discours. Ce qui est par contre original dans le cas serbe, c'est que chaque opposition voit un de ses pôles rattaché à un concept particulier de « Serbie ». Les caractères opposés deux à deux se sédimentent jusqu'à essentialiser « deux Serbie ». Comme nous l'étayerons par la suite, la société serbe nous semble se penser – structurellement et non conjoncturellement – de manière bipolaire. Plus

encore « *Druga Srbija* » est une expression consacrée que l'on retrouve dans la vie quotidienne comme dans les médias. Chez les libéraux, sa définition se construit en opposition à une « Première Serbie » (voire une « Serbie Première » selon la manière dont on traduit « *druga* ») qui n'existe qu'en creux. C'est à cette « *Druga Srbija* » que nous allons à présent nous intéresser en détail.

« Druga Srbija »

« Autre Serbie ». La première fois que nous avons rencontré ce syntagme, c'était dans le titre du livre *Une autre Serbie*. Puisqu'il était lié aux années 90, nous avons pensé qu'il s'agissait d'une simple tournure pour désigner l'alternative à un régime autoritaire. Plus encore, qu'il voulait envoyer au monde un message : la Serbie n'est pas un pays qui ne serait peuplé que de criminels de guerre capables des pires atrocités. Nous avons rencontré, à la même époque, l'ouvrage de Predrag Matvejević *Épistolaire de l'Autre Europe*¹. Celui-ci décrit ce sentiment étrange d'être à la fois en Europe – voire au centre de l'Europe – et pourtant isolés du reste du continent. Nous avons pensé que « l'Autre Serbie » – comme « l'Autre Europe » – étaient de simples avatars de la figure de l'Autre.

Quelques années plus tard, nous sommes tombée sur la une de *Vreme* qui mentionnait la « *Druga Srbija* ». Nous avons constaté que l'expression était utilisée de manière récurrente dans la presse. En nous penchant plus avant sur le sujet nous avons réalisé que c'est une expression consacrée qui possède son entrée sur le Wikipédia serbe² et qu'il existe un terme pour désigner ceux qui appartiennent à cette *Druga Srbija* – *Drugosrbijanac*, littéralement « autreserbe ».

Nous touchons ici au cœur de notre sujet. Comme nous l'avons déjà souligné, l'analyse bipolaire se retrouve à travers l'ensemble des sociétés humaines. La systématique et l'exclusivisme de ces descriptions nous avaient déjà interpellée. L'essentialisation des deux Serbie au point de donner naissance au concept de « *Druga Srbija* » illustre la particularité de la bipolarité chez les Serbes.

Nous verrons tout d'abord quelle réalité recouvre cette « *Druga Srbija* » et dans quel contexte nous pouvons rencontrer l'usage de ce syntagme. Nous approfondirons la manière dont cette « *Druga Srbija* » parle d'elle-même et dans quelle mesure elle se définit essentiellement en opposition à Milošević* – au moment de sa création. Cette résistance s'exprimera physiquement dans les manifestations des années 90 qui illustrent les grands combats de l'opposition (liberté de la presse, respect des résultats des élections pluripartites...). Puisque la « *Druga Srbija* » s'est essentiellement construite dans l'opposition à Milošević, se pose la question de sa définition après le 5 octobre 2000³. Le discours de ses représentants est à cet égard très révélateur. Nous verrons enfin ce que

¹ Predrag Matvejević, *Épistolaire de l'autre Europe*, traduit par Mireille Robin et Mauricette Begić, Paris, Fayard, 1970.

² URL consultée le 12 février 2015 : http://sh.wikipedia.org/wiki/Druga_Srbija. Nous revenons en détail sur les définitions de la « *Druga Srbija* », pp. 181 sqq.

³ La Révolution du 5 octobre 2000 mènera Milošević à démissionner le 7 octobre.

deviennent les membres de la « *Druga Srbija* » dans les années 2000 et la place qu'ils occupent dans la Serbie de l'après-Milošević.

« DRUGA SRBIJA » : TENTATIVE DE DEFINITION

L'expression « *Druga Srbija* » est utilisée de différentes manières selon les époques, peut être chargée d'une connotation positive ou négative et recouvre des niveaux de réalité différents selon les locuteurs qui l'emploient. La définition de la « *Druga Srbija* » est donc épineuse. Dans les médias occidentaux des années 90, elle fut présentée comme l'opposition à Milošević*, raccourci alimentant l'image de la Serbie bipolaire. Une sorte de David combattant le Goliath au pouvoir : « À côté de la faiblesse des partis d'opposition, tout un réseau de militants de "l'autre Serbie", démocrates et antinationalistes, continue de résister, à Belgrade et dans plusieurs villes de province, dans des conditions difficiles. »¹ Les amalgames sont alors aisés puisque la « *Druga Srbija* » est décrite comme « l'opposition qui avait fait vaciller [le] pouvoir [de Milošević] lors des grandes manifestations de mars 1991 »². Or cette manifestation était menée par le SPO* de Vuk Drašković qui est classé par Dijana Vukomanović dans les partis d'extrême-droite³ – soit à l'opposé de la « *Druga Srbija* » sur l'échiquier politique. La notion d'opposition à Milošević est certes au fondement de la « *Druga Srbija* » mais celle-ci ne la résume pas. Et, inversement, l'opposition à Milošević ne se cantonne pas à la « *Druga Srbija* ».

Nous allons tout d'abord tenter de donner une définition de celle-ci en isolant ses caractéristiques premières. Nous insisterons notamment sur l'opposition à Milošević* dont nous décrirons sommairement les autres branches afin de bien les distinguer de la « *Druga Srbija* ». Nous présenterons ensuite les institutions fondatrices créées en 1991 et 1992. Il s'agit du *Centre pour l'action anti-guerre**⁴, des *Femmes en noir**⁵, du *Cercle de Belgrade**⁶. Nous verrons – au travers de l'étude de ces trois organisations – quels sont les grands principes dont se réclame la « *Druga Srbija* ». Nous en présenterons ensuite les principales figures. Enfin, nous nous pencherons sur l'évolution de la définition qui mène à une double acceptation du terme « *Druga Srbija* » selon le point de vue dont on parle. Cependant – avant

¹ Véronique Soule, « À Belgrade, les résistants de l'"autre Serbie". Tout un réseau de démocrates et d'antinationalistes tente de survivre face aux pressions du pouvoir. », *Libération*, 3 mai 1996.

² *Idem*.

³ Dijana Vukomanović, « Legitimacijske matrice relevantnih političkih partija u Srbiji (1990-2005) [Les matrices de la légitimation des principaux partis serbes (1990-2005)] », *Političke stranke u Srbiji, struktura i funkcionisanje, op. cit.*, pp. 47-48. Elle y classe le SPO aux côtés du SRS dans les partis de « l'extrême droite nationale-populiste » en fondant cette typologie sur les principes de légitimation de la matrice des nationalistes : l'anti-communisme, le révisionnisme historique (réhabilitation de Draža Mihajlović), le cléricalisme orthodoxe, le nationalisme expansionniste, la xénophobie.

⁴ *Centar za antiratnu akciju*, CAA.

⁵ *Žene u crnom*.

⁶ *Beogradski krug*.

d'approfondir notre réflexion – il nous semble intéressant – même s'il ne s'agit pas d'une source scientifique – de partir de la définition du Wikipédia serbe car celle-ci nous permet de donner une définition généraliste du terme « *Druga Srbija* ».

Qu'est-ce la « Druga Srbija » ?

La « Druga Srbija » selon Wikipedia

Selon le Wikipédia serbe, « **“Druga Srbija”** (ang. *The Other Serbia*) est une expression qui s'utilise dans les cercles intellectuels serbes. Il vient du livre *Une autre Serbie* (Ivan Čolović*, Aljoša Mimica*, Beogradski Krug¹, Borba, 1992), qui présente une sélection de 80 interventions tirées de 10 réunions publiques qui se sont déroulées à Belgrade au printemps 1992. Les allocutions présentaient des protestations ouvertes contre la dictature, la pensée unique dans les médias, le développement du nationalisme et la guerre. L'action principale de la “*Druga Srbija*” au début des guerres de Yougoslavie était les manifestations à Belgrade en 1991-1992. Celles-ci étaient menées par *Les femmes en noir**, le *Centre d'action antiguerre** et le *Cercle de Belgrade**. La “*Druga Srbija*” est devenue synonyme de la résistance de tous ceux qui ont refusé de suivre le pouvoir et l'idéologie nationaliste et soutenaient une Serbie parallèle, nouvelle et différente. L'expression s'utilise souvent avec l'intention d'une séparation nette des nationalistes, des populistes, des autres options militaires comme de l'option gouvernementale. On utilise aussi l'expression “Serbie civile” qui a le même sens. On appelle parfois l'historienne Latinka Perović* “la mère de la *Druga Srbija*” alors que le philosophe Radomir Konstantinović* est appelé le “gourou de la *Druga Srbija*” »².

Cette définition présente la « *Druga Srbija* » de manière positive. Les éléments qu'elle choisit de mettre en avant sont – malgré cette partialité – intéressants à isoler. Nous pouvons tout d'abord noter que la définition indique que cette expression s'emploie dans les

¹ Il s'agit ici de la maison d'édition.

² « **Druga Srbija** (eng. *The Other Serbia*) je izraz koji se koristi u srpskim intelektualnim krugovima. Nastao je na osnovu knjige „*Druga Srbija*“ (Ivan Čolović, Aljoša Mimica, Beogradski Krug, Borba, 1992), a predstavlja zbirku od 80 govora sa 10 javnih tribina u Beogradu tokom proleća 1992. Govori su predstavljali otvoreni protest protiv diktature, medijskog jednogumlja, rasta nacionalizma i rata. Glavna aktivnost Druge Srbije početkom jugoslovenskih ratova bili su antiratni protesti u Beogradu 1991-1992 godine, koje su vodili Žene u crnom, Centar za antiratnu akciju i Beogradski krug. „*Druga Srbija*“ je postala sinonim otpora svih koji su odbili da se pomire sa vlašću i nacionalističkom ideologijom^[3] i podržavaju novu, različitu, paralelnu Srbiju. Izraz se često koristi sa ciljem tačnog razdvajanja od nacionalista, populista i drugih militarističkih opcija kao i vladine opcije. U istom značenju se upotrebljava i izraz “građanska Srbija” Ponekad se istoričarka Latinka Perović naziva “majkom druge Srbije”, dok se filozof Radomir Konstantinović naziva “guru druge Srbije”. », traduction de l'auteur.

URL consultée le 12 février 2015 : http://sh.wikipedia.org/wiki/Druga_Srbija

cercles intellectuels. Il est vrai que la connaissance de ce qu'est la « *Druga Srbija* » reste l'apanage des classes cultivées ou du moins de celles qui s'intéressent à la vie publique du pays.

La « Druga Srbija » : mouvement d'opposition

Ce que retient donc cette définition, c'est le mouvement fondateur d'opposition à un pouvoir autoritaire et nationaliste. La partition¹ de la société serbe s'enracine dans cette opposition première. Avec la crispation des communistes au pouvoir, la Serbie reste avec les mêmes personnes à la tête de l'État après la fin du Parti unique. Cette extrême rigidité du régime amène à une cristallisation puis à une essentialisation de l'opposition. Ainsi que le souligne Slobodan Antonić* : « La plus grande faiblesse et la plus grande menace pesant sur le futur du parlementarisme en Serbie était néanmoins l'extrême inflexibilité du parti et de son leader ainsi que leur refus de faire le moindre compromis avec les autres groupes politiques. »²

Si cette essentialisation s'incarne dans des écrits, l'affrontement est parfois physique et la participation aux grandes manifestations des années 90³ en est la parfaite illustration. Il est intéressant de constater ici un raccourci révélateur. Si la « *Druga Srbija* » a bien participé à ces manifestations, il est assez réducteur de la définir comme l'opposition à Milošević*. En effet, d'autres courants – distincts voire opposés à la « *Druga Srbija* » – participaient à, voire étaient en tête de, ces manifestations.

L'opposition revêt au moins un triple visage⁴ : celui des intellectuels d'inspiration libérale (la « *Druga Srbija* ») sur laquelle nous allons nous attarder par la suite, les intellectuels d'inspiration nationaliste et un ensemble de mouvances nationalistes et anti-communistes.

¹ Nous avons entendu jusqu'alors par « bipolarité », le fait que la Serbie soit toujours présentée comme coupée en deux selon des lignes de fracture variables. Nous utilisons à présent le terme de « partition » pour désigner l'agrégation de ces oppositions jusqu'à donner deux entités distinctes essentialisées. Cette division exige le rattachement de tout élément (politique, social, culturel, humain...) à l'une ou l'autre des parties.

² « The greatest weakness and threat to the future of parliamentarism in Serbia is nevertheless the extreme inflexibility of the ruling party and its leader and their unwillingness to make even the slightest compromise with other political groups. » in Slobodan Antonić, « The Place and Role of Parliament [La place et le rôle du Parlement] », *Challenges of Parliamentarism*, op. cit., p. 38, traduction de l'auteur.

³ Voir la partie sur les manifestations pp. 224 sqq.

⁴ Pour une description détaillée voir Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., pp. 82-83.

Les autres courants de l'opposition

Le deuxième courant est celui des intellectuels d'inspiration nationaliste dont la figure tutélaire est Dobrica Ćosić*, le « père de la nation »¹. Sa tétralogie de romans *Le temps de...*² décrit l'épopée de la famille Katić à travers le vingtième siècle. Elle commence avec la Première Guerre mondiale et s'achève sous Tito*. Ancien partisan, Ćosić* s'oppose à la politique de Tito dès les années 60 notamment suite aux réformes constitutionnelles³. Il devient ensuite le chantre de la politique grand-serbe et ses idées sont réputées avoir inspiré le *Memorandum*⁴ de la SANU⁵.

Enfin, le troisième courant est « un ensemble disparate, d'orientation principalement nationaliste et anticomuniste. Le noyau principal est issu de l'association *Sava*, mouvement créé en 1988, qui organise des rassemblements pour promouvoir la culture serbe. *Sava* se transforme le 3 janvier 1990 en Renouveau populaire serbe (SNO*⁶), de tendance nationaliste et royaliste. »⁷ C'est le premier parti fondé en Serbie après la chute du communisme le 6 janvier 1989. Celui-ci va donner naissance à trois branches distinctes dirigées par trois leaders dont deux figures emblématiques de la Serbie.

Le premier est l'écrivain Vuk Drašković*. Celui-ci est connu pour son roman *Le couteau*⁸. Cet ouvrage raconte l'histoire d'un massacre de Serbes de Bosnie-Herzégovine pendant la Deuxième Guerre mondiale et auxquels justice n'a jamais été rendue. Vuk Drašković* crée le SPO* le 14 mars 1990 à la suite de son exclusion du SNO*. Il représente la grande figure monarchiste du paysage politique serbe.

Le deuxième est Vojislav Šešelj*, proche de Vuk Drašković* dont il est le *kum*⁹. Il tente de faire enregistrer son parti sous le nom du Mouvement serbe *četnik*¹⁰ (créé le 18 juin

¹ « *Otac nacije* ». Notons au passage que l'utilisation du mot *nacija* est en serbe assez rare, on lui préfère habituellement celui de *narod* (voir note 2 p. 13). Cela donne ici une connotation politique au terme de nation, Ćosić serait alors le père de la nation dans le sens d'incarnation politique du peuple dans un État indépendant.

² *Le temps de la mort, Le temps du mal, Le temps du pouvoir et Le temps de l'imposture ou le roman de Tito* (voir la bibliographie en fin d'ouvrage pour le détail des références).

³ La Yougoslavie adopte une nouvelle constitution en 1963.

⁴ Pour une mise en contexte et une description de la polémique qui entoure le *Memorandum* voir Diane Masson, « Le Memorandum serbe de l'Académie des sciences et des arts de 1986. Tentative de reconstitution d'un prodrome au conflit dans l'ex-Yougoslavie », *Discussion papers* No 47, Collegium Budapest, juillet 1998.

⁵ *Srpska akademija nauka i umetnosti* [Académie serbe des sciences et des arts].

⁶ *Srpska narodna obnova*

⁷ Diane Masson, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, op. cit., p. 82.

⁸ Vuk Drašković, *Le couteau*, op. cit..

⁹ En serbe, le terme de *kum* désigne tout à la fois un parrain, un filleul, un témoin de mariage ou une personne dont vous avez été le témoin de mariage. Le *kumstvo* (nom donné au système de relations entre *kumovi*) peut lier deux familles dont les membres sont *kumovi* de génération en génération. Ce lien est considéré comme sacré – l'équivalent d'un lien de sang – et la trahison d'un *kum* est très vivement ressentie.

¹⁰ *Srpski četnički pokret*.

1990) qui est interdit. Il devient finalement le président du Parti radical serbe (SRS*) (23 février 1991) qui réunit le mouvement tchetnik déjà mentionné et une autre faction du groupe initial, le Parti radical populaire¹.

Enfin, le leader de la troisième branche est beaucoup moins connu. Il s'agit de Mirko Jović, ancien président du groupe *Sava*, qui reste à la tête du SNO*.

Aux sources de la « Druga Srbija » : la société civile

L'opposition à Milošević* ne se limite donc pas à la « Druga Srbija ». Dans la définition de Wikipédia, on associe la naissance de la « Druga Srbija » à la création de trois ONG. L'engagement de chacune de ces associations va nous permettre de préciser notre définition de la « Druga Srbija ».

La première est le *Centre pour l'action anti-guerre*. Ses membres fondateurs sont des intellectuels, acteurs de la société civile : Vesna Pešić*², Stojan Cerović*, Sonja Biserko*, Sonia Licht* et Nebojša Popov*. Ce centre prend en 2005 le nom de *Centre pour la paix et le développement de la démocratie**³. Il a été fondé sur l'initiative de la NED*, *Fondation nationale pour la démocratie*⁴ qui l'a largement financé. La NED* finance encore aujourd'hui de nombreuses ONG⁵ en Serbie⁶. Le centre a pour vocation de lutter contre l'option militaire. Il participe à de grandes manifestations pacifistes et offre notamment une aide juridique aux déserteurs.

*Žene u crnom** [Les femmes en noir] est une organisation fondée par Staša Zajović* le 9 octobre 1991. Elle se présente comme féministe, antimilitariste et pacifiste⁷. Le slogan le plus connu de l'association – « *Ne u naše ime* [Pas en notre nom] » – indique le refus de souscrire à la politique du régime. La profession de foi de Staša Zajović* est la résistance au

¹ *Radikalna narodna stranka*, RNS.

² Comme nous l'avons déjà indiqué, la prochaine partie de notre travail consistera à présenter les grandes figures de la « Druga Srbija ». Nous ne présenterons donc pas ici de biographie des gens cités.

³ *Centar za mir i razvoj demokratije*, CEMIR.

⁴ *National Endowment for democracy*, NED. La NED est une organisation privée à but non lucratif basée aux États-Unis. Elle est financée en grande majorité par le Département d'État américain avec approbation du Congrès. Elle a pour vocation de soutenir la démocratie à travers le monde. En Serbie, elle a financé un grand nombre d'organisations créées au début des années 90 et a largement soutenu le mouvement *Otpor!* lors de la révolution d'octobre 2000.

⁵ Organisation non gouvernementale.

⁶ Voir Diana Milošević, « НЕД 20 невладиних организација у Србији финансирао са милион долара » [NED, un financement d'un million de dollars pour 20 organisations non-gouvernementales], *Serbian point*, 6 septembre 2012.

⁷ « Women`s Feminist - Antimilitarist Peace Organization »

URL consultée le 12 février 2015 :

http://zeneucrnom.org/index.php?option=com_content&task=blogcategory&id=2&Itemid=4

patriarcat, au nationalisme et au militarisme¹. Le travail de cette association consiste essentiellement en des performances et des manifestations de protestations. Depuis sa création elle a organisé près de 1500 actions pacifiques dans la rue (manifestations, campagnes, performances).

Enfin, *Beogradski krug** [le Cercle de Belgrade], est fondé par des universitaires et des écrivains. Ivan Čolović* se souvient : « C'était un groupe d'amis qui se rencontraient d'abord pour trouver une solution au niveau d'une forme d'organisation. [...] Moi je n'y ai pas participé dès le début. [...] C'était à peu près l'été 91 où quelques écrivains Filip David*, Mirko Kovać*, Radomir Konstantinović*, je pense aussi Vidosav Stevanović*² s'étaient rencontrés pour créer une association d'écrivains alternatifs ou éventuellement une sorte d'Académie. [...] C'était au début une initiative des hommes de lettres. Après ils ont eu l'idée d'inviter d'autres individus, d'autres personnes y compris moi. Quelques mois plus tard, j'ai été contacté par Filip David*, [...] le cercle de ceux qui ont créé ce *Cercle de Belgrade* était finalement plus large. [...] C'était d'un ami à l'autre que [passait] cette nouvelle qu'il y avait une organisation de ce genre »³. Si le *Cercle de Belgrade* participe à l'organisation des manifestations anti-guerre, il organise aussi deux cycles de conférences, des tribunes où chacun peut s'exprimer. Chaque cycle donnera lieu à la parution d'un livre⁴ où sont consignées les différentes interventions. Le premier – *Druga Srbija* [traduit en français sous le titre *Une autre Serbie*] – est tiré du cycle qui s'ouvre le 11 avril 1992 et se clôt au bout de dix séances le 20 juin de la même année. Le cycle suivant – qui comprend également dix séances – se déroule du 3 octobre 1992 au 20 février 1993. Il donnera naissance à l'ouvrage *Intelektualci i rat* [Les intellectuels et la guerre]. Le but du *Cercle de Belgrade** est triple : s'opposer à la guerre, au nationalisme et lancer l'expérience de la société civile qui en est encore à ses balbutiements en Serbie. Comme l'explique Ivan Čolović* : « Le but c'était de s'opposer à la propagande, à la haine, à la guerre qui a commencé vers la fin des années 80.

¹ Voir Staša Zajović, « Ne u naše ime », extrait de la conférence *Femmes, paix, sécurité*, organisée par l'organisation *Ženske mirovne koalicije* [Coalition féminine pacifique]. URL consultée le 12 février 2015 : http://zeneucrnom.org/index.php?option=com_content&task=view&id=201&lang=sr

² En fait Vidosav Stevanović ne faisait pas partie des membres fondateurs.

³ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

⁴ Pour une lecture en langue originale des deux livres (la traduction française ne présentant qu'une sélection des textes composant les ouvrages originaux) se reporter à *Druga Srbija, deset godina posle* [Une autre Serbie, dix ans après], Belgrade, Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji, collection Svedočanstva, 2002.

Mais, au moment où le Cercle de Belgrade a commencé son travail, a été formé – c'était donc la fin de 91 – le but était de s'opposer à ce qui était déjà évident : qu'il y aurait des conflits, des guerres, des hostilités et donc le premier but était celui-ci. Il y avait des gens qui voulaient s'opposer à cette perspective et déjà à ce début des hostilités parce qu'à ce moment-là les hostilités et les combats avaient commencé, Dubrovnik était bombardée. Il y avait déjà les premiers accrochages, des hostilités en Slavonie. Donc le premier but du Cercle de Belgrade était de s'opposer à cette guerre. En même temps, le but était de dénoncer la politique qui a mené [à], qui a motivé, qui a nourri cette guerre, cette politique du régime de Slobodan Milošević* [...], la base de l'idéologie de la guerre c'est-à-dire l'idéologie nationaliste. La forme, on l'avait cherchée, c'était à ce moment-là la forme d'une initiative civique, [qui] n'existait pas dans l'expérience yougoslave ou, si elle existait, était presque inconnue par ceux qui voulaient faire quelque chose »¹.

C'est donc dans ces trois cercles, du *Comité anti-guerre**, de *Femmes en noir** et surtout du *Cercle de Belgrade** que la « Druga Srbija » prend forme.

Les figures fondatrices de la « Druga Srbija »

Nous venons de voir que les institutions fondatrices étaient le fait de quelques personnalités. Nous n'échappons pas à la forme de l'inventaire pour présenter les grandes figures de la « Druga Srbija » mais celle-ci nous semble indispensable². Pour faciliter la lecture, nous avons réparti les principales figures de la « Druga Srbija » en différentes catégories (écrivains et universitaires, fondateurs d'ONG, politiciens), il est évident que ce classement ne saurait être restrictif et que certaines appartiennent à plusieurs groupes à la fois.

¹ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² Nous ne présenterons qu'une partie des principales figures fondatrices de la « Druga Srbija ». Celles-ci sont : Nebojša Popov, Teofil Pančić, Svetislav Basara, Petar Luković, Svetlana Lukić, Nenad Prokić, Nataša Kandić, Latinka Perović, Borka Pavičević, Miljenko Dereta, Vesna Pešić, Radomir Konstantinović, Bogdan Bogdanović, Filip David, Mirko Tepavac, Laslo Vogel, Miladin Životić, Ivan Čolović, Aljoša Mimica, Sonja Biserko, Biljana Kovačević-Vučo, Srđja Popović, Staša Zajović, Sonia Licht. D'autres figures apparaîtront par la suite mais nous nous cantonnerons ici aux années fondatrices de 1992-1993.

Les écrivains et les universitaires

Nous avons déjà vu que Radomir Konstantinović* (1928-2011) est parfois appelé « le gourou de la « *Druga Srbija* ». Poète et philosophe, figure du post-modernisme serbe, il est notamment l'auteur de l'essai *Filosofija palanke* [La philosophie de bourg]¹ et de *Dekartova smrt* [La mort de Descartes]². En 1992, il est un des fondateurs du *Cercle de Belgrade* qui est créé cinq jours après le début du siège de Sarajevo. Selon lui la « *Druga Srbija* » est « celle qui ne se réconcilie pas avec le mal. »³ En 1994, en pleine période de révisionnisme historique, il fonde la Société pour la vérité sur la lutte antifasciste de libération populaire en Yougoslavie (1941-1945)⁴ qui deviendra le Conseil des antifascistes de Serbie⁵.

Latinka Perović* (née en 1933) – parfois surnommée la « mère de la “*Druga Srbija*” »⁶ – est historienne. Ancienne Secrétaire général du Parti communiste de Serbie (1968-1972), elle est évincée par Tito* qui trouve ses vues trop libérales – elle est d'ailleurs considérée comme la fondatrice de la pensée libérale serbe et l'inspiratrice du LDP*. Bien qu'elle n'appartienne pas aux membres fondateurs du *Cercle de Belgrade*, elle n'en reste pas moins une figure tutélaire, comme le confirme sa préface à la réédition des ouvrages de ce cercle⁷.

Ivan Čolović* (né en 1938), anthropologue, éditeur⁸ et traducteur, est une des figures les plus importantes du Cercle de Belgrade et de la « *Druga Srbija* ». Il a reçu en Serbie le prix Konstantin Obradović* et en France la Légion d'honneur. Spécialisé en anthropologie sociale, il a publié sur les mythes politiques à l'œuvre dans la Serbie des années 80 et 90⁹ – mythe du Kosovo, mythe de l'Europe, mythe du guerrier – et sur la place du football dans la société serbe¹⁰.

¹ Radomir Konstantinović, *Filosofija palanke* (1969), Belgrade, Otkrovenje, 2010.

² Radomir Konstantinović, *Dekartova smrt*, Novi Sad, Mir, 1996.

³ « Ona Srbija koja se ne miri sa zločinom », *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit., p. 10.

⁴ *Društvo za istinu o antifašističkoj narodnooslobodilačkoj borbi u Jugoslaviji (1941-1945)*.

⁵ *Savez antifašista Srbije*.

⁶ Elle est aussi surnommée « la marâtre de la “*Druga Srbija*” » par ses détracteurs. Voir Zoran Ćirjaković, « Latinka Perović : Mačeha “Druge Srbije” ».

URL consultée le 3 juillet 2015 : www.academia.edu/1767086/Latinka_Perovic_Maceha_Druge_Srbije_

⁷ *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit., pp. 3-9. Les trois auteurs des préfaces à cet ouvrage sont Latinka Perović, Aljoša Mimica et Radomir Konstantinović.

⁸ En 1971, il fonde la maison d'édition *Biblioteka XX vek* [Bibliothèque XX^e siècle]. Elle publie essentiellement des essais et des ouvrages scientifiques ainsi que des traductions inédites.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.bibliotekaxxvek.com/>

⁹ Čolović Ivan, *Le bordel des guerriers*, op. cit., et *Politika simbola* [La politique des symboles], Belgrade, XX vek, 2000.

¹⁰ Čolović Ivan, « Le football, les hooligans et la guerre [Fudbal, huligani i rat] », Nebojša Popov (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme*, op. cit., pp. 179-204.

Nous avons déjà rencontré la figure de Nebojša Popov* (né en 1939). Docteur en philosophie, sociologue, c'est le fondateur de *Republika*¹, un des membres fondateurs du Centre anti-guerre et de l'UJDI*². C'était – dans les années 90 – un des rares démocrates yougoslaves à pouvoir faire entendre sa voix dans les médias occidentaux³.

Enfin, Aljoša Mimica* (1948-2011) est – avec Ivan Čolović* – à l'origine de la publication des ouvrages *Une autre Serbie* et *Les intellectuels et la guerre*. Sociologue de formation, ancien auditeur de l'école de Korčula⁴, il appartient au courant libéral, voire « libéral de gauche ou libertarien égalitaire »⁵. Il se fait connaître en tant qu'intellectuel dans les années 90 où il s'oppose très tôt au nationalisme.

Les fondateurs d'ONG

Ils représentent une part importante de la « Druga Srbija ». Leur but est de créer des structures qui permettent à la fois de propager les idées de la « Druga Srbija » et de fonder une société civile inexistante en Serbie. Ces ONG – souvent spécialisées dans la défense des droits de l'homme – sont parfois le premier pas vers une activité politique. Eric Gordy écrit à ce sujet : « Comme l'a montré Silvano Bočić⁶, dans la première moitié des années 90, 43 % des projets des ONG étaient orientées vers les actions anti-guerre ou l'affirmation des valeurs démocratiques. En décrivant leur engagement, les dirigeants des ONG locales insistaient aussi sur l'orientation politique de leur activité. [...] En toute cohérence avec une conception de la société civile comme ayant des motivations et des conséquences politiques, beaucoup d'activistes des ONG se voient soit comme fonctionnant comme l'avant-garde d'un changement politique, soit comme menant leur activité politique par d'autres moyens. Cette sorte d'activité prit une importance particulière quand la Serbie était contrôlée par un régime qui cherchait systématiquement à rendre impossible toutes les alternatives à sa loi. »⁷

¹ Voir p. 78.

² Udruženje za jugoslavensku demokratsku inicijativu, voir p. 78.

³ Voir Nebojša Popov, « La voix étouffée des démocrates serbes », *Le monde diplomatique*, juin 1999.

⁴ Sur l'école de Korčula, voir Palmier Jean-Michel. « Les difficultés de "Praxis" et de l'École d'été de Korčula. », *L'Homme et la société*, N. 27, 1973. Sociologie idéologie et politique. pp. 193-199.

⁵ Sreten Vujović, « In memoriam – Aljoša Mimica (1948-2011). Protiv straha i mržnje » [*In memoriam – Aljoša Mimica (1948-2011). Contre la peur et la haine*], *Vreme*, 12 mai 2011.

⁶ Silvano Bolčić, « NGO Activities in Serbia in the Nineties: Some Lessons on Civic Activism and Democracy Development in the Balkans [Les activités des ONG en Serbie dans les années 90 : quelques leçons sur l'activisme civil et le développement de la démocratie dans les Balkans] », Watson Institute Report. Cité par Eric Gordy dans « CRDA and civil society in Serbia [CRDA et la société civile en Serbie] », Watson Institute Report, 2003.

NB : CRDA signifie *Community Revitalization through Democratic Action* [Revitalisation de la communauté à travers l'action démocratique] ; pour une présentation plus complète de cette organisation, voir le site <http://www.acdivoca.org/site/ID/serbiaCRDA>

⁷ « As Silvano Bolcic has shown, a full 43% of NGO projects in the first half of that decade were oriented either toward antiwar actions or affirmation of democratic values. In describing their engagement, the leaders of local

Parmi les premières à se lancer dans la création d'une société civile, Nataša Kandić* (née en 1946) – sociologue de formation, ancienne dissidente ayant participé aux manifestations libérales étudiantes de la fin des années 60 – est une militante des droits de l'homme. Elle fonde, en 1992, le *Fonds pour le droit humanitaire*¹, organisation financée, entre autres, par l'*Open society Foundation** de George Soros². Cette organisation a pour but de réunir de la documentation sur les violations des droits de l'homme en Bosnie-Herzégovine, en Croatie et au Kosovo. Son travail a notamment été utilisé dans le cadre des procès du TPIY³ où des documents réunis par le Fonds ont servi d'éléments de preuve.

Staša Zajović* (née en 1953) – activiste des droits de l'homme – est, comme nous l'avons déjà vu, la fondatrice de l'organisation Femmes en noir.

Le *Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji**⁴ [Comité Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie], branche serbe de ce qui s'appelait à l'époque la *International Helsinki Federation for Human Rights* [Fédération internationale Helsinki pour les droits de l'homme] a été créé en 1994 par Sonja Biserko* (née en 1948). Cette association se donne pour but de dresser un état des lieux du respect des droits de l'homme dans la région et de faire des propositions pour améliorer la situation.

Fondateur de *Grandanske inicijative**⁵ [Initiatives démocratiques]⁶, Miljenko Dereta* (né en 1950) est un ancien metteur en scène. Son engagement politique au début des années 90 lui a rendu impossible la pratique de son métier. Son organisation cherche à développer l'éducation pour une participation active des citoyens au processus de décision politique. Miljenko Dereta* ne limite pas son engagement à la société civile et entre en politique : il est candidat aux élections législatives de 1990, devient membre de l'Alliance civique de Serbie ; il rejoint le LDP* en 2012.

Dans la même lignée, l'organisation de Sonja Licht* (née en 1947) – *Beogradski fond za političku izuzetnost** [Fonds belgradois pour l'excellence politique]⁷ – se donne pour but

NGOs also emphasize the political orientation of their activity. [...] In a manner consistent with the conception of civil society activity as having political motivations and political consequences, many NGO activists saw themselves either functioning as a vanguard for eventual political change, or carrying out through their activity politics by other means. This sort of activity took on a special importance while Serbia was controlled by a regime which systematically sought to make alternatives to its rule unavailable. » in Eric Gordy, « CRDA and civil society in Serbia » [CRDA et la société civile en Serbie], *op. cit.*.

¹ *Fond za humanitarno pravo*.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.hlc-rdc.org/>

² Voir note 4 p. 84.

³ Tribunal Pénal international pour l'ex-Yougoslavie.

⁴ URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.helsinki.org.rs/>

⁵ URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.gradjanske.org/>

⁶ Cette organisation est financée par la NED.

⁷ URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.bfpe.org/>

d'éduquer les différents acteurs de la scène politique serbe afin de faciliter la transition vers la démocratie et l'adhésion à l'Union européenne. Notons que Sonja Licht*, sociologue de formation, activiste politique, fut – pendant plus d'une décennie, de 1991 à 2003 – la présidente de l'*Open society Foundation Serbia*.

Borka Pavičević* (née en 1947) a, quant à elle, créé le *Centar za kulturnu dekontaminaciju**¹ [Le centre de décontamination culturelle] en 1995. Ce centre a pour vocation d'offrir un espace alternatif d'expression artistique – proposition forte dans les années 90 à un moment où le pouvoir avait la mainmise sur la plupart des lieux de représentation et où les artistes qui dénonçaient le régime ne trouvaient pas d'endroit où présenter leur travail. Il se donne également pour mission de favoriser la collaboration entre artistes d'ex-Yougoslavie. Venue du monde du théâtre, Borka Pavičević* a perdu son poste de directrice artistique au Théâtre dramatique de Belgrade [*Beogradsko dramsko pozorište*] en 1993 à cause de ses prises de position politiques. Notons au passage que le Centre de décontamination culturel* reçoit des subsides de la part de l'*Open Society foundation**.

Enfin, Biljana Kovačević-Vučo* (1952-2010) fonde YUCOM*² (*Komitet pravnika za ljudska prava* [Comité des juristes pour les droits de l'homme]) en 1997. Juriste de formation, avocate, c'est une activiste des droits de l'homme. Une nouvelle ONG – le fonds BKV³, fondé en 2010 – porte son nom en hommage au combat qu'elle a mené pour les droits de l'homme.

Les politiciens

Comme nous l'avons vu, la participation à la société civile est souvent le visage que prend l'engagement politique. Certains franchissent le pas et s'engagent dans un parti.

Vesna Pešić* (née en 1940) – sociologue de formation – fonde le Comité Helsinki*⁴ en 1985. Elle est à la tête de la GSS* de 1992 à 1999. Parti libéral, la GSS* participe à la coalition *Zajedno** [Ensemble] dont Vesna Pešić est une des figures de proue avec Zoran Đinđić*, Vuk Drašković* et Vojislav Koštunica*. Après avoir été ambassadrice au Mexique (2001-2005), elle rejoint le LDP* de 2007 à 2011.

Nous avons évoqué l'idée d'*urbicide* conceptualisée par Bogdan Bogdanović*⁵ (1922-2010). Architecte de formation, compagnon d'armes de Tito, il est à l'origine de

¹ URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.czkd.org/>

² URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.yucom.org.rs/>

³ URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.bkvfond.org/>

⁴ *Helsinkiški komitet*, à ne pas confondre avec le *Helsinkiški odbor* de Sonja Biserko.

⁵ Voir pp. 52 sqq..

nombreux monuments de commémoration de la Seconde Guerre mondiale. Maire de Belgrade de 1982 à 1986, il part en exil à Vienne en 1993.

Au sortir de cet inventaire, il est intéressant de noter les générations auxquelles appartiennent les différentes figures que nous venons d'évoquer. La grande majorité des membres de la « *Druga Srbija* » sont nés entre 1945 et 1950, il s'agit donc de la génération qui avait une vingtaine d'années au moment des manifestations de la fin des années 60¹. Parallèlement, trois des membres les plus éminents de la « *Druga Srbija* » – Nebojša Popov*, Miladin Životić* et Zagorka Golubović* – faisaient partie des huit professeurs du Groupe *Praxis* à être renvoyés de la faculté de philosophie de Belgrade en janvier 1975². Eux appartiennent à la génération née dans les années 30. Il apparaît donc que les membres de la « *Druga Srbija* » sont en fait les professeurs et les étudiants – pour une grande partie de la faculté de philosophie de Belgrade – qui ont participé au grand mouvement de contestation de la fin des années 60 et du début des années 70. Pourtant, lorsque l'on demande aux membres de la « *Druga Srbija* » s'il existe un lien entre l'opposition des années 60 et celle des années 90, la réponse est négative. Ainsi Miljenko Dereta* répond : « C'est une question difficile. Très faible, je crois qu'un grand pourcentage de l'opposition des années 70 est entré au pouvoir avec Milošević »³.

Dans un premier temps, la « *Druga Srbija* » est donc assez facilement reconnaissable, il s'agit de l'opposition libérale à Milošević* qui se retrouve dans le cadre du Cercle de Belgrade (1992-1993). Il est intéressant de noter que la traduction française de l'ouvrage *Druga Srbija* est « Une autre Serbie ». La traduction ayant été supervisée par Ivan Čolović*, acteur du Cercle de Belgrade et francophone, il ressort qu'au commencement cette entreprise ne proposait qu'une alternative à la politique du régime en place. Cette conception a par la suite évolué jusqu'à ce que la « *Druga Srbija* » devienne une entité propre.

¹ Voir p. 57.

² Les cinq autres étaient : Ljubomir Tadić (un des fondateurs du DS et père de Boris Tadić, président de Serbie de 2008 à 2012), Dragoljub Mićunović (autre membre fondateur du DS), Svetozar Stojanović (critique de Milošević, conseiller de Dobrica Ćosić en 1992-1993), Mihailo Marković (co-auteur du Memorandum, partisan fervent de Milošević) et Trivo Indić (conseiller politique de Boris Tadić à partir de 2004).

³ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

Les figures de la « Druga Srbija », 5, 10, 20 ans après

Les dernières figures à apparaître sur la scène de la « Druga Srbija » avant le grand tournant de 2000 appartiennent aux mouvements étudiants.

Srđja Popović* (né en 1973) – membre du DS* – est un des fondateurs d’*Otpor!*¹ [Résistance !] – organisation financée par le NED*. Cette organisation² créée par des étudiants, sera pour beaucoup dans la chute de Slobodan Milošević* en 2000. Au bout de deux ans d’existence, elle dénombre 70 000 sympathisants. Elle ne parvient cependant pas à passer la barre des 5% lors des élections de 2003 et est absorbée par le DS*. Srđja Popović* fonde alors, avec Slobodan Đinović le Centre des stratégies et des actions non violentes appliquées³, une organisation qui répand à travers plus de cinquante pays (Géorgie, Albanie, Biélorussie..) les techniques de résistance qui ont permis la chute de Milošević.

Un autre leader des manifestations étudiantes, Čedomir Jovanović*⁴ (né en 1971), est actuellement président du LDP* – parti symbole de la « Druga Srbija ».

Après les conférences du Cercle de Belgrade, on évoque la « Druga Srbija » dans le cadre des manifestations de 1996-1997. « Tout ceci mène à la conclusion que cette manière de protester était le fait de personnes responsables, conscientes des limites et des barrières sur leur route. Il est clair que, quoi qu’il en soit, confrontés à l’écart entre leurs aspirations et les possibilités réelles, la plupart des participants choisirent de persévérer dans leurs revendications jusqu’à ce qu’elles soient satisfaites. Ces personnes formèrent précisément le noyau de ceux à qui l’on fait habituellement référence lorsque l’on parle de “l’autre Serbie”. »⁵ Vladimir Vuletić* fait donc ici l’amalgame entre mouvement de protestation et « Druga Srbija ». Nous reviendrons plus en détails sur ce lien par la suite⁶ mais nous pouvons déjà souligner que ces manifestations ne sont pas menées par la seule « Druga Srbija ».

¹ Pour une présentation de l’action d’*Otpor!*, lire Slobodan Naumović,, « *Otpor!* et “La révolution électorale” en Serbie », *Socio-anthropologie* n°23-24, 2009, pp. 41-73. Pour une analyse plus approfondie lire du même auteur « “Otpor!” kao postmoderni Faust: društveni pokret novog tipa, tradicija prosvećenog reformizma i “izborna revolucija” u Srbiji [“Otpor ! ” comme Faust postmoderne : un mouvement social d’un nouveau type, la tradition du réformisme et la “révolution électorale” en Serbie] », *Filozofija i društvo* XXXI, 2006; pp.147-194 et « Da li je Faust bio “otporaš”? [Faust était-il un “otporien” ?] », *Filozofija i društvo* 3/XVIII, 2007, pp. 65-104

² Fondée en 1998, elle disparaît en 2003.

³ *Center for Applied Non Violent Actions and Strategies* (CANVAS).

⁴ Surnommé Čeda.

⁵ « All this leads to the conclusion that this was a way of protest of responsible people, aware of the limits and barriers in their way. It is clear that, however, that faced with this discrepancy between aspirations and actual possibilities, most participants opted to persist peacefully in their demands until these were met. Precisely these people formed the nucleus of a population which is usually referred to as “the other Serbia”. » in Vladimir Vuletić, « Citizens in protest », *Protest in Belgrade*, op. cit. p. 95, traduction de l’auteur.

⁶ Voir la partie sur les manifestations pp. 235 sqq.

De nouveau, en 2000, c'est à propos du mouvement de contestation qui mènera à la chute de Milošević* que l'on entend parler de « *Druga Srbija* ». Il s'agit là d'une situation paradoxale : née de la contestation à Milošević*, s'étant définie par rapport au régime, la « *Druga Srbija* » rencontre un problème de définition à la chute du régime. Il aurait paru logique qu'elle s'éteigne à ce moment-là. Certains pensent, comme Vidosav Stevanović*, qu'elle a effectivement disparu : « Pour l'Occident, comme pour ceux qui partagent mes idées, la Serbie originelle a balayé et presque anéanti l'autre Serbie : celle-ci semble avoir disparu à jamais, laissant derrière elle un vide historique qui porte le nom de Slobodan Milošević* »¹. Pour d'autres, la « *Druga Srbija* » existe toujours et seul son discours a changé. Elle s'était jusque là définie par rapport à son ennemi, le régime, et – persévérant dans ce domaine manichéen – elle cherche alors à circonscrire qui est son nouvel ennemi pour se redéfinir. Cet ennemi devient plus flou ; il s'agit de la Serbie archaïque, traditionnelle. Auparavant incarnée par Milošević*, celle-ci est à présent présentée comme tous ceux qui votent autrement que pour le LDP*. De Vojislav Šešelj* à Boris Tadić*, tous sont les « ennemis » de la « *Druga Srbija* ». Miljenko Dereta*, affirme tout d'abord que, même après la chute de Milošević*, la bipolarité de la société serbe – si présente dans les écrits du *Cercle de Belgrade** – est toujours présente au moment de notre entretien (avril 2011) soit presque vingt ans plus tard. Il explique : « Pour vous dire la vérité je n'ai pas repensé à cette idée mais je crois qu'hélas elle est toujours vivante et actuelle, que cette différence même est plus profonde qu'avant parce que Belgrade s'est imposée comme seule ville où il y a une vie proche du XXI^e siècle, à Belgrade vivent les gens qui ont du travail, qui ont de l'argent, qui ont la possibilité d'être en contact avec les étrangers, avec des institutions, des gens qui viennent du secteur privé. Donc Belgrade est vraiment une ville européenne, mais je trouve il y a vingt ans il fallait peut-être 100 km pour voir cette première Serbie, maintenant il faut 50 km. La Serbie traditionnelle s'est rapprochée de Belgrade »². Il existe donc toujours une première et une « *Druga Srbija* » : « La Première Serbie c'est la Serbie traditionnelle donc le terme "Seconde Serbie" vient bien sûr des années 90 avec le *Cercle de Belgrade*. [... On] a voulu dire non pas que c'était la première et la seconde mais que c'était une

¹ Vidosav Stevanović, *Milošević, une épitaphe*, op. cit., p. 382.

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

Serbie différente de la Serbie traditionnelle [...] La seconde Serbie est en opposition à ce terme de l'Unité serbe, *sabornost* : tous les Serbes doivent avoir les mêmes opinions, ils doivent être ensemble et pas les uns contre les autres parce que si vous avez une opinion différente, vous êtes contre, vous devenez un ennemi. Cette division est un signe de l'intolérance envers les différences. [...] [*Druga Srbija*] est un terme qui résiste au temps parce qu'il simplifie les choses, touche là où les gens ont une compréhension du terme assez simple mais précise, cela veut dire des gens qui sont pour une option moderne, pour une option pro-européenne, pour une option non-nationaliste, pour une option non-violente donc [la première Serbie dira] toujours pour une option non-serbe donc c'est l'Autre Serbie. »¹. L'un des critères essentiels retenu par Miljenko Dereta* est donc le fait d'être pro-européen. C'est un critère qui fait effectivement le consensus pour qualifier la « *Druga Srbija* ». Par contre, les avis divergent sur les personnes – et plus largement les partis – auxquels attribuer ce qualificatif. Ainsi Miljenko Dereta* « ne [voit] pas le Parti démocrate comme un parti vraiment essentiellement pro-européen. Le Parti démocrate, ils expliquent cela bien sûr avec leur électorat, mais c'est une politique qui n'a jamais renoncé au programme défini par Milošević* et l'Académie dans les années 80-90 donc c'est quelqu'un qui essaye de vivre entre les deux. Le fait que M. Tadić* soutienne tellement M. Dodik* c'est cette idée de programme politique qui est l'élargissement territorial de la Serbie »².

Pour les porte-drapeaux de la « *Druga Srbija* » originelle, cette dernière se définit sur deux plans : un plan sociologique et un plan politique. Sur le plan sociologique la « *Druga Srbija* » est toujours minoritaire, elle doit encore se battre contre une majorité arriérée et traditionaliste : « La "*Druga Srbija*" – donc la Serbie européenne – est une Serbie marginale, et encore aujourd'hui – justement parce qu'elle est marginale – elle est un avenir possible de la Serbie »³.

Dans la préface à la réédition des ouvrages *Druga Srbija* et *Intelektualci i rat*, Latinka Perović* écrit que « les réactions à la sortie de l'ouvrage *Une autre Serbie* ont été symptomatiques. "Les représentants du pouvoir n'ont

¹ *Idem.*

² *Idem.*

³ « «*Druga Srbija*» – dakle Srbija evropska – jeste marginalna Srbija, i dan-danas, i upravo kao takva, marginalna, jedina moguća budućnost Srbije. » in Radomir Konstantinović, « *Druga Srbija* je Srbija koja se ne ne miri sa zločinom », *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit., p. 10, traduction de l'auteur.

pas réagi, même si leur souci permanent était d'éliminer l'Autre comme 'traître'. L'opposition a réagi, cette opposition 'modérée', après y avoir vu une division 'absurde et dangereuse' entre deux Serbie qui doivent s'affronter, quoiqu'il advienne. En repoussant la possibilité de l'Autre, on nourrit l'Un..." Aujourd'hui en Serbie, c'est cette opposition "modérée" qui est au pouvoir. Est-ce que le totalitarisme est le destin de la Serbie ? Dans quelle perspective disparaît la possibilité d'une alternative ? »¹. Pour elle, le DS* n'est pas une alternative au régime des années 90, c'en est la continuité, même si les apparences sont différentes. C'est la société serbe tout entière qui est infectée. Une décontamination est donc nécessaire, comme l'indique le nom du *Centre de décontamination culturelle*.

Il ressort de ces analyses qu'après la fin du *Cercle de Belgrade* une double définition de la « *Druga Srbija* » émerge. Et cette double définition dépend de celui qui parle. Pour les membres de la « *Druga Srbija* » et les spécialistes des questions politiques, il s'agit du noyau du Cercle de Belgrade qui s'incarne médiatiquement dans le journal *Vreme* et politiquement dans le LDP*. Aljoša Mimica* écrit d'ailleurs au sujet de la réédition que nous venons d'évoquer : « Les deux livres évoqués [*Druga Srbija* et *Intelektualci i rat*] paraissent ici sous le titre du *premier* car l'expression *Druga Srbija* a été initialement formée comme "marque déposée du Cercle de Belgrade" »². Néanmoins, dans le monde des médias – et en particulier des médias occidentaux – on désigne sous le terme « *Druga Srbija* », « Autre Serbie », « *Other Serbia* », l'ensemble des personnes, organisations, mouvements qui se présentent comme pro-européens et démocrates. Cette nuance peut sembler un point de détail mais il n'en est rien. Par exemple, dans un cas la mouvance démocrate – nous pensons notamment au DS* – est incluse dans la « *Druga Srbija* » et pas dans le second. Du point de vue conceptuel, il y a unanimité sur le fait que la « *Druga Srbija* » est la Serbie moderniste, pro-européenne, ouverte, démocrate. Là où se crée le décalage c'est quand les membres du *Cercle de Belgrade** – les premiers à avoir utilisé l'expression – s'arrogent le privilège de définir qui

¹ « [...] reakcije na pojavu *Druge Srbije* bile su simptomatične. "Nisu reagovali predstavnici vlasti, mada je njihova stalna briga da eliminišu Drugo kao 'izdaju'. Reagovala je opozicija, i to ona 'umerena' videvši u tome 'apsurdnu i opasnu' podelu na dve Srbije koje 'treba da se sudare, pa šta bude'. Odbacujući mogućnost Drugog, nudi se Jedno..." Danas je u Srbiji na vlasti ta "umerena" opozicija. Da li je totalitarizam sudbina Srbije? U kojoj to perspektivi nestaje mogućnost alternative? » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje » [Sur la seconde édition], *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* p. 9, traduction de l'auteur.

² « Obe pomenute knjige ovde se objavljuju pod naslovom one *prve*, jer je izraz *druga Srbija* izvorno slovio kao »zaštitni znak« Beogradskog kruga [...] » in Aljoša Mimica, « Sapomena priređivača » [Note des organisateurs], *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* p. 1, traduction de l'auteur.

appartient et qui est exclu de cette « *Druga Srbija* », reproduisant le modèle d'exclusion qu'ils dénonçaient dans les années 90.

LES CRITIQUES DE LA « DRUGA SRBIJA »

Nous venons donc – pour la définir – de décrire ce qu’est la « *Druga Srbija* » dans sa pratique : les organisations, les personnes, les actions dans lesquelles elle s’incarne. Nous allons à présent découvrir quels sont ses principes, son mode d’expression, son rapport à la société serbe. La difficulté à laquelle nous nous heurtons est que l’expression « *Druga Srbija* » peut être comprise *stricto* ou *lato sensu*. La manière dont la « *Druga Srbija* » est qualifiée par ses membres eux-mêmes doit, selon nous, faire l’objet d’une partie à part. Nous l’évoquerons donc dans la suite de notre travail. Nous allons donc consacrer cette partie au discours tenu par ceux qui n’appartiennent pas à la « *Druga Srbija* ». Cela nous permettra de voir si nous retrouvons chez eux cette double signification de la « *Druga Srbija* » et, si oui, si ces deux « *Druga Srbija* » sont perçues de la même manière. Mais, avant même d’opérer une distinction entre ceux qui appartiennent et ceux qui n’appartiennent pas à la « *Druga Srbija* », il nous semble indispensable de discuter la traduction possible de ce terme. Cela nous donnera en effet un aperçu des différentes connotations qui peuvent y être rattachées. Nous verrons ensuite comment est qualifiée la « *Druga Srbija* » par ses critiques et en particulier par l’auteur qui fournit une des analyses les plus approfondies de la « *Druga Srbija* » : Slobodan Antonić*¹. Enfin, nous nous attarderons sur l’incarnation civile et politique de la « *Druga Srbija* ».

« Deuxième Serbie » ou « Autre Serbie » ?

« L’Autre Serbie »

Comme nous l’avons déjà évoqué, il existe deux traductions possibles du terme serbe « *druga* » : autre ou deuxième². Dans un premier temps, il nous a semblé que les membres de la « *Druga Srbija* » avaient plus tendance à entendre par là « Autre Serbie », dans le sens d’une alternative – en témoigne la traduction de l’ouvrage « *Druga Srbija* » en langue française : « Une autre Serbie ». Les détracteurs de la « *Druga Srbija* » auraient eu plus tendance à entendre par là « Deuxième Serbie » dans le sens de Serbie altérée – voire dégénérée. Cependant, le discours des uns comme des autres est autrement plus complexe. Et, en premier lieu, il existe plusieurs définitions de ce qu’est la « Première Serbie ».

¹ Docteur en sociologie, politologue, Antonić écrit régulièrement pour les sites *Pečat* [Le sceau] – où il a notamment publié une série d’articles sur la « *Druga Srbija* » – et *Nova srpska politička misao* [La nouvelle pensée politique serbe]. Il a également été chroniqueur pour *Politika*.

² Cela peut aussi signifier « seconde » mais nous nous en tiendrons aux deux premières traductions possibles, la différence de sens concernant cette troisième option nous semblant moins féconde.

« La "Première Serbie" c'est la Serbie traditionnelle donc le terme "Seconde Serbie" vient bien sûr des années 90 avec le Cercle de Belgrade où on a voulu dire – non pas que c'était la première et la seconde mais – que c'était une Serbie différente de la Serbie traditionnelle »¹, explique Miljenko Dereta*. Reste alors à savoir ce qu'est la Serbie traditionnelle. Sous ce terme flou, on englobe généralement la Serbie rurale, patriarcale, conservatrice. Nous observons donc un glissement de sens par rapport à ce que nous avons conclu dans notre partie précédente. La « *Druga Srbija* » ne se définirait pas par son opposition à Milošević* – qui, par son obédience socialiste, n'appartient pas à la Serbie traditionnelle – mais par rapport à un modèle de société plus qu'à un régime politique. Nous pouvons lire de la même manière la philosophie de Bogdan Bogdanović que nous avons déjà évoquée : la « *Druga Srbija* » est celle qui s'oppose à l'*urbicide*. Pour Miljenko Dereta* il existe donc deux Serbie qui ne sont pas « première » et « deuxième » mais « traditionnelle » et « autre », signifiant ici moderne ou du moins progressiste. Miljenko Dereta* approfondit encore : « Quand vous dites l'« Autre Serbie », c'est une Serbie différente mais en même temps chez nous le mot *druga* veut dire deuxième [...] [Cela veut dire] les deux et cela veut dire qu'il y a aussi une classification très intéressante parce que d'abord [l'« Autre Serbie »] vient après quelque chose, après la « vraie » Serbie donc c'est un changement, c'est quelque chose de nouveau. C'est quelque chose qui n'est pas tout à fait traditionnel donc c'est quelque chose qui est suspect pour [le dire le plus simplement] [...] C'est une simplification imposée, je crois, par la "Première Serbie" de parler en ces termes-là »². La « *Druga Srbija* » est donc selon Miljenko Dereta*, l'« Autre Serbie », Autre parce qu'elle s'oppose à la Serbie traditionnelle ; la vision d'une « Deuxième Serbie », comme issue par essence de la Première est selon lui une vision qui existe mais qui est l'apanage de la Première Serbie.

Chez Ivan Čolović* – qui considère également la « *Druga Srbija* » plutôt comme « Autre Serbie » que comme « Deuxième Serbie » – l'explication est différente. Lorsque nous lui demandons de trancher pour nous le double sens de *druga*, il répond : « Oui, bien sûr, on a le double sens de cette expression mais on a choisi ce titre à partir du titre d'une "Autre Europe". C'était cette tradition déjà pour l'Europe de l'Est de dire qu'il y avait [en-

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

² *Idem*.

dehors] de cette Europe de l'Est qui était liée au camp soviétique, une "Autre Europe" qui était cette Europe qui était cette Europe centrale, etc.. Donc, il y avait à ce moment-là cette association, cette volonté de se référer à cette expression, à cette valeur qui portait le nom d'une Autre Europe et c'était [ce sens, différent de celui de] "Deuxième Serbie" [auquel nous nous référions]]¹. Ici, le terme « Autre » est pensé comme une troisième voie dans une Europe bipolaire. Cette interprétation reste néanmoins marginale et ce qui ressort de la majorité des écrits des années 90, c'est que cette « Autre Serbie » est celle qui se démarque d'une première Serbie, qui peut recouvrir le régime de Milošević* et/ou les nationalistes.

La « *Druga Srbija* » serait donc à prendre au sens d'« Autre Serbie » selon les membres du *Cercle de Belgrade**. Il arrive parfois qu'ils utilisent les termes de « Première » et de « Deuxième ». Miljenko Dereta* laisse échapper au cours du même entretien : « Je crois aussi qu'une des grandes différences entre la "Première" et la "Seconde Serbie" »². La question reste en suspens de savoir s'il s'agit d'un abus de langage ou d'un lapsus révélateur. Mais de manière générale l'idée de « Deuxième Serbie » est l'apanage des nationalistes. Si nous insistons sur cette nuance, c'est qu'elle est porteuse de sens. Comme l'a déjà souligné Ivan Čolović*, l'« Autre Serbie » porte la promesse d'une alternative. Notons que la traduction du livre *Druga Srbija* n'était d'ailleurs pas « L'Autre Serbie » mais « Une autre Serbie », avec une minuscule à « autre ». L'intention était donc de proposer une autre voie tout en laissant la possibilité à de nouvelles « autres » Serbie d'émerger – notamment une « troisième Serbie » qui serait celle de la société civile. Dans le contexte des années 90, les intellectuels libéraux ont l'impression que la Serbie est monolithique, soumise au régime, recroquevillée sur l'esprit de clocher, hostile à l'altérité. Plus encore que le régime de Milošević*, les intellectuels du *Cercle de Belgrade** dénoncent le militarisme et le nationalisme. Comme nous l'avons déjà vu, la crispation de Milošević* sur le pouvoir, la propagande mise en place par des médias muselés, et surtout l'adhésion massive de la population à cette politique belliciste ont créé une atmosphère délétère pour ceux qui essayaient d'exprimer un autre point de vue. Ils ont l'impression de se heurter à une réalité monolithique. D'où cette aspiration à l'altérité.

¹ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

La « Deuxième Serbie »

Si l'on nomme cette option « Deuxième Serbie », la connotation est complètement différente. Les intellectuels du Cercle de Belgrade attribuent d'ailleurs la paternité de cette connotation aux nationalistes – comme nous l'avons vu chez Miljenko Dereta*. « Première, deuxième a été imputée par les nationalistes pour dénoncer cette action comme si elle voulait dire qu'il y a un autre pays qui n'est pas le nôtre », explique Ivan Čolović*. De même pour Vidosav Stevanović*, si deux Serbie existent, il ne s'agit pas d'une « Première » et d'une « Deuxième » Serbie. « Toute cette histoire tient au fait [que les nationalistes] veulent dire : "Il existe une vraie¹ Serbie, et c'est cette majorité, et cette fausse² Serbie qui vend son âme c'est l'« Autre Serbie »". Cela n'existe pas, nous sommes tous citoyens du même État, même si nous n'appartenons pas à la même nation »³ Si les membres du Cercle de Belgrade rejettent si fortement cette appellation de « Deuxième », c'est qu'elle est négativement connotée. La nature et la fonction de la « *Druga Srbija* » seraient alors les mêmes que celles évoquées par Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*⁴, l'homme étant ici remplacé par la « Première Serbie » : « Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'absolu : elle est l'Autre. »⁵ Mais, comme le souligne de Beauvoir : « Aucun sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel, ce n'est pas l'Autre qui se définissant comme Autre définit l'Un : il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un. Mais pour que le retournement de l'Autre à l'Un ne s'opère pas, il faut qu'il se soumette à ce point de vue étranger. »⁶ Simone de Beauvoir se demande alors d'où vient en la femme cette soumission. Comme nous l'avons vu la « *Druga Srbija* » refuse l'étiquette de « Deuxième Serbie » et prétend ne pas se soumettre à cette dépendance intrinsèque à la « Première Serbie ». L'essentiel de son discours consiste néanmoins à dénoncer ceux à qui elle s'oppose. Plus problématique encore est son argumentaire qui consiste à reprendre les caractères de la « Première Serbie » et à prouver que ceux-ci ne

¹ « *Pravi* » en serbe signifie à la fois vrai, véritable mais aussi droit, juste.

² « *Lažni* » en serbe signifie faux mais aussi mensonger, falsifié.

³ « [...] Ova cela priča se vodi na to da oni hoće da kažu : "Postoji prava Srbija, to je ta većina i ova lažna prodaje duše to je druga Srbija". Ne postoji, svi smo građani iste države ako nismo pripadnici istog naroda. » in Vidosav Stevanović, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

⁴ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* (1949), tome 1, Paris, Gallimard, 1993, collection Folio essais.

⁵ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, op. cit., p. 15.

⁶ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, op. cit., p. 17.

correspondent pas à ce qu'est la « vraie Serbie »¹. La disparition de Milošević* et la diffusion de plus en plus large des idées pro-européennes représentent d'ailleurs une pierre d'achoppement pour la « *Druga Srbija* » qui peine à se définir après octobre 2000. L'argument alors évoqué est que la « Première Serbie » n'a pas disparu. Ainsi Borka Pavičević* explique : « Nous avons eu la police dans les années 90. Nous avons eu tout et n'importe quoi mais, en même temps, vous avez aujourd'hui une rhétorique qui me semble être allée encore plus à droite que dans les années 90. Car ce qu'était la droite au temps de Milošević était une autre droite que celle qui s'est mise en place pendant la période de Koštunica*, qui elle se compose d'un peu d'Église, d'un peu de spiritualité »².

Vidosav Stevanović* va même plus loin puisque pour lui la « *Druga Srbija* » en tant qu'entité – qu'elle soit « Deuxième » ou « Autre » – n'existe pas. Il s'oppose d'ailleurs à ses anciens compagnons du *Cercle de Belgrade** lorsque ceux-ci parlent de « *Druga Srbija* ». « Ils ont voulu dire une Serbie "différente" [*drugačija*]. J'aurais accepté une "Serbie différente" mais une "Autre", non. La différence est significative. »³

Au sein même du *Cercle de Belgrade**, les interprétations du terme « *Druga Srbija* » varient. La définition qu'en donnent certains membres du Cercle de Belgrade peut même être critiquée par d'autres membres de ce même Cercle. Nous pouvons néanmoins établir le fait suivant : le terme « *Druga Srbija* » renvoie à une alternative, une possibilité d'envisager autrement la politique, voire le politique, la société, le rapport à l'autre. Ce même terme lorsqu'il est employé avec une connotation négative renvoie – toujours selon les membres du *Cercle de Belgrade** – à une « Deuxième Serbie » qui est une Serbie dégénérée, traître, une fausse Serbie. Ce que nous approfondirons dans la suite de notre étude est le paradoxe que nous avons évoqué au début de cette partie : la « *Druga Srbija* » exprime rarement des idées qui ne se posent pas dans un rapport d'opposition à une entité préexistante même si les membres du *Cercle de Belgrade** refusent de le reconnaître. Si ce paradoxe peut prêter le

¹ Par exemple pour les nationalistes l'âme serbe appartient au village, pour les membres du *Cercle de Belgrade*, elle se trouve dans les villes et en particulier à Belgrade. On peut transposer ce schéma sur la plupart des oppositions évoquées dans la première partie de notre travail « Les occurrences des deux Serbie », pp. 23-41.

² « Mi smo imali policiju 90'. Mi smo imali svašta ali istovremeno i dan danas vi imate retoriku koja mi se čini da je još više otišla u desno nego što je bila 90'. Jer ono što je bila desnica u vreme Miloševića je bila drugačija desnica od ove koje se danas ispostavila u Koštunicinom periodu, koja se sastoji malo od crkve, malo od duhovnosti. » in Borka Pavičević, entretien avec l'auteur, mars 2012, traduction de l'auteur.

³ « Oni su hteli reći „drugačija Srbija“, ja bih prihvatio „drugačija“ ali „Druga“ ne. Razlika je značajna. » in Vidosav Stevanović, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

flanc à la critique, les détracteurs de la « *Druga Srbija* » vont s'en prendre tout d'abord au cadre conceptuel et au discours de celle-ci.

Traits de caractères

Parmi les critiques de la « *Druga Srbija* », l'analyse de Slobodan Antonić* est à la fois richement et précisément documentée et elle présente une vision critique de la « *Druga Srbija* ». Dans son article en deux parties « Izvorna i projektovana Druga Srbija [La « *Druga Srbija* » à l'origine et comme projet] » publié en 2010, Antonić explique : « ce qui m'a amené à revenir encore une fois – et j'espère pour la dernière – sur ce sujet [la "*Druga Srbija*"] est une idée fausse qui s'est répandue chez les jeunes commentateurs. Selon cette interprétation, l'appellation "*Druga Srbija*" est récente et a été inventée par les "nationalistes serbes" pour dévaloriser les voix critiques qui émanent de "*Peščanik*" [Le sablier], "*E-novine*" [E-journal], "*Helsinki povelja*" [La charte d'Helsinki], "*Danas*" [Aujourd'hui]¹... J'ai même été, et pas qu'une fois, accusé d'avoir imaginé, moi et moi seul, ce terme et de leur apporter "la division en Serbie".² Dans la suite de cet article, Antonić* expose l'évolution du concept de « *Druga Srbija* » et comment il a, selon lui, dégénéré. « Cette histoire montre comment une idée bonne et noble à la base, peut, avec le temps, enfanter son contraire, lorsqu'on la laisse dans les mains de ses partisans les plus extrémistes. Elle montre aussi comment une partie de l'intelligentsia serbe, confrontée à des événements nouveaux, s'est

¹ C'est dans ces quatre médias que s'exprime le plus fréquemment la « *Druga Srbija* ». *Peščanik* est une émission de radio dirigée par Svetlana Vuković et Svetlana Lukić. Diffusée par B92 entre février 2000 et juin 2011, on peut à présent la trouver sur le site internet du même nom. *E-novine* est un site internet dont Petar Luković est le rédacteur en chef depuis mai 2008. Il se donne pour but d'exercer un journalisme critique, on trouve parmi les collaborateurs Filip David (un des membres fondateurs du *Cercle de Belgrade*) et des anciens du *Feral Tribune* qui était un des principaux journaux croates d'opposition. *Helsinki povelja* est la publication officielle du *Comité Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie* de Sonja Biserko. Enfin, *Danas* est un des quotidiens serbes de référence.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://pescanik.net/>

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.e-novine.com/>

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.helsinki.org.rs/serbian/hpovelja.html>

URL consultée le 12 février 2015 : www.danas.rs

² « Ono što me je podstaklo da se još jednom, i nadam se poslednji put, vratim na ovu temu jeste jedno pogrešno shvatanje, koje se raširilo naročito kod mladih komentatora. Po tom shvatanju, naziv „druga Srbija“ je novijeg datuma i njega su izmislili „srpski nacionalisti“ kako bi dezavuisali kritičke glasove koji dolaze iz „Peščanika“, „E-novina“, „Helsinki povelje“, „Danasa“... Čak sam i sam, ne jednom, bio optuživan da sam izmislio ovaj termin i da njime samo unosim „podelu u Srbiju“. » in Slobodan Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I [La « *Druga Srbija* » à l'origine et comme projet] », mars 2010, traduction de l'auteur.

URL consultée le 12 février 2015 : www.pecat.co.rs/2010/03/slobodan-antonice-izvorna-i-projektovana-druga-srbija-i/

développée et a mûri, alors que la deuxième partie a continué, de plus en plus amèrement, à répéter de vieux poncifs comme si nous vivions encore tous dans les années 90. »¹ La composition et les valeurs de la « *Druga Srbija* » auraient donc évolué avec le temps et se seraient radicalisées.

Changeante : la « Druga Srbija » des années 90 aux années 2010²

Selon AntoniĆ*, la composition de la « *Druga Srbija* » a changé. Il identifie la « *Druga Srbija* » des années 2000 aux noms qui figuraient à cette époque sous la rubrique du même nom sur le site de *Peščanik*³. « Lorsque le site "*Peščanik*" a démarré en 2007, il contenait une rubrique appelée "*Druga Srbija*". Les auteurs qui étaient rangés dans cette rubrique étaient décrits sur le site comme "des intellectuels d'orientation civile", parmi lesquels étaient explicitement classés : Vojin Dimitrijević, Biljana Kovačević-Vučo, Srđa Popović, Ivan Čolović, Mirko Đorđević, Dubravka Stojanović, Vesna Pešić, Vladimir Gligorov, Milutin Petrović, Miljenko Dereta, Petar Luković, Teofil Pančić, Nikola Samardžić, Nadežda Milenković, Biljana Srbljanović, Srbijanka Turajlić, Latinka Perović, Vesna Rakić-Vodinelić, Ljubiša Rajić, Svetlana Slapšak, Laslo Vogel, Marko Vidojković et d'autres. Ce site et les analyses datées que l'on y trouve ont reçu des critiques sévères du site NSPM [*Nova srpska politička misao* - La nouvelle pensée politique serbe] puis, à partir de 2008, de *Pečat*. Les critiques ont, de *Peščanik*, rapidement élargi l'appellation "*Druga Srbija*" à un groupe proche politiquement et idéologiquement : au LDP* (comme expression de ce mouvement dans un parti), au Comité Helsinki pour les droits de l'homme et à tout le secteur des ONG défendant les droits de l'homme (comme front populaire de soutien au LDP*), et, finalement, à *E-novine*, *Danas* et B92 (qui sont la base médiatique du projet tout entier). »⁴

¹ « Ta istorija pokazuje kako se jedna, u osnovi dobra i plemenita ideja, može, vremenom, izroditi u svoju suprotnost, samo kada je se dočepaju njeni najradikalniji zastupnici. Ona pokazuje i kako se jedan deo srpske inteligencije, suočen sa novim činjenicama, razvijao i sazrevao, dok je drugi deo sve gorljivije nastavljao da ponavlja stare floskule, kao da svi mi i danas živimo u devedesetim. » in Slodoban AntoniĆ, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

² L'ensemble des personnes citées est à retrouver dans les annexes en fin d'ouvrage.

³ Cette rubrique a depuis disparu.

⁴ « Kada je 2007. godine pokrenut sajt „Peščanika“, na njemu je formirana i rubrika koja je nazvana „Druga Srbija“. Autori, koji su svrstavani u tu rubriku, na sajtu su opisani kao „intelektualci građanske orijentacije“, u koje su eksplicite uvršćeni: Vojin Dimitrijević, Biljana Kovačević-Vučo, Srđa Popović, Ivan Čolović, Mirko Đorđević, Dubravka Stojanović, Vesna Pešić, Vladimir Gligorov, Milutin Petrović, Miljenko Dereta, Petar

En étudiant les noms des représentants de la « *Druga Srbija* » cités par Antonić*, il apparaît que la composition de cette dernière a sensiblement changé. Il reste bien sûr une vieille garde qui appartenait au *Cercle de Belgrade** : Petar Luković, Svetlana Lukić, Nenad Prokić, Nataša Kandić, Latinka Perović, Borka Pavićević, Miljenko Dereta, Vesna Pešić, Radomir Konstantinović, Bogdan Bogdanović, Filip David, Mirko Tepavac, Laslo Vogel. Mais ces intellectuels ne sont pas les plus actifs et d'autres noms – plus symboliques de la « *Druga Srbija* » des années 2000 – ont fait leur apparition : Biljana Srbljanović, Teofil Pančić, Svetislav Basara. Par ailleurs, la plupart des participants aux tribunes du *Cercle de Belgrade** ont disparu des rangs de la « *Druga Srbija* ». Certains sont décédés, d'autres « après que le danger immédiat de l'autoritarisme nationaliste a disparu de Serbie, sont restés actifs dans leur profession, mais en-dehors d'un engagement public politique direct »¹ ; parfois parce qu'ils n'adhéraient plus au message de la « *Druga Srbija* ». Ainsi, Mladen Lazić* raconte : « J'ai eu un papier publié dans cette "Autre Serbie" lorsque j'étais membre en 1994 mais, après 2000, j'ai réalisé que certains modèles de comportement étaient assez radicaux dans ce groupe. »² Enfin, une troisième partie des membres ont disparu parce qu'ils « ont été accusés par la « *Druga Srbija* » actuelle [non seulement] de trahison à la cause de la « *Druga Srbija* » [...] »³ mais ils ont aussi été taxés d'être les « nationalistes serbes les plus récents (Dragoljub Žarković, Sonja Liht, Manojlo Vukotić, Gojko Tešić...) »⁴. « C'est pour cette raison qu'ils apparaissent comme les critiques les plus acérés de l'extrémisme civil (Zoran Avramović, Đorđe Vukadinović) »⁵.

Luković, Teofil Pančić, Nikola Samardžić, Nadežda Milenković, Biljana Srbljanović, Srbijanka Turajlić, Latinka Perović, Vesna Rakić-Vodinelić, Ljubiša Rajić, Svetlana Slapšak, Laslo Vogel, Marko Vidojković i drugi. Ovaj sajt i ocene koje su na njemu iznošene nailazili su na oštru kritiku sajta NSPM, a zatim, od 2008. godine, i „Pečata“. Naziv „Druga Srbija“ kritičari su ubrzo, sa „Peščanika“, proširili i na druge, ideološki i politički bliske grupacije: na LDP (kao na stranački izraz ovoga pokreta), na Helsinški odbor za ljudska prava i ceo „ljudskopravaški“ NVO sektor (kao na „narodnofrontovsku“ podršku LDP), i, najzad, na E-novine, „Danas“ i B92 (koji su medijska osnova celoga projekta). » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija II », *Pečat*, mars 2010, traduction de l'auteur.

¹ « Drugi, zato što su, nakon što je nestala neposredna opasnost od nacionalističkog autoritarizma u Srbiji, ostali aktivni u svojoj profesiji, ali van direktnijeg javno-političkog angažmana. » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

² « I had a paper published in this "Other Serbia" when I was a member in 1994 but after 2000 I found out there are patterns of behaviour of radicals in this group. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, Belgrade, mai 2011, traduction de l'auteur.

³ « I treći, bilo zato što su od današnje „Druge Srbije“ optuženi kao „izdajice“ drugosrbijanske stvari [...] » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

⁴ « [...] „najnoviji“ srpski nacionalisti (Dragoljub Žarković, Sonja Liht, Manojlo Vukotić, Gojko Tešić...) » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

⁵ « I bilo zato što su zaista istupili kao najoštrij kritičari građanističkog ekstremizma (Zoran Avramović, Đorđe Vukadinović). » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

C'est à l'évolution de la perception de cette « *Druga Srbija* » des années 90 aux années 2000 que nous allons à présent nous intéresser. Plusieurs traits – que nous avons déjà constatés par nous-mêmes – sont soulignés par certains critiques car ils donnent à voir une « *Druga Srbija* » aux antipodes des valeurs qu'elle revendique.

Manichéenne

Ainsi, la « *Druga Srbija* » se présente comme démocratique. Elle se veut ouverte au consensus et au dialogue. Elle adopte néanmoins un discours qui épouse la logique de l'exclusion¹ – en d'autres termes un discours manichéen. Lorsque l'on étudie les textes du *Cercle de Belgrade**, on constate que « [...] déjà à cette époque existait une minorité radicale qui se distinguait de la grosse majorité des intervenants. Tout d'abord, presque tous les participants aux tribunes ont souligné que ce qu'ils entendaient sous le terme "*Druga Srbija*" était avant tout une Serbie différente, une meilleure Serbie, une Serbie démocratique, un pays d'avenir très éloigné des divisions passées, de la guerre civile et de l'autoritarisme. Contrairement à eux, se sont détachés quelques participants pour lesquels la "*Druga Srbija*" était aux antipodes d'une certaine "Première Serbie" et qui considéraient que la seule issue était un règlement de compte entre la "*Druga Srbija*" et la "Première Serbie". Ainsi, Miljenko Dereta* a expliqué qu'"en Serbie, existe aujourd'hui au moins deux Serbie. Celle dans laquelle nous vivons : urbaine, belgradoise, petite, relativement bien informée"² et une autre qui "ne lit pas les journaux, a une télévision, une radio", qui vit en "province", et l'avenir de la Serbie dépend de celle des deux qui va l'emporter. Et Petar Luković* a aussi souligné que "cela valait la peine de définir cette première Serbie" qui est la "Serbie du SPS*", expliquant que "cette première Serbie est paranoïaque, vindicative, belliciste, intolérante, antieuropéenne, plongée dans le passé, ornée du kitch de la *gusla* et de l'orthodoxie, perdue dans l'espace et le temps, mais dangereuse". Ainsi, Dereta* et Luković, à l'inverse de la majorité des autres participants, ont vraiment été les parrains de la division de la Serbie en "Première" et "Deuxième", les premiers avocats de l'exclusivisme de la "*Druga*

¹ Voir pp. 49 sqq.

² Concernant les citations de Miljenko Dereta et Petar Luković voir la réédition de l'ouvrage *Druga Srbija : Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.*, respectivement pp. 176-177 et pp. 53-55.

Srbija” et du règlement de compte avec la première Serbie. »¹ AntoniĆ* nous ramène donc à la question que nous nous étions posée lorsque nous avons évoqué notre entretien avec Miljenko Dereta*. Celui-ci attribue l’idée de la division entre Première et Deuxième Serbie aux nationalistes, dans le sens essentialiste du terme où la Deuxième Serbie émanerait de la Première. Mais le discours qu’il tient sur l’« Autre Serbie » ne parvient pas à s’émanciper du modèle bipolaire qu’il dénonce.

Comme nous l’avons déjà longuement démontré², le discours des membres du *Cercle de Belgrade** dans les années 90 est bipolaire, tout autant que celui des nationalistes. La situation des années 90 – crise politique, sanctions économiques, état de guerre – peut être une première hypothèse pour expliquer cette violence dans le discours. Là où l’étude de cette dernière devient vraiment intéressante, c’est lorsque ce discours radical se poursuit dans les années 2000. « Le renouveau de l’idée de “*Druga Srbija*” dans sa forme radicale a ainsi commencé avec les préfaces de Latinka Perović* et Radomir Konstantinović*³. Leurs textes du début des années 90 sont posés dans un nouveau contexte. Toujours en 2002, une polémique menée dans l’hebdomadaire *Vreme* du premier août au 21 novembre a débouché sur la sécession et la formation du groupe le plus radical parmi les anciens critiques de l’autoritarisme nationaliste. »⁴ AntoniĆ* évoque un texte qu’il a publié sur le site de NSPM pour « [critiquer] une “nouvelle pensée” que diffuse “une partie de l’intelligentsia actuellement concentrée autour des journaux *Danas*, *Republika* et *Helsinška povelja*”. “La matrice idéologique de base” de “ce travail de missionnaire” [...] consiste dans l’assertion que “le

¹ « [...] već tada je postojala i jedna radikalna manjina, koja je po svojim stavovima odudarala od ogromne većine izlagača. To su stavovi koje je, posle 2000, do kraja razvila i promovisala današnja Druga Srbija. Najpre, gotovo svi učesnici tribina isticali su da oni pod „Drugom Srbijom“ podrazumevaju pre svega drugačiju Srbiju, bolju Srbiju, demokratsku Srbiju, zemlju budućnosti koja je veoma daleko od tadašnjih podela, od građanskog rata i od autoritarizma. Nasuprot njih, izdvajala se nekolicina izlagača koji su „drugu Srbiju“ doživljavali kao antipod nekakve „prve Srbije“ i koji su smatrali da je jedini izlaz direktan obračun „druge Srbije“ sa „prvom Srbijom“. Tako je Miljenko Dereta objašnjavao da „u Srbiji danas postoje bar dve Srbije. Ova u kojoj mi živimo: gradska, beogradska, mala, relativno informisana“ i druga koja „novine ne čita, ima jednu televiziju i jedan radio“, živi u „unutrašnjosti“, te da će od toga koja će nadvladati zavisiti srpska budućnost (176). I Petar Luković je takođe isticao da „vredi definisati tu prvu Srbiju“, koja je „SPS-Srbija“ (53), objašnjavajući da je „ta prva Srbija paranoidna, osvetoljubiva, ratnohuškačka, netolerantna, antievropska, zagnjurenja u prošlost, okićena kičom gusala i pravoslavlja, izgubljena u prostoru i vremenu, ali opasna“ (55). Tako su Dereta i Luković, nasuprot većini ostalih učesnika, bili zapravo kumovi podele Srbije na „prvu“ i „drugu“ i prvi zagovornici drugosrbijanskog ekskluzivizma i obračuna sa „prvom Srbijom“. » in Slodoban AntoniĆ, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l’auteur.

² Voir « Les occurrences des deux Serbie », pp. 25 sqq.

³ Préfaces à l’ouvrage *Druga Srbija, deset godina posle*, *op. cit.*. NdA.

⁴ « Obnavljanje ideje „Druge Srbije“ u njenom radikalnom obliku tako je započelo ovim predgovorima Latinke Perović i Radomira Konstantinovića. Njima su tekstovi sa početka devedesetih stavljeni u novi kontekst. Iste godine, u nedeljniku *Vreme*, od 1. avgusta do 21. novembra, vođena je polemika tokom koje je došlo do konačnog izdvajanja i uobličavanja najradikalnije grupacije među nekadašnjim kritičarima nacionalističkog autoritarizma. » in Slodoban AntoniĆ, « Izvorna i projektovana Druga Srbija II », *op. cit.*, traduction de l’auteur.

peuple en Serbie est, par essence, primitif, antimoderne et non-européen, et qu'il faut un tuteur à un tel peuple "nationaliste", ayant en tête "les intellectuels conscients", ayant en tête "les amis étrangers"»¹. Cela confirme notre hypothèse du glissement de l'entité à laquelle s'oppose la « *Druga Srbija* ». Dans les années 90, il s'agissait de la Serbie pro-Milošević*. Après la chute de ce dernier, la « *Druga Srbija* » élabore un discours expliquant ce à quoi elle s'oppose en réalité : une Serbie archaïque, traditionnaliste, nationaliste qui n'a pas disparu avec Milošević*. Celui-ci n'en était qu'un avatar.

Élitiste

Le travail de missionnaire évoqué par AntoniĆ renvoie à une autre dimension de la « *Druga Srbija* ». Dans une logique linéaire, celle-ci s'estime – non pas différente mais – en avance sur le reste du pays. Elle estime avoir à guider ce dernier sur ses traces. Elle constitue ce que Vojislav Pavlović* appelle « les jésuites [...], les porteurs de la bonne parole »² qui pensent qu'ils sont « tellement intelligents, tellement européens mais, [eux], les pauvres [...] ne peuvent rien parce que [...] le peuple serbe est tellement archaïque, tellement arriéré, tellement comme ça qu'il faut tout refaire »³. Cette supériorité s'exprime tout d'abord de manière géographique : « Le deuxième trait saillant de ce petit regroupement radical à l'intérieur de la "*Druga Srbija*" originelle était son chauvinisme belgradois ("beo-chauvinisme"), une intolérance ouverte puis de la haine vis-à-vis de ceux qui n'appartenaient pas à l'aristocratie urbaine autoproclamée du "Cercle deux"⁴ ». Ainsi Bogdan Bogdanović voyait les événements de l'époque comme un conflit entre "les primitifs", "ceux qui détestent les villes", "les destructeurs de villes" et les gens de l'"urbanité", c'est-à-dire ceux qui appartiennent à la culture de "la courtoisie, de l'articulation, de l'accord de la pensée et de la parole, de la parole et de l'émotion, de l'émotion et du mouvement". Bogdanović a montré qu'en Serbie existe une tradition "d'irruption violente d'habitants de la campagne à la ville"; il a ainsi mis en

¹ « U njemu je kritikovano „novo mišljenje“, koje širi „deo inteligencije trenutno usredsređen oko listova Danas, Republika i Helsinška povelja“. „Osnovna ideološka matrica“ tog „novog misionarstva“ [...] sastoji se iz tvrdnji da je „narod u Srbiji, u suštini, primitivan, antimoderan i neevropski“, i da takvom „nacionalističkom“ narodu treba staratelj, bilo u vidu „svesnih intelektualaca“, bilo u vidu „stranih prijatelja“. » in Slodoban AntoniĆ, « Izvorna i projektovana Druga Srbija II », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

² Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, Belgrade, juin 2011.

³ *Idem.*

⁴ La ligne deux du tramway belgradois est une ligne circulaire qui délimite le centre-ville. Elle s'étend, d'est en ouest de *Vukov spomenik* au parc de *Kalemegdan* et, du nord au sud, du jardin botanique à la gare ferroviaire.

garde contre le danger qu'il y avait à ce que "les défenseurs des villages serbes" viennent demain à Belgrade et deviennent des "seigneurs", de cette manière les Belgradois urbains seraient "transformés en singes". »¹

La « *Druga Srbija* » se défend de cet élitisme. Miljenko Dereta* argumente : « [La] seconde Serbie est[-elle] élitiste ? Non. Par exemple mon organisation [*Građanske inicijative*] croyait absolument au potentiel intellectuel [...] des villes et des villages qui sont en-dehors de Belgrade. [...] Nous avons été formés dans le but de travailler en-dehors de Belgrade, de répandre les idées, disons, modernes pour simplifier et d'inclure tout ce potentiel dans un mouvement contre un nationalisme compris ici comme agressif envers toutes les différences, comme raciste »². Il n'en demeure pas moins que la « bonne parole » est toujours propagée à partir de Belgrade. Par ailleurs, Dereta* déclare au cours du même entretien : « c'était que, dans la "Deuxième Serbie", vous avez toujours eu ce qu'on appelle l'élite de la société, [...] des gens qui ont un niveau d'éducation beaucoup plus haut que la moyenne, qui travaillent dans les institutions d'éducation et dans les universités, [...] les intellectuels plus ou moins donc c'est une "Seconde Serbie" sociale aussi »³. Si Dereta* refuse le terme d'élitisme au sens de « destiné à une élite », il n'en reste pas moins qu'il considère que la « *Druga Srbija* » se compose de l'élite de la société, qui habite à Belgrade et appartient à une classe socio-professionnelle déterminée.

L'élitisme de la « *Druga Srbija* » ne se limite donc pas au « beo-chauvinisme », il s'agit également d'un élitisme social et intellectuel. Cette position peut paraître paradoxale pour une mouvance qui dit œuvrer pour une amélioration du sort de la société serbe. Ce discours élitiste est mal perçu par la majorité de la population et « malheureusement il

¹ « Druga primetna crta te male radikalne grupacije unutar izvorne Druge Srbije bila je i svojevrtni beogradski šovinizam („beo-fašizam“), otvorena netrpeljivost, pa i mržnja, prema svakom ko ne pripada samozvanoj urbanoj aristokratiji iz Kruga dvojke. Tako je Bogdan Bogdanović tadašnja dešavanja video kao sukob „primitivaca“, „gradomrzitelja“ i „gradorušitelja“, sa ljudima od „urbaniteta“, tj. sa onima koji pripadaju kulturi „uglađenosti, artikulisanosti, usaglašenosti misli i reči, reči i osećanja, osećanja i pokreta“ (47-8). Bogdanović je ukazivao da u Srbiji postoji tradicija „nasilnog ubacivanja negradskog stanovništva u gradsko“, pa je zato upozoravao na opasnost da „branioci srpskih sela“ sutra dođu u Beograd i postanu „gospodari“, čime bi urbani Beograđani bili „pretvoreni u majmune“. » in Slodoban Antonić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur. Pour les citations de Bogdan Bogdanović voir *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.*, pp. 47-48.

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

³ *Idem.*

me semble que la majorité [de la « *Druga Srbija* »] ne [le] voit pas. Ce qui me frappe encore plus c'est qu'ils ne s'inquiètent pas que s'ils organisent un colloque sur Srebrenica, etc., et qu'il y a 50 personnes, tout le monde est satisfait et c'est très bien. Mais ce sont nous les 50 personnes et donc le cercle ne s'élargit [pas] »¹. Cet élitisme de la « *Druga Srbija* » serbe s'exprime plus particulièrement dans le manque de confiance qu'elle témoigne au reste de la société serbe.

Sceptique

Antonić* écrit en effet : « Le troisième élément remarquable de ce groupe radical était son doute sur la capacité interne de la Serbie à se libérer de l'autoritarisme militaire et à se transformer démocratiquement. Ainsi Nataša Kandić, dans une présentation qui porte le titre "Il n'y a pas de '*Druga Srbija*' ", a soutenu qu'en fait il n'y avait pas d'alternative au nationalisme en Serbie. »² Comme nous l'avons vu³, Latinka Perović* se demande toujours, dix ans plus tard, si « le totalitarisme est le destin de la Serbie »⁴. La Serbie serait non seulement par essence nationaliste mais surtout inapte à la démocratie, ce qui est souvent associé dans les écrits de la « *Druga Srbija* » au caractère collectiviste de la société serbe. Sous un nouvel aspect, celui du choix du système politique, le régime de Milošević* ne serait pas un mal en soi mais l'expression d'un trait essentiel de la société serbe : l'aspiration à un modèle autoritaire. De manière plus large, cette propension serait liée à la peur du changement. « Le peuple, également indifférent, courbe l'échine devant le pouvoir actuel, parce qu'il a une peur panique de toute modernisation et qu'il n'est pas prêt à se confronter à "l'incertitude". »⁵ Pour étayer cette vision d'une société inapte au changement, au progrès, à la modernisation mais aussi à la démocratie, la « *Druga Srbija* » procède à ce qui est – selon Slobodan Antoniće – un révisionnisme historique.

¹ *Idem*.

² « Treći prepoznatljivi element ove radikalne grupe bio je sumnja u unutrašnje kapacitete Srbije da se oslobodi od nacionalističkog autoritazma i da se demokratski transformiše. Tako je Nataša Kandić, u izlaganju pod nazivom „Nema Druge Srbije“, tvrdila da u Srbiji zapravo i nema alternative nacionalizmu. » in Slobodan Antoniće, « Izvorna i projektovana Druga Srbija I », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

³ Voir pp. 185-186.

⁴ « Da li je totalitarizam sudbina Srbije? » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* .

⁵ Aljoša Mimica, « *Doctor Horribilis* », *Une autre Serbie, op. cit.*, p. 22.

Révisionniste

Ce révisionnisme découle de la conception précédente : la société serbe étant par essence rétive au changement (qui sous la plume de la « *Druga Srbija* » est assimilé au progrès), seules des méthodes radicales peuvent fonctionner. Marija Babović* écrit ainsi : « La principale condition préalable pour un changement radical est le réencodage du système. Dans le sens idéal-typique cela signifie effacer le code du système existant et d'en construire un complètement nouveau qui sera capable de continuer la transformation en accord avec les intérêts et les valeurs de nombreux acteurs sociaux. Quoiqu'il en soit, en réalité, cela signifie que le réencodage s'applique tout d'abord aux éléments-clés du système qui représentent les plus larges sources d'opposition au changement et qui est suivi du changement de code graduel pour les autres sous-systèmes »¹.

Pour légitimer ces mesures radicales, « pour une chose aussi sérieuse que l'est la suspension de la démocratie et la mise en place de manières de gouverner "non standard", il faut une accusation bien plus grave que celle de nationalisme. Dans cette mesure, il faut que quelqu'un trouve dans la société un mal fondamental, qui puisse tout simplement légitimer toutes les mesures radicales et "extraordinaires" que la "*Druga Srbija*" veut appliquer à ce pays et à ce peuple »². La « *Druga Srbija* » peut donc être perçue comme un mouvement qui veut changer la société contre son gré. « Et ce mal fondamental et absolu, qui va justifier toutes les mesures, est justement le fascisme. C'est pourquoi le devoir politico-médiatique de la "*Druga Srbija*" est de montrer : 1) que l'idéologie dominante en Serbie est à proprement parler fasciste, et 2) que le fascisme n'est pas un phénomène temporaire, mais que c'est un caractère permanent de l'histoire serbe. *Helsinški odbor, E-novine, Peščanik* et tous les autres outils

¹ « The main precondition for radical change is the recoding of the system. In the ideal-type sense, this means erasing the existing system's code and building a completely new one which will be capable of continuing transformation in line with the interests and values of numerous social actors. However, in reality, this means that the "recoding" first applies to the key elements of the system which represent the largest sources of opposition to change and then follows with the gradual change of code of other sub-systems. » in Marija Babović, « Potential for an active society », *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 56

² « Za tako ozbiljnu stvar, kao što je suspenzija demokratije i uvođenje "nestandardnih" načina vladanja, potrebna je daleko ozbiljnija optužba nego što je ona za nacionalizam. Potrebno je u društvu iznaći neko u toj meri fundamentalno zlo, da ono jednostavno može da opravda sve radikalne, "nestandardne" mere, koje Druga Srbija želi da primeni na ovu zemlju i na ovaj narod. » in Slodoban Antić, « Istorijski revizionizam Druge Srbije », Nova srpska politička misao, juillet 2009, traduction de l'auteur.

médiatico-idéologiques de la "*Druga Srbija*" prouvent en permanence la thèse n°1. C'est un sujet sur lequel j'ai déjà beaucoup écrit et je ne m'y attarderai pas ici. Par ailleurs, la thèse numéro deux a pour ambition de renforcer la fraction historiographique de la "*Druga Srbija*", c'est-à-dire le cercle historique regroupé autour de Latinka Perović*. Et cette thèse représente justement le révisionnisme actuel de la "*Druga Srbija*". La thèse sur le fascisme comme constante de l'histoire serbe se démontre de trois manières : tout d'abord par l'exagération du phénomène de l'antisémitisme, deuxièmement par l'affirmation que le fascisme est en Serbie "autochtone" et, troisièmement avec la démonstration que le "nazisme serbe" ne se limite pas au mouvement de Ljotić¹, mais que le fascisme a toujours été, en vérité, le "*mainstream*" de la politique serbe. Ainsi, tout mène, encore une fois, à la "destruction" de la société, à l'invocation d'une violence extra et métasociale qui, dans sa vertu de démiurge extérieur interviendra et, enfin, "civilisera" et "européanisera" la Serbie. Tout le révisionnisme historique de la "*Druga Srbija*" n'est rien d'autre qu'un appel pour la mise sous tutelle de la Serbie, l'invention et la production de toujours plus de raisons "historiques" pour son occupation mentale, puis physique. »² Sous la plume de Slobodan Antonić*, la description de la société serbe faite par la « *Druga Srbija* » est donc – non seulement une invention mais – une mystification opérée par cette dernière pour pouvoir se présenter comme la solution au problème.

Les reproches qui sont faits à la « *Druga Srbija* » portent donc sur une certaine approche de la réalité sociale (manichéenne), un complexe de supériorité quant au reste de la population (élitiste, méfiante) et un manque d'objectivité scientifique allant jusqu'à

¹ Dimitrije Ljotić (1891-1945), fondateur du Mouvement populaire yougoslave "*Zbor*" (1935), mouvement conservateur et nationaliste.

² « A to fundamentalno i apsolutno zlo, koje opravdava sve mere, jeste upravo – fašizam. Stoga je osnovni medijsko-politički zadatak Druge Srbije da pokaže: 1. da je u Srbiji vladajuća ideologija zapravo fašistička, i 2. da fašizam nije samo trenutna pojava, već da je on trajna karakteristika srpske istorije. Tezu br. 1 neprestano dokazuju Helsinški odbor, E-novine, Peščanik i ostali medijsko-ideološki servisi Druge Srbije. To je tema o kojoj sam već dosta pisao i na njoj se ovde neću zadržavati. Tezu br. 2, pak, nastoji da potkrepi istoriografska frakcija Druge Srbije, tj. krug istoričarki okupljenih oko Latinke Perović. I upravo ta teza predstavlja osnov današnjeg istorijskog revizionizma Druge Srbije. Teza o fašizmu kao o konstanti srpske istorije dokazuje se na tri načina: prvo, naduvavanjem pojava antisemitizma, drugo, tvrdnjom da je fašizam u Srbiji "autohton" i, kao treće, dokazivanjem da se "srpski nacizam" nikako ne sme svesti samo na Ljotićev pokret, već da je fašizam, zapravo, uvek bio "mejnstrim" srpske politike. Tako se sve, ponovo, svodi na "lomljenje" društva, na prizivanje nekakve vandruštvene i naddruštvene sile koja će, u svojstvu spoljnog demijurga, intervenisati i konačno "civilizovati" i "evropeizovati" Srbiju. Celokupni istorijski revizionizam Druge Srbije i nije ništa drugo do apel za uspostavljanje starateljstva nad Srbijom, iznalaženje i objavljivanje sve novih i novih "istorijskih" razloga za njenu mentalnu, pa i fizičku okupaciju. » in Slobodan Antonić, « Istorijski revizionizam Druge Srbije », *op. cit.*.

l'instrumentalisation de l'histoire. Il est intéressant de noter que la « *Druga Srbija* » sert à désigner après 2010 un noyau dur issu du *Cercle de Belgrade** qui s'est radicalisé dans les années 2000. Dans de nombreux entretiens et écrits, ce terme renvoie d'une manière plus large aux membres de la société pro-européens et progressistes. Ce qui est entendu par le terme « *Druga Srbija* » varie donc, non seulement selon les époques – et notamment si l'on se situe avant ou après le 5 octobre 2000 – mais aussi selon les interlocuteurs.

Incarnation civile et politique

Cette dernière date – symbole de la chute de Milošević* – représente, comme nous l'avons déjà dit, une date clé pour la « *Druga Srbija* ». Son discours – jusque là concentré sur le régime de Milošević* qui est censé incarner la Serbie nationaliste, traditionnaliste, patriarcale – connaît alors une nette évolution. Ce changement dans le discours s'exprime notamment lors de la réédition des textes *Druga Srbija* et *Intelektualci i rat*. Vojislav Pavlović* nous propose une nouvelle manière de distinguer les deux Serbie : « Il y a la Serbie qui était représentée par ses dignitaires tels que ce Président et d'autres. Pour ne pas [en] rester à cette expression politique [...] de la Serbie on a fait – ou plutôt il a été fait – ce qu'on appelle la “Deuxième Serbie”. [...] Il a fallu que la Serbie ne représente pas dans toutes les situations un message qui était celui officiel, pour dire il faut manifester une autre opinion des intellectuels et [des] autres serbes. De là est née l'idée, la conception de la “Deuxième Serbie” – *Druga Srbija* – et là la division était nette, elle a été faite [dans] toutes les situations [...] qu'on a vécues [...] avec deux positions tout à fait différentes voire opposées, l'une officielle et l'autre qui ne l'était pas. Dans les années 90, c'était facile parce que la Première Serbie était représentée par ceux qui portaient les différents titres devant leurs noms, de Milošević jusqu'à je ne sais pas qui. [...] La chose est un peu plus difficile à partir de 2000 lorsque la “Première Serbie” n'est plus et qu'il a [bien] fallu établir ce [qu'était] la “Première Serbie”. Car désormais ceux qui étaient la “Deuxième” sont devenus la “Première” parce que c'était eux qui parlaient au nom de la Serbie mais la “Deuxième” existait toujours alors la question est [...] : est-ce que la “Deuxième” est devenue officiellement la “Première” ? A changé de nature ? Ou la Deuxième dans les années 2000 a voulu se maintenir comme une espèce de critère, de correctif moral afin que la “Première” désormais issue du même milieu ne s'égare pas trop ? »¹ Et c'est effectivement ici que se situe la clé de voûte de la « *Druga Srbija* » et de son autodéfinition. La « *Druga Srbija* » se définit en effet par rapport à une

¹ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

entité qui est représenté par le régime de Milošević* dans les années 90. Or, si une partie de cette « première » « *Druga Srbija* » estime que son combat est terminé en 2000, une autre partie pense au contraire que son « ennemi » existe toujours, que la Serbie traditionnelle n'a pas disparu avec Milošević* mais survit dans tout ce qui n'appartient pas à la « *Druga Srbija* ». Comme l'indique Vojislav Pavlović* : « Donc la question pour ma part est difficile plutôt à partir de 2000 parce qu'avant il y avait une union contre, après il y a la différenciation selon l'utilité et la nécessité de ce qu'on appelle la *realpolitik* de ceux qui ont pris le pouvoir et là la question est de savoir comment cette division s'articule à partir de 2000 parce que vous avez de belles images de la “Deuxième Serbie” en tant que telle dans les différentes manifestations et vous avez ces mêmes gens qui se trouvent des deux côtés à partir de 2000. Vous avez parlé et vous allez parler avec des gens qui ont une vision beaucoup plus précise et qui peuvent vous faire la différence nom par nom en vous disant que la “Deuxième Serbie” c'est quelque chose qui s'est créé avec un noyau dur, avec un certain nombre de personnes, avec un certain nombre de publications, et que c'était “une vaste alliance contre”. C'était exactement cela : une vaste alliance, ce n'était pas véritablement une unité des valeurs [...] lorsqu'il y avait Milošević* »¹

L'évolution de l'expression politique et civile de la « *Druga Srbija* » semble donc être double : de plus en plus circonscrite au niveau politique puisque le seul parti dans lequel elle se reconnaisse est le LDP* et de plus en plus large au niveau de la société civile.

La définition de la « *Druga Srbija* » est un exercice déconcertant au premier abord. Nous avons vu que la description de la société serbe tend à essentialiser deux entités inconciliables. Notre hypothèse était que la « *Druga Srbija* » représente une de ces deux entités. Elle peut signifier, selon les points de vue, « Deuxième » ou « Autre Serbie ». Chacune de ces traductions est accompagnée de connotations diverses, l'origine même du terme « Autre Serbie » étant interprété de plusieurs manières par les membres du *Cercle de Belgrade**. Mais – de manière générale – le terme « *Druga Srbija* » est compris comme « Deuxième Serbie » par ses détracteurs et « Autre Serbie » par ses sympathisants. Nous avons décidé de commencer par étudier la « *Druga Srbija* » du point de vue de ses critiques – intérieurs ou extérieurs. Elle est globalement perçue par ses détracteurs comme manichéenne, élitiste, sceptique et révisionniste. Il nous faut noter que, selon les interlocuteurs, on peut distinguer deux « *Druga Srbija* » – ce qui conforte la conclusion à laquelle nous étions

¹ *Idem.*

arrivés dans notre tentative de définition de la « *Druga Srbija* ». La première est assimilée – comme chez Vojislav Pavlović* – au *Cercle de Belgrade** et à tous ses héritiers que l'on pourrait nommer « *Druga Srbija* » *lato sensu*. La deuxième – qui serait donc une « *Druga Srbija* » *stricto sensu* – est associée aux seuls noms de la rubrique, aujourd'hui disparue, « *Druga Srbija* » sur le site *Peščanik* – comme chez Slobodan Antonić*. Ce dernier explique que cette « *Druga Srbija* » *stricto sensu* a pris de plus en plus d'ampleur jusqu'à phagocyter la « *Druga Srbija* » *lato sensu* tant dans sa composition que dans ses aspirations et ses prises de position. Cette évolution est également visible dans les incarnations civile et politique de la « *Druga Srbija* ». Focalisée tout d'abord, civilement et politiquement, sur l'opposition à Milošević*, elle se reconvertit civilement dans de nombreuses ONG de défense des droits de l'homme et s'incarne politiquement dans le LDP* (du moins pour la « deuxième *Druga Srbija* ») après octobre 2000. Selon les interlocuteurs et les époques dont et auxquelles on parle, on comprendra donc par « *Druga Srbija* » une entité large, pro-démocratique, progressiste, pro-européenne, qui s'apparente politiquement au DS* ou une entité extrêmement réduite se composant essentiellement de militants d'orientation libérale, radicale dans son discours, et qui s'incarne politiquement dans le LDP*. Les qualificatifs que nous avons étudiés dans cette partie se rapportent donc essentiellement à la « *Druga Srbija* » *stricto sensu*.

Voyons à présent comment les personnes déclarant faire partie de la « *Druga Srbija* » – quelle qu'elle soit – la décrivent et s'ils reconnaissent la division de celle-ci.

LA « DRUGA SRBIJA » PAR ELLE-MÊME : ENTITÉ, PROJET, IDÉAL ?

Latinka Perović* écrit en 2002 : « La "*Druga Srbija*" – par rapport à quelle Serbie : officielle, première, première véritable, pure, céleste ? Pour certains, c'était une réalité (" Je n'ai pas à imaginer la '*Druga Srbija*', elle existe" – G. Logar*). Pour les deuxièmes – une illusion ("Il n'y pas de '*Druga Srbija*' et il nous semble aujourd'hui moins que jamais" – S. Karanović*). Pour les troisièmes – un programme ("imaginée, civile, tournée vers l'avenir et détachée, non seulement de la Serbie bolchevique, mais aussi de la Serbie des *Četnici*, de Ljotić¹, de Nedić²" – N. Popov*) »³. La « *Druga Srbija* » est une entité mouvante mais – même si les avis divergent sur les noms de ceux qui lui appartiennent – nous pouvons néanmoins dégager quelques constantes dans la manière dont elle est qualifiée par ceux qui s'en revendiquent. Tout d'abord, l'évocation constante du *Cercle de Belgrade** illustre l'importance des intellectuels et du mouvement anti-nationaliste et anti-guerre dans la fondation de la « *Druga Srbija* ». Nous verrons que l'ennemi désigné par cette dernière évoluera au cours du temps et que la manière dont elle se présente en sera altérée. Nous étudierons également comment – à partir d'un mouvement critique d'opposition – la « *Druga Srbija* » évolue vers une action de plus en plus concrète dans la société que ce soit sous une forme politique ou par un investissement accru dans la société civile.

Au fondement

Un cercle d'intellectuels

Notons tout d'abord que la « *Druga Srbija* » se compose d'intellectuels : écrivains, universitaires, journalistes, artistes, tous au fait de leur héritage national. Ivan Čolović* explique : « [Le *Cercle de Belgrade*] se réclamait de l'héritage

¹ Dimitrije Ljotić (1891-1945), fondateur du Mouvement populaire yougoslave "*Zbor*" (1935), mouvement conservateur et nationaliste.

² Milan Nedić (1878-1946), dirigeant du Gouvernement de salut national [*Vlada Nacionalnog Spasa*] installé par les nazis dans la Serbie occupée pendant la Deuxième Guerre mondiale.

³ « *Druga Srbija* - u odnosu na koju: *zvaničnu, prvu, prvu pravu, čistu, nebesku*? Za jedne je ona bila stvarnost ("*Drugu Srbiju* ne moram da zamišljam, ona postoji" - G. Logar). Za druge - iluzija ("*Druge Srbije* nema i izgleda nam dalje nego ikad" - S. Karanović). Za treće - program ("tek neka zamišljena, ona građanska, okrenuta ka budućnosti i otrgnuta ne samo od boljševičke nego i od četničke, ljotičevske, nedićevske Srbije" - N. Popov). » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit. p. 7, traduction de l'auteur.

de certains hommes politiques, de certains mouvements politiques et sociaux qui existaient déjà à la fin du XVIII^e et pendant tout le XIX^e siècle. À l'époque des Lumières il y avait un philosophe, un pédagogue : Dositej Obradović¹, qui était, si vous voulez, un proto-Européen. Il disait qu'il nous fallait plus de livres et moins de cloches d'église, ce qui lui avait valu d'être exclu de l'Église orthodoxe serbe alors qu'il était ecclésiastique. Il a fallu beaucoup de temps pour qu'il retrouve sa place officielle dans l'histoire de l'Église et de l'État serbes. Mais, même aujourd'hui, c'est une référence qui ne plaît pas dans l'élite nationaliste et c'était donc une de nos références en ce temps-là. Et, à la fin du XIX^e, il y avait Jovan Skerlić². »³

Dès le départ, l'identité de cette contestation est donc très fortement marquée par son appartenance au monde intellectuel. Son nom même de « Cercle » porte cette connotation de fermeture, de cercle d'initiés. « Nous étions déjà conscients de cette connotation négative du titre de *Cercle de Belgrade** mais, en [fait], dès le début, c'était une tribune, un espace public ouvert. Si nous avons commencé avec [...] le fait que les initiateurs étaient écrivains, philosophes et autres intellectuels, c'était par conviction de ce groupe que le travail à faire c'[était] de démonter, de déconstruire cette idéologie. C'est la tâche des intellectuels de faire cette critique de l'idéologie. L'action était cependant imaginée dès le début comme une action plus vaste concernant beaucoup plus de monde, donc il y a eu les protestations, les appels, les manifestations publiques, [...] pas seulement le travail critique des intellectuels. Dès le début, il y a eu un problème de titre, de différentes connotations que les gens y voyaient mais en [fait] c'était une initiative citoyenne »⁴ explique Ivan Čolović*. S'il est vrai que la cible du discours du *Cercle de Belgrade** est la société dans son entier et que son but n'est pas une résistance purement théorique mais bien une volonté de

¹ Dositej Obradović (1739-1811), écrivain et traducteur serbe, fortement influencé par les Lumières, premier ministre serbe de l'éducation.

² Jovan Skerlić (1877-1914), homme de lettres et critique littéraire, député à la *Skupština* (l'Assemblée nationale serbe). Allié du socialiste Svetozar Marković, il devient membre du Parti radical indépendant au début du XX^e siècle.

³ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

⁴ *Idem*.

mettre l'analyse critique au service de la résistance citoyenne, il n'en reste pas moins que les rangs de ce Cercle appartiennent à un groupe social et culturel homogène.

La critique ne s'arrête cependant pas à l'aspect social de cette organisation : « C'était une association [d'intellectuels] indépendants. Nous avons eu dès le début une critique multiple parce que nous venions de Belgrade et pas du reste de la Serbie, parce que nous étions des intellectuels et que nous étions indépendants »¹. La critique que dénonce Ivan Čolović* fait apparaître en négatif la Serbie à laquelle s'oppose, voire s'en prend, le *Cercle de Belgrade** : celle qu'il présente comme inculte, collectiviste et à l'esprit provincial.

Plus encore qu'un cercle fermé, le *Cercle de Belgrade** est à l'origine le fruit de la volonté de quelques amis de s'opposer à la politique de Milošević*. L'organisation choisit de s'exprimer sous forme de conférences hebdomadaires². Ces intellectuels n'entrent pas en situation de clandestinité³, le régime de Milošević leur laisse un espace de liberté pour s'exprimer. Cette dimension de solidarité intellectuelle face à une situation politique de crise se teinte donc d'une dimension affective – dimension soulignée à maintes reprises par les membres du *Cercle de Belgrade** : « La lutte contre le nationalisme, c'est la lutte contre l'isolement. Pourquoi ? Parce que l'isolement est la forme existentielle de tout totalitarisme, y compris de ce totalitarisme nationaliste du début des années 90. Ce que je vous dis maintenant, je l'ai dit il y a dix ans au début de la "*Druga Srbija*", le 11 avril 1992. Le Cercle de Belgrade était un cercle d'amitié salvatrice, et pour cette raison, c'était, véritablement, un privilège de s'y trouver. Je pense à l'amitié comme à un privilège (peut-être le plus grand de tous les privilèges) mais je n'en pense pas moins au privilège de la minorité, indissociable du privilège de l'amitié. Le fait de l'amitié est fondamentalement un fait de la minorité. Je veux dire une chose fondamentalement créatrice : l'âme de l'histoire se trouve à la marge. »⁴

¹ *Idem.*

² Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

³ Voir p. 69.

⁴ « Borba protiv nacionalizma jeste borba protiv samoće. Zašto? Zato što je samoća egzistencijska forma totalitarizma, svakog, pa i ovog nacionalističkog s početka devedesetih godina. Ovo što vam sad kažem rekao sam pre deset godina, na početku »Druge Srbije«, na dan 11. aprila 1992. godine. Beogradski krug bio je krug spasonosnog prijateljstva, pa je zato, uistinu, bila privilegija naći se u njemu. Mislim na prijateljstvo, kao na privilegiju (valjda najveću od svih privilegija). Ali, ne manje, mislim i na privilegiju manjine, neodvojivu od privilegije prijateljstva. Stvar prijateljstva je fundamentalno manjinska stvar. Mislim – fundamentalno tvoračka

Ce cercle n'est pas qu'un regroupement d'initiés qui souhaitent se retrouver entre soi. Il aspire aussi à incarner un modèle de dialogue qui pourrait inspirer le reste de la société. « Ils étaient unis. Mais, contrairement à la partie adverse, cela n'a pas mené à une homogénéisation du Cercle de Belgrade. Ils n'ont pas sacrifié les différences internes sur l'autel de l'unité, ils n'ont pas abandonné leurs particularités au nom de leurs buts. S'il en avait été autrement, le Cercle de Belgrade n'aurait pu exister. Dans ce sens, c'est un fait singulier – mais peut-être pas inimitable en Serbie – envisageable comme la règle d'une société plurielle et non comme un accident historique. »¹

Au fondement de la « *Druga Srbija* », nous trouvons donc un groupe d'intellectuels belgradois, liés par l'amitié. Ce cercle amical a d'abord été un lieu de salut pour les intellectuels libéraux désireux de se retrouver entre pairs mais la manière dont il a été organisé et les valeurs dont il était porteur pouvait aussi servir de modèle à l'ensemble de la société serbe.

Un engagement contre le nationalisme, la guerre et Milošević

Le *Cercle de Belgrade** et le *Comité anti-guerre** luttent avant tout contre le nationalisme et la guerre – donc contre le régime de Milošević*, porteur de ces valeurs. « Il était absolument impossible, profondément humiliant, de supporter en silence la terreur nationaliste. C'est pour cela que je n'appellerais pas cela un "travail public". C'était une résistance, une résistance de solitaires, très nécessaire et très dangeureuse : contre nous se dressait le pouvoir d'un régime sanguinaire, mais aussi une opposition majoritaire, immergée dans le nationalisme. »²

stvar: u marginalnosti je duša istorije. » in Radomir Konstantinović, « Druga Srbija je Srbija koja se ne ne miri sa zločinom », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* p. 10, traduction de l'auteur.

¹ « Prema vladajućem totalitarnom obrascu, one su bile spoljne. Ali, suprotstavljanje drugoj strani nije dovelo do homogenizacije Beogradskog kruga. Na oltar njegovog jedinstva nisu položene unutrašnje razlike, u ime njegovih ciljeva nisu žrtvovane posebnosti. Da je bilo drukčije, Beogradski krug ne bi ni bio moguć. U tom smislu, on jeste jedinstvena, možda ne i neponovljiva, pojava u Srbiji - zamisliva kao pravilo pluralnog društva, a ne kao istorijski incident. » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* p. 7, traduction de l'auteur.

² « Apsolutno je bilo nemoguće, duboko ponižavajuće, ćutke trpeti nacionalistički teror. Zato ne bih ovo nazvao »javnim poslom«. Ovo je bio otpor. I to otpor usamljenika. Veoma potreban i veoma opasan: protiv nas je bila vlast krvavog režima, ali i većinska opozicija, ogrezla u nacionalizmu. »in Radomir Konstantinović, « Druga Srbija je Srbija koja se ne ne miri sa zločinom », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.* p. 10, traduction de l'auteur.

Il nous faut noter que la critique du nationalisme porte presque exclusivement sur le nationalisme serbe. Elle dénonce rarement les nationalismes tout aussi forts qui règnent à Zagreb et – dans une moindre mesure – à Sarajevo. Ivan Čolović* lui-même a d'ailleurs dû insister sur le fait que sa critique du nationalisme serbe n'équivalait pas à un soutien aux autres nationalismes. « Il est vrai que le *Cercle de Belgrade** avait pour cible la politique du régime de Milošević, ne s'occupant pas trop et même pas du tout de ce que faisaient les autres. Tuđman ou Izetbegović étaient les cibles de nos amis en Croatie ou en Bosnie-Herzégovine. Nous n'avions pas de solidarité avec les nationalistes des autres pays parce que, [même si] ces pays – surtout au début de la guerre – étaient dans une position plus faible, tout le monde était plus ou moins arrivé au même niveau de cette idéologie nationaliste. [...] Au niveau de l'action, l'initiative était à Milošević* et la guerre avait commencé ainsi. Vous savez quel était le rôle des arrangements de Milošević avec Tuđman. Nous savons maintenant qu'ils avaient tous les deux eu [l'idée] de se partager la Bosnie. »¹

Milena Dragičević Šešić* confirme que, si la « *Druga Srbija* » s'est concentrée sur la critique du régime serbe, c'est que les crimes des autres régimes ex-yougoslaves étaient déjà constamment dénoncés par les médias serbes « L' "Autre Serbie" n'a jamais vraiment parlé de la situation serbe en Bosnie parce que c'était très compliqué. Dès qu'on disait que la situation là-bas était difficile cela voulait dire que nous soutenions le nationalisme. Nous ne voulions pas soutenir le nationalisme parce que Milošević* s'en servait comme excuse pour envoyer de l'armement, des munitions. Nataša Kandić, par exemple, a aussi fait l'analyse de crimes de Croates ou de Musulmans envers les Serbes mais elle s'est quand même beaucoup plus concentrée sur les crimes serbes. L' "Autre Serbie" était jugée par l'opinion publique comme une entité qui démontrait toujours les crimes serbes mais c'est parce qu'il y avait tellement de crimes croates à la télévision qu'il n'était pas nécessaire pas que nous en parlions. Nous avons donc essayé de montrer les atrocités serbes et à cause de cela nous avons été considérés comme antipatriotes. »² Une des raisons qu'a la « *Druga Srbija* » de se

¹ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

concentrer sur la critique du régime serbe est que les médias serbes font déjà celle des autres régimes.

Le simple fait de ne pas critiquer les autres régimes fait de la « *Druga Srbija* » la cible des attaques des nationalistes. Milena Dragičević Šešić* ajoute à la volonté de ne pas insister sur des crimes déjà surmédiatisés, la difficulté à parler de situations extrêmement complexes qui se prêtent difficilement à une analyse manichéenne « L'autre problème était que c'était très difficile de parler de la situation en Croatie et en Bosnie : comment pouvais-je parler de la situation en Krajina ? Là-bas tout a commencé comme une défense contre le nationalisme croate mais ils ont immédiatement expulsé les Croates. Comment puis-je le justifier ? Je peux le comprendre mais je ne peux pas le justifier donc je n'en parle pas. »¹

Le combat est donc triple : contre la guerre, contre Milošević*, contre le nationalisme. Mais ce qui est premier et nourrit le reste, c'est l'idéologie nationaliste. Ontologiquement, c'est elle qui est présentée comme la source du bellicisme du régime.

Des parallèles peuvent d'ailleurs être établis entre les nationalismes des différentes Républiques. Partout, le même type de discours accuse ceux qui ne répondent pas aux sirènes du nationalisme. Milena Dragičević Šešić* dénonce ainsi ce discours qu'elle présente comme identique en Croatie et en Serbie : « Et même si les nationalistes ne disent pas l' "Autre Serbie" ils disent "la Serbie cosmopolite" [...]. Ce sont les deux Serbie. Le dernier livre que j'ai lu d'un intellectuel croate, il utilise le même paradigme : "Nous sommes des gens responsables, nationalistes, et les autres, les Croates cosmopolites conspirent". Et ce livre a la prétention d'être un livre scientifique, ce n'est pas de la publicité, c'est un philosophe qui travaille pour l'équivalent du CNRS. La "Première Serbie", c'est la Serbie conservatrice, ou quand nous nous en parlons la Serbie chauviniste, etc.... S'ils parlent d'eux-mêmes, ils parlent de Serbie responsable, responsable de veiller sur notre identité, notre droit, notre territoire »².

Milena Dragičević Šešić* choisit pour incarner la "Première Serbie" d'évoquer l'exemple de Vladimir Dimitrijević³. « Il appartient vraiment à la Première

¹ *Idem.*

² *Idem.*

³ Vladimir Dimitrijević (1934-2011), libraire et éditeur serbe installé en Suisse en 1954, c'est le fondateur de la maison d'édition « L'Âge d'homme » qui publie notamment des écrivains slaves.

Serbie. En 1994, le salon du livre de Francfort nous a donné la possibilité de présenter l'ensemble des maisons d'édition serbes indépendantes. Nous étions alors sous embargo. J'étais payée par la fondation Soros, chargée de faire un catalogue, de sélectionner des éditeurs, d'établir le programme. Dans le public se trouvait M. Dimitrijević de l'Âge d'homme. Nous avons été traités comme des traîtres parce que nous avons accepté de nous rendre au salon sans les grands représentants de la culture nationale, les maisons d'édition comme Prosveta [...] qui à l'époque étaient contrôlées par l'État. Nous avons seulement invité les maisons indépendantes, privées. Il ne pouvait comprendre comment nous pouvions, dans un pays étranger, être aussi critiques envers la politique nationale. Nous avons été par exemple très critiques sur la loi qui faisait du cyrillique le seul alphabet officiel alors que jusque là les deux alphabets étaient reconnus et que l'alphabet latin dominait totalement. L'alphabet cyrillique était plutôt une curiosité. »¹ Milena Dragičević Šešić* montre très bien ici la logique de l'exclusion mise à l'œuvre par les nationalistes : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ». Si la « *Druga Srbija* » critique le régime – et de manière encore plus grave, si elle le fait à l'étranger – cela lui enlève tout droit de se revendiquer comme serbe. L'amalgame est total entre identité nationale et nationalisme : être serbe, c'est être un nationaliste serbe. Et cette dimension entraîne une responsabilité particulière vis-à-vis des Serbes des autres Républiques ex-yougoslaves.

« Ce n'est pas le projet, ils ne parlent pas de regagner le territoire mais ils parlent de responsabilité parce que les pauvres Serbes souffrent au Monténégro et en Croatie. Ils ne peuvent pas le dire pour la Bosnie parce que là-bas les Serbes se sont bien organisés, là-bas il n'y a pas l' "Autre Serbie", il n'y a qu'un seul discours. Cela c'est aussi un problème, la "*Republika srpska*"² c'est un discours et même si vous trouvez des intellectuels de Banja Luka qui viennent étudier chez nous et qui pensent qu'ils sont dissidents par rapport à la pensée unique des Serbes de Bosnie, c'est une illusion. Par exemple, j'ai donné à mes étudiants un

¹ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

² La « *Republika srpska* » est l'entité serbe de la République de Bosnie-Herzégovine.

travail sur l'éthique des médias¹, il fallait que chacun trouve un sujet. Une étudiante de Bosnie a travaillé sur une manipulation concernant le camp de concentration Omarska : la photo censée être prise à Omarska représente Trnopolje. Est-ce vraiment important ? [...] Et c'est l'étudiante la plus brillante. Même elle ne peut pas sortir de cette idée que tout le monde est contre les Serbes. Ils écrivent en ne connaissant pas. »² Nous retrouvons ici une idée récurrente dans le discours de la « *Druga Srbija* » : l'ouverture d'esprit est le fait de certains Serbes de Serbie et n'existe pas chez les Serbes des autres Républiques, en particulier ceux de *Republika srpska*.

La « *Druga Srbija* » dénonce également le collectivisme de la Première Serbie. « La Serbie a épuisé la matrice collectiviste. Elle ne peut se reproduire que sous des formes sociales et politiques pathologiques. Mais, même dans la paix on peut vérifier combien sont "absolument purs de toute tentation nationaliste" (Danièle Salleneuve) – non seulement les concurrents politiques de Milošević* – mais aussi les intellectuels antiguerre, que le pouvoir n'intéressait pas. Cela revêt une signification importante pour la possibilité d'une autre matrice et d'un changement de mentalités en Serbie, qui signifie à la fois la repentance et une nouvelle pensée »³.

La « *Druga Srbija* » se définit donc en partie par son opposition à la « Première Serbie », comprise non seulement dans son incarnation politique symbolisée par Milošević*, mais aussi comme modèle culturel et social. En négatif, nous trouvons ici les traits que s'auto-attribue la « *Druga Srbija* » : anti-nationaliste, ouverte d'esprit, individualiste.

Dimension affective de la résistance

Si la critique de la Première Serbie est en fait la critique d'un modèle de société, le facteur affectif de la résistance de la « *Druga Srbija* » reste un élément déterminant de cette contestation. Contrairement à l'image donnée par les médias occidentaux, les guerres en ex-Yougoslavie ne sont pas des guerres entre nations distinctes et isolées les unes des autres. De

¹ Dans le cadre des cours qu'elle prodigue à la Faculté des arts, NdA.

² Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

³ « Srbija je istrošila kolektivističku matricu. Ona može da se reprodukuje samo u patološkim socijalnim i političkim formama. [...] Ali, tek u miru može da se proveriti koliko su, ne samo politički konkurenti Slobodana Miloševića, nego i antiratni intelektualci matrice, koje vlast nije zanimala, "apsolutno čisti od svakog nacionalističkog iskušenja" (D. Salnev). To je od bitnog značaja za mogućnost druge matrice i *preumljenja* u Srbiji, koje znači i pokajanje i novo mišljenje. » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit., pp. 8-9, traduction de l'auteur.

nombreux Serbes de Serbie passent leurs vacances sur la côte croate et leur pays est bien la Yougoslavie. La dénonciation de la violence du régime est alors double : elle porte sur la désolidarisation de la politique du régime – comme l'illustre le slogan « *Ne u naše ime* »¹ – mais aussi sur la dénonciation du mal qui est directement fait aux membres du *Cercle de Belgrade** eux-mêmes. En effet, la partie urbaine, mobile, éduquée de la population yougoslave s'inscrit dans un véritable réseau transyougoslave comme le montrent certaines coopérations de l'époque titiste comme la revue *Praxis*². « Pour nous à Belgrade, la résistance était une nécessité morale parce qu'il y avait des motivations presque privées, nous avions des amis un peu partout. Des gens de Dubrovnik ou originaires de Dubrovnik participaient aux actions au moment où Dubrovnik était bombardée. Beaucoup de gens avaient des amis ou des parents à Sarajevo. Beaucoup de monde a saisi cette occasion d'exprimer dans nos manifestations leur malaise d'être dans une situation d'impuissance vis-à-vis des crimes et des hostilités, des destructions perpétrées par le régime. »³

Les Serbes de Serbie, même s'ils ne se trouvent pas dans les territoires où se livrent les combats, en ressentent aussi les effets avec l'arrivée massive des réfugiés. Milena Dragičević Šešić* raconte ainsi : « Moi, j'ai eu une femme de ménage qui venait deux fois par semaine, une réfugiée de Slavonie⁴. À cette époque-là, elle finissait son travail à trois heures, je l'invite à déjeuner avec moi parce qu'à l'époque l'horaire de travail en Serbie était qu'à trois heures, la journée était finie, l'après-midi était libre. Elle reste pour boire le café et elle s'attarde. Normalement, si une femme de ménage a fini son travail, elle veut partir. Elle me dit alors : "Je ne peux pas rentrer. À quatre heures commencent les infos télévisées sur la situation en Krajina, à six heures les premiers journaux, à sept heures *Dnevnik*⁵, à huit heures *Dnevnikov dodatak*⁶ ". Toute la journée, la famille, le mari, le beau-père, sont devant la télé et regardent les atrocités. Elle me dit : "Moi, je ne peux pas". Ils étaient réfugiés dans une simple chambre. Ils ont essayé d'obtenir le visa d'émigration au Canada, c'étaient les

¹ « Pas en notre nom ».

² Pour une brève présentation de *Praxis* voir Catherine Samary, « Praxis », *csamary.free.fr*, 2000.

³ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

⁴ Région orientale de la Croatie, frontalière de la Voïvodine, où se trouve la ville de Vukovar.

⁵ Nom du principal journal d'informations télévisé du soir.

⁶ « Supplément au "*Dnevnik*" »

seuls que je connaisse à qui il a été refusé. C'est toute l'absurdité : tous mes amis Serbes de Serbie qui ont demandé le visa d'émigration au Canada l'ont obtenu, mais pas les vrais réfugiés qui en avaient réellement besoin. Dans mon bâtiment, à *Novi Beograd*¹, la plus grande crise a eu lieu pendant cet exode des Serbes de Croatie. Les appartements étaient habités par les employés des administrations fédérales, c'est-à-dire pas mal de gens qui étaient de Croatie, des Serbes de Croatie ou de Bosnie. Une famille vivait à quatorze personnes dans un studio avec une autre famille de quatre personnes qui voulait qu'on expulse les Croates du huitième étage, "qu'ils aillent en Croatie", parce qu'il fallait bien loger les réfugiés qui arrivaient. Beaucoup d'entre nous ont dû se mobiliser pour les calmer, pour essayer d'aider mais c'était vraiment difficile. C'est facile de juger, de dire : "Regardez ces fous", mais je peux comprendre : où loger quatorze personnes ? Comment les nourrir ? Comment vivre ? Ils ressentaient cela comme une injustice et personne ne se préoccupait d'eux.² Les réfugiés préfèrent parfois d'autres pays à la Serbie : « Leur situation était affreuse, je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'avais vécu à Knin. J'y ai beaucoup pensé et je pense que je n'aurais pas immigré en Serbie. C'est ce qu'ont fait beaucoup de mes amis. J'ai un ami qui a demandé l'asile en Allemagne, ils ne voulaient pas le lui accorder. Il a argumenté qu'il ne s'était jamais déclaré serbe ou croate, qu'il avait toujours été yougoslave et qu'il n'y avait plus de Yougoslavie (la Serbie se déclarait encore Yougoslavie mais n'était pas reconnue par l'État allemand). Il a donc dit qu'il n'avait plus de patrie. Il lui a tout de même fallu de nombreuses années pour obtenir ce droit d'asile en tant qu'apatride.³ L'implication des membres de la « *Druga Srbija* » n'est donc pas une simple protestation de principe : même si la guerre ne se déroule pas sur le sol serbe, les conséquences des combats y sont présentes en termes non seulement économiques mais aussi humains.

Le *Cercle de Belgrade** possède donc, et ce sous plusieurs aspects, en plus de sa dimension intellectuelle, une dimension affective dont il faut tenir compte. Cette dimension

¹ Quartier de Belgrade, ville nouvelle construite en 1948 sur la rive gauche de la Save.

² Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

³ *Idem*.

naît du fait que les membres du *Cercle* voient leur vie personnelle affectée par les actes du régime, l'idéologie nationaliste et les conflits.

Le Cercle de Belgrade, une forme de spiritualité

À cette dimension privée de la résistance, s'en mêle une autre que Čolović* qualifie de presque religieuse. « Les gens ressentait presque une nécessité, un besoin moral pour ne pas dire religieux et – c'est un peu pour faire une blague mais il y a une part de vérité – nos rencontres étaient comme des messes, comme une sorte d'église, de religion civique. Les gens se sentaient bien, il y avait une atmosphère de solidarité mais même plus que cela, de proximité, une sorte de chaleur entre les gens qui voulaient agir et qui chacun chez eux, dans leur entourage, étaient en minorité. C'était une possibilité de retrouver ses semblables, ses égaux et de se sentir un peu fort, de garder l'espoir que les choses vont s'arranger d'une façon ou d'une autre. »¹ Dans la crise morale des années 90, le *Cercle de Belgrade** représente donc pour ses membres une dimension qui n'est pas seulement politique, voire éthique ou morale, mais aussi une dimension affective profondément humaine. Celle de trouver des pairs dans une société où ils se sentent complètement isolés. Cette dimension affective diffère de la précédente. Cette dernière était liée à l'impact de la situation générale sur la vie personnelle des membres du *Cercle de Belgrade**. Cette seconde dimension est liée à l'espoir qu'ils trouvent dans leurs rencontres et qui revêt un aspect quasi-religieux.

La « *Druga Srbija* » – représentée essentiellement à ses débuts par les membres du *Cercle de Belgrade** – se définit donc selon quelques grandes lignes directrices. Tout d'abord par l'opposition à la Première Serbie qui prend le triple visage du régime de Milošević*, du nationalisme et du bellicisme. Elle reste donc dans une logique d'opposition à une entité qui la précède et est donc ontologiquement seconde. Ensuite, ce qui ressort de la description que la « *Druga Srbija* » fait d'elle-même, c'est la dimension profondément affective de son engagement. Celui-ci diffère de l'engagement des intellectuels occidentaux en ce sens que la situation dans laquelle les intellectuels serbes se trouvent les affecte doublement. Tout d'abord, comme citoyens d'un pays dont le gouvernement agit en leur nom – et par là comme devant répondre, même de manière indirecte, de ses actes. Ensuite, comme victimes des agissements de ce régime dont les conséquences affectent directement leur vie quotidienne.

¹ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

Enfin, le *Cercle de Belgrade** revêt une dimension sacrée, un *ersatz* de religion au sens littéral du terme de « créer du lien ».

Une alternative à la société traditionnelle

La « *Druga Srbija* » se définit donc, dès les origines, comme s'opposant à la « Première Serbie ». Le combat contre Milošević* étant ce qu'il y a de plus visible dans les années 90, la volonté de changer la société serbe en profondeur ressort de manière plus évidente après sa chute. Elle se présente en effet comme une alternative, et ce sous plusieurs aspects : sociale, politique, idéologique mais aussi civilisationnelle. Au-delà de l'aspect nationaliste, c'est à une société présentée comme archaïque que s'oppose la « *Druga Srbija* ». Dans la description du combat que mène la « *Druga Srbija* », les membres du *Cercle de Belgrade** énumèrent en négatif les qualificatifs de la société serbe qu'ils rejettent. La Serbie traditionnelle est en effet présentée comme collectiviste mais aussi comme peu encline à la diversité, à la pluralité.

Miljenko Dereta* explique ainsi : « Je définis l'apparition de la "Deuxième Serbie" comme un pas démocratique. Après idéologie de l'unité, le manque de liberté d'expression et de liberté de pensée, le fait d'avoir divisé la Serbie en deux était un processus démocratique. Ça aurait dû résulter dans un dialogue plus intense, malheureusement, cela n'a pas été le cas. Néanmoins, l'existence des 18 partis politiques au pouvoir en 2000, était un développement démocratique parce qu'il y a eu une pluralité beaucoup plus riche, même si elle n'était pas plus efficace, c'est un processus qui était positif. Selon moi toute décentralisation, toute multiplication en Serbie est un bon pas contre le traditionalisme fermé et unitaire du "Seule l'unité sauvera les Serbes"¹ ». ²

Si le premier caractère de la société archaïque est l'unité au sens d'uniformité, le second est le collectivisme. Latinka Perović* décrit ainsi l'action du *Cercle de Belgrade** : « Plus modeste en ce qui concerne l'ordre régnant, dans le sens qu'il a été privé de toute prétention au pouvoir, le *Cercle de Belgrade* était plus ambitieux dans l'aspiration d'"amener des changements dans l'esprit de misère" (M. Miočinović), c'est-à-dire cet ensemble de valeurs dans lequel se trouve le siège du primat du

¹ Voir note 3 p.91.

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

collectif sur l'individu , qui a été et est resté la base de tout totalitarisme. »¹ Latinka Perović* ne précise malheureusement pas les valeurs qui font le lit du collectivisme.

Si le combat contre Milošević* s'achève en 2000, cet autre ennemi de la « *Druga Srbija* » – la société traditionnelle – perdure après la chute du pouvoir : « N'oubliez pas que ne sommes pas contre Milošević, ce n'est pas l'essentiel, l'essentiel est que nous avons changé le pays »². Nous trouvons un discours double quant à la nécessité du changement en profondeur de la société serbe qu'il reste à opérer. Il existe d'une part une volonté de changer les comportements et les valeurs adoptés pendant les guerres des années 90 : « La guerre a exclu la Serbie du progrès, a détruit les valeurs et les principes, a amené la vie des gens jusqu'à l'inanité. C'est ainsi que la politique est devenue un mal. "Au nom de la politique, on a imposé une situation prépolitique qui a utilisé de la pire manière possible le passé historique pour satisfaire le primitivisme des masses et l'irresponsabilité du pouvoir" (H. Prodromidis) »³. Il est par ailleurs question de changer des traits ataviques de la société serbe qui datent d'avant les guerres. « En cela [- l'imposition d'une situation prépolitique -] les premières années de paix ont été dans une grande mesure décisives : "L'Autre Serbie ne disparaîtra pas en une nuit... Le changement de dirigeant en Serbie signifie seulement que quelqu'un de différent est au pouvoir. Pour une Autre Serbie, il faut mener un combat beaucoup plus long" (Lj. Rajić*). Y a-t-il de l'espoir ? Car "nous sommes, hélas, des gens au souffle et à la mémoire courts. Nous sommes d'éternels enfants. Rien ne nous engage. Nous sommes seulement pour les droits mais pas pour les devoirs... Nous sommes narcissiques et paresseux. Nous aimons prétendre que nous faisons quelque chose, que nous avons fait quelque chose" (B. Rajčić*). Nous,

¹ « Skromniji u odnosu na vladajući poredak, u smislu da je bio lišen svake pretenzije na vlast, Beogradski krug je bio ambiciozniji u težnji da "unese promene u jedan žalosni mentalitet" (M. Miočinović), to jest, onaj skup vrednosti u čijem je središtu primat kolektiva nad pojedincem, koji je bio, i ostao osnova svakog totalitarizma. » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.*, p. 5, traduction de l'auteur.

² « Nemojte zaboraviti mi nismo protiv Milosevica, nije to samo poenta, poenta je[...] to što smo mi promenili zemlju. » in Borka Pavičević, entretien avec l'auteur, mars 2012, traduction de l'auteur.

³ « Rat je izbacio Srbiju iz razvoja, uništio vrednosti i principe, doveo ljudski život do besčenja. Tako je politika postala zločin. "U ime politike nametnuta je jedna pretpolitička situacija koja je za zadovoljenje primitivizma masa i neodgovornosti vlasti iskoristila sve najgore što je mogla iz istorijske prošlosti" (H. Prodromidis). » in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle, op. cit.*, p. 8, traduction de l'auteur.

c'est-à-dire nous aussi, le Cercle de Belgrade. »¹ Le constat fait par Latinka Perović* laisse entendre que les travers décrits n'épargnent aucun membre de la société, pas même les intellectuels du *Cercle de Belgrade**. Il invite à une remise en question totale et avant tout autocritique.

La « *Druga Srbija* » souhaite changer certains traits de la société nés de la situation sociale et politique des années 90 et en particulier de la guerre. Mais elle évoque également la nécessité de changer la société serbe en profondeur et dénonce essentiellement chez cette dernière le conformisme et l'esprit collectiviste – deux traits apparaissant comme ataviques et relevant de l'archaïsme de la société serbe.

Un acteur politique

Si nous avons vu comment est apparue la « *Druga Srbija* » et la tâche qu'elle s'assigne après la chute de Milošević*, il nous faut aussi examiner les moyens qu'elle se donne pour y parvenir. Si le moyen d'action initial était une résistance civile par le biais d'écrits et de manifestations d'opposition, certains membres de la « *Druga Srbija* » se lancent rapidement dans une action politique.

« L'Alliance civique*, c'était la vraie opposition, je faisais partie de l'Alliance civique mais je n'étais pas dissident parce que je n'étais pas membre du parti communiste. »² La mise en place d'une opposition politique organisée laisse rapidement apparaître les lignes de fracture qui traversent la « *Druga Srbija* » des origines. Miljenko Dereta* poursuit : « Nous avons par exemple des gens comme monsieur Popov*, madame Pešić* qui est perçue comme un personnage pro-libéral, mais je crois qu'il y a chez elle un petit signe de couleur différente, des mots qui indiquent un patriotisme et un nationalisme latent. Je dis patriotisme au sens négatif bien sûr. Je vais vous donner un exemple. En 1993 ou 1994, lors d'une séance de la commission du secrétariat général du Parti, madame Pešić a dit : "Le Parti ne peut plus être un refuge pour les gens des mariages mixtes". Certains ont réagi mais, tout de même, c'était la présidence d'un parti qui était assez important, qui

¹ « Time su u velikoj meri određene i prve godine mira: "Drugačija Srbija neće nastati preko noći... Smena vlasti znači samo to da je u Srbiji neko drugi na vlasti. Za drugačiju Srbiju mora se voditi mnogo dugotrajnija borba" (Lj. Rajčić). Ima li ona izgleda? Jer - "Mi smo, na žalost, ljudi kratkog daha i kratkog pamćenja. Mi smo večna deca. Nas ništa ne obavezuje. Mi znamo samo za prava, ali ne i za obaveze... Mi smo samozaljubljeni i lenji. Volimo da se pretvaramo da nešto radimo, da smo nešto uradili" (B. Rajčić). Mi, to jest, i Beogradski krug. », in Latinka Perović, « Uz drugo izdanje », *Druga Srbija, deset godina posle*, op. cit., p. 8, traduction de l'auteur.

² Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

s'occupait des jeunes. Vous avez mentionné Vreme. Je ne lis plus Vreme depuis trois ans déjà, depuis qu'ils ont chassé Kovač. Ils ne peuvent pas être de mon côté ces gens-là»¹. Lorsque la « *Druga Srbija* » sort de son rôle d'opposition pure – ce qui permettait d'assurer une cohérence dans la dénonciation de l'ennemi commun – la définition de l'ennemi varie selon les membres. Ce qui est intéressant dans cet entretien avec Miljenko Dereta* c'est que perdure la logique de l'exclusion : « Ils ne peuvent pas être de mon côté ces gens-là ». Ceux dont l'avis diffère se retrouvent de l'autre côté de la barrière, du côté de ceux de la « Première Serbie », du nationalisme.

Après la formation du LDP* en 2005, ce dernier devient pour certains membres de la « *Druga Srbija* » le seul parti à ne pas être assimilé à la « Première Serbie ». Vesna Cakeljic* explique ainsi : « J'ai des amis qui travaillent pour B92. Même eux ne savent pas ce qui va se passer pendant les élections², qui va gagner. C'est très très serré entre les forces disons démocrates, je ne suis pas persuadée qu'elles soient vraiment démocrates, et les autres forces nationalistes. Je ne suis pas pour les autres³. Personnellement, je suis contre les nationalistes mais je ne suis pas émerveillée par la politique du Parti démocrate. Je suis pour le LDP* mais le DS* n'est pas sincère, il n'a pas une politique claire : qu'est-ce que cela signifie l'Europe et le Kosovo ? Je ne comprends pas, il faut bien faire un choix. Je pense que la stupidité serbe n'a vraiment pas de limites »⁴. Et même si le LDP* n'est pas cité, le DS* est voué aux gémonies⁵. Le discours de la « *Druga Srbija* » - *stricto sensu* - des années 2000 soutient que l'ennemi a toujours été cette Serbie traditionnelle dont Milošević* n'était qu'un des visages. Les détracteurs de la « *Druga Srbija* » soutiennent quant à eux que ce discours est un prétexte lui permettant de continuer à exister en se trouvant un nouvel ennemi.

Engagée dans la société civile

La forme politique n'est cependant pas l'expression la plus représentative de la « *Druga Srbija* ». Née dans la société civile – voire à l'origine de la société civile en Serbie –

¹ *Idem.*

² Il s'agit ici des élections présidentielles de mai 2008.

³ Sous-entendu, le Parti démocrate (DS) de Boris Tadić.

⁴ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

⁵ Voir p. 186.

elle s'incarne tout au long des années 90 et 2000 dans de nombreuses ONG. De nombreuses figures de la « *Druga Srbija* » fondent des ONG emblématiques dans les années 90 et 2000¹. Ivan Čolović* raconte la genèse d'une forme d'expérience inconnue jusqu'alors : « La forme était à ce moment-là celle d'une initiative civique qui n'existait pas dans l'expérience yougoslave. Ou, si elle existait, elle était presque inconnue de ceux qui voulaient agir. Nous avons d'abord pensé à une institution alternative aux institutions qui existaient déjà : la Société des écrivains, l'Académie des Sciences. Et puis, doucement, légèrement, nous avons pris conscience de ce qu'est une initiative ONG, une initiative civique. Déjà vers la fin de 91, j'avais pris contact avec une initiative de citoyens français qui s'appelle "Initiative Citoyens en Europe" dont l'inspirateur était Georges Waysand, écrivain et physicien, qui depuis est devenu mon ami. Nous avons alors commencé à nous diriger vers une initiative civique mais la trace de la première idée, une association alternative à celle des écrivains ou à l'Académie, est restée dans le titre. »² La création d'associations et d'ONG s'opposant au régime et à ses actions n'importe pas seulement par le fond mais aussi par la forme. La naissance d'une société civile dans la Serbie post-socialiste est un grand pas vers la mise en place d'une démocratie. Parfois cette expérience dans la société civile n'a qu'un temps, comme c'est le cas pour Ivan Čolović* : « Je vous parle du *Cercle de Belgrade** tel qu'il a existé de la fin 91 jusqu'à la fin de 1993. Ensuite, il y a eu certaines activités du *Cercle de Belgrade**, mais je n'y participais plus. Un changement s'était opéré dans l'espace public : il y avait beaucoup plus d'organismes, la société civile était mieux organisée. Quelques organisations de ce genre avaient été créées par des hommes qui avaient participé à la création du *Cercle de Belgrade**. Moi, personnellement, j'y ai pris part pendant seulement deux ans et demi car, après, je n'avais plus de motif pour y participer. »³

Si ce développement des ONG est vu positivement par beaucoup, leur multiplication indique pour certains une mauvaise coopération au sein de la « *Druga Srbija* ». Vidosav Stevanović* écrit ainsi : « Comment les meilleurs d'entre nous – en raison de leur long isolement, parce qu'ils sont de moins en moins nombreux,

¹ Voir pp. 179-181.

² Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

³ *Idem*.

parce qu'on leur répète sans cesse les mêmes arguments et mêmes conclusions - deviennent-ils eux aussi des sectaires qui règlent leur compte, en premier lieu, à ceux qui leur ressemblent ? Il y a des années que j'assiste à ce processus de corruption ; parallèle à celui de l'influence - grandissante - des pires d'entre nous. Des dizaines et des dizaines d'organisations, au sein desquelles sont rassemblés presque tous ceux qui, sur ce sol, ont une certaine valeur, ne font que se réunir, rédiger des communiqués, des protestations, des prévisions et des évaluations. Ils le font honorablement, avec responsabilité et courage, entourés du mépris et de la haine du peuple, mitraillés par les sordides accusations du régime tassés dans un espace restreint. Gagnés par une psychologie de ghetto, où subsiste de moins en moins d'espoir et de véritable volonté de se battre. Le régime est trop puissant, nous sommes trop faibles. N'est-ce pas là l'explication de tout ? Ou une fuite devant tout ? Un prétexte justifiant les échecs ? Ces organisations ne collaborent pas avec le régime, rejettent tout compromis, n'en soutiennent ni les thèses ni la propagande. Mais elles ne collaborent pas non plus entre elles, du moins pas suffisamment, pas de manière efficace ; elles ne s'associent pas, même provisoirement ; elles sont de plus en plus souvent partagées et opposées. Certains s'en vont, ou sont exclus ; certains partent à l'étranger ; certains se retirent dans la solitude et le silence. Chacun, chez l'autre, cherche la moindre vétille, lui attribue des motivations étranges ou suspectes ; chacun soupèse impitoyablement tout geste de l'autre ou des autres ; personne n'applique les mêmes critères, n'analyse ses propres résultats. L'isolement que le régime leur a imposé agit sur eux, ces derniers temps du moins, comme une force centripète, de l'intérieur vers l'extérieur. Les idées qu'ils défendent prennent ainsi une tout autre consonance, flétrissent, impuissantes, comme ceux qui les propagent. Comme des fleurs fanées au terme d'une longue et ennuyeuse représentation. Et il n'est pas étonnant qu'ils soient de plus en plus souvent traités, avec mépris, de "pilleurs de fonds" »¹. Ici encore, la division est présentée comme le mal qui ronge la Serbie.

¹ Vidosav Stevanović, *Voleurs de leur propre liberté* (1997), *op. cit.*, pp. 214-215.

Née dans les années 90, l'investissement de la scène publique par des mouvements non-politiques connaît son apogée dans les années qui suivent la chute de Milošević* avant de chercher un nouveau souffle dans les années 2010. En 2011, Miljenko Dereta* nous expliquait ainsi : « Nous tentons actuellement de définir cette nouvelle tactique de la société civile. J'ai eu des rencontres assez difficiles parce qu'il y a un effort de certaines personnes pour former une troisième option qui passerait plus ou moins uniquement par la société civile mais je ne crois pas que ce soit viable. La société n'en est pas capable, nous n'avons pas assez de gens qualifiés, c'est ça le problème principal de la Serbie. »¹

La « *Druga Srbija* » circonstrite par elle-même est donc une entité mouvante. Dans son expression première – liée consubstantiellement au *Cercle de Belgrade** – plusieurs traits ressortent : le caractère intellectuel, l'engagement contre Milošević*, la guerre et le nationalisme, et enfin la dimension affective et spirituelle de cette communauté. Après la révolution du 5 octobre 2000, son auto-définition change. Elle cherche alors à se poser en alternative à la société traditionnelle. Elle trouve son expression politique dans le LDP* mais surtout elle occupe une place prépondérante dans la société civile sous la forme d'ONG. Après nous être penchée sur l'aspect théorique de cette définition, nous allons à présent étudier de quelle manière la « *Druga Srbija* » – entre autres – s'est inscrite dans l'espace belgradois au cours des manifestations belgradoises des années 90 et 2000.

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

LES MANIFESTATIONS, **SE (RÉ-)APPROPRIER LE TERRITOIRE BELGRADOIS¹**

Dans les années 1990, face à un pouvoir qui confisque les moyens d'expression démocratiques de la contestation, c'est dans la rue que va s'incarner l'opposition. Après la chute de Milošević*, a contrario, ce sont les opinions conservatrices qui s'expriment dans la rue (manifestations contre la *Gay pride*, contre l'indépendance du Kosovo)². Si la « *Druga Srbija* » *stricto sensu* se limite à un petit groupe d'intellectuels, sa volonté affichée est de faire progresser la Serbie vers le modèle de la démocratie libérale. L'étude des manifestations permet d'étudier les applications concrètes que peut avoir le discours des intellectuels de l'opposition. Elle permet aussi de voir sur le terrain une des incarnations concrètes de la bipolarité et – en analysant le regard que portent les membres de la « *Druga Srbija* » sur ces manifestations – de rendre compte de la perception que la « *Druga Srbija* » a d'elle-même.

Nous avons choisi les dates de notre étude d'après des événements politico-historiques : fin de la Yougoslavie avec les déclarations d'indépendance de la Slovénie et de la Croatie (25 juin 1991) et réduction de la Serbie à son extension actuelle avec la déclaration d'indépendance du Kosovo (17 février 2008). Ces années-jalons sont également intéressantes d'un autre point de vue car elles correspondent à des manifestations majeures en Serbie : pour la liberté de la presse en 1991, contre l'indépendance du Kosovo en 2008. Par ailleurs, c'est tout au long de notre période d'étude que de grandes manifestations ont marqué la vie politique et l'imaginaire du pays. Nous tenterons ici de rendre compte tout à la fois des événements en eux-mêmes mais aussi de la manière dont ils ont été perçus par les membres de la « *Druga Srbija* ». Certaines manifestations – par leur durée et l'inventivité des participants – sont devenues des mythes de l'opposition : un Âge d'or marqué par un espoir de changement disparu depuis.

Nous présenterons dans un premier temps les grandes vagues de manifestations qui ont eu lieu entre 1991 et 2008. Nous nous intéresserons ensuite aux analyses comparées qui ont pu être faites de ces manifestations, car elles nous permettent de voir l'évolution des acteurs, de leurs interactions et de leurs revendications. Nous étudierons ensuite plus

¹ Pour l'ensemble des lieux cités dans la description des manifestations, se reporter au plan de Belgrade pp. 313-314.

² De manière générale, concernant les manifestations, voir la présentation de Marina Glamočak, *La transition guerrière yougoslave*, *op. cit.*, pp. 102-103, et l'article de Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, pp. 35-55.

précisément, lorsqu'elle existe, l'expression de la bipolarité dans ces manifestations et enfin, nous verrons comment celles-ci sont devenues un des fondements mythiques de la « *Druga Srbija* ».

Les grandes vagues de manifestations des années 90 et 2000¹

Jusqu'en 2000, nous trouvons deux types de manifestations : celles qui contestent le régime et celles qui le soutiennent (celles-ci bénéficiant le plus souvent d'une logistique mise en place par ce dernier) à l'exception près des manifestations anti-OTAN de 1999 qui réunissent l'ensemble de la population. Après 2000, on assiste à un glissement des lignes d'opposition et les manifestations ne répondent plus à un modèle aussi schématique que dans les années 1990. Nous nous intéresserons donc aux grandes vagues de manifestations et à celles plus ponctuelles mais tout aussi symboliques qui jalonnent notre période d'étude : mars 1991, printemps-été 1992, juin 1993, hiver 1996-1997, été 1999, octobre 2000, juin 2001, février 2008.

Le 9 mars 1991 : le mythe de l' « occasion manquée »²

Si l'opposition libérale est à l'initiative de nombreuses manifestations, certaines sont le fait d'autres branches de l'opposition. Début mars, après les premiers incidents en Croatie; Slavko Budihna, rédacteur de TV Belgrade, déclare que le SPO est « le bras de Tuđman et des *Ustaše* ». Après que TV Belgrade a refusé, sans explication, de diffuser le démenti du SPO*, Vuk Drašković* organise une manifestation sur *trg Republike* [place de la République] le 9 mars 1991³. Il réclame la libéralisation des médias et en particulier la démission du directeur et des quatre principaux rédacteurs de la télévision d'État. Les leaders de l'opposition s'adressent à la foule depuis le balcon du Théâtre national. La manifestation est sévèrement réprimée par le régime qui a recours aux policiers à cheval et aux canons à eau pour disperser les manifestants. Il en appelle même aux tanks de l'armée. On compte deux morts – Branislav Milinović (un manifestant) et Nedeljko Kosović (un policier) – 114

¹ Pour une chronologie sommaire des manifestations belgradoises voir :

- le site de la ville de Belgrade à l'onglet *History* [Histoire], « Disintegration Years 1988-2000 [Les années de désintégration 1988-2000] ».

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.begrad.rs/cms/view.php?id=201267>

- « Srbija na mitinzima (1990-1999) [La Serbie dans les meetings (1990-1999)] », *Vreme*, 21 août 1999.

² Dušan Kusanović, « 9. mart – Mit o “propuštenoj šansi” [Le 9 mars 1991 : le mythe de l' “occasion manquée”] », B92, 9 mars 2011.

³ Pour une analyse détaillée de la manifestation du 9 mars 1991, voir :

- la section « Propuštena šansa 9. Marta [L'occasion manquée du 9 mars] » dans l'ouvrage *Reči i nedela, Pozivanje ili podsticanje na ratne zločine u medijama u Srbiji, 1991-1992, op. cit.*, pp. 68-73

- « Osamnaest godina od martovskih demonstracija [Dix-huit ans depuis les démonstrations de mars] », RTS, 9 mars 2009.

blessés et 158 arrestations¹, dont celle de Vuk Drašković au sein même de la *Skupština* [le Parlement serbe]². Le pouvoir empêche la radio B92 et la chaîne Studio B de rendre compte des événements. Le journal de TV Belgrade commente la manifestation en ces termes : « La Serbie doit s'opposer aux forces du chaos et de l'ineptie par tous les moyens possibles »³.

S'ensuivra, les 10 et 11 mars, une manifestation de soutien des étudiants dont certains, partis de *Studentski grad*⁴, se dirigent vers le centre-ville. Ils sont arrêtés à *Brankov most*⁵ par les forces de l'ordre. Zoran Đinđić* négocie avec la police et obtient que les étudiants puissent rejoindre un premier groupe de manifestants déjà réuni à *Terazije*⁶. Les étudiants réitèrent les revendications de la manifestation du 9 mars et demandent en prime la démission du ministre de l'Intérieur Radmilo Bogdanović et la possibilité pour les journalistes de B92 et Studio B de faire leur travail.

Enfin, le gouvernement organise une manifestation le 11 mars – la première contre-manifestation socialiste – à *Ušće*⁷ qui se soldera par un échec. Dušan Matković*, Petar Škundrić, l'académicien Mihajlo Marković*, Živorad Igić et Radoman Božović interviennent lors de ce rallye organisé par le SPS* « pour la défense de la République, pour la constitutionnalité, la liberté et la démocratie ». Dušan Matković* y attaque les étudiants réunis à *Terazije* en les qualifiant de *hooligans* et invite la foule à se rendre à *Terazije* pour les affronter.

¹ Voir « *Godišnjica devetomartovskog protesta* [Anniversaire de la manifestation du 9 mars] », *Večernje novosti*, 9 mars 2013.

² Voir l'entretien accordé par Vuk Drašković à *Danas* : « *Dan kad smo bili najjači* [Le jour où nous étions les plus forts] », *Danas*, 8 mars 2012.

³ « *Zato se snagama haosa i bezumlja Srbija mora suprotstaviti svim ustavnim sredstvima.* », *Dnevnik*, TV Beograd, 9 mars 1991.

URL consultée le 16 août 2014 : http://www.b92.net/info/vesti/index.php?yyyy=2011&mm=03&dd=09&nav_id=497858

⁴ Cité universitaire située en périphérie de Belgrade, à *Novi Beograd*.

⁵ Un des principaux ponts de la ville qui relie les rives droite et gauche de la Save, ici entre le centre ville et *Novi Beograd*.

⁶ *Terazije* est une des places du centre de Belgrade.

⁷ « La confluence », terme qui désigne à la fois la rencontre de la Save et du Danube et un quartier de Belgrade. Cet endroit avait été rendu célèbre par le meeting de 1988 qui s'y était déroulé lors de la « Révolution anti-bureaucratique » (juillet-décembre 1988). Cette dernière comporte deux aspects : la lutte contre la corruption et le gaspillage de la Nomenklatura (contestation des élites communistes) et le soutien aux Serbes du Kosovo (contestation du gouvernement de la Province). Des manifestations sont organisées à travers tout le pays, celle de Belgrade, au mois de décembre, réunit un million de personnes. Milošević récolte les fruits de ces manifestations dès 1989 où l'autonomie de la Voïvodine et du Kosovo sont supprimées.

1992 : les manifestations étudiantes et l' « Assemblée de Vidovdan »

En 1992, avec le début de la guerre en Bosnie-Herzégovine (6 avril 1992) et le durcissement des sanctions¹, la dégradation de la situation économique connaît une inflexion significative. La vague de manifestations de 1992² sera la plus importante de la période 1990-1995. Deux types de manifestations se partagent l'espace belgradois : d'une part les étudiants, d'autre part une manifestation des partis d'opposition réunis à cette époque dans la coalition du DEPOS*.

Tout commence le 15 juin par la réunion d'environ 10 000 étudiants devant le bâtiment du rectorat. Ils se mettent en grève et plusieurs centaines de milliers de personnes descendent dans la rue. Les étudiants belgradois, soutenus par leurs homologues de Novi Sad, Niš, Kragujevac et Priština, réclament la démission de Slobodan Milošević*, la dissolution de la *Skupština*, la tenue d'élections et la formation d'un gouvernement de coalition.

La topographie de l'opposition change. Après *Terazije*, c'est *Studentski trg* [la place des étudiants] qui incarne la résistance au régime. Située en plein cœur de la vieille ville, on y trouve notamment le rectorat, la faculté de philologie, celle de mathématiques et, un peu excentrée, celle de philosophie devant laquelle se trouve une petite esplanade, *Plato*, où se retrouvent les étudiants. Ces derniers organisent une marche symbolique sur *Dedinje*, quartier huppé de Belgrade où se trouvait la résidence de Slobodan Milošević*, au numéro 33 de la rue Tolstoï³. « Bien que “la marche de la paix sur *Dedinje*” ait été officiellement organisée par les étudiants, d'autres manifestants se sont joints en nombre à la colonne qui s'était engagée vers la maison de Milošević* le 7 juillet. Ils ont recommandé à Mira [Mirjana] Marković* de préparer du café car des invités arrivaient. La police a arrêté la colonne à l'étoile de *Topčider*, au début de la rue Tolstoï. Des négociations et des altercations avec la police ont commencé, des manifestants se sont mis torse nu et se sont assis devant le cordon de police. Alors que la nuit tombait, la situation a commencé à dégénérer. Dans les derniers rangs, une femme d'un certain âge, surprise par les éclairs des flashes quelque part loin devant elle, a commencé à crier avec panique : “Ils tirent, ils envoient des gaz lacrymogènes, fuyons !” La masse s'est mise à bouger, une bousculade a commencé dans les broussailles et

¹ En mai 1992, le Conseil de sécurité de l'ONU décide d'un embargo total (commercial, pétrolier et aérien) sur la Serbie-Monténégro (résolution 757). Pour une chronologie des embargos de 1991 à 1998, voir Catherine Lutard, *Géopolitique de la Serbie-Monténégro*, Bruxelles, Complexe, Collection Géopolitique des États du monde, 1998, p. 109.

² Pour une étude approfondie de ce mouvement voir Bora Kuzmanović (sous la direction de), *Studentski protest 1992 : socijalno-psihološka studija jednog društvenog događaja* [Manifestations étudiantes de 1992 : étude socio-psychologique d'un événement social], Belgrade, Institut za psihologiju, Plato, 1993.

³ Voir Momir Turudić et le Centre de documentation « *Vreme* » [Dokumentacioni centar « *Vreme* »], « *Saga o Tolstojevoj 33* [Saga du 33, rue Tolstoï] », *Vreme*, 7 mai 2009.

la forêt, mais heureusement tout s'est vite calmé et une retraite plus ou moins ordonnée s'est organisée. Quelques jours plus tard, pour la fin de leur manifestation, les étudiants ont fabriqué une maison en carton, une partie des étudiants a contourné le cordon policier, puis une voix a déclaré : "J'ai décidé de vous amener ma démission". Les vains désirs de démission ne se sont pas réalisés, et la rue Tolstoï est demeurée dans les années qui suivirent l'objectif de toutes les manifestations. Bien que la marche sur *Dedinje* se soit régulièrement répétée, les manifestants n'ont plus jamais réussi à aller ne serait-ce que jusqu'à l'étoile de *Topčider*. »¹

Le « *Studentski protest 1992* » s'achève le 15 juillet avec la démission du recteur de l'Université de Belgrade, Rajko Vračar.

Parallèlement aux manifestations étudiantes qui occupent le devant de la scène, une partie de l'espace belgradois est occupé, entre le 28 juin et le 5 juillet, par le *Vidovdanski Sabor*, l'« Assemblée de *Vidovdan*² ». Les partis d'opposition – réunis dans la coalition du DEPOS* – se réunissent devant la *Skupština* et exigent, comme les étudiants, la démission de Milošević* et la dissolution de l'Assemblée nationale. Le premier jour du mouvement, le Patriarche Pavle³, le prince Aleksandar Karađorđević* – présent pour la première fois sur le sol serbe – se joignent aux leaders de l'opposition pour s'adresser à la foule. Selon les sources, le nombre de manifestants varie de quelques dizaines de milliers à 700 000.

¹ « Mada su "marš mira na Dedinje" zvanično organizovali studenti, koloni koja je 7. jula krenula ka Miloševićevoj kući pridružili su se i mnogi drugi demonstranti, poručujući Miri Marković da pristavi kafu jer joj stižu gosti. Kolonu je zaustavila policija kod Topčiderske zvezde, na početku Tolstojeve ulice. Počelo je pregovaranje i koškanje sa policijom, neki od demonstranata su se skinuli goli do pojasa i posedali pred policijskim kordonom. Dok je padao sumrak, situacija se umalo nije otela kontroli. Starija gospođa u zadnjim redovima, zbunjena sevanjem bliceva negde daleko ispred nje, počela je panično da vrišti: "Pucaju, bacaju suzavac, bežimo!" Masa se zatalasala, krenuo je stampedo po žbunju i šumi, ali se srećom sve brzo umirilo pa je povlačenje organizovano u kakvom-takvom redu. Nekoliko dana kasnije, studenti su za kraj svog protesta napravili kuću od kartona, deo studenata je izgravao policijski kordon, a onda je jedan glas objavio: "Odlučio sam da vam podnesem ostavku." Puste želje o ostavci se nisu ostvarile, pa je Tolstojeva i narednih godina ostala meta svih demonstracija. » in « *Saga o Tolstojevoj 33* [Saga du 33, rue Tolstoï] », Momir Turudić et le Centre de documentation « *Vreme* » [Dokumentacioni centar « *Vreme* »], *op. cit.*.

² Le 28 juin en Serbie on fête *Vidovdan*, la Saint Guy. Cette date possède une forte connotation symbolique dans l'imaginaire serbe. C'est tout d'abord, en 1389, la date de la défaite de Kosovo. En 1914, c'est le jour de l'assassinat à Sarajevo de l'héritier de l'Empire austro-hongrois François-Ferdinand. L'Assemblée constituante du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes adopte sa première constitution le 28 juin 1921, cette dernière prit d'ailleurs le nom de Constitution de *Vidovdan* [*Vidovdanski ustav*].

³ De manière traditionnelle, pour pouvoir accéder au statut d'État dans le monde orthodoxe, un peuple doit être doté d'une Église autocéphale. Par ailleurs, l'espace balkanique est profondément marquée par la tradition turque du millet ottoman dans laquelle le chef de la communauté religieuse est le représentant de sa communauté. Pour ces deux raisons, le Patriarche de l'Église orthodoxe serbe [*Srpska pravoslavna crkva*, SPC] est une figure spirituelle de première importance.

1993 : le soutien à Drašković

Les 1^{er} et 2 juin 1993, suite à l'agression physique du député du SPO* Mihajlo Marković par le député du SRS* Branislav Vakić, le SPO* appelle à un rassemblement nommé « Stop au fascisme »¹. Rassemblés devant la *Skupština*², les manifestants se retrouvent aux prises avec la milice qui utilise la violence pour disperser la foule. Les forces spéciales de la police entrent au siège du SPO* et, sans mandat, procèdent à l'arrestation de 130 personnes. Suite à l'arrestation brutale de Vuk et Danica Drašković*, plusieurs milliers de personnes descendent dans la rue afin de réclamer leur libération. Grâce à ces démonstrations de soutien, à de nombreuses interventions d'associations humanitaires, à l'arrivée de Danielle Mitterand, et à une lettre écrite par Drašković* à Milošević*, le couple est libéré.

L'hiver 1996/1997³ : une première victoire en demi-teinte

De novembre 1996 à février 1997, trois mois de manifestations, caractérisées par les sifflets et les cortèges, s'enchaînent suite à la découverte de fraudes commises par le régime lors des élections municipales. Les manifestations – qui ont démarré à Niš⁴ – gagnent toute la Serbie. À Belgrade, c'est le grand retour des étudiants après cinq années d'absence depuis les manifestations de 91-92. Parallèlement, on assiste à des manifestations menées par les partis de l'opposition réunis dans la coalition *Zajedno**. Des cordons policiers empêchent les manifestants d'accéder à certaines parties de la ville. Le Patriarche Pavle* prend part à l'une des ruptures de cordon. Au cours de ces quatre mois de protestations, deux dates importantes sont à retenir.

Le 24 décembre, le SPS* organise une contre-manifestation, « *Za Srbiju* »⁵, à *Terazije* où les manifestants crient : « Milošević*, nous t'aimons ». Des heurts éclatent entre les pro-Milošević et les pro-*Zajedno**. On déplore un mort, un blessé grave et des dizaines de blessés légers. La Serbie frôle la guerre civile.

Le 2 février, les cortèges étant interdits, les manifestants décident de se retrouver de manière dispersée à plusieurs endroits de la ville puis de converger vers *trg Republike*. Une des colonnes – menée par Vuk Drašković* à partir de *Novi Beograd* – est bloquée au niveau

¹ *Stop fašizmu*.

² Voir « *SPO podseća na godišnjicu demonstracija* [Le SPO rappelle l'anniversaire des manifestations] », *RTS*, 1^{er} juin 2014.

³ Sur cette vague de manifestations voir en particulier *Protest in Belgrade*, *op. cit.* Pour un aperçu en images, voir le documentaire *Poludeli ljudi* [Les gens devenus fous] (1997) ou le long métrage *Kordon* [Cordon] (2002) tous deux réalisés par Goran Marković.

⁴ Principale ville du Sud de la Serbie.

⁵ « Pour la Serbie »

de *Brankov most*¹ vers 20h. Les autres manifestants, rassemblés à *trg Republike* empruntent – menés par Zoran Đinđić* et Vesna Pešić* – la rue *Branko* afin de rejoindre les manifestants de l'autre côté du pont. Ils sont bloqués par un cordon de police à l'autre extrémité du pont. Au bout de trois heures, la police attaque simultanément les deux groupes de manifestants. L'attaque commence avec l'utilisation de canons à eau (alors qu'il fait - 10 degrés) à partir de la rue *Pop Lukina*. La police poursuit les manifestants dans les rues de *Dorćol* et en passent certains à tabac.

La vague des manifestations de l'hiver 1996/1997, par sa durée et son ampleur nationale, a profondément marqué l'imaginaire de la « *Druga Srbija* ». À Belgrade, de nombreux rituels et actions symboliques montrent la volonté des manifestants de se réapproprier « leur » ville. Les slogans se multiplient : « *Beograd je svet* [Belgrade, c'est le monde] », « *Uhvatite ritam da bi oni uhvatili tutanj* [Faites du tintamarre pour qu'ils se barrent] ». Des actions qui se distinguent par leur inventivité se succèdent. « *Buka u modi* [Le bruit est à la mode] » : tous les soirs au moment du journal télévisé, le but est de faire le plus de bruit possible en tapant notamment sur des casseroles afin que celui-ci ne puisse être entendu. « *Blokadom protiv blokade* [Des blocages contre les blocages] » visait à créer sciemment des embouteillages. Pendant 178 heures, « *The Blue Cordon Disco* [La discothèque du cordon bleue] »² réunit 30 000 personnes dans une fête à ciel ouvert face aux barrages de policiers. Citons encore la campagne de don de sang. Mirjana Marković* ayant dit que la sortie du communisme ne pourrait se faire sans que le sang ne coule, les étudiants firent une collecte géante et amenèrent les poches au siège du parti.

Au final, les manifestants arrivent à leurs fins et le gouvernement de Milošević* reconnaît dans sa *loi spéciale* la victoire de l'opposition dans la plupart des municipalités, y compris Belgrade. Cependant, l'opposition ne parvient pas à maintenir son unité et le SPO* quitte la coalition quelques jours plus tard pour conclure une alliance avec le SPS* de Milošević*.

1999 : les bombardements de l'OTAN et les marches de l'opposition

Les bombardements de l'OTAN (24 mars – 9 juin 1999) sont utilisés par le régime pour justifier le durcissement de sa politique envers la presse libre. Dans le cas du bombardement de la RTS³, certains soupçonnent même le gouvernement d'avoir sciemment

¹ Un des principaux ponts de la ville qui relie les deux rives de la Save, la vieille ville et *Novi Beograd*.

² Voir « *Post-Election Rebellion: The Blue Cordon Disco* [Rébellion post-élections : La discothèque du cordon bleu] », TOL, 25 janvier 1997.

³ 3

laissé le personnel se faire tuer afin d'utiliser la tragédie comme instrument de propagande¹. Les manifestations anti-OTAN se distinguent des manifestations précédentes car ce sont les premières à exprimer une unité de la société serbe. L'unité nationale se fait contre l'agression extérieure ; quelle que soit l'obédience politique des manifestants, leur origine sociologique ou géographique, leur appartenance à l'une ou l'autre Serbie, tous sont d'accord pour condamner les bombardements. Certains aspects – notamment les pratiques discursives – restent néanmoins similaires. Les slogans et les actions montrent le même humour qu'en 1996-1997 : la ville de Kikinda, seule grande ville à ne pas avoir été bombardée, interpelle l'OTAN avec une banderole indiquant qu'elle ne souffre pas d'une maladie contagieuse².

Cette même année, on assiste à une nouvelle vague de manifestations contre le gouvernement en août et septembre. Le 19 août, l'opposition – réunie dans le mouvement Alliance pour les changements*³ – organise un rassemblement devant la *Skupština*. On y ressent la tension entre les deux grands courants menés par Vuk Drašković* et Zoran Đinđić* dont les gardes du corps en viennent aux mains sur la scène même. L'Alliance tient cependant 50 meetings au cours de l'été. Le 21 septembre, elle lance avec l'Alliance des partis démocratiques*⁴ une série de manifestations quotidiennes contre le régime de Milošević*. Le 29 septembre, 30 à 80 000 personnes parties de *trg Republike* se dirigent vers *Dedinje*. Elles sont violemment dispersées par la police entre l'intersection de *Nemanjina* et de *Kneza Miloša* et *London*. Le jour suivant, ce sont 40 000 manifestants qui sont attaqués par la police – cette fois au niveau de *Brankov most* alors qu'ils se dirigent vers le Palais de la fédération⁵. Les leaders de l'« Alliance pour les changements » sont battus, une caméra de Studio B est cassée et environ 20 personnes blessées.

La révolution du 5 octobre 2000

Lors des élections locale, présidentielle et fédérale du 24 septembre 2000, le régime opère à nouveau des fraudes. Le DOS* appelle à un rassemblement le 5 octobre devant la *Skupština*. Un ultimatum est lancé à Milošević* pour qu'il reconnaisse le résultat des

¹ Voir Kemal Kurspahić, *Prime Time Crime*, op. cit., p. 171-172. L'auteur raconte qu'un collègue serbe basé en Europe l'a appelé pour lui demander sa réaction quant au bombardement de la RTS qui a fait 16 morts dans la nuit du 23 avril 1999. Pour Kemal Kurspahić les innocents tués « étaient là-bas comme otages de la propagande de guerre de leur institution contre l'OTAN - pour quelle autre raison un maquilleur pourrait-il être de garde à 3h du matin ? » [traduction de l'auteur]. Il précise quelques lignes plus loin que l'OTAN avait averti la RTS d'une attaque imminente et que tout le personnel aurait pu être évacué.

² Pour une description et une analyse des manifestations anti-OTAN, voir Stef Jansen, « Victims, Underdogs and rebels », op. cit..

³ *Savez za promene*.

⁴ *Savez demokratskih partija*.

⁵ *Palata Federacije*.

élections avant 15h00. Le DOS* exige également la démission du directeur général, du rédacteur en chef et de l'équipe éditoriale de la RTS. Il exige par ailleurs que la politique éditoriale soit modifiée et que la RTS propose un traitement impartial de l'information. Parmi les revendications, on compte également la libération des manifestants ayant protesté pour obtenir la reconnaissance des résultats des élections ainsi que l'abandon des charges qui pèsent contre eux. Alors que président de la Commission électorale fédérale, Borivoje Vukević, indique que tout est prêt pour le second tour des élections, Vojislav Koštunica*, le candidat du DOS* pour la présidentielle, demande à Milošević* de reconnaître sa défaite et souligne le danger de conflit civil qui pèse sur la Serbie. Il déclare : « Nous ne pouvons en aucun cas participer à un deuxième tour, car, ce faisant, nous deviendrions alors les complices du vol des voix électorales. La duperie du premier tour ne peut pas être annulée par un deuxième, un cinquième ou un je ne sais combienième tour »¹. Dès les premières heures du jour, des sympathisants du DOS* affluent de toute la Serbie. À 15h00, réunis devant la *Skupština*, ils tentent d'y pénétrer. Ils y parviennent aux alentours de 15h30. À grand renfort de gaz lacrymogènes, les policiers parviennent à disperser les 200 000 personnes réunies sur l'esplanade située devant la *Skupština*. Des douzaines de personnes parviennent cependant à entrer dans le bâtiment et les policiers finissent par battre en retraite. À 17h00, le chef de la police de Belgrade demande à parler aux représentants du DOS*. À 18h00, les policiers du commissariat de la rue *Majke Jevrosime* déposent leurs armes et rejoignent les manifestants.

Les manifestants attaquent également le siège de la RTS sur *Takovska*. L'immeuble est incendié et la RTS cesse d'émettre après 17h00. Dans l'après-midi, Studio B commence à diffuser des reportages sur les manifestations, bientôt suivie par toutes les chaînes de télévision. Radio Index est le seul média électronique à traiter des événements de manière objective.

Enfin, Vojislav Koštunica* – le vainqueur du suffrage – apparaît au balcon de l'Hôtel de ville, puis un peu plus tard sur la RTS. Les manifestants resteront tard dans la nuit dans les rues afin de célébrer leur victoire, redoutant tout de même une intervention de l'armée. Certains resteront jusqu'au matin devant la *Skupština*. Le DOS* forme une cellule de crise, s'entretient avec le nouveau Président et les dirigeants de l'État et des forces de sécurité.

¹ « Mi ni u kakav drugi krug ne možemo da idemo, jer bismo time postali saučesnici u krađi biračkih glasova. Prevara iz prvog kruga ne može se poništiti drugim, petim ili ko zna kojim krugom » in Vojislav Koštunica, *Ničija sveća ne gori do zore, Otvoreno pismo Vojislava Koštunice Slobodanu Miloševiću* [Aucune chandelle ne brûle jusqu'à l'aube, lettre ouverte de Vojislav Koštunica à Slobodan Milošević], *Glas javnosti*, 4 octobre 2000, traduction de l'auteur.

Si les partis d'opposition jouent un rôle majeur dans le renversement du régime, la résistance civile est organisée en grande partie par le mouvement étudiant *Otpor!** [Résistance !] dont le but premier est la chute de Milošević*. Leur fameux symbole du poing serré et leurs slogans lapidaires – « *Spasi Srbiju i ubij se, Slobodane* [Sauve la Serbie et tue-toi, Slobodan] », « *Gotov je* [Il est fini] » font partie des mythes fondateurs de la « *Druga Srbija* ».

Le 6 octobre, Milošević* reconnaît sa défaite et Vojislav Koštunica* devient officiellement Président le 7 octobre.

2001 : la Gay Pride [Parada ponosa¹]

Organisée pour la première fois le 30 juin 2001, la *Gay Pride* va être la cible des attaques de groupes de hooligans et d'organisations d'extrême-droite. Parmi eux des membres d'*Obraz*² et de *Svetosavska omladina*³, des supporters des clubs de football l'Étoile rouge et *Partizan*⁴ ainsi que des représentants de l'Église orthodoxe serbe. Cette première manifestation post-Révolution d'octobre montre que la chute de Milošević* n'a pas fait disparaître la bipolarité qui s'exprimait dans la décennie précédente. La ligne de fracture s'est simplement déplacée, comme nous l'étudierons plus longuement par la suite. C'est l'idée qui est exprimée dans *Parada* [La parade] (2011) de Srđan Dragojević. Comédie serbe extrêmement populaire et reconnue par la critique internationale, ce film montre le climat homophobe qui règne en Serbie et plus généralement dans les Balkans. Le héros du film déclare, avant que les contre-manifestants ne s'en prennent aux participants à la *Gay pride* : « Je vous en supplie, avant que l'un de vous ne parte, regardez ces gens ! La question n'est pas de savoir si vous êtes hétéro ou gay. Ce sont deux Serbie ! C'est juste que cette Serbie vous pousse chaque jour à être ce que vous n'êtes pas. Elle vous pousse à jouer six rôles différents : un pour les parents, un pour la rue, un pour le travail. Elle vous pousse à être ce que vous n'êtes pas. Elle vous prend votre force : je sais qu'aujourd'hui, nous allons

¹ Littéralement la marche des fiertés.

² Créée en 1993, *Obraz* [Honneur], est une organisation classée comme cléro-fasciste, néo-nazie et fasciste par le ministère de l'Intérieur serbe. Elle est interdite par la Cour constitutionnelle de Serbie depuis le 12 juin 2012.

³ *Svetosavska omladinska zajednica* (SOZ) [Communauté de la jeunesse *Sveti Sava*] est l'association officielle de la jeunesse de l'Église orthodoxe serbe.

⁴ *Crvena zvezda* et *Partizan*, clubs de football belgradois.

recevoir la plus belle raclée de notre vie mais même cette raclée est meilleure que ce mépris que nous endurons toute notre vie »¹.

2008 : contre l'indépendance du Kosovo

En 2008, les manifestations contre l'indépendance du Kosovo ont fait la une de l'actualité internationale. Le 17 février, le Kosovo déclare unilatéralement son indépendance. Le 21, le gouvernement organise en guise de protestation le meeting « *Kosovo je Srbija* [Le Kosovo, c'est la Serbie] »². Parmi les orateurs qui s'adressent à la foule, le Premier ministre Vojislav Koštunica*, le leader du SRS* Tomislav Nikolić*, le réalisateur Emir Kusturica ou encore Novak Đoković par le biais d'un message pré-enregistré. Boris Tadić* – en déplacement en Roumanie, les députés du G17+³ et du LDP* sont absents. Le cortège se dirige ensuite vers *Sveti Sava*⁴ afin d'y célébrer une prière pour la sécurité des Serbes du Kosovo. Par la suite, la manifestation dégénère, un groupe de casseurs incendie l'ambassade américaine et jette des pierres sur l'ambassade slovène. Le centre-ville est saccagé.

Au cours des années 90 et 2000, les manifestations se succèdent et permettent de visualiser une incarnation – entre autres topographique – de la bipolarité. Celle-ci recouvre ici essentiellement l'opposition entre le régime – conservateur – et les manifestants avides de changement. Il est intéressant de noter que la présentation faite – notamment par les médias occidentaux – de ces manifestations amalgame souvent opposition et « Autre Serbie »⁵. Afin d'éviter cet écueil, nous souhaitons dans un premier temps établir une étude comparée des différentes manifestations.

Étude comparée des manifestations⁶

Il est évidemment plus facile de comparer entre elles les manifestations d'avant 2000. Néanmoins, nous pouvons établir pour l'ensemble des manifestations les différents acteurs qui participent aux manifestations et la manière dont ils interagissent.

¹ « Molim vas, ljudi, pre nego sto bili ko od vas ode, pogledajte ove ljude, ej! ("Kakav ludak!") Nije ovo vise pitanje strejt ili gej. Ovo su dve Srbije! Samo sto vas ova Srbija svaki dan tera da budete ono sto niste. Ona vas tera da imate sest razlicitih uloga, jednu za roditelje, za prijatelje, za ulicu, za posao. Tera vas da budete ono sto niste. Crpi vam snagu, ej! Znam ja da cemo danas da dobijemo najvece batine u svom zivotu ali cak i te batine su bolje od ovog ponizenja koje trpimo ceo jebeni zivot. »

² Pour une description détaillée du meeting, voir « *Massive Kosovo rally held in Belgrade* [Meeting massif pour le Kosovo à Belgrade], B92 Beta, 21 février 2008.

³ Parti politique libéral conservateur serbe fondé en 2002.

⁴ Principale église de la ville de Belgrade.

⁵ Voir p. 171.

⁶ Sur ce sujet voir notamment Dragan Popadić, « Student protests: Comparative analysis of the 1992 and 1996–97 Protests », *Protest in Belgrade, op. cit.*, pp. 151-167 et Stef Jansen, « Victims, Underdogs and rebels », *op. cit.*.

De multiples acteurs

Le premier acteur est politique. Il s'agit de l'ensemble des partis qui évoluent sur l'échiquier politique au cours de la période et des coalitions – DEPOS*, *Zajedno**, *Savez za promene**, DOS* – qu'ils forment. Notons que le SPO* est le parti le plus impliqué dans la protestation contre le régime dans la première moitié des années 90.

La résistance peut aussi venir de la société civile soit sous la forme de rassemblements spontanés de citoyens soit sous la forme de manifestations organisées par les ONG. Certaines – *Centar za antiratnu akciju**, *Žene u Crnom**, *Grandanske inicijative** – sont très impliquées dans l'occupation de l'espace urbain, notamment belgradois, que ce soit au moyen de manifestations, de performances, de distributions de tracts...

Enfin, les étudiants représentent une force de contestation récurrente et singulière au cours des années 90. Ce qui reste constant chez eux, c'est leur volonté de s'ériger « contre ». Lors des manifestations de 2000, alors que l'opposition se pose la question de la succession à Milošević*, *Otpor!** se donne pour priorité – avant même de réfléchir à la suite – la chute de Milošević*.

L'Église orthodoxe serbe intervient de manière régulière – tantôt aux côtés du régime, tantôt dans l'opposition – et, après 2000, en compagnie d'organisations d'extrême-droite, notamment lors des manifestations de soutien au Kosovo ou des contre-manifestations à la *Gay Pride*. De manière générale, après 2000, ces organisations investissent de plus en plus l'espace urbain, sous la forme de manifestations mais aussi de nombreux graffitis et de prospectus.

Coopération ou cohabitation ?

La participation à la protestation mais aussi la coopération et la divergence des objectifs entre ces différents acteurs varient selon les années.

En 1991, le mouvement est lancé par le SPO*. Suite à la répression de la première manifestation, les étudiants suivent deux jours plus tard pour exprimer leur soutien. Les revendications sont identiques : le SPO* demandait la libéralisation des médias et en particulier la démission du directeur et des quatre principaux rédacteurs de la télévision d'État. Les étudiants n'y ajoutent que la démission du ministre de l'Intérieur Radmilo Bogdanović et la possibilité pour les journalistes de B92 et Studio B de faire leur travail.

L'année suivante, ce sont les étudiants qui sont les initiateurs du mouvement. Les partis d'opposition organisent parallèlement le *Vidovdanski sabor*. Si certaines revendications

– démission de Milošević*, dissolution de la Skupština – se rejoignent, les étudiants souhaitent en plus la démission du recteur de l'Université.

En 1993, c'est à nouveau à l'initiative du SPO* que les manifestations démarrent suite à l'agression d'un de ses députés.

En 1996/1997, ce sont deux mouvements parallèles, l'un mené par *Zajedno**, l'autre par les étudiants, qui mènent les manifestations contre la fraude électorale mais plus encore pour une démocratisation du système.

En 1999, si les manifestations anti-OTAN réunissent une large part de la population, le mouvement d'opposition d'août-septembre est uniforme et dirigé par le seul *Savez za promene**.

En 2000, on revient au schéma plus classique d'un mouvement mené par l'opposition d'une part, les étudiants – fondateurs d'*Otpor!** – d'autre part. Dans le mouvement mené par l'opposition, les avis restent divisés quant aux objectifs, l'après-Milošević étant synonyme de querelle entre les différents leaders. Chez les étudiants, la priorité est donnée à la chute de Milošević*.

En 2001, l'affrontement est le fait de deux entités de la société civile, d'une part les manifestants pro-LGBT et de l'autre leurs opposants. S'il n'existe pas de revendication à proprement parler, le mouvement LGTB souhaite – par le biais de cette manifestation – donner une visibilité à des minorités sexuelles dans un pays où l'homosexualité est assez mal perçue. Contrairement aux manifestations précédentes auxquelles plusieurs acteurs participaient, il n'y a pas là divergence mais confrontation entre les deux protagonistes – sans rapport avec un acteur tiers qui était classiquement l'État.

Enfin, en 2008, la manifestation est organisée par le gouvernement. Dans celle-ci, comme dans les manifestations anti-OTAN de 1999, il s'agit d'une manifestation unilatérale contre un élément extérieur au pays.

La topographie des manifestations

Après avoir vu les différents acteurs et la manière dont ils coexistent, étudions à présent comment ces rapports entre les différentes parties s'expriment au niveau topographique et permettent de saisir les enjeux des manifestations.

Tout d'abord, chaque acteur s'incarne dans un lieu particulier qui peut changer selon les années : ainsi *Terazije* sera tour à tour lieu de résistance (1992) et de soutien au pouvoir (1996/1997).

En 1988, le premier grand rassemblement à l'appel du régime a lieu à *Ušće*. Cela restera l'emplacement symbolique des manifestations de soutien au pouvoir (1991), doublé de *Terazije* où le gouvernement organise une contre-manifestation en 1996/1997. L'opposition prend un double visage, soit dans l'affrontement des partisans et des opposants au régime, soit dans la tentative de prise des lieux qui incarnent le pouvoir. : tout d'abord, la résidence de Milošević* à *Dedinje* (1992, 1999), mais aussi la *Skupština* (1992, 1993, 1999, 2000), ou encore le siège de la RTS (2000).

L'esplanade devant la *Skupština* est, avec *trg Republike*, le point de rencontre des rassemblements initiés par les partis politiques.

Quant aux étudiants, ils se retrouvent essentiellement sur la petite esplanade située devant la faculté de philosophie, en bordure de *Studentski trg* (1992, 1996/1997 et 2000).

Dans le cas des manifestations contre l'indépendance du Kosovo, les bâtiments dégradés symbolisent la présence étrangère (ambassade américaine, McDonalds). De manière plus générale, dans les deux manifestations que nous avons retenues pour les années 2000 (et ce sera encore le cas en 2010 lors de la tenue de la deuxième *Gay Pride*), le centre ville est dévasté.

Certains lieux renvoient quant à eux à la dynamique des manifestations. Ainsi *Brankov most*, sur lequel la police empêche deux groupes de manifestants de se rejoindre en 1992 et en 1996/1997.

La polarisation topographique indique donc beaucoup plus clairement les enjeux de pouvoir et les relations d'opposition ou de réunion dans les années 90 que dans les années 2000. Si l'on met de côté les manifestations de protestations contre les bombardements de l'OTAN, l'ensemble des manifestations des années 90 ont en effet pour objet la contestation du pouvoir en place. Mais, en étudiant les analyses qui sont faites de ces manifestations, on s'aperçoit que l'enjeu est – au moins à parti de 96/97 – plus profond qu'un simple renversement du pouvoir.

Les manifestations, illustration de la bipolarité

Nous avons jusqu'à présent étudié les différentes chronologies des manifestations et établi les constantes et les changements qu'elles présentent. Nous allons à présent nous pencher sur le cœur de notre étude : la manière dont, selon les intellectuels libéraux, ces manifestations illustrent non seulement la bipolarité de la société serbe mais plus encore la rencontre de deux civilisations. Par conséquent, ce que les manifestants réclament, de

manière de plus en plus insistante, ce n'est pas seulement le renversement du régime mais un changement de société.

Rallies et contre rallies

Si les manifestations pourraient être analysées comme un simple mouvement d'opposition contre un pouvoir corrompu (notamment celles de 1996/1997), pour les analystes de la « *Druga Srbija* », elles sont l'épiphénomène d'une division beaucoup plus profonde. Mladen Lazić* écrit ainsi : « les problèmes économiques et politiques, aggravés par le comportement des médias contrôlés par l'État, se sont combinés pour créer un mur séparant une civilisation moderne d'une civilisation pré-moderne »¹.

Non seulement ces deux sociétés sont séparées mais elles ne se connaissent pas. En effet, « bien que les paysans aient pu avoir des doutes sur [les] présentations des médias, ils pouvaient difficilement obtenir des informations certaines sur l'« Autre Serbie » »².

Les manifestations – ici celles de l'hiver 1996/97 – ne sont pas uniquement le reflet du clivage régime/opposition au seul sens politique du terme. Ce régime incarne la Serbie rurale, conservatrice, pré-moderne. « Ce régime, une fois encore, obtenait les votes de la Serbie peu éduquée, peu formée, pré-moderne. C'est la Serbie dominée par l'autoritarisme et qui, par conséquent, a besoin d'un leader mais ne parvient pas à trouver un remplaçant pour celui en place. La Serbie conservatrice a peur du changement et trouve qu'un présent moins bon est plus désirable qu'un futur incertain. Finalement, c'est une Serbie qui a perdu beaucoup, mais pas autant que l'autre, la Serbie urbaine, et qui, donc, craint de devenir le principal perdant dans le changement des règles du jeu. C'est cette Serbie qui a gagné les élections fédérales et locales dans les banlieues et les zones rurales. »³

¹ « Economic and political problems, aggravated by the behaviour of the state-controlled media, combined to create a wall dividing modern from pre-modern civilization.» in Mladen Lazić, « *The Emergence of a Democratic Order in Serbia* [L'émergence d'un ordre démocratique en Serbie] », *Protest in Belgrade*, op. cit., p. 16, traduction de l'auteur.

² « Although the peasants may have their doubts as to these media presentations, they can hardly obtain any "positive" information on the "other Serbia" » in Mladen Lazić, « *The Emergence of a Democratic Order in Serbia* [L'émergence d'un ordre démocratique en Serbie] », *Protest in Belgrade*, op. cit., p. 14, traduction de l'auteur.

³ « This regime, once again, obtain the votes of the uneducated, uninformed, pre-modern Serbia. That is the Serbia dominated by authoritarianism and, which therefore needs a leader but cannot manage to find a replacement for the existing one. Conservative Serbia fears change and finds an inferior present more desirable

Ce que souligne ici Mladen Lazić* dans sa présentation des manifestations de l'hiver 1996/97, c'est que l'arrière-fond de la bipolarité qui affleure dans les manifestations n'est pas que politique. Elle reflète une altérité civilisationnelle qui se perçoit le mieux lors des contre-rallyes organisés par le pouvoir, notamment à *Ušće* le 11 mars 1991 et à *Terazije* le 24 décembre 1996. Cette altérité s'incarne alors dans l'espace belgradois.

La une de *Borba*, reprise vingt ans plus tard lors de la commémoration de l'événement¹, illustre bien cette altérité : « *Roditelji na Ušću, deca na Terazijama* [Les parents à *Ušće*, les enfants à *Terazije*] ». En 2011, Mihal Ramač* écrit à ce propos : « *Borba* publie le titre "Les parents à *Ušće*, les enfants à *Terazije*", suggérant que la Serbie conservatrice est aux côtés du régime et la Serbie éduquée et progressiste contre lui. Ces jours-là apparaît la division entre deux Serbie, qui – plus ou moins fortement exprimée – dure encore aujourd'hui. La première est – dit de la manière la plus simple possible – traditionnelle, de droite et antieuropéenne, la deuxième est libérale et pro-européenne. La première exige que l'individu soit en tout subordonné au collectif – la nation, l'Église, et l'État – et à ses dirigeants respectifs. La deuxième s'incline devant le respect des droits et des libertés de l'individu »². Il est intéressant de noter que la logique d'exclusion que nous avons déjà décrite se retrouve aussi dans le cadre de la description des manifestations. Parallèlement, une opposition générationnelle est amalgamée avec une opposition géographique (ici au niveau de la ville de Belgrade). Certains quartiers acquièrent une connotation politisée (ici *Ušće*

than an uncertain future. Finally, it is a Serbia which has lost a lot, but not as much as the other, urban Serbia, and which, therefore, dreads the possibility of becoming the main loser under the changed rules of the game. That Serbia won the federal elections and local elections in suburban and rural areas. » in Mladen Lazić, « The Emergence of a Democratic Order in Serbia », *Protest in Belgrade, op. cit.*, pp 17-18.

¹ Voir les différents articles dans la presse et sur le net :

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.istinomer.rs/bonus/roditelji-na-uscu-deca-na-terazijama-5-deo/>

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.politika.rs/pogledi/Cvijetin-Milivojevic/Deca-na-Uscu-roditelji-na-Terazijama.lt.html>

² « *Borba* objavljuje naslov „Roditelji na Ušću, deca na Terazijama“, sugerišući da je konzervativna Srbija uz režim, a obrazovana i napredna – protiv njega. Tih dana nastaje podjela na dve Srbije, koja – jače ili slabije izražena – traje i danas. Prva je, najuprošćenije rečeno, tradicionalistička, desničarska i protivevropska; druga je liberalna i proevropska. Prva zahteva da pojedinac u svemu bude podređen kolektivu – narodu, crkvi i državi, odnosno njihovim vođama. Druga se zalaže za poštovanje prava i sloboda pojedinca. », in « *Okršaj vlasti i opozicije* [Accrochage du gouvernement et de l'opposition] », Mihal Ramač, *Danas*, 28 novembre 2011, traduction de l'auteur.

Cet article est le septième d'une série de trente articles parus dans *Danas* entre le 20 novembre et le 29 décembre 2011 sous le titre « *Bilo je to 1991* [C'était cela 1991] » et dont a été tirée une série télévisuelle de six épisodes diffusée sur la RTV.

URL consultée le 12 février 2015 : http://www.danas.rs/danasrs/feljton/pukla_velika_finansijskopoliticka_bomba.24.html?news_id=228464

URL consultée le 12 février 2015 : https://www.youtube.com/watch?v=chD_Aqlzfss

d'une part, *Terazije* d'autre part) qui territorialise les oppositions idéologiques, politiques, décrites sous certaines plumes comme civilisationnelles. Le journaliste en déduit rapidement l'existence d'une lutte entre deux entités substantielles. Et, même si l'organisateur de la manifestation est un parti nationaliste modéré, il est identifié ici aux forces libérales.

Selon l'analyse des libéraux, la différence se lit sur les visages : « On pourrait dire que les participants "ordinaires" au mouvement civil et les participants au contre-rallye semblent appartenir à des civilisations différentes, plus qu'ils n'expriment des attitudes politiques différentes. »¹

Voici l'analyse que fait Stef Jansen* des manifestations de 1996/97 et, plus précisément, du contre-rallye du 24 décembre. « C'est important de considérer l'auto-présentation des protestations hivernales dans le contexte de l'histoire récente de la Serbie. Tout particulièrement dans les années 80, la Serbie a vu de nombreux rassemblements de masse en soutien à Milošević. C'était en soufflant dans les trompettes du nationalisme serbe – à prendre souvent au sens littéral du terme, bien qu'il n'ait jamais joué lui-même de cet instrument – à ces meetings que l'homme avait construit sa popularité. Ces rallyes pro-Milošević* m'étaient souvent décrits dans des termes qui les différenciaient autant que faire se peut des manifestations actuelles. Quelque chose de similaire, mais beaucoup moins écrasant qu'il y a presque dix ans, se passa, lorsque, le 24 décembre 1996, le régime organisa un meeting *Pour la Serbie*. Des dizaines de milliers de partisans de Milošević* furent amenés du Kosovo et des parties rurales de la Serbie. L'aspect de cette contre-manifestation était très différent des manifestations de l'opposition : un nombre limité de banderoles assez uniformes étaient éclipsées par une mer de portraits de Milošević*. Un homme favorable à l'opposition me dit plus tard :

Vous auriez dû être là au contre-meeting. Vous auriez dû voir ça. Alors, vous auriez compris. Juste en les regardant. C'était tellement différents des manifestations. Leurs visages disaient tout. C'étaient des *seljaci* [paysans]. Ils étaient amenés en bus de leur village et ils recevaient un déjeuner gratuit. Ils étaient habitués à faire ce qu'on leur disait. »²

¹ « One might say that "ordinary" participants in the civic movement and the counter-ralliers seem to belong to different civilizations more than they express different political attitudes. » in Sreten Vujović, « *Protest as an Urban Phenomenon* [Les protestations comme phénomène urbain] », *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 196, traduction de l'auteur.

² « It is important here to consider the self-presentation of the winter protests as urban in the context of Serbia's recent history. Especially in the late 1980s, Serbia had seen numerous mass rallies in support of Milosevic. It was by blowing the trumpet of Serbian nationalism — often to be taken literally, although he never played the

Lors de la rencontre entre partisans et opposants à Milošević*, c'est donc, dans le discours des analystes belgradois, à la rencontre de deux Serbie que l'on assiste. Les manifestations ont alors pour but, non seulement la chute de Milošević*, mais aussi un changement en profondeur de la société serbe.

Modernisation et démocratisation

Cette aspiration apparaît très tôt dans le cycle des manifestations. Certains analystes font apparaître la volonté de démocratisation lors de l'hiver 96/97. Néanmoins, en mettant l'opposition à Milošević* au fondement de sa politique, le SPO* dénonce la politique belliciste du gouvernement, ce qui peut sembler assez paradoxal pour un parti nationaliste. Le printemps 1991 marque le tournant où la majorité de l'opposition fait passer les exigences démocratiques avant la lutte « nationale ». La manifestation du 9 mars 1991, première manifestation de masse contre le régime de Milošević*, représente le mythe de « l'occasion manquée », celle de renverser Milošević* lorsque c'était encore possible. De plus la mémoire qui en est gardée lui donne le visage de l'opposition libérale et est donc souvent amalgamée aux luttes de la « *Druga Srbija* ».

Les manifestations de 96/97 expriment plus encore une volonté de démocratisation du pays. « L'exigence de reconnaître les résultats électoraux éclipsait, à hauteur de 13,1%, une exigence plus importante qui était le remplacement du régime, montrant ainsi une autre des caractéristiques essentielles de cette manifestation. Ce fait nous permet de conclure que les manifestants belgradois voulaient construire une confiance dans les institutions des élections parlementaires et dans l'administration de la justice, ce qui indique largement la maturation de la conscience démocratique de cette partie de la Serbie et la nature démocratique de la manifestation »¹. Certains analystes considèrent que c'est lors de ces manifestations que se

instrument himself — on these meetings that the man had built his popularity. These pro-Milosevic rallies were often described to me in terms that set them as far apart from the present protests as possible. Something similar, but much less overwhelming than almost a decade ago, happened when, on 24 December 1996, the regime organised a meeting *For Serbia*. Tens of thousands of Milosevic supporters were brought in from Kosovo and rural parts of Serbia. The outlook of this counter-demonstration was very different from the oppositional protests: a limited amount of quite uniform banners were carried, overshadowed by a sea of portraits of Milosevic. One opposition-minded man told me later:

You should have been there on the *Kontramiting*. You should have seen it. Then you would understand. Just by looking at them. It was so different from the protests. Their faces said it all! They were *seljaci* [peasants]. They were bused in from the village and they received free lunch. They're used to do what they're being told. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, pp. 47-48, traduction de l'auteur.

¹ « The demand to recognize electoral results somewhat overshadowed, by 13.1 percentage points, a more far-reaching demand for the replacement of the regime, displaying another essential characteristic of this protest. This fact allows us to conclude that Belgrade demonstrators wanted to build trust in the institutions of parliamentary elections and administration of justice, which is largely indicative of the maturing democratic consciousness of this part of Serbian society and of the democratic nature of the protest. » in Slobodan Cvejić,

produit le grand tournant des mentalités, les manifestations précédentes n'ayant eu pour but qu'un coup politique. « Tous ces changements apparemment mineurs sont tout de même suffisants pour que nous nous demandions si quelque chose de nouveau est arrivé à Belgrade entre la fin de 1996 et le début de 1997. La réponse, en fait la position que je défends dans cet article, est que dans les six dernières années, un changement essentiel s'est produit et que dans ce cas présent, il s'agissait d'une nouvelle manifestation qui comportait une caractéristique modernisatrice reconnaissable, à la différence des manifestations précédentes qui visaient tout d'abord à un coup politique. »¹

Que l'on situe le début de cette volonté en 1991 ou en 1996/97, on parle ici des institutions politiques. La volonté de modernisation ne se limite cependant pas à la sphère politique et porte également sur le système économique. « Comme dans les pays de l'Est pendant la transition, ce mouvement contestataire affichait une aspiration de changer à la fois le système politique et le système économique, un souhait pour un changement rapide, une attention particulière au changement politique comme une condition préalable à la transformation économique, qui marquerait une transition vers un système économique capitaliste mais aussi une insistance sur le caractère pacifique du changement, une importance particulière des médias (montrée par le fait que la contestation visait les centres médiatiques les plus importants du pays et qu'une tempête de protestations se leva après que le régime avait tenté de mettre fin aux quelques médias indépendants restants) et finalement, comme nous l'avons déjà expliqué, l'importance du soutien international, même si nous devons mentionner une certaine inquiétude sur le fait que, à cause de la variété des intérêts de ses membres, la communauté internationale ne prendra pas le parti des manifestants. »²

« General character of the Protest and Prospects [Caractère général du mouvement protestataire et perspectives] », *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 66, traduction de l'auteur.

¹ « All these seemingly unimportant changes are still sufficient for us to ask whether something new was happening in Belgrade toward the end of 1996 and the beginning of 1997. The response, actually the thesis I advocate in this paper, is that over the past six years, an essential change has occurred and that in the latter case it was a new protest which had a recognizable modernizing character, in contrast with the previous ones which aimed primarily at a political coup. » in Vladimir Vuletić, « Citizens in protest » [Citoyens dans les manifestations], *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 89, traduction de l'auteur.

² « Just as in Eastern countries during the transformations, this protest displayed an aspiration to change both the political and economic systems; a wish for rapid change; the focus on political change as a precondition for economic transformation, which would mark a transition to the capitalist economic system; insistence on peaceful change; the particularly pronounced importance of the media (shown by the fact that the protest targeted the most important media houses in the country and that a storm of protest ensued after the regime attempted to terminate the few remaining independent media); and, finally, as already explained, the importance of international support, although we must also mention some concern that, due to their various interests, the international community will not resolutely take the side of protest proponents. » in Vladimir Vuletić, « Citizens in protest », *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 95, traduction de l'auteur.

Sur la manière dont les réformes doivent être menées, plusieurs analyses cohabitent. Dans l'analyse précédente, l'auteur insiste sur la volonté du mouvement contestataire de mettre en avant le caractère pacifique des réformes, l'importance d'un changement en douceur. D'autres montrent, au contraire, la nécessité d'une politique de la table rase. « La principale condition préalable à un changement radical est la reprogrammation du système. Dans un sens archétypique, cela signifie effacer le programme existant et en fabriquer un complètement nouveau qui sera capable de poursuivre les transformations en accord avec les intérêts et les valeurs du plus grand nombre d'acteurs sociaux. Quoi qu'il en soit, en réalité, cela signifie que la "reprogrammation" s'applique en premier lieu aux éléments clés du système qui représentent la principale source d'opposition au changement puis poursuit ensuite avec un changement graduel du programme des autres sous-systèmes. »¹

La volonté de voir la fin du régime de Milošević* affichée dans les manifestations des années 1990 peut donner l'illusion que celles-ci n'illustrent qu'une opposition entre le peuple et le régime. Or la bipolarité qui s'exprime – du moins dans l'interprétation qu'en donnent les intellectuels belgradois – est beaucoup plus profonde. Incarnée en particulier par les affrontements entre manifestants belgradois et participants aux contre-rallyes organisés par le régime, une bipolarité plus profonde entre « deux Serbie » se donne à voir. Cela s'illustre par la revendication de plus en plus affirmée des manifestants d'une démocratisation du système et du respect des résultats électoraux. Nous verrons par la suite que la description des manifestations – notamment celles de l'hiver 96/97 et celles d'octobre 2000 – par la « *Druga Srbija* » prête à discussion. Il n'est pas rare que ces deux vagues de manifestations soient interprétées comme l'expression de la seule « *Druga Srbija* » alors que l'exigence de démocratisation est, comme nous l'avons vu, beaucoup plus large. Cette bipolarité entre Serbie traditionnelle et Serbie modernisatrice sera encore visible, et interprétée comme telle, dans les manifestations des années 2000. Dans la *Gay Pride* de 2001, c'est de nouveau la Serbie moderne, ouverte aux valeurs occidentales, qui affronte une Serbie conservatrice – ici au sens de traditionaliste et religieuse. En 2008, comme en 1999, l'analyse se doit d'être plus nuancée car la variété des acteurs et le discours portant sur les manifestations ne

¹ « The main precondition for radical change is the recoding of the system. In the ideal-type sense, this means erasing the existing system's code and building a completely new one which will be capable of continuing transformation in line with the interests and values of numerous social actors. However, in reality, this means that the "recoding" first applies to the key elements of the system which represent the largest sources of opposition to change and then follows with the gradual change of code of other sub-systems. » in Marija Babović, « Potential for an active society [Potentiel pour une société en action] », *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 56, traduction de l'auteur.

permettent pas de distinguer la logique bipolaire. En effet, sur des questions comme celles de la sécurité nationale et du Kosovo, les lignes de fracture se déplacent. Dans le cas de 1999 en particulier, le mythe de l'unité nationale contre le reste du monde prend le pas sur l'analyse bipolaire.

Les manifestations : expression de la « Druga Srbija »

Comme nous venons de le voir, les manifestations des années 90 et 2000 sont le fait d'acteurs variés dont les rapports et les objectifs évoluent tout au long de la période. Néanmoins, dans le discours de la « *Druga Srbija* », on assiste à une appropriation des manifestations et à une réinterprétation – explicite ou par omission – de celles-ci comme apanage de la « *Druga Srbija* ». Nous verrons le regard que cette dernière porte sur les manifestations, tout d'abord comme (ré-)appropriation du territoire belgradois, ensuite comme expression de l'identité de la « *Druga Srbija* ».

Comme (ré-)appropriation de l'espace belgradois

Dans les entretiens avec les membres de la « *Druga Srbija* » revient de manière récurrente le thème de la *spoliation*. Les grands meetings de la fin des années 80, l'arrivée des réfugiés dans les années 90, le départ de nombreux Belgradois, donnent aux membres de la « *Druga Srbija* » le sentiment d'avoir perdu « leur » ville. D'une part, « Belgrade s'est "paysanné", conséquence de la présence massive d'immigrants de la première génération qui s'adaptent lentement et difficilement au mode de vie des citadins. La ruralisation a influé sur la formation des différents types de vie, de sous-cultures provinciales, d'une culture de masse nouvelle, ce qui éloigne les "paysans urbanisés" de l'urbanité en termes de politesse, civilité, savoir-vivre, sans lesquels il peut difficilement exister une politique démocratique »¹. D'autre part, avec les sanctions, ils ont également le sentiment d'avoir perdu l'aspect cosmopolite de leur ville. Capitale d'un État paria, Belgrade est coupée du monde. « Depuis le début de ces changements, de cette *transformation bloquée*², Belgrade est devenue, sous certains aspects, une ville très isolée. Tant de connexions, tant de liens qui connectaient la ville avec les autres villes d'ex-Yougoslavie avaient été brisés. Et [les] connexions qui reliaient la ville au monde extérieur qui n'avaient pas été rompus étaient peu nombreuses.

¹ Sreten Vujović, « Un autre Belgrade pour une autre Serbie », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 72.

² Sur ce concept, voir Mladen Lazić et Slobodan Cvejić, « Class and Values in Postsocialist Transformation in Serbia », op. cit..

C'était donc d'une certaine manière une sorte de signal pour Belgrade durant les manifestations de 1996/1997: "*Beograd je svet*", "Belgrade est le monde". C'était une sorte d'appel au retour à l'ouverture qui existait à Belgrade jusqu'aux années 90. »¹

Les manifestations sont donc la réappropriation d'un espace urbain par la « *Druga Srbija* ». Mais c'est aussi un mode de vie retrouvé, une redécouverte de ses semblables, de son identité, tout ce dont elle avait été privée, du moins dans l'espace public. « Le fait que les manifestations anti-Milošević* étaient pacifiques, non-violentes, et pleines d'humour était vu comme un facteur significatif qui les différenciaient précisément de l'attitude des *seljaci* [paysans]. Beaucoup de *Beograđani* [Belgradois] m'ont dit qu'ils avaient été agréablement surpris par le changement des interactions sociales dans l'espace public : alors que, dans les années précédentes, ils avaient le sentiment que la ville était caractérisée par l'hostilité, à présent la civilité et la politesse prenaient racine – tout particulièrement dans les "espaces libérés" (Spasic & Pavicevic, 1997a)². À une fête pendant les manifestations, plusieurs personnes d'âge moyen, des manifestants favorables à l'opposition m'ont confié que cela signifiait un retour à "comment c'était avant". Par ailleurs, alors que la soirée et l'alcool coulaient, ils me parlèrent avec nostalgie de la ville de leurs souvenirs. Ils me décrivirent leur Belgrade, la capitale de l'ex-Yougoslavie, qu'ils se rappelaient comme le centre du théâtre et des galeries d'avant-garde, du cosmopolitisme et de la dissidence. Et, à travers les manifestations, ils affirmèrent que, pour la première fois, ils avaient le sentiment que Belgrade pourrait retrouver sa véritable identité ; dans les mains de son vrai peuple, le peuple urbain, bien sûr. »³

¹ «But since the beginning of these changes, *blocked transformation*, Belgrade became in a way much more isolated city. So many of the connections, so many of the ties connecting the city with other cities in former Yugoslavia of course had been broken. And [...] the connections which connected the city with altered world which were not broken were recount very much. So in a way there was a kind [of] signal for Belgrade, it was *Beograd je svet*, *Belgrade is the world* during the demonstrations 96/97. It was kind of appeal coming back to the openness which existed in Belgrade until the nineties. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, mai 2008, traduction de l'auteur.

² Jansen fait ici référence à Spasić Ivana, Pavičević Đorđe, « Protest i pokret [Manifestation et mouvement] ». *Republika*, numéro 155–156, janvier 1997, pp. 21–28.

³ « The very fact that the anti-Milosevic demonstrations were peaceful, non-violent, and humourous was seen as a significant factor which set them apart precisely from the behaviour of *seljaci*. Many *Beogradjani* told me they were pleasantly surprised by the change in social interaction in public: whereas for years before, they felt, the city was characterised by unfriendliness, now civilised manners and politeness were taking root — especially in the 'liberated spaces' (Spasic & Pavicevic, 1997a). At a party during the demonstrations, several middle-aged,

Dans son discours sur les manifestations, la « *Druga Srbija* » exprime donc tout à la fois le sentiment d'avoir perdu sa ville depuis la fin des années 80 et le bonheur de l'avoir retrouvée. En retrouvant Belgrade, c'est elle-même qu'elle retrouve. Le discours sur les manifestations exprime donc aussi la manière dont la « *Druga Srbija* » se perçoit.

Comme expression de l'identité de la « Druga Srbija »

Pour illustrer notre propos, nous avons choisi certaines des qualités dont se réclame la « *Druga Srbija* » : urbanité, sens des responsabilités, générosité, intelligence, spiritualité. Dans la construction de sa représentation, toutes ces qualités se chevauchent et s'entremêlent, nous les séparons uniquement à des fins heuristiques.

Urbaine

L'urbanité est des principaux caractères revendiqués par la « *Druga Srbija* ». Stef Jansen* nous indique : « C'est important de noter que les démonstrations étaient concentrées dans les villes de Serbie, et en particulier à Belgrade. C'était dans les centres urbains que les partis d'opposition avaient gagné les élections alors que les résultats en province avaient continué à favoriser le régime. De plus, dans ses efforts pour contenir les troubles, la police déploya une grande violence contre le moindre signe d'agitation dans les villes de province, qui se basaient sur des flux d'informations contrôlés par le régime. Tout cela renforça une image populaire parmi de nombreux *Beogradjani*, selon laquelle le régime de Milošević* représentait une victoire de la province sur la ville (Ramet, 1996, p. 76)¹. C'était crucial pour l'autoreprésentation et pour les stratégies des manifestations que le lieu des événements ne soit ni un village, ni un champ, mais une ville, et que l'emplacement soit limité par la crise post-yougoslave et le régime de Milošević* »².

opposition-minded protestors confided to me that this meant a return to 'how it was before'. Moreover, as the evening and the alcohol flowed, they nostalgically told me about the city of their memories. They described *their* Beograd, the capital of the former Yugoslavia, which they remembered as a centre of avant-garde galleries and theatre, of cosmopolitanism and dissidence. And through the demonstrations, they argued, for the first time they felt that Beograd might find its true identity again; in the hands of its true, urban people, of course. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, pp. 48-49, traduction de l'auteur.

¹ Jansen fait ici référence à Sabrina Ramet, « *Nationalism and the "idiocy" of the countryside* », *op. cit.*.

² « It is important to note that the 1996–1997 demonstrations were strongly concentrated in the cities of Serbia, and particularly in Beograd. It was in the urban centres that the opposition parties had won the elections, whereas the results in the countryside had still favoured the regime. Also, in its efforts to contain the unrest, the police deployed heavy violence against any signs of agitation in provincial towns, which relied strongly on regime-controlled flows of information. All this consolidated a popular image amongst many *Beogradjani* that the Milosevic regime represented a victory of the countryside over the city (Ramet, 1996, p. 76). It was crucial to the self-presentation and to the tactics of the protest that the locale of the events was not a village, nor a field, but a city, and that the location was circumscribed by the post-Yugoslav crisis and the Milosevic regime. » in Stef Jansen, « The streets of Beograd. », *op. cit.*, p. 38.

Responsable

Une autre qualité revendiquée – qui s’inscrit dans une vision de l’urbanité et de l’eupéanité – est la responsabilité. Cette dernière sous-entend une rationalité et un sens de la mesure qui opposent la « *Druga Srbija* » au caractère irrationnel, voire caractériel, qui est attribué à la « Première Serbie », une Serbie décrite comme marquée par l’héritage ottoman. Vladimir Vuletić* écrit ainsi : « Tout cela mène à la conclusion que cette manière de protester était celle d’un peuple responsable, conscient des limites et des barrières sur son chemin. C’était clair, de toute façon, que, confrontés à cette divergence entre les aspirations et les possibilités réelles, la plupart décidèrent de persister pacifiquement dans leurs revendications jusqu’à ce qu’elles soient satisfaites. Ce sont précisément ces personnes qui forment le noyau de cette population à laquelle fait habituellement référence le nom de “*Druga Srbija*” »¹.

Intelligente et spirituelle

La « *Druga Srbija* » se caractérise également par son intelligence. Intelligence comme contraire de la bêtise (qui est souvent assimilée à la bêtise crasse de la province) et intelligence comme humour, qui oppose à l’esprit de sérieux du pouvoir la vivacité d’esprit. « La provocation vis-à-vis du régime s’affichait à travers des slogans extrêmement spirituels et des actions symboliques, et se reflétait dans une culture de la protestation plus large que les simples manifestations. Chaque jour, je découvrais de nouveaux graffitis², et à travers la ville, les blagues et les jeux de mots naissaient et se répandaient à une vitesse stupéfiante. Très souvent, ces expressions provocatrices et pleines d’humour reposaient sur du venin sarcastique et, en fin de compte, sur un esprit d’autodérision. Le thème du rebelle était omniprésent dans ces représentations du soi. Quoi qu’il en soit, cette autoreprésentation comme réfractaire à la discipline ne signifiait pas que les manifestants souscrivaient de bon cœur à toutes les représentations orientalistes balkaniques des “Serbes”. Bien au contraire, l’humour spirituel et le haut degré d’éducation dans les manifestations étaient explicitement tournés en un argument contre le régime. L’intelligence des citoyens, et leur goût culturel

¹ « All this leads to the conclusion that this was a way of protest of responsible people, aware of the limits and barriers in their way. It is clear that, however, that faced with this discrepancy between aspirations and actual possibilities, most participants opted to persist peacefully in their demands until these were met. Precisely these people formed the nucleus of a population which is usually referred to as “the other Serbia”. » in Vladimir Vuletić, *Citizens in protest* [Citoyens dans les manifestations], *Protest in Belgrade, op. cit.*, p. 95, traduction de l’auteur.

² Pour un aperçu des graffitis qui ornent les murs belgradois pendant les années 90 voir Nebojša Bogavac, *Džaba ste krečili* [Vous avez repeint pour rien], Neven, Belgrade, 1999.

raffiné étaient souvent opposés à la stupidité et au primitivisme des tenants du pouvoir politique, souvent présentés comme des “paysans” »¹

Dans sa description des manifestations, la « *Druga Srbija* » explique tout d’abord qu’elle se réapproprie ce qu’elle estime être son pré carré – l’espace belgradois. Et dans cet espace belgradois – qui lui est consubstantiel – elle exprime sa véritable identité, présentée ici sous son aspect le plus flatteur.

Cette étude des manifestations des années 90 et 2000 nous permet d’avoir un aperçu de l’incarnation spatiale que peut prendre la bipolarité serbe. La description des différents acteurs, de la manière dont leur interaction et leurs revendications évoluent au cours de la période nous a permis d’avoir une vue d’ensemble – bien que limitée – de la complexité des événements. L’étude de leur (ré)interprétation par la « *Druga Srbija* » nous permet de mettre en évidence le passage sous silence de la diversité des acteurs en particulier pendant la campagne anti-OTAN de 1999. Les manifestations sont présentées comme expression de la bipolarité serbe et on peut y lire la création du mythe fondateur de l’opposition à Milošević*. Après la chute de ce dernier, comment la « *Druga Srbija* » va-t-elle légitimer son existence ?

¹ « Defiance towards the regime was displayed in extremely witty slogans and symbolic actions, and it was reflected in a wider ‘culture of protest’ outside the actual demonstrations. Everyday, I discovered new graffiti messages, and throughout the city, jokes and word games sprang up and circulated with amazing speed. Very often, these defiant and humorous expressions of resistance relied on sarcastic venom and, ultimately, on self-deprecating wit. The motif of the unruly ‘rebel’ was omnipresent in these representations of self. However, this self-representation as resistant to discipline did not mean that the demonstrators subscribed whole-heartedly to all Balkan orientalist depictions of ‘the Serbs’. Quite the contrary, the intellectual wit and the level of education prominent in the protest was explicitly developed into a strong argument against the regime. The citizens’ intelligence and their culturally refined taste were counterposed to the stupidity and primitivism of the political power holders, often depicted as ‘peasants’. » in Stef Jansen, « Victims, Underdogs and Rebels » , *op. cit.*, pp. 411-412.

LA « DRUGA SRBIJA » DANS LES ANNEES 2000

UNE ENTITE EN CRISE

Nous avons vu que, dans les années 90, la « *Druga Srbija* » se définit essentiellement par son opposition au régime de Milošević*. Nous arrivons là à la pierre d'achoppement de notre sujet. Nous avons déjà évoqué, tout au long de notre étude de la « *Druga Srbija* », les évolutions que celle-ci connaît après 2000. Nous souhaitons nous arrêter plus précisément ici sur les circonstances de cette mutation et les analyses qui en sont faites.

Comme nous l'avait indiqué Vojislav Pavlović* : « Il y a deux Serbie : pour Milošević* et contre Milošević*, là vous êtes à votre aise jusqu'en 2000. À partir de 2000 vous allez un peu nager dans des eaux troubles. Durant [les années 90], la frontière est facile à tracer. Ćosić* est bien établi, il était Président, son cas est donc clair. Mais comment allez-vous faire la différence entre Boris Tadić* et Miljenko Dereta* ? »¹ Au-delà du problème de définition, c'est l'ensemble du contexte dans lequel s'est construit la « *Druga Srbija* » qui se transforme. Or, ce qui ressort de manière prégnante lors des entretiens avec les membres du noyau dur de la « *Druga Srbija* », c'est le déni de cette évolution. La société serbe, si elle a changé en apparence, reste la même que dans les années 90. Pour certains elle s'est même radicalisée. C'est à la fois le discours *de* et *sur* la « *Druga Srbija* » des années 2000 que nous allons étudier. Nous verrons tout d'abord le bilan dressé des années 90 et les déceptions qu'il révèle. Nous verrons ensuite que cet état des lieux est en grande partie attribué à l'héritage des années Milošević* puis que les critiques de la « *Druga Srbija* » dénoncent quant à eux la légitimité de cette dernière dans l'ère post-Milošević. Nous nous attarderons ensuite sur le discours portant sur l'Union européenne, le rapport à cette dernière étant une des nouvelles lignes de fracture qui apparaissent dans les années 2000. Nous verrons enfin quelle analyse est faite du « renouveau de la *Druga Srbija* » que l'on date de 2002.

Des attentes déçues

Après l'enthousiasme des grandes manifestations de 1996/97 et l'euphorie née de la chute de Milošević*, le constat que dresse la « *Druga Srbija* » dans les années 2000 est plutôt amer. D'une part, les partis qui ont été portés au pouvoir n'ont pas tenu leurs promesses. D'autre part, l'absence d'une réforme structurelle des institutions a perpétué le système de la

¹ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

détention du pouvoir par les partis, même si cela s'applique à présent dans un système multipartite.

Des politiques manquant d'envergure

Avant d'évoquer les reproches faits aux politiques à proprement parler, il faut souligner que c'est la disparition de la figure emblématique de Zoran Đinđić* qui est décrite comme le drame des années 2000. Rappelons que, porteur de grands espoirs, Đinđić est devenu une icône après sa mort. « Zoran Đinđić, qui était devenu très impopulaire au cours de son mandat, a été transformé après sa mort en une figure héroïque, représentant la "bonne" Serbie. Le célèbre juriste belgradois Srđa Popović* a caractérisé Đinđić* comme une sorte de "guerilla, qui avait le soutien de l'extérieur mais n'avait le soutien ni de l'appareil d'État, ni de la police, ni des nouvelles structures économiques, ni de la majorité de la population". »¹ Et après la mort de Đinđić*, c'est un sentiment très net de retour en arrière qui apparaît. L'arrivée de Koštunica* après la mort de Đinđić* fait apparaître le passage de ce dernier comme une simple parenthèse. Koštunica* représente en effet toutes les valeurs dénoncées par la « *Druga Srbija* ». « Koštunica* a cléricalisé le pays. D'abord je me demande s'il est vraiment croyant ou fanatique, s'il est sincère. Je ne peux pas comprendre quelqu'un qui ne sort pas de l'église, qui fait à chaque instant son signe de croix. Quand Koštunica a été président de la Serbie-Monténégro pour la première fois, en 2000, après la chute de Milošević*, la première chose qu'il a faite c'est d'aller à Hilandar, il a passé toute la nuit en recueillement et la première chaîne de télévision serbe a fait la transmission en direct. »²

Concernant les politiques en eux-mêmes, ce qui est tout d'abord souligné, c'est l'absence de technicité de leur discours. En effet, selon la « *Druga Srbija* », le discours politique dans son ensemble reste encore essentiellement tourné vers la question nationale. Milena Dragičević Šešić* argumente ainsi : « C'est une des raisons pour lesquelles je ne milite dans aucun parti. Je vote évidemment démocrate parce qu'il y a les pires et les moins pires, mais je ne

¹ « Zoran Djindjić, who had become extremely unpopular during the course of his mandate, was transformed after his death into a heroic figure, representing the "good" Serbia. Renowned Belgrade lawyer Srđja popović characterized Djindjić as a kind of "gueilla, who had support from the outside, but did not have the support of either the state apparatus, the police, the newly composed economic structures, or the majority of the people." » in Vjeran Pavlaković, Serbia transformed? », Sabrina P. Ramet, Vjeran Pavlaković (Ed.), *Serbia since 1989, Politics and society under Milošević and after* [La Serbie depuis 1989, politique et société sous Milošević et ensuite], Seattle and London, University of Washington press, 2005, p.42, traduction de l'auteur.

² Vesna Cakeljčić, entretien avec l'auteur, mai 2008.

suis pas du tout d'accord avec nombre de leurs actes. Je viens du monde culturel et je pense qu'il n'y a aucune vision de développement économique, ce qui est pour moi incompréhensible. Comment quelqu'un qui veut accéder au pouvoir peut n'avoir aucune vision de développement économique ? C'est la crise économique, il n'y a pas d'emploi, comment en créer ? Ils parlent d'investissements européens taris parce que l'Europe est en crise. Hier, ils ont dit toute la journée : "On va exporter du lait en Russie" mais cela fait déjà trois mois qu'il n'y a pas assez de lait dans nos magasins parce qu'il n'y a pas assez de vaches. Le prix du lait est en effet tellement bas que les paysans ont arrêté de produire du lait. Selon moi le problème le plus grave, c'est cette absence de vision politique, programmatique. Tout ce dont on débat encore c'est la nation, le Kosovo, Srebrenica, nous sommes encore dans les années 90. »¹

Une autre critique porte sur l'absence de culture démocratique de la classe politique. Miljenko Dereta* explique ainsi : « Tout cet effort que nous appelons la démocratisation de la Serbie est un processus extrêmement difficile : la majorité, dans les faits, ne comprend pas le vrai sens du mot démocratie. Considérons les événements récents : Nikolić* fait la grève [de la faim]² pour qu'on annonce les élections, quant au Président, [Boris Tadić*], il dit : "Cela ne me regarde pas que quelqu'un fasse la grève de la faim. Ce n'est pas cela qui va déclencher les élections. C'est le dépôt de candidature qui marquera le lancement des élections". Je suis désolé mais ce n'est pas non plus une candidature qui déclenche des élections. Vous avez donc un discours politique [celui du DS* NdA] qui [est] en train de rediviser la Serbie de manière intentionnelle. Le DS* veut montrer à notre population, qu'après une pause pro-européenne, le parti de M. Nikolić* est en train de refaire la politique des années 90. En effet, le fait [que les membres du parti de M. Nikolić*] soient devenus pro-européens a montré que nous pouvions avoir un intérêt commun qui ne soit pas obligatoirement lié à la tradition. Le changement serait donc possible. Le DS* a tout fait pour arrêter ce processus, pour maintenir la division de la Serbie entre les deux options, même si selon moi le Parti démocrate* n'est pas essentiellement pro-européen. Le Parti démocrate suit une politique qui n'a jamais renoncé au programme défini par Milošević* et l'Académie dans

¹ Milena Dragičević-Šešić, entretien avec l'auteur, avril 2011.

² Tomislav Nikolić, Président du SNS, débute une grève de la faim le 16 avril 2011 pour obtenir des élections législatives anticipées. Voir « En Serbie, le chef de l'opposition en grève de la faim », *Le Monde*, 22 avril 2011.

les années 80-90. Le soutien de monsieur Tadić* à monsieur Dodik*, renvoie au programme politique de l'élargissement territorial de la Serbie »¹. Nous trouvons ici une parfaite illustration de l'amalgame qui englobe l'ensemble de la classe politique ainsi que l'idée que la situation politique n'a pas évolué depuis les années 90.

Parallèlement à cette déception face à une classe politique incapable de renouveler les thèmes du débat et de démocratiser le pays, les intellectuels de la « *Druga Srbija* » dénoncent l'absence de réforme structurelle des institutions.

Une transition institutionnelle manquée

Le fonctionnement de ces dernières n'a toujours pas atteint un stade démocratique. Comme le constate l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, le système électoral serbe reste marqué par l'héritage du système de parti unique. Le vote des députés à l'assemblée n'est toujours pas un vote individuel mais un vote de Parti. « L'un des principaux défauts de la loi électorale est qu'elle permet d'attribuer des sièges après les élections. L'article 84 de la loi autorise un parti ou une coalition de partis à choisir arbitrairement les candidats de leur liste qui deviendront membres du parlement, après les élections, plutôt que d'en déterminer l'ordre au préalable. Cet usage est contraire aux normes et bonnes pratiques du Conseil de l'Europe. En effet, il limite la transparence du système et confère aux partis un pouvoir disproportionné sur leurs candidats. De plus, il menace le projet de quotas fondés sur le sexe pour les listes électorales que prescrit la loi électorale. »² La critique de l'absence de démocratisation ne renvoie donc pas seulement au caractère nationaliste et belliqueux des années 90 mais aussi à certains traits que cette décennie avait elle-même hérité du socialisme.

Une crise morale

La Serbie des années 2000 affronte non seulement une crise politique et institutionnelle mais aussi une crise morale. Depuis la chute du socialisme, l'Église reprend ses droits comme garant d'un système de valeurs morales. Mais elle peine à remplir son rôle : « Vous avez une crise morale parce que l'Église, qui s'impose comme un fait politique, est elle-même complètement corrompue. Regardez les croix qu'on est en train de bâtir pour prouver sa ferveur à Kragujevac, à l'entrée de la ville, à Užice, sur la colline. La ville a bien sûr un intérêt politique à être en bons termes avec le clergé, mais quel est le rôle de l'Église dans tout

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

² Documents de séance, session ordinaire de 2007 (deuxième partie), 1620 avril 2007, Volume 4, Documents 11215-11265, Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe.

cela ? Dans une crise économique, avec une pauvreté omniprésente, l'Église n'a-t-elle pas l'obligation de dire : "Ne bâtissez pas de croix, organisons plutôt une soupe populaire pour ceux qui ont faim?" Mais l'Église est corrompue, n'a aucune mission morale ou humaniste.»¹

La crise morale touche aux valeurs profondes de la société serbe et Miljenko Dereta* déplore que, par exemple, le racisme soit aussi répandu. «Vous avez eu cette stupide intervention de Čeda Jovanović* sur les cannibales². Ensuite, vous avez eu une manipulation politique incroyable de M. Vuk Jeremić* qui s'est excusé auprès des Africains et a dit qu'il fallait ouvrir un débat sur le racisme en Serbie. Quand un ministre des Affaires étrangères dit qu'il faut ouvrir le débat sur le racisme, je me demande dans quel pays ce problème relève du domaine des relations internationales. La question est très mal posée : il faut un débat sérieux sur le racisme en Serbie mais celui qui concerne les Roms, les gitans. C'est cela notre racisme et c'est un racisme très profond. Lorsque j'entends qu'on ne peut pas mobiliser les gens, je dis que si l'on annonce l'installation de familles tsiganes dans un quartier, les riverains vont s'organiser pour protester.»³

Enfin, le dernier élément de la crise morale constatée par Miljenko Dereta* est l'absence d'intérêt pour le bien commun. «Nous essayons de définir une nouvelle tactique pour la société civile [mais il manque] un projet commun et non pas du courage mais une volonté [de] sacrifice et une [préparation] à la défaite parce que, même avec une bonne liste [...], nous n'aurons pas la force nécessaire. [...] Les gens s'impliqueront encore dans la politique [mais] ils ne se sacrifieront pas. Nous avons une bonne connaissance de la technologie politique mais le sens de l'intérêt commun s'est perdu.»⁴

Le discours post-Révolution d'octobre est complètement désenchanté. À l'espoir de changement a succédé l'évidence que rien – des figures politiques aux institutions – n'a

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

² Le 22 mars 2011, Čedomir Jovanović dénonce la politique de la Serbie à l'égard de la Libye en reprochant au ministre des Affaires étrangères Vuk Jeremić de passer son temps à « rencontrer les cannibales d'Afrique ». Voir « Dérapage raciste en Serbie : Čedomir Jovanović et les "cannibales d'Afrique" », *Le Courrier des Balkans*, 2 avril 2011.

³ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

⁴ *Idem*.

changé. Le constat est d'autant plus amer que celui qui était considéré comme le seul à pouvoir insuffler un vent de réforme a été assassiné. La « *Druga Srbija* » tente d'expliquer cette stagnation par un héritage difficile à surmonter.

Le lourd héritage des années Milošević

Problème de la mémoire, nationalisme, isolement, mode de fonctionnement des ONG, violence du discours, les années Milošević* ont profondément marqué la société serbe et cet héritage que dénonce la « *Druga Srbija* » comme une des principales raisons de la crise dans laquelle s'enlise la Serbie des années 2000.

Le problème de la mémoire

Un des principaux problèmes des années 2000, et nous l'avons entendu tout au long de nos entretiens, c'est l'absence de travail de mémoire sur la guerre. Staša Zajović* pense ainsi que « ni cette ville, ni ce pays, ne peuvent progresser tant que l'on ne fait pas un pas radical et conséquent vis-à-vis de la politique criminelle du régime précédent. Tant qu'il n'y a pas d'artistes, de scientifiques, de politiciens, d'écrivains qui parleront sérieusement de ce qui s'est passé pendant cette guerre, cette ville n'a aucun avenir, elle ne peut rien créer tant qu'il n'y aura pas eu de catharsis morale »¹. Déjà dans les années 90, la guerre n'était pas au centre des problématiques, ou alors comme un aspect négatif du régime parmi d'autres. La guerre comme responsabilité de la société serbe dans son ensemble est une problématique qui est traitée par les ONG spécialisées mais peu ou pas dans le débat public. « La guerre est une période complètement tue de notre histoire. Nous vivons un moment de neutralité envers la réalité et le passé, en d'autres termes une hibernation sociale et politique. »² Le fait que cette tâche échoit de manière prépondérante aux ONG – et que la « *Druga Srbija* » en souligne la nécessité – donne l'impression que celles-ci cherchent à culpabiliser la population serbe. Un certain ressentiment en découle, la population ayant en grande partie le sentiment d'avoir été victime

¹ « Mislim da ovaj grad ne može da napreduje, ni ova zemlja, ukoliko se ne naprav i jedan ozbiljan radikalni diskontinuitet sa tom proslošću i politikom zločina prethodnog režima. Ukoliko nema umetnika, naučnika, političara, književnika, koji će da ozbiljno govore o tome što se desilo tokom rata ovaj grad nema nikake budućnosti, ne može da stvara ništa ukoliko nema moralnu katarzu », Staša Zajović, entretien avec l'auteur, mai 2008, traduction de l'auteur.

² *Idem.*

du régime de Milošević* et ne comprenant pas comment elle peut être tenue responsable d'actions menées par un régime honni.

Le nationalisme

Intimement liée à la guerre, la culture nationaliste s'est fortement ancrée dans les années 1990 : « On a vu germer, sur les ruines de la société, en l'absence de tous les rapports sociaux, critères et normes légitimes, la plante vénéneuse du nationalisme, dont les métastases ont trouvé un terrain favorable dans l'insécurité sociale croissante des individus et leur impuissance psychologique »¹.

Consubstantielle à cette culture nationaliste, la dimension orthodoxe et slave de l'identité serbe est mise en avant par Mladen Lazić* : « À la fin des années 80 et tout au long des années 90, vous pouviez trouver, à de nombreux endroits, parmi les gens éduqués et la presse, [l'idée que l'identité de la Serbie est celle d'un pays slave et orthodoxe]. Cette représentation a persisté après 2000 et sera présente aussi longtemps que le problème du Kosovo ne sera pas résolu »².

Ivan Čolović* développe longuement la manière dont ce nationalisme imprègne encore la société : « En Serbie, c'est toujours le nationalisme qui règne, un nationalisme qui prétend être modéré, libéral, mais qui a un intérêt à mettre une étiquette sur l'action, l'histoire, la tradition du combat pour les valeurs de la société civile qui a commencé avec des initiatives comme celle du *Cercle de Belgrade**. [...] Vingt ans après, ce n'est plus la même chose mais du point de vue de la motivation et des valeurs, je pense que les choses n'ont pas beaucoup changé. Les enquêtes qu'on organise maintenant pour voir quelle est la distance ethnique en Serbie, par exemple chez les citoyens serbes, montre que cette distance vis-à-vis des Croates, des Albanais est énorme parce qu'il y a l'idée [chez ces derniers] que cette guerre était une guerre injuste, agressive, nationaliste et qu'il faudrait prendre les distances vis-à-vis de cette époque et de ce régime. Ces idées sont encore minoritaires [en Serbie], la

¹ Zagorka Golubović, « Comment dépasser la « puanteur de la décomposition » et créer les conditions d'un renouveau démocratique serbe ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 63.

² « Now, during late eighties when it started and then during the nineties you had kind of public presence so you can find [the idea of Serbian identity as an orthodox Slavic country] in many places here among educated people and the press. It has been present even now after 2000 it will be present as long as the problem with Kosovo is not solved. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, mai 2008, traduction de l'auteur.

majorité pense que Milošević* a fait un bon boulot, que c'était un patriote et que tout le reste était une propagande etc.. [...] Mais c'est pour ainsi dire normal. En Allemagne, après la Seconde Guerre mondiale il a fallu pas mal de temps pour parvenir à un consensus social sur la question, aujourd'hui encore ce n'est pas complètement terminé »¹. Nous retrouvons ici l'idée d'une nécessaire décontamination de la société serbe, d'un mal enraciné profondément et qu'il faut extirper. Ivan Čolović* souligne néanmoins que si ce travail est nécessaire dans la société serbe, cette nécessité s'étend à toute l'ex-Yougoslavie. « L'idéologie nationaliste est toujours là et dans sa variante assez raciste c'est-à-dire l'ethno-nationalisme. On est toujours prêt à pardonner tous ceux qui ont fait des crimes à condition qu'ils aient eu la noble motivation de lutter pour nous. Et c'est la même chose dans tout l'espace ex-yougoslave »². Par ailleurs, les accords de Dayton ont entériné la partition de la Bosnie-Herzégovine sur une base ethnique³ : « Finalement le problème c'est aussi que ceux qui ont détruit la Yougoslavie, qui ont fait la guerre, peuvent dire qu'ils en avaient le droit, qu'ils étaient clairvoyants parce que le résultat de cette guerre c'est la destruction de la Yougoslavie et la construction d'une société fermée, ethnique et nationaliste. »⁴ S'exprimant sur la multiplication des graffitis xénophobes sur les murs de Belgrade, Ivan Čolović explique : « C'est à la marge au sens où c'est une part marginale de la société qui s'exprime, qui fait ces graffitis. Mais mes passants qui ne sont pas d'extrême-droite, qui ne sont pas membres d'organisations comme *Obraz* ou *1389*, comment le voient-ils, avec de la sympathie ? Avec de l'intérêt ? »⁵ Comme chez Miljenko Dereta*, c'est le rôle de l'Église comme garant moral qu'évoque ensuite Ivan Čolović* : « La plupart des gens sont à mon avis dans une confusion totale parce que l'Église est aux côtés des membres de ces organisations et participe à certaines cérémonies pour marquer les anniversaires de la bataille de Kosovo ou le bombardement de l'OTAN. La dernière fois, c'était pour la *Gay pride*. L'Église ne se démarque donc pas de cet

¹ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

² *Idem.*

³ Sur l'issue du conflit bosniaque, voir Marianne Ducasse-Rogier, *À la recherche de la Bosnie-Herzégovine*, *op. cit.*.

⁴ Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

⁵ *Idem.*

extrémisme. [...] Cette idée, cette idéologie existe donc à différents niveaux mais est-ce qu'elle représente une majorité ou une minorité, c'est assez flou. Pour le moment, ce ne sont que les manifestations dans un espace public qui montrent le nombre des partisans, par exemple les dizaines de milliers de gens qui ont protesté contre la *Gay pride* »¹. Il est intéressant de noter ici qu'Ivan Čolović assimile les manifestations nationalistes et la manifestation d'opposition à la *Gay pride*. L'enjeu est bien celui d'un système de valeurs et pas seulement celui de la question nationale. Cette question de la *Gay pride* apparaît d'ailleurs pour une partie des Serbes comme une simple marque de bonne volonté à adresser à l'Union européenne et est perçue comme une ingérence culturelle comme l'indique le graffiti récurrent à Belgrade en 2010 « Nos pédés, notre règle »². Durant les dernières années, la xénophobie s'est exprimée de manière extrême lors de l'assassinat de Brice Taton³. Voici l'analyse d'Ivan Čolović* sur la manière dont cet incident a été traité par les autorités et qui est pour lui révélateur du climat qui règne dans la société serbe. « L'assassinat de Brice Taton est un des signes de la présence de l'extrême-droite et de la xénophobie en Serbie. J'avais réagi par deux ou trois textes à propos de Brice, il y en a même eu un en français dans une revue qui s'appelle au *Sud de l'Est* je crois. Boris Tadić* avait réagi en disant que ce genre de violences peuvent se transformer en idéologie fasciste. Je n'ai pas répondu, je ne suis pas entré directement dans la polémique mais j'ai dit que c'était bien que notre Président prenne la parole pour dénoncer cette violence. Mais je pense [...] le contraire de ce qu'il avait dit, je pense que c'est l'idéologie fasciste qui s'exprime par cette violence, qu'elle existe déjà, qu'elle n'est pas une menace à venir et qu'on puisse maintenant éventuellement empêcher par des actions préventives. C'est une forme dans laquelle cette idéologie s'exprime : violence contre Brice Taton, contre pas mal de journalistes, contre cette femme, Brankica Stanković. Depuis un an et demi, elle est protégée par la police car elle est menacée par les supporters de différents clubs de foot. En effet, elle avait

¹ *Idem.*

² *Naši pederi, naše pravilo.*

³ Supporter du club de football toulousain de 28 ans venu soutenir son équipe lors d'un match contre le *Partizan* de Belgrade, Brice Taton fut agressé par des hooligans serbes dans un café du centre de Belgrade et décéda de ses blessures le 29 septembre 2009. Sur la place du football dans la société serbe, voir Ivan Čolović, « Le football, les hooligans et la guerre », *op. cit.*

fait à B92 une série de *Insajders*¹ consacrés à la mafia et à ses rapports avec le sport et les supporters. Elle a trouvé des données concrètes sur plusieurs dizaines de supporters criminels qui sont benjamins de différents clubs de foot et connus par la police pour leurs activités dans les mafias et plusieurs fois jugés mais jamais condamnés. [...] Après avoir montré des photos de ces types, elle a reçu des menaces directes dans la rue, par téléphone, par email. [...] Lors d'un match de foot ils avaient fait une effigie, une poupée en plastique qui la représentait, pour la shooter, la frapper, avec les bras, les jambes, les pieds. Cette journaliste vit chaque jour protégée par la police. C'est bien que la police les protège mais c'est une vie difficile. »²

Vesna Cakeljic* résume enfin la manière dont les années Milošević* ont empoisonné la société serbe : « Les autres sont toujours sous l'influence d'une politique destructrice qui a empesté cette société : la politique de Milošević, le nationalisme, la xénophobie, le monoculturalisme, l'enfermement sur soi-même. Les dégâts sont terribles. »³

L'isolement

Si les mentalités ont été marquées par la fermeture du pays, la reprise des échanges internationaux est aussi difficile au niveau institutionnel et progresse lentement depuis 2000. Non seulement pour des raisons économiques mais aussi à cause de l'isolement né dans les années Milošević* comme nous l'explique Mladen Lazić* : « [Vous rencontrez généralement ce problème] quand vous interrompez des relations. Vous avez besoin de temps pour les rétablir. Belgrade n'est plus aussi attractive qu'avant pour les scientifiques. [...] Une sorte de méfiance généralisée, de préjugé vis-à-vis de la Serbie, Belgrade inclus s'est répandue. Laissez-moi illustrer cela : j'ai un étudiant en ce moment, un étudiant américain et avant qu'il ne vienne ici, il m'avait écrit une lettre pour dire qu'il savait qu'en tant qu'Américain il rencontrerait des obstacles pour parler avec les gens. Je lui ai répondu qu'il était jeune et que ce ne serait pas le cas mais il est venu avec des préjugés et il lui a fallu trois, quatre jours pour changer d'avis. Mais maintenant les gens viennent ici avec ce genre de préjugés, en particulier les gens qui n'avaient eu aucun rapport avec Belgrade auparavant. Ce phénomène est apparu dans les années 90 avec l'utilisation de la propagande de l'Occident contre la

¹ *Insajder*, émission d'investigation sur la corruption et le crime politiques programmée sur B92 depuis 2004,

² Ivan Čolović, entretien avec l'auteur, mai 2011.

³ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

Serbie, pas si différente de la propagande serbe contre le reste du monde. Le premier problème est donc économique et le second est d'ordre culturel. »¹

Nous avons jusqu'ici cité l'évocation de l'héritage des années Milošević* par des membres, ou ex-membres², de la « *Druga Srbija* ». Si l'absence de travail de mémoire et l'isolement sont décrits comme prenant racine dans les années Milošević*, le nationalisme et l'absence de démocratie sont quant à eux également décrits comme des maux plus profonds que l'ère Milošević* n'a fait que révéler au sens photographique du terme. Intéressons-nous à présent à l'évocation des années Milošević* par des universitaires extérieurs à la « *Druga Srbija* » et qui, analysant cette dernière, voient dans son fonctionnement structurel la marque de ces mêmes années Milošević*.

Le rôle et le financement des ONG

Comme nous l'avons vu, la « *Druga Srbija* » s'incarne en grande partie dans des ONG. Selon Ljubodrag Dimić*, c'est la mise en place de ce réseau d'ONG et leur financement qui a permis la corruption de l'intelligentsia. « Le pouvoir a été conquis à l'époque ; est alors arrivée au pouvoir une bonne partie de l'élite intellectuelle qui était en opposition avec ce type de socialisme. [...] Ce qui s'est passé alors, [...] [c'est que] le pouvoir n'a pas été conquis à ce moment-là, le régime a encore duré 10 ou 12 ans. Mais pendant ces dix ou douze ans, l'élite intellectuelle opposée au communisme a pourri, comme vous le lisez dans *La sainte famille* de Marx. Ils ont reçu pendant dix ans une sorte d'apanage du nouveau pouvoir, de l'ancien pouvoir, de l'Ouest, de l'Est. Ce monde est pourri, et la question est : combien l'intelligentsia s'est-elle endettée ? Combien est arrivé d'argent ? Combien est arrivé d'apanage ? Combien sont arrivées de récompenses pour la médiocrité ? J'ai regardé - ça n'a pas de rapport, mais

¹ « [That's] the kind of general problem when you interrupt some relations. You need time to re-establish these relations again. So Belgrade has not been any more that attractive as it was before for persons of science.[...] Also there is a kind of general suspicion, prejudices against Serbia in general including Belgrade. Let me illustrate this: I have now a student, an American student and before he came here, he wrote me a letter that as an American he knew that he would meet obstacles in talking to people, I answered him that he was young and that it won't be the case but he came with prejudices and he needed 3, 4 days to change this opinion. But people are coming here now come with some kind of prejudices, especially people who have not been in connection with Belgrade before. So this is something which has been created during the nineties with the use of western propaganda against Serbia not that different from Serbian propaganda against the rest of the world. This is the second problem, first one is economic and is this kind of cultural problem. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, mai 2008, traduction de l'auteur.

² Nous pensons notamment à Mladen Lazić qui, s'il a participé aux activités du Cercle de Belgrade dans les années 90, n'appartient pas à la *Druga Srbija stricto sensu* telle que nous l'avons définie.

peut-être que ça a un rapport avec notre conversation – une émission sur la BBC. Elle s'appelle "De l'art, enfin" et ils racontent alors comment les services secrets américains ont essayé de faire basculer le centre de l'esthétique de l'Europe, de Paris, à New York et qu'ils y sont parvenus. Et ils expliquent comment ils ont créé toute une chaîne d'organisations non-gouvernementales. Ces organisations non-gouvernementales ont commencé à distribuer des récompenses, ces récompenses sont remises sur la base de critiques. Ils ont ensuite recrutés les critiques dans les universités, parmi les historiens de l'art, [pour qu'ils disent] : "Quelle installation géniale !", et que le prix de [cette] reproduction d'oeuvre baisse et que [toute l'Europe achète à ces bas prix] et que cela s'importe dans les musées américains. Et qu'alors ce génial Warhol – que je respecte mais je le considère comme de l'art de média de masse, que ce n'est pas l'art d'un Titien – soit au même rang [...]. Je pense que l'*intelligentsia* a été corrompue de la même manière. »¹ Pendant les années 90, l'opposition – et surtout les ONG qu'elle a fondées – ont obtenu des subsides de l'Ouest afin de faire progresser la démocratisation du pays. En entretenant l'image d'une société archaïque qui n'a toujours pas adopté les valeurs démocratiques, la « *Druga Srbija* » justifie le financement de ses ONG. Vojislav Pavlović* explique ainsi : « Vous savez, les années 90 ont été des années particulièrement dures. Un certain nombre de mécanismes se sont mis en place, qui ne sont plus des mécanismes de soumission. Mettre la clé sous la porte en 2000 aurait voulu dire que la Serbie était devenue démocratique, ce qui n'était pas le cas, ou dire que la Serbie dans ses intentions officielles était devenue majoritairement démocratique, c'est un sujet de débat.

¹ « I vlast je tada preuzeta i na vlast je došla na neki način dobrim delom intelektualna elita koja je bila u suprotnosti sa tim tipom socijalizma. [...] Šta se desilo ovde, ovde vlast nije preuzeta tada nego je vlast trajalo još 10 - 12 godina. Ali tih 10 - 12 godina ono što je bila intelektualna elita kritički opredeljena prema komunizmu je gnjilila, kao čitate Marksovu *Svetu porodicu*. Oni su 10 godina primali neke apanaže od nove vlasti, od stare vlasti, od zapada, od istoka. Taj svet je kvaran, i pitanje je : Koliko se ta inteligencija [...] zadužila? Koliko je to stiglo para? Koliko je stiglo apanaža? Koliko je stiglo nagrada za mediokritet? Gledao sam jednu, nema veze, a možda ima veze sa ovim našim razgovorom ali... jednu emisiju na BBC-u. "Na kraju umetnosti" se zove i sad oni pričaju tamo [...] kao su Američke tajne službe pokušale da centar estetika iz Evrope, iz Pariza, prebace u Njujork i da su u tome uspele. I sada objašnjavaju kako: napravile su čitav niz nevladinih organizacija, te nevladine organizacije su počele da dele nagrade, te nagrade su deljene na osnovu kritičara, onda su pokupili kritičare sa univerziteta, istoričare umetnosti, da na primer ovom kažu : "Kakva genijalna instalacija!", a da ono što je u stvari remek-delo, da se njegova cena snizi i da se po tim niskim cenama sve iz Evrope kupuje i da se nosi u američke muzeje. A da se ovde genijalni Vorhol, koga ja poštujem ali smatram da je to možda umetnost masovnih medija, ali to nije umetnost jednog Ticijana [...], isti je rang [...]. Mislim da je na taj način kvarena i inteligencija. » in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

Si nous sommes tous devenus démocratiques, pourquoi faut-il financer les ONG ? Or, elles ont été financées et continuent à être financées »¹. Les enjeux ne sont donc pas exclusivement politiques. La survie financière de la « *Druga Srbija* » est en jeu, c'est pour cela qu'elle tente de justifier les financements occidentaux de ses ONG. « Ces jésuites de l'Europe ne mettront jamais en cause ni leur conviction ni leur censure, jamais ils ne remettront en cause les statuts parce que les subventions pour la démocratie ne viennent plus vers nous, elles vont beaucoup plus à l'Est. Maintenant, l'enjeu c'est le Caucase, l'Asie centrale. Ils sont toujours là, comme s'ils [avaient] outrepassé leur durée de vie. Je veux bien que les ONG fonctionnent pour régler les questions des relations interethniques à Novi Pazar, pour propager les idées européennes au quotidien mais les porteurs de la bonne parole : je me pose la question. »²

La naissance de la « *Druga Srbija* » dans le contexte des années 90 a conditionné sa structure. Il en va de même pour les ONG créées à ce moment-là et qui ont fonctionné sur la base de subsides extérieurs auxquels il est difficile de renoncer. Les institutions de la « *Druga Srbija* » portent donc elles aussi la marque des années Milošević*.

La violence du discours

D'après le discours de certains intellectuels, la violence du discours – que nous avons nommé la logique de l'exclusion³ – a été initiée pendant les années Milošević*. Milena Dragičević Šešić* explique ainsi : « [Les membres de l'« Autre Serbie »] méprisent l'intérieur et le Sud du pays, les vieux... Nous sommes devenus très intolérants, pendant toute cette période [des années 90], j'ai même dit par exemple que je n'irais pas parler en direct à la télévision avec Isidora Bjelica, en privé je peux parler avec lui mais pas en public. Mais beaucoup de mes amis ne voulaient même pas parler en privé à ceux d'en face, ils ne voulaient pas dire bonjour même aux gens que nous connaissons, parce que nous nous connaissons, nous avons fait les mêmes universités. Nous nous sommes divisés politiquement mais il y a beaucoup de gens qui ne gardent même plus de relations personnelles, c'est vraiment très violent. Le problème avec l'« Autre Serbie » – c'est-à-dire la partie à laquelle

¹ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

² *Idem.*

³ Voir pp. 46 sqq.

j'appartiens – ce n'est pas seulement ce snobisme mais aussi cette arrogance des intellectuels : nous, nous savons, nous avons la vérité, nous sommes bien informés et tous les autres sont stupides, vulgaires. »¹

Si Vojislav Pavlović* voit également dans cette violence du discours de la « *Druga Srbija* » l'héritage des années 90, pour lui la formation intellectuelle des membres de la « *Druga Srbija* » est au final véritablement en cause. « Je ne crois pas des personnes qui me déclament un certain nombre de solutions dont l'application est difficile, comme si leur rôle [était] d'être porte-drapeau et de ne pas voir à quel point l'éducation est nécessaire pour que ces idéaux arrivent à pénétrer la société, qu'elle puisse les intégrer, car c'est un processus. Il ne faut pas se cacher la vérité, c'est un processus qui sera long. Ils se complaisent dans le discours : "Moi je suis l'Européen, nous sommes une minorité élitiste et tous les autres sont des archaïques". Si nous regardons à la loupe les expressions, les déclarations près, [je me demande] quelle est l'importance de tout cela pour la Serbie. Ils véhiculent les concepts de la "Première" et de la "Deuxième" Serbie, parce que la plupart d'entre eux – au moins dans les années 90 et jusqu'ici – se sont formés intellectuellement et personnellement dans des [cercles] où il y avait "nous" et les "ennemis" et ils ont commencé à penser de cette façon, à avoir tendance à dire "Nous sommes les porteurs de la vérité et les autres ne le sont pas". [Je me permets] de faire une comparaison avec la France : ce qui s'est passé après le référendum de Maastricht. Il était important de gagner à la cause européenne ceux qui ne l'étaient pas. Et comme nous l'avons vu dans le cas de François Fillon, ça a bien réussi. Ici non, comme "nous" et les "ennemis" était la raison d'être : quel intérêt aurait-on si on acceptait tous la même chose ? Ces gens-là n'ont pas voulu entrer dans les partis politiques, ils ont réussi comme porteurs de bonne parole et une fois que la particularité de leur position disparaît, que deviennent-ils ? »² Si la différenciation entre « Première » et « Deuxième » Serbie commence dans les années 90, l'héritage est selon Vojislav Pavlović* plus profond : ce type

¹ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

² Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

de discours prend en fait racine dans la formation intellectuelle de ceux qui le véhiculent, c'est-à-dire le communisme.

Les intellectuels de la « Druga Srbija », vecteurs de la bipolarité

Enfin, le dernier trait hérité des années Milošević* est l'esprit de revanche des intellectuels libéraux qui reproduisent dans les années 2000 le schéma de discrimination des années 90. « Les intellectuels nationalistes obtenaient du ministère, nous d'un autre fond. C'était tellement divisé en deux que, lorsque les choses ont changé et que nous sommes arrivés au pouvoir, beaucoup ne voulaient pas que les autres accèdent parce que nous-mêmes avions été privés. Depuis deux ou trois ans ça s'est calmé mais avant c'était vraiment deux mondes, deux types d'institutions, deux sortes de pouvoir. Ce qui nous ennuie maintenant, malheureusement, ce sont les riches parce qu'ils payent des deux côtés. »¹

La crise qui traverse à la fois la société serbe et la « Druga Srbija » dans les années 2000 plonge ses racines dans les années Milosević*. Celles-ci ont laissé à la première un travail de mémoire avorté, des relents de nationalisme et une mise au ban de la société internationale. La seconde, née en opposition au régime, a hérité de cette construction dans l'affrontement un mode de fonctionnement biaisé et une violence du discours selon l'avis mêmes de certains de ses membres, actuels ou passés.

Une légitimité contestée

Au lendemain de la victoire de l'opposition, la « Druga Srbija » voit certains de ses membres lui tourner le dos. Pour Mladen Lazić*, c'est l'attitude globale de cette dernière qui pose problème. « J'avais publié un papier dans cet ouvrage "Une autre Serbie" quand j'étais membre [du Cercle de Belgrade*] en 1994. Mais, après 2000, j'ai découvert qu'il y avait des modèles de comportements radicaux dans ce groupe – le groupe de l'Autre Serbie – qui étaient structurellement les mêmes que les modèles de comportement du groupe nationaliste. »²

Si la critique peut venir des rangs mêmes de la « Druga Srbija », elle existe évidemment sous d'autres plumes. Comme nous l'avons déjà vu, Vojislav Pavlović* décrit les membres de la « Druga Srbija » comme « des jésuites » qui tiennent un discours évangéliste qui se rapproche, paradoxalement, du discours communiste. Après la chute de

¹ Milena Dragičević Šesić, entretien avec l'auteur, avril 2011.

² « I had a paper published in this Other Serbia when I was a member in 1994 but after 2000 I found out there are patterns of behaviour of radicals in this group, Other Serbia group which were structurally the same as the patterns of behaviour of this nationalist group. » in entretien avec Mladen Lazić, mai 2011, traduction de l'auteur.

Milošević*, la « *Druga Srbija* » justifie son existence par la nécessité de lutter contre l'archaïsme de la société serbe. « Comment se fait-il qu'à partir de 2000 [jusqu'en 2011] ils disent qu'il y a deux Serbie ? La justification est : "C'est trop profond, il y a des racines du XIX^e siècle, on ne peut rien faire". Mais c'est un discours communiste, ces derniers disaient en 45 : "C'est un pays de petits propriétaires, un pays où l'idéologie n'est pas possible, un pays où il [faut] tout refaire." Aujourd'hui, une des raisons de l'existence de la "Deuxième Serbie" – avec le discours sur l'archaïsme de la société serbe – est ce qui s'est passé après les années 90. "Ce n'est pas quelque chose qui est né avec Milošević, c'est dans les fondements de la société serbe qui n'a jamais été modernisée, qui n'a jamais délaissé sa perspective archaïque du XIX^e siècle." Comme s'ils trouvaient une autre explication, une autre cause à leur existence. Vont-ils fabriquer une nouvelle [mémoire] à tous ceux qui sont ici pour leur expliquer que finalement ils doivent oublier un siècle de leur existence et qu'à la place d'une mémoire serbe il faut mettre une mémoire européenne ? »¹

De plus, la « *Druga Srbija* » apparaît divisée, incapable – une fois que l'opposition à Milošević* ne sert plus de ciment unificateur – de trouver le moyen de coordonner ses efforts. « Encore un aspect psychologique : si vous regardez comment ils se sont positionnés, vous allez avoir un certain nombre de personnages qui sont à la tête de différentes ONG. Ce n'est pas une mais plusieurs et chacun d'entre eux est à la tête d'une d'entre elles. Finalement, la difficulté de s'unir dans un effort commun où il va y avoir une hiérarchie les empêche d'agir. [...] »² La « *Druga Srbija* » a donc sa part de responsabilité dans l'immobilisme de la société serbe. « Deux Serbie c'est autant leur faute que la nôtre. Ils sont là depuis 20 ans et en 2011 ils nous disent que la Serbie est toujours archaïque. C'est comme Čeda³ qui parle, parle, parle, parle mais arrive à 6%. [...] »⁴.

Mais, au-delà de cette critique de l'attitude de la « *Druga Srbija* », le plus préjudiciable pour cette dernière est qu'elle est soupçonnée d'« antiserbisme ». Son discours

¹ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

² *Idem.*

³ Čedomir Jovanović, leader du LDP.

⁴ Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

a un effet contre-productif : la critique constante de la Serbie et des Serbes entraîne un sentiment de rejet assez constant qui n'est pas l'apanage des intellectuels nationalistes. Le ton du discours de la « *Druga Srbija* » engendre un manque de visibilité des valeurs qu'elle défend. Au cours de nos entretiens avec des personnes extérieures à la « *Druga Srbija* », ce ressenti d'un désamour, voire d'un mépris, de la Serbie et des Serbes, est monnaie courante. « En dernière instance si la Serbie n'est pas digne d'eux, ils n'ont qu'à se reconvertir, ils peuvent bien devenir français, allemands, parce que, par leurs qualités intrinsèques, ils méritent sûrement de l'être vu à quel point ils sont européens. C'est une aberration, tout comme cette la volonté de mettre toute la Serbie sur un divan comme s'ils étaient des psychanalystes. Ils veulent faire la même chose qu'après 45 avec les Nazis : la dénazification, la dénationalisation de la Serbie¹, c'est leur idée et ils ne se sont pas privés de quelques réactions ou de réflexes autoritaires. Fondamentalement, ils sont fous. J'ai commencé avec un discours très posé pour arriver finalement à être décidé et pas plus tolérant qu'eux. D'ailleurs, je pense que c'est très utile qu'ils soient là, soit dans l'expression des ONG soit dans l'expression politique de Čeda Jovanović. Je pense que c'est indispensable, mais la manière dont ils articulent les idéaux qu'ils revendiquent est très néfaste et contre-productive. Le concept des deux Serbie, à mon avis, a l'intérêt de justifier leur existence. Ils vont m'aimer et apprécier mais bon peut-être suis-je aussi archaïque. »²

La critique peut être encore plus virulente lorsqu'elle vient des milieux nationalistes comme l'explique Ivan Čolović* : « [Cette notion d'« Autre Serbie »] est d'actualité dans le discours nationaliste. Les nationalistes la considèrent comme un extrémisme idéologique égal à l'extrémisme de droite. Les élites au pouvoir utilisent cette étiquette, ce symbole qui s'appelle une « Autre Serbie », pour dénoncer le « *citoyennisme* » qui serait un ennemi de la Serbie démocratique libérale situé à l'extrême opposé du nationalisme extrême, radical, de l'extrême droite serbe. Il s'agit donc d'une stratégie pour mettre en cause,

¹ Cette expression se retrouve d'ailleurs dans le nom du centre de Borka Pavičević, le CZKD (*Centar za kulturnu dekontaminaciju* [Centre pour la décontamination culturelle]). Au cours de nos entretiens, nous avons été pris à témoin par un interlocuteur qui nous a demandé si nous pensions réellement qu'il avait besoin d'être décontaminé.

² Vojislav Pavlović, entretien avec l'auteur, juin 2011.

dénoncer et neutraliser l'alternative pro-européenne et citoyenne. »¹.

Même chez les personnes qui adhéraient au message de la « *Druga Srbija* » dans les années 90, qu'ils soient d'anciens membres ou extérieurs à celle-ci, des réserves apparaissent au cours des années 2000. L'élitisme d'un Cercle qui pense détenir la vérité (qu'il soit qualifié de « communiste » ou de « jésuite »), sa critique permanente de la société serbe perçue comme de l'arrogance, sa désunion, sont les critiques les plus courantes qui illustrent la crise de légitimité de la « *Druga Srbija* ».

L'Union européenne, pomme de discorde

La prise de position quant à l'adhésion à l'Union européenne – devenue centrale dans les années 2000 – est une des lignes de fracture censées diviser les deux Serbie². De manière générale, la « *Druga Srbija* » est perçue – et se définit – comme tournée vers l'Europe au sens culturel et pro-européenne au sens politique du terme.

L'entrée dans l'Union européenne est vue non seulement comme une promesse d'ouverture des frontières³ mais également d'ouverture des mentalités serbes. Vesna Cakeljic* explique : « Mes étudiants sont tous pour l'Europe. Je n'ai pas le droit de parler de politique à la faculté, c'est interdit mais je peux savoir à travers des conversations diverses ce qu'ils pensent et je vois qu'ils sont très favorables à l'Europe. Ils s'énervent contre la politique de ces vieux qui ne comprennent rien, qui les empêchent de vivre. »⁴ Il faut souligner qu'au moment de l'entretien, la politique des visas est toujours en place et que « la plupart de nos jeunes n'ont jamais vu de leur vie un pays étranger, que 70% de jeunes n'ont pas de passeport, ils n'ont jamais voyagé »⁵. L'adhésion à l'Union européenne, représente donc une possibilité d'ouverture pour les nouvelles générations.

Ce discours pro-européen de la « *Druga Srbija* » est parfois perçu comme un discours contre la Serbie, l'Union étant considérée comme une puissance qui tente d'imposer sa

¹ Entretien avec Ivan Čolović, mai 2011.

² Cette ligne de fracture est extrêmement mouvante. Dans les années 2000, le DS est pro-européen mais, selon le noyau dur de la « *Druga Srbija* », ne fait pas partie de cette dernière. Par ailleurs, Tomislav Nikolić adopte un discours pro-européen à la fin des années 2000.

³ Le régime des visas a été libéralisé en décembre 2009. Voir à ce sujet la communication à la presse du Conseil de l'Union européenne « Libéralisation du régime des visas pour des pays des Balkans occidentaux ».

⁴ Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

⁵ *Idem*.

volonté¹. Selon l'analyse de Milena Dragičević Šešić*, le pouvoir en place (au moment de l'entretien, le DS*) est responsable de cette perception. Les réformes sont en effet présentées, non comme des étapes nécessaires dans la transition du pays, mais comme des exigences de l'Union. « Je ne sais pas comment cela va se régler parce que l'Europe est présentée comme quelqu'un qui nous oblige à faire des choses. Les responsables ne disent pas : "Il faut qu'on se modernise pour éliminer la corruption". Certes, l'Europe dit qu'il y a encore de la corruption, mais ce qui est important n'est pas que l'Europe le dise mais que ce soit une réalité qu'il faut combattre. Le discours officiel est très faux, même [celui] du parti qui est maintenant au pouvoir, le Parti démocrate. Ils ont ainsi réussi à gagner en montrant l'autre parti, qui fait maintenant la grève de la faim, comme très primitif. »²

Cette impression que la Serbie est décrite comme inférieure et devant suivre la voie de l'Union européenne est confortée par les discours qui mettent en cause les compétences des Serbes en tant qu'individus. « Il n'y a pas assez de gens, non seulement qui s'engagent mais qui ont les qualifications nécessaires pour mener un projet comme celui-là avec succès. Nous n'avons pas assez de personnel pour l'administration qui existe, nous n'avons pas assez de profils qui ont les compétences nécessaires pour tout ce processus d'intégration européenne. »³

Symboliquement, la relation entre la Serbie et l'Union européenne est parfois décrite comme « celle d'un mauvais docteur avec son patient »⁴. Le discours pro-européen – tel que formulé par la « *Druga Srbija* » – est donc perçu comme un discours de soumission voire un discours dépréciatif qui le rend impopulaire parmi une large frange de l'opinion.

Le renouveau de la « Druga Srbija »

Pour Ivan Čolović*, la référence à la « *Druga Srbija* » devient désuète dans les années 2000 : « Quelques partis politiques se réclament parfois de cette tradition du *Cercle de Belgrade** et acceptent peut-être même la métaphore d'une "Autre Serbie" dans leur programme comme le parti de Čedomir Jovanović ou de Žarko Korače. Cette référence, cette

¹ Comme c'est le cas pour l'organisation de la *Gay pride*.

² Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, avril 2011.

³ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, mai 2011.

⁴ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, mai 2008.

continuité, cette tradition existent donc mais à la marge, dans les petits partis et je me demande s'ils ont un intérêt politique à garder publiquement cette référence ou pas.»¹

Définition

Cet avis reste minoritaire dans les cercles intellectuels et le concept de « *Druga Srbija* » – que ce soit dans la presse ou dans les essais universitaires – reste d'actualité. La modification du discours de la « *Druga Srbija* » et par là même l'altération de son identité a même été théorisée par l'un de ses critiques sous le nom de « renouveau de la “*Druga Srbija*” ». « Le renouveau de l'idée de la “*Druga Srbija*” (et, en même temps, sa révision) a commencé en 2002 lorsque le Comité Helsinki pour les droits de l'homme* a publié le livre *Druga Srbija – deset godina posle (1992-2002)*. Dans la première des trois préfaces, Aljoša Mimica* allègue que “l'une des bonnes raisons de porter à la connaissance du public des textes prononcés et publiés à la marge de la pensée ultra dominante de l'époque” est que “cela fait longtemps qu'on ne trouve plus ces vieux livres, même chez les antiquaires”. Cependant, ajoute-t-il, il y a aussi des “raisons plus significatives” que Latinka Perović* et Radomir Konstantinović* vont donner au lecteur dans les deux autres préfaces. Ensuite, dans sa préface, Latinka Perović*, parle de “l'idéologie nationale-bolchevique en Serbie” qui “a fanatisé les masses jusqu'à la folie”. Latinka Perović* a désigné son vieil objet de fixation – Dobrica Ćosić* – comme principal avocat de cette idéologie. D'après Latinka Perović*, après la chute du régime de Milošević*, le nouveau but à long terme qui est apparu à la “*Druga Srbija*” est “le changement de mentalités en Serbie, c'est-à-dire la repentance et une nouvelle pensée”. Latinka dit ensuite que la “*Druga Srbija*” a été attaquée non seulement par le pouvoir mais aussi par “l'opposition modérée” (“après avoir vu en cela une ‘division absurde et dangereuse’ en deux Serbie”), et ajoute enfin que c'est justement “cette ‘opposition modérée’ qui est au pouvoir en Serbie aujourd'hui”. “Le totalitarisme est-il le destin de la Serbie ?” [...] Ainsi, en 2003, sur le site de NSPM, comme dans *Vreme*, est paru le texte “L'intelligentsia missionnaire dans la Serbie d'aujourd'hui”. En 2007 et 2008 cette nouvelle “*Druga Srbija*” radicale a donné son soutien inconditionnel à la

¹ Entretien avec Ivan Čolović, mai 2011.

sécession du Kosovo. »¹ Dans ce texte Slobodan Antić* dénonce ce qu'il considère comme un tour de passe-passe de la « *Druga Srbija* » qui – après s'être définie sur la base de l'opposition à Milošević* – invoque à présent l'archaïsme de la société serbe pour légitimer son existence.

Nous allons à présent voir comment cette justification théorique s'incarne sur la scène politique et dans la société civile

La « Druga Srbija » en politique

Mladen Lazić* explique que la plupart des figures de l'opposition des années 90 se retrouvent à des postes-clés après la chute de Milošević*. « Beaucoup de personnes qui étaient impliquées dans les manifestations de 1996/97 sont entrées en politique, dans les ministères et sont devenues des officiels. Les gens venaient souvent de la société civile. [Cela] signifie que malgré leur non-implication en politique, ils avaient quand même en tête cet engagement politique car – dès qu'ils en ont eu l'occasion – ils ont intégré l'appareil d'État »² Loin d'être une nouveauté, cette proximité entre milieux intellectuel et politique est une longue tradition qui a débuté au XIX^e siècle dès l'accession du pays à l'indépendance. « Depuis la création de l'État serbe et de l'État-nation, c'est-à-dire depuis la moitié du XIX^e siècle, les intellectuels en Serbie sont très tournés vers la politique. Ils considéraient que les carrières intellectuelles n'étaient pas accomplies sans une carrière politique. Ils ont donc toujours travaillé dans l'État, dans l'appareil étatique et dans les

¹ « Obnova ideje „Druge Srbije“ (i, istovremeno, njena revizija) započela je 2002. godine kada je Helsinški odbor za ljudska prava objavio knjigu „Druga Srbija – deset godina posle (1992-2002)“. U prvom od tri predgovora, Aljoša Mimica navodi da je „jedan od dobrih razloga da se na uvid javnosti stave tekstovi izgovoreni i objavljeni na marginama ondašnjeg preovlađujućeg mišljenja“ taj što „tih starih knjiga odavno nema, čak ni u antikvarnoj prodaji“. Međutim, dodaje on, tu su i neke „značajnije pobude“ o kojima će, u dodatna dva predgovora, čitaoca da obaveste Latinka Perović i Radomir Konstantinović. Latinka Perović u svome predgovoru, zatim, govori o „nacional boljševičkoj ideologiji u Srbiji“, koja je „do ludila fanatizovala mase“. Kao glavnog zagovornika te ideologije Latinka je imenovala svoj stari predmet fiksacije – Dobricu Ćosića. Nakon pada Miloševićevog režima, po Latinki Perović, Drugoj Srbiji se kao novi cilj na horizontu pojavljuje „preumljenje u Srbiji, koje znači i pokajanje i novo mišljenje“. Latinka zatim kaže da je Drugu Srbiju svojevremeno napadala ne samo vlast, već i „umerena opozicija“ („videvši u tome ‘apsurdnu i opasnu’ podelu na dve Srbije“), a zatim dodaje da je upravo „danas u Srbiji na vlasti ta ‘umerena’ opozicija“. „Da li je totalitarizam sudbina Srbije?“. [...] Tako je, februara 2003, na sajtu NSPM, kao i u „Vremenu“, objavljen tekst „Misionarska inteligencija u današnjoj Srbiji“. Tokom 2007. i 2008. godine ova nova i radikalna „Druga Srbija“ dala je nedvosmisleni podršku secesiji Kosova. in Slobodan Antić, « Izvorna i projektovana Druga Srbija II », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

² « Many people who were included in the protests of 1996/1997 entered the politics, the ministries and became kind of officials. People very often came from the civil society. [That] means that despite their not involvement in politics they still had this political engagement in head because – a soon as they got a chance – they entered the state apparatus. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

ministères comme le couronnement de leurs carrières. C'est donc un problème permanent chez les intellectuels serbes. Vous trouverez un très petit nombre d'intellectuels contemporains qui ne sont pas impliqués en politique d'une manière ou d'une autre. Je ne parle pas d'attitudes, bien sûr, de valeurs, ce qui est normal. Je parle de politique tacticienne, d'une implication en politique dans le but de parvenir à une position politique. Les universitaires entraient en politique parce que beaucoup de sujets politiques ont toujours été au centre de la société serbe suite à une libération nationale tardive qui s'est faite pas à pas. Depuis le début du XIX^e siècle, l'indépendance de l'État ou l'expansion territoriale de l'État a toujours été le sujet central.»¹

Le grand virage des années 2000, c'est que la « *Druga Srbija* », comprise au sens large du terme, arrive au pouvoir.

La « Druga Srbija » dans la société civile

Les acteurs de la société civile présentent leur action comme indispensable car elle permet de pallier à un manque d'investissement social de la part de l'État. Comme l'a souligné Mladen Lazić* pour le XIX^e siècle et le début du XX^e – et cela vaut aussi pour les années 90 et 2000 – les questions qui sont au cœur du débat dans la société serbe sont les questions nationales. Les questions du progrès social et de la démocratisation du pays restent au second plan et les acteurs de la société civile estiment donc que c'est à eux de prendre le relais. « La crise sociale, politique, économique, résulte d'abord d'une pauvreté incroyable, d'une vie sans liberté, sans expérience de succès. Dans les années 90, l'Alliance civique allait d'une défaite politique à l'autre. C'est très difficile de rester en politique et de s'engager politiquement quand vous n'avez pas d'espace pour exprimer vos idées car cet espace où vous devriez

¹ « From the very beginning of making the Serbian state and the nation state, this is from the mid-nineteenth century, intellectuals in Serbia were extremely oriented towards politics. They considered the intellectual careers could not be completed without a political career. So they were always been working into the state, the state apparatus and ministries as a kind of crown of their careers. That's a permanent problem in Serbian intellectuals. You will find a very very small number of topical intellectuals who are not in some or other way involved in politics. I'm not talking about attitudes, of course, of values, this is normal. I speak about tactic politics, inclusion into politics with the goal to get a political position. People with university careers went in the government because political topics have always been in the centre of Serbian society because of this late national liberation which occurred step by step. So every time since the beginning of 19th century, every time the independence of the state or the territorial expansion of the state was the central topic. So it means the State was in the central place and the politics was in the central place. » in Mladen Lazić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

pouvoir vous exprimer librement est complètement contrôlé par ceux qui veulent maintenir la Serbie autant que faire se peut dans des traditions médiévales. »¹ C'est un autre argument que celui de l'archaïsme qui est ici utilisé : l'incapacité de la classe politique au pouvoir et de la société civile de se moderniser.

Notons au passage la divergence de point de vue entre Miljenko Dereta* et Mladen Lazić*, pourtant tous deux anciens membres du *Cercle de Belgrade** dans les années 90. Pour le premier, le pouvoir en place est toujours un pouvoir nationaliste, sclérosé, alors que pour Lazić* c'est la mouvance issue du *Cercle de Belgrade** qui domine la scène politique. Cette différence de perception illustre parfaitement la distinction que nous avons décrite entre « *Druga Srbija* » *stricto* et *lato sensu*, Miljenko Dereta* appartenant à la première et Mladen Lazić* à la seconde.

Le début du renouveau de la « *Druga Srbija* » – conceptualisé par Slobodan Antonić* – est donc entériné par la réédition des deux ouvrages *Druga Srbija* et *Intelektualci i rat* sous le titre *Druga Srbija – deset godina posle (1992-2002)*. Le principal changement théorique est la redéfinition de l'ennemi de la « *Druga Srbija* » qui est à présent l'archaïsme de la société serbe dont le régime de Milošević* n'était en fait qu'un avatar. Cette évolution s'illustre sur la scène politique par l'arrivée d'une grande partie de la « *Druga Srbija* » *lato sensu* aux postes ministériels après 2000. Dans la société civile, le renouveau est lié à la légitimation des ONG qui est désormais liée au processus de changement des mentalités après avoir été concentrée pendant une décennie sur le passage à une démocratisation de la vie politique. C'est au moment de ce renouveau que se cristallise la dichotomie entre « *Druga Srbija* » *lato* et *stricto sensu* comme nous l'avions déjà esquissé au moment de la définition de la « *Druga Srbija* ».

La « *Druga Srbija* » traverse donc dans les années 2000 une crise structurelle. Tout au long des années 90, tous ses efforts sont tendus dans la lutte contre le régime de Milošević*. Après la chute de ce dernier, commence le temps de la crise. Tout d'abord, la « *Druga Srbija* » doit faire face à la désillusion : l'immobilisme de la société, l'absence de démocratisation et surtout l'assassinat de Zoran Đinđić* coupent court aux espoirs de changement. La chute de Milošević* ne signifie pas le changement radical de la société qui porte le poids de l'héritage des années 90. Suite à ce constat, la « *Druga Srbija* » tente de se redéfinir en donnant comme nouvelle légitimité à son existence le changement en profondeur de la société serbe. Ce changement de discours est vu par beaucoup comme un opportunisme

¹ Miljenko Dereta, entretien avec l'auteur, avril 2011.

et génère une crise de légitimité. Un des traits centraux du nouveau discours de la « *Druga Srbija* » sera la volonté d'intégration à l'Union européenne qui devient un de ses fers de lance. Enfin, si certains pensent que la référence à la « *Druga Srbija* » est devenue obsolète en 2000, nous avons vu qu'elle reste récurrente dans les médias et chez les universitaires et que sa renaissance fait l'objet d'une conceptualisation. Si ses raisons d'être ont changé, les incarnations de la « *Druga Srbija* » ont aussi évolué tant sur la scène politique – où elle est passée du côté du pouvoir – que dans la société civile où les ONG affichent de nouvelles raisons d'existence.

Le concept de « *Druga Srbija* » est l'illustration la plus achevée de la bipolarité exprimée dans le discours des intellectuels serbes. Nous avons vu dans notre première partie que l'opposition entre deux Serbie pouvait prendre plusieurs aspects qui avaient en commun la logique de l'exclusion. Ce modèle, poussé à son extrême, donne naissance à l'essentialisation d'une entité dont la définition reste aléatoire selon l'époque (et en particulier par rapport à la rupture du 5 octobre) et l'interlocuteur. Sous le terme de « *Druga Srbija* », c'est un concept protéiforme qui s'offre à nous et que nous avons ici tenté de disséquer. Tout d'abord en tentant de lui donner une définition en énumérant ses membres et ses actions concrètes tant sur la scène politique que dans la société civile. Nous avons ensuite étudié la manière dont elle était perçue et qualifiée, d'abord par ses critiques, puis par ses membres. Il nous a ensuite semblé pertinent de décrire les manifestations qui ont traversé les rues de Belgrade au cours des deux décennies de notre étude. Celles-ci sont en effet l'expression de la territorialisation des affrontements entre deux Serbie et plus spécifiquement entre la « *Druga Srbija* » et ses ennemis successifs. Enfin, la difficulté à circonscrire l'évolution que connaît le concept de « *Druga Srbija* » après 2000 nous a amenée à revenir sur le contexte dans lequel elle se construit après la chute de Milošević*, la mutation de la « *Druga Srbija* » tout autant que l'évolution du discours qui la légitime.

Cette étude détaillée amène à la constatation suivante : la logique de l'exclusion – que l'on aurait pu croire réservée à la partie nationaliste de l'intelligentsia – est en fait généralisée dans le discours l'intelligentsia serbe. En effet, rares sont les voix, que nous avons ici relayées¹, qui font preuve d'esprit critique et de mesure. Notre étude montre que cette logique de l'exclusion va même, après la chute de Milošević, jusqu'à créer une scission au sein de la « *Druga Srbija* ». Les deux entités – que nous avons nommées « *Druga Srbija* » *stricto* et *lato sensu* – s'affrontent avec la même apreté que celle des années 90. La « *Druga Srbija* » a par ailleurs élargi son champ de volonté réformatrice d'un changement de régime à une réforme de la société serbe dans son entier. Cette culture politique conflictuelle ne date pas des années 90 et la devise nationale – « Seule l'unité sauvera les Serbes » – illustre bien que la discorde est un mal endémique de la société serbe.

¹ Notamment celles de Mladen Lazić et de Milena Dragičević Šešić.

La « *Druga Srbija* », les « deux Serbie » – loin d'être des concepts nébuleux – renvoient à une réalité du discours serbe qui peut faire l'objet d'une étude scientifique. Le discours des intellectuels serbes – qu'ils soient d'orientation nationaliste ou libérale – des années 90 et 2000 décrit en effet la société à laquelle ils appartiennent comme divisée selon une ligne de fracture qui revêt divers aspects. Elle peut en effet être géographique, sociale, politique, historique, etc. Si cette division bipolaire relève d'un schéma classique, ce qui l'est moins c'est que les deux parties situées de part et d'autre de cette ligne appliquent une logique de l'exclusion qui rend impossible une coexistence pacifique. Le rôle des intellectuels et des médias dans la diffusion de cette conception est déterminant et il est fort possible que cette division n'existe que dans leurs discours.

La question qui se pose alors est celle des racines de cette bipolarité du discours, d'autant plus qu'elle est le fruit du travail d'intellectuels qui, d'après leur propre discours, se trouvent de part et d'autre de la ligne de fracture qu'ils décrivent. La première hypothèse qui nous a semblé pouvoir éclairer le caractère idiosyncrasique de la bipolarité serbe est l'héritage historique de ce pays. Celui-ci consiste majoritairement en une succession de régimes politiques autoritaires, qu'il s'agisse de la domination ottomane, de la dictature royale ou du socialisme. Or, malgré ce qu'en disent les intellectuels libéraux, la Serbie a, d'une part, connu des épisodes démocratiques, notamment après 1903 et, d'autre part, n'est pas un cas exceptionnel si l'on considère l'histoire des pays balkaniques. À l'issue de cette revue de l'histoire serbe, il apparaît que ce ne sont pas les caractères de la société serbe qui engendrent la bipolarité du discours mais que c'est le discours lui-même qui est bipolaire. Nous avons tout d'abord pensé que la violence du discours nationaliste des années 80 et 90, véritable toile de fond de toute la vie politique et médiatique serbe avait pu influencer sur le discours intellectuel, même celui se réclamant de la « *Druga Srbija* ». Cette hypothèse nous semble d'autant plus plausible que les intellectuels libéraux reprennent les catégories mises en place par les nationalistes en en renversant simplement les valeurs. Le fait que les libéraux, loin de déconstruire par la critique rationnelle les mythes nationalistes, utilisent eux aussi une forme de mythologie laisse penser que les intellectuels serbes, quelle que soit leur orientation politique, partagent un terreau commun qui génère mythes et bipolarité du discours. Nous avons souhaité dans un premier temps étudier ce qui, dans cette lecture bipolaire, pouvait être typiquement serbe et ce qui relevait d'une approche universelle. Nous avons vu que la bipolarité, l'opposition entre le soi et l'autre, n'étaient pas spécifiques de la société serbe. La particularité du discours serbe que nous avons étudié est que cette

opposition à l'autre pour s'autodéfinir se fait dans le cadre d'une crispation identitaire. L'opposition suit une logique de l'exclusion où tout ce qui n'est pas le soi constitue une menace. Au sein même de la société serbe, les nationalistes et les membres de la « *Druga Srbija* » définissent chacun un idéal-type de la serbité. En dévier signifie être exclu de la société serbe, devenir dans le premier cas un « traître » et dans le second « un barbare, un primitif ». Les deux modèles aspirent à une homogénéité de la société qui ne laisse aucune place à la diversité. La question est alors de savoir pourquoi le discours serbe est empreint d'une telle violence dans les années 90 et 2000. Le poids de l'héritage communiste pourrait être une autre piste et l'on retrouve le discours bipolaire dans de nombreux pays – notamment de l'ex-Union soviétique sous la forme pro-Russes opposés aux pro-Européens. Si la Serbie a connu une période particulièrement violente dans les années 90, c'est que la bipolarité s'est aussi incarnée sous une forme pacifistes contre bellicistes. L'application du discours auquel s'opposait la « *Druga Srbija* » a eu des conséquences désastreuses tant pour la Serbie elle-même que pour ses voisins ex-yougoslaves. Il ne découle pas nécessairement de ce constat que les Serbes soient par nature plus violents que les autres peuples qui ont eu à effectuer leur transition dans les années 90. Ce qui a rendu possible l'escalade de la violence, tant verbale que physique, c'est l'enchevêtrement de diverses problématiques (fédéralisme, diversité ethnique et religieuse, provinces autonomes) qui, combinées les unes aux autres ont mené à une crispation identitaire qui s'est incarnée dans un bellicisme nationaliste comme le résume ainsi Zagorka Golubović* : « L'effondrement du “socialisme réel”, lié au flot grossissant d'un nationalisme extrémiste, a non seulement détruit les bases de l'ancien régime mais aussi les fondements de cette longue communauté qui avait pour nom Yougoslavie : mais, plus encore, il a sapé la base même de la société, ainsi que tous les éléments spirituels et matériels nécessaires à une vie et une communication normale. On a vu germer, sur les ruines de la société, en l'absence de tous les rapports sociaux, critères et normes légitimes, la plante vénéneuse du nationalisme, dont les métastases ont trouvé un terrain favorable dans l'insécurité sociale croissante des individus et leur impuissance psychologique. »¹. Loin de promouvoir une forme rationnelle de discours, les penseurs libéraux ont emboîté le pas aux nationalistes et mis au principe un modèle miroir, tout autant porteur de manichéisme et d'exclusion.

Quoi qu'il en soit, ce discours de la bipolarité a enfanté une entité – la « *Druga Srbija* » – qui, assimilée à ses débuts au Cercle de Belgrade, est devenue une expression

¹ Zagorka Golubović, « Comment dépasser la “puanteur de la décomposition” et créer les conditions d'un renouveau démocratique serbe ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p 63.

consacrée. La difficulté réside dans la polysémie du terme qui renvoie, selon les interlocuteurs, à des concepts et à des réalités différents. Nous avons tenté de circonscrire cette entité à partir d'un point de vue externe puis du point de vue de ses critiques et enfin d'après la manière dont ses membres eux-mêmes la décrivent. Nous avons ensuite montré de quelle manière l'opposition entre les deux Serbie s'est incarnée dans les rues de Belgrade dans les différentes manifestations qui ont eu lieu au cours de notre période d'étude (1991-2008). Enfin, nous avons montré les différents écueils auxquels s'est heurtée la « *Druga Srbija* » après la chute de Milošević* et la nécessité de se redéfinir après la disparition de son « ennemi ».

Sortir du mythe

Un des facteurs qui rendent possible la crispation identitaire est la lecture simplifiée que les intellectuels serbes peuvent faire de leur société. Ces derniers utilisent en effet des mythes qui, s'ils permettent de donner une grille de lecture cohérente à l'histoire serbe, nuisent à l'analyse critique. Du côté des nationalistes, c'est bien évidemment le mythe de Kosovo, celui de l'Âge d'Or¹ de la démocratie serbe de 1903 à 1914², ou encore celui du sacrifice serbe, volontaire ou non, (face au « péril » ottoman, pendant la Première Guerre mondiale, sur l'autel de la Yougoslavie, etc). Les intellectuels libéraux dénoncent cette mythification de l'histoire mais y ont également recours même si c'est de manière inversée. Ils possèdent leur propre mythe de l'Âge d'Or qui se situe avant l'arrivée de Milošević* : les intellectuels avaient une place dans une Yougoslavie autogestionnaire et non-alignée, véritable modèle de société, les voyages à l'étranger étaient faciles, le passeport yougoslave un véritable sésame. Les groupes de rock yougoslaves avaient le niveau des meilleures scènes occidentales. Puis Milošević* est arrivé et le pays s'est refermé sur lui-même, les plus cultivés et les plus raffinés sont partis, les réfugiés sont arrivés avec dans leurs valises les manières provinciales et le *turbofolk*. Les intellectuels serbes, nationalistes et libéraux fonctionnent donc généralement à partir de mythes. Cette structure mythique s'inscrit selon Slobodan Naumović* dans le mythe plus large de la « destinée ». Il explique ainsi : « Dans les cas les plus élaborés, les narrations sur la désunion serbe comme cause évolue dans des mythes politiques pleinement incarnés. Ces complexes *mythes de la destinée* intègrent généralement quelques-unes des séquences suivantes :

¹ Sur le mythe de l'Âge d'Or voir Slobodan Naumović , « The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity », *Filozofija i društvo*, *op. cit.*, p. 73.

² Voir Olga Popović Obradović, « "Golden Age" of Serbian democracy », *op. cit.*.

1) Dans les brumes du temps, et finalement dans des périodes plus récentes, il existait un *Âge d'Or serbe* (selon différentes interprétations l'Empire du tsar Dušan*, ou la courte période entre 1903 et 1914, ou la période post-Milošević*), durant laquelle la Serbie égalait ou même surpassait tous ses rivaux ;

2) Cet état idyllique des choses a ensuite été corrompu par d'intenses luttes intestines qui ont mené à une désunion totale, et laissant la place à la fomentation de diverses conspirations antiserbes, qui ont mené à la *Chute historique serbe* (la Bataille de Kosovo, ou l'ère de Tito, ou l'ère de Milošević*), après laquelle la Serbie a atteint son plus bas niveau.

3) La Serbie s'élèvera à nouveau des terribles profondeurs dans lesquelles elle avait sombré, grâce à la détermination d'un vaillant *Sauveur* (Karadžorđe*, Tito*, Milošević*, Koštunica*, Đinđić*) qui découvrira et désamorcera les nombreuses conspirations antiserbes, et restaurera l'Unité perdue de longue date entre les Serbes, menant une nouvelle fois les Serbes vers la victoire ;

4) Cela rendra possible le *renouveau serbe* tant attendu, et la gloire du passé lointain, ou pas si lointain, sera encore une fois rétabli »¹.

Il ressort donc que la structure narrative du mythe est employée par les intellectuels dans leur ensemble.

Si cette mythification existe pour décrire le passé serbe, elle est aussi utilisée par les libéraux pour établir une projection dans l'avenir. Nous pouvons placer là le point de rupture entre nationalistes et libéraux, qui renvoie par ailleurs à la situation d'entre-deux dans laquelle se trouve la société serbe sur de nombreux plans. Si les nationalistes exaltent l'idéal d'une société traditionnelle, modèle que la Serbie a déjà quitté, les libéraux vantent quant à eux un idéal de société à venir, que l'on peut assimiler au modèle occidental de démocratie libérale et dans laquelle la plupart des Serbes ne se reconnaissent ni ne se projettent.

¹ «In the most elaborate cases, the narratives on Serbian disunity as a cause evolve into full bodied political myths. These complex *destiny myths* generally incorporate some or all of the following sequences:

1) In the mists of time, or eventually in more recent times, there existed a *Serbian Golden Age* (in various interpretations the medieval empire of Tzar Dušan, or the short period between 1903 and 1914, or the post-Milošević period), during which Serbia equalled, or even surpassed all of its rivals;

2) The blissful state of things was later on corrupted by intense infighting leading to total disunity, and opening up the space for various anti-Serbian conspiracies to brood, thus leading to a *Serbian Historical Fall* (the Battle of Kosovo, or Tito's era, or the era of Milošević), after which Serbia reached its historical lowest;

3) Serbia will rise again from the terrible depths to which it has sunken, owing to the resoluteness of a valiant *Saviour* (Karadžorđe, Tito, Milošević, Koštunica, Djindjić) who will demask and defuse the numerous anti-Serbian conspiracies, and restore the long-lost Unity among the Serbs, leading Serbs into victories once again;

4) Thus will become possible the long-awaited *Serbian Renewal*, and the glory of the distant, or not so distant past will be restored once again.»

in Slobodan Naumović, «The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity», *Filozofija i društvo* 1/XXVI, op. cit., p. 73, traduction de l'auteur.

L'Europe, seul horizon des Balkans ?

Ce mythe de l'Europe comme panacée des maux balkaniques est très fortement ancré et ne semble pas faire matière à débat, de manière d'autant plus problématique que le seul avatar de l'horizon européen est devenu celui de l'intégration dans l'Union européenne. Par ailleurs, les intellectuels libéraux voient dans l'Europe le modèle ultime qui leur sert de mètre-étalon. Ainsi, pour juger du caractère démocratique de l'État serbe entre 1903 et 1914, le mètre-étalon est la démocratie telle qu'elle existait alors en Europe occidentale : « En Serbie, en contraste complet avec l'expérience européenne, les institutions politiques modernes furent adoptées au cours du combat pour un État populaire dans le contexte d'une résistance contre le capitalisme et le modèle civilisationnel en général, et au nom d'un modèle étatique et social patriarcal, collectiviste et égalitaire »¹. Le modèle démocratique ne peut être que le modèle européen, il n'existe pas de possibilité de création originale qui permettrait de combiner idéaux européens libéraux et idiosyncrasie locale. Alors même que le modèle européen s'est métamorphosé depuis le début du XX^e siècle, les intellectuels serbes libéraux conservent leur vision mythique de l'Europe comme point de comparaison absolu que ce soit pour juger du passé, orienter le présent ou projeter l'avenir.

L'argument principal, et incontestable, des libéraux en faveur de cette valence européenne est bien sûr l'appartenance à l'Europe géographique. Mais l'héritage ottoman, le passé socialiste, malgré l'ouverture exceptionnelle de la Yougoslavie titiste, et les guerres des années 90 ont éloigné si ce n'est la Serbie de l'Europe du moins l'Europe de la Serbie. Vesna Cakeljic* regrette ainsi : « Nous sommes européens, géographiquement, par hasard, nous sommes nécessairement influencés, avec la mondialisation surtout, nous avons tous la télé du câble, je regarde tous les jours BBC, CNN, TV5, malheureusement nous n'avons que deux ou trois chaînes de la télévision française : TV5, Chasse et pêche et Moteur... L'Europe ne nous a pas identifié en tant que son territoire identitaire et nous, inversement, nous n'avons pas encore identifié l'Europe à cause de la politique étatique. »²

Le discours des intellectuels libéraux est marqué par la volonté, sinon de légitimation du moins de reconnaissance, par leurs homologues occidentaux en général, européens en particulier. Suite à leurs efforts pour se rapprocher des standards européens, l'absence de

¹ «For in Serbia, in complete contrast to the European experience, modern political institutions were adopted in the struggle for a popular state in the context of resistance against capitalism and the Western civilisational model in general, and in the name of a patriarchal-collectivist and egalitarian social and state model.» in Olga Popović Obradović, « “Golden Age” of Serbian democracy », *op. cit.*, traduction de l'auteur.

² Vesna Cakeljic, entretien avec l'auteur, mai 2008.

reconnaissance qui leur est renvoyée est vécu comme une injustice : « En France aussi on a appliqué le système de Bologne qui a des lacunes, qui n'est pas idéal, chez nous aussi c'est la même chose. Ça change aussi chez nous, je vois les étudiants, ils aiment bien, du moins la plupart, ce système, parce qu'ils apprennent chaque jour un peu alors qu'avant on ne faisait rien, on s'amusait et quand il y avait la période des examens, on apprenait, on ne dormait plus. Je crois que c'est mieux maintenant et dans ce système universitaire nous faisons la même chose. Dans ce sens-là nous sommes vraiment européens parce que nous appliquons le système de Bologne, nous avons déjà passé déjà plusieurs phases de ce processus mais pour les autres choses... Par exemple : pourquoi les Européens ne nous envoient pas de temps à autre de grands managers, de grands artistes européens pour dire voilà : c'est un Européen, un citoyen de l'Union européenne qui a réussi dans sa carrière ? Pourquoi ? Il va nous l'expliquer. Et ça on ne le fait pas : quand j'ai essayé de mettre en place une coopération entre ma faculté, qui est très renommée, avec Paris-IX Dauphine la réponse a été "Paris-IX fait de la coopération mais avec les pays riches, un point c'est tout". »¹ Non seulement la reconnaissance, mais aussi l'exemple, le modèle, doivent venir de l'Europe. Il n'est pas question de créer un modèle serbe qui serait original et tiendrait compte des particularités locales mais bien des élèves dociles qui appliquent une leçon venue d'Europe. Comme l'écrivait Milivoj Srebro* sur la relation de la Serbie à la France, mais cette citation peut valoir pour l'Europe : « Plutôt que de tirer un enseignement ô combien profitable du "cartésianisme", nous nous sommes pris d'un amour aveugle pour l'institutrice. ».

Il est évident que ce mythe européen tire sa force des valeurs qui sont attribuées à l'européanité : État de droit, démocratie, droits de l'homme... Mais ce qui semble attirer les Serbes dans la perspective européenne, c'est avant tout l'amélioration des conditions économiques et la possibilité de partir travailler dans un pays de l'Union grâce à la liberté de circulation.

L'intelligentsia, seule chance de la Serbie ?

Si de nombreux Serbes, et en particulier les jeunes, quittent le pays, c'est qu'il est miné, non seulement par des problèmes endémiques (chômage, corruption, clientélisme), mais surtout par l'absence de perspective comme nous le décrit Ljubodrag Dimić* : « Il y a autour de nous des États semblables à la Serbie et même pires mais, contrairement à eux, la Serbie n'avait pas de perspective. La seule chose que la Serbie ait gagné le 5 [octobre], c'est

¹ *Idem.*

une perspective et ils l'ont dévorée en dix ans. Et c'est là que réside le problème : quand un pays n'offre aucune perspective, ses habitants le quittent. Vous avez alors le problème des émigrés clandestins qui travaillent pour différentes raisons mais c'est bien la perte de perspective qui est en question, pas les changements dans la manière de vivre. La manière de vivre ne peut pas se transformer en une nuit, ni avec la chute de Milošević*, ni avec l'obtention de crédits. Je vois, aujourd'hui, dans les journaux, qu'avec le financement de l'Égypte et de la Tunisie, une perspective s'ouvrira ici. La perspective doit s'ouvrir d'une autre manière. Et là je reviens à l'intelligentsia, Milan Grol est un des plus grands intellectuels. Il a été directeur du Théâtre national et le leader du Parti démocrate dans l'entre-deux-guerres. Il dit quelque part que le problème n'est pas qu'il y ait de grandes idées mais que les têtes sont petites, les têtes des politiciens sont de taille modeste et les grandes idées ne peuvent y entrer. »¹

Ce manque de perspective ne fait qu'entretenir le cercle vicieux : sans espoir de travail, de nombreux jeunes Serbes quittent le pays, en particulier parmi les jeunes diplômés², pour trouver du travail à l'étranger. S'ajoutent par conséquent aux problèmes préexistants de mauvais indicateurs démographiques en termes de natalité, phénomène de dénatalité plus connu sous le nom de « peste blanche », et de vieillissement de la population. Ainsi, la Serbie présente en 2014 un taux d'accroissement naturel de -0,46% et 15% de sa population a moins de 15 ans tandis que 17,2% a plus de 64 ans³.

Face à cette désillusion vis-à-vis de la classe politique et à une intelligentsia libérale dont la seule planche de salut se trouve en Occident, nous pouvons nous demander quelle est la possibilité pour les Serbes de trouver une voie qui leur permettrait de sortir du marasme économique et social où ils se trouvent (taux de chômage de 20,1% en 2013, 42,5% chez les jeunes en 2009). Les Serbes semblent avoir trouvé leur réponse en votant de nouveau pour les

¹ « Ima u našem okruženju istih ovakvih država kao što je Srbija, i lošijih od nje, ali za razliku od njih, Srbija nije imala perspektivu. Srbija je petog [oktobra], jedino što je osvojila to je perspektiva, a onda su je pojeli ovih deset godina. I to je problem : kad država nema perspektivu onda stanovništvo otpada od nje, onda su lažni azilanti, znate, koji to rade iz raznih razloga ali je gubitak perspektive u pitanju, ne promene u načinu života. Ne može se način života promeniti posle jedne noći, ni padom Miloševića ni dobijanjem kredita. Vidim danas, jutros, u novinama, finansiranjem Egipta i Tunisane će se tu otvoriti perspektiva, mora da se otvori na neki drugi način. I sada se vratim inteligenciji, Milan Grol je jedan od vrhunskih intelektualaca. Bio je direktor Narodnog pozorišta i bio je vođa Demokratske stranke između dva rata. On kaže na jednom mestu, nije problem što ima velikih ideja nego što su glave male, glave političara su skromne i te velike ideje ne mogu da [uđu u njih].» in Ljubodrag Dimić, entretien avec l'auteur, mai 2011, traduction de l'auteur.

² Voir Zinković Vukadinović Gordana, « La Serbie et Monténégro : les effets catalytiques de l'enseignement supérieur », *UNESDOC, L'Enseignement supérieur en Europe XXIX* (29), 3, 2004, pp. 329-342.

³ Chiffres tirés du site statistiques-mondiales.

URL consultée le 26 octobre 2014 : <http://www.statistiques-mondiales.com/serbie.htm>

nationalistes mais le taux de participation aux élections (46,3% au deuxième tour de la présidentielle de 2012) montre le clair désintérêt de la population pour la chose politique.

Selon Milorad Belančić* la première étape nécessaire dans les années 90 était la démocratisation du pays : « Le monde entier ne conspire pas contre la Serbie et sa tentative de se constituer en communauté nationale ; c'est la manière dont elle le fait, anachronique, tribale, balkanique, qui représente une conspiration contre les principes démocratiques sur lesquels se fondent la plupart des sociétés du monde contemporain. C'est pourquoi celui-ci est incapable de nous comprendre. La croyance selon laquelle l'homogénéisation nationale est à présent la tâche prioritaire, "patriotique", tout le reste, y compris la démocratisation de la société, pouvant attendre des jours meilleurs, n'est qu'une funeste illusion, à cause de laquelle la Serbie doit endurer d'abominables souffrances et humiliations. Au contraire la démocratisation a été et demeure la nécessité primordiale, car, seule sa réalisation permettra d'articuler l'intérêt national serbe de façon à le rendre intelligible au monde entier. »¹

La démocratisation signifie une plus grande implication de la population dans la chose politique, un plus grand investissement de l'espace public. Or, nous avons vu que les désillusions nées de l'après-Milošević* sont nombreuses, notamment vis-à-vis de la classe politique. Nous avons également vu que les intellectuels qui auraient pu porter le changement, ceux de la « *Druga Srbija* », s'identifient au DS si on la comprend au sens large, au LDP* si on la prend au sens restreint. Or le LDP* n'a jamais réussi à émerger et le DS* a été le grand perdant des élections de 2012. De plus, si l'incarnation politique de la « *Druga Srbija* » est impopulaire, son incarnation civile, notamment sous la figure des ONG et de ses figures de proue, l'est tout autant. L'intelligentsia libérale ne parvient pas à rallier la population serbe à son message de démocratisation, de défense des droits de l'homme et d'intégration européenne. Son discours dénonçant l'arriération et le primitivisme du peuple serbe l'a en effet coupée de la société serbe. La dureté des conditions économiques a accentué ce rejet d'une entité perçue comme une caste, celle du *krug dvojka*², belgradois, intellectuel et élitiste. Son militantisme pro-européen qui implique qu'« il faut faire cela, il faut apprendre, il faut régler, il faut normaliser, standardiser »³ a donné aux Serbes l'impression qu'ils « n'étaient pas encore assez bien pour l'Europe »⁴ En dénonçant un type de bipolarité, celui qui oppose la Serbie progressiste à la Serbie « arriérée », la « *Druga Srbija* » s'est coupée de

¹ Milorad Belančić, « Les Balkans sont-ils notre destinée ? », *Une autre Serbie*, op. cit., p. 152.

² La ligne deux du tramway belgradois est une ligne circulaire qui délimite le centre-ville. Elle s'étend, d'est en ouest de *Vukov spomenik* au parc de *Kalemegdan* et, du nord au sud, du jardin botanique à la gare ferroviaire

³ Milena Dragičević Šešić, entretien avec l'auteur, Belgrade, avril 2011.

⁴ *Idem*.

la majorité de la Serbie, se posant comme un médecin qui allait apporter à une Serbie malade le remède adéquat. Elle s'est trouvée face à un patient récalcitrant qui doute de la science du médecin (qui est assimilée à une médecine exogène et donc mal adaptée) et ne supporte pas son paternalisme.

Entretiens

Anatacković Mirko	Ancien consul serbe à Timișoara, Belgrade
Bojović Boško	Historien, EHESS, Paris,
Čakeljić Vesna	Professeur, Faculté des sciences de l'organisation, Belgrade
Čekić Jovan	Artiste, Belgrade
Čolović Ivan	Anthropologue, Belgrade
Dereta Miljenko	Président d'Initiatives citoyennes, Belgrade
Dimić Ljubodrag	Historien, Faculté de philosophie, Belgrade
Dragičević Šešić Milena	Professeur, Faculté des Arts, Belgrade
Licht Sonia	Présidente du Fond belgradois pour l'excellence politique, Belgrade
Mladić Lazen	Sociologue, Faculté de Philosophie, Belgrade
Naumović Slobodan	Anthropologue, Faculté de Philosophie, Belgrade
Pavlović Vojislav	Historien, Institut d'études balkaniques, Belgrade
Pavičević Borka	Présidente du Centre de décontamination culturelle, Belgrade
Stefanović Mirjana	Traductrice et journaliste, Belgrade,
Stevanović Vidosav	Écrivain, Kragujevac
Stojanović Dubravka	Historienne, Faculté de philosophie, Belgrade
Stratimirović Ljudmila	Artiste, Belgrade
Ugrešić Sreten	Directeur de la Bibliothèque nationale, Belgrade
Vučetić Radina	Historien, Faculté de philosophie, Belgrade
Zajović Staša	Présidente de « Les femmes en noir », Belgrade

Récapitulatif des membres de la Druga Srbija

Les figures fondatrices

Bogdanović Bogdan (1922-2010)

Konstantinović Radomir (1928-2011)

Perović Latinka (née en 1933)

Čolović Ivan (né en 1938)

Kovač Mirko (1938-2013)

Popov Nebojša (né en 1939)

David Filip (né en 1940)

Pešić Vesna (née en 1940)

Stevanović Vidosav (né en 1942)

Kandić Nataša (née en 1946)

Licht Sonja (née en 1947)

Pavičević Borka (née en 1947)

Biserko Sonja (née en 1948)

Cerović Stojan (1949-2005)

Mimica Aljoša (1948-2011)

Dereta Miljenko (né en 1950)

Kovačević-Vučo Biljana (1952-2010)

Zajović Staša (née en 1953)

La « Druga Srbija » stricto sensu dans les années 2000

Dimitrijević Vojin (1932-2012)

Perović Latinka (né en 1933)

Čolović Ivan (né en 1938)

Đorđević Mirko (né en 1938)

Pešić Vesna (née en 1940)

Vegel Laslo (née en 1941)

Gligorov Vladimir (né en 1945)

Turajlić Srbijanka (née en 1946)

Rajić Ljubiša (1947-2012)

Slapšak Svetlana (née en 1948)

Rakić-Vodinelić Vesna (née en 1950)

Dereta Miljenko (né en 1950)

Luković Petar (né en 1951)

Kovačević-Vučo Biljana (1952-2010)

Petrović Milutin (né en 1961)

Samardžić Nikola (né en 1961)

Stojanović Dubravka (née en 1963)

Pančić Teofil (né en 1965)

Srbljanović Biljana (née en 1970)

Popović Srđa (né en 1973)

Vidojković Marko (né en 1975)

Milenković Nadežda (donnée non disponible)

Glossaire des noms propres¹

Adler Jasna (donnée non disponible)

Historienne suisse, docteur ès Sciences politiques de l'Institut universitaire des Hautes Études européennes. Auteur de *L'union forcée - La Croatie et la création de l'Etat yougoslave (1918)*.

Antonić Slobodan (né en 1959)

Politologue, sociologue et analyste politique. A régulièrement écrit pour le journal *Politika*. Professeur de sociologie à l'Université de Belgrade.

Babović Marija (donnée non disponible)

Professeur de sociologie à l'Université de Belgrade.

Belančić Milorad (né en 1943)

Philosophe et écrivain. Ancien rédacteur de la revue *Teorija*.

Biro Mikloš (donnée non disponible)

Professeur de psychologie à l'Université de Novi Sad.

Biserko Sonja (née en 1948)

Diplômée en économie, activiste des droits de l'homme. Fondatrice du *Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji* (1994).

Bogdanović Bogdan (1922-2010)

Architecte de formation, compagnon d'armes de Tito, il est à l'origine de nombreux monuments célébrant la Seconde Guerre mondiale. Maire de Belgrade de 1982 à 1986, il part en exil à Vienne en 1993.

Bojović Boško (né en 1948)

Historien médiéviste. Directeur de recherche à l'Institut d'études balkaniques de Belgrade, il assure également un séminaire à l'EHESS.

¹ Pour l'ensemble des noms de partis et ONG cités dans cette annexe, se reporter à l'annexe suivante.

Branković Srbobran (né en 1956)

Docteur en sciences politiques, il est professeur à la Faculté d'économie, de finance et d'administration à l'Université Singidunum à Belgrade.

Branković Vuk (a vécu au XIV^e siècle)

Seigneur médiéval, il est présenté dans les légendes et les chansons populaires comme un traître ayant fui le champ de la bataille lors de la bataille de *Kosovo polje* (1389).

Cakeljić Vesna (né en 1956)

Professeur à la faculté des sciences de l'organisation à Belgrade.

Cerović Stojan (1949-2005)

Diplômé de l'Université de Belgrade en psychologie en 1975. Critique politique, membre fondateur de *Vreme* en 1990.

Coquio Catherine (née en 1960)

Normalienne, agrégée en Lettres modernes. Enseigne à l'Université de Poitiers. Responsable du groupe de recherches « Littérature et savoirs à l'épreuve de la violence politique : génocide et transmission ». Elle est également présidente de l'Association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides (AIRCRIGE).

Czartorysky Adam (1770-1861)

Homme d'État, écrivain et diplomate polonais. Russophile dans un premier temps, c'est un proche du tsar Alexandre I^{er}, ministre des Affaires étrangères et président du Conseil des ministres de Russie. Il rédige en 1805 un acte ministériel qui repense toute l'organisation des États européens.

Ćosić Dobrica (1921-2014)

Écrivain, auteur d'une saga qui retrace, au travers des aventures de la famille Katić, l'histoire de la Serbie de la Première Guerre mondiale à la mort de Tito en 1980. Communiste, compagnon d'armes de Tito pendant la Seconde Guerre mondiale, Ćosić s'oppose en 1968 au processus de décentralisation et devient dissident. Membre de la SANU (Académie des sciences et des arts) dans les années 80, il est surnommé « le père de la nation ». Ses théories nationalistes inspirent le Memorandum de 1986. Favorable à Milošević, il devient Président

de la République fédérale de Yougoslavie entre 1992 et 1993. En 2000, il se retourne contre Milošević et rejoint *Otpor!*.

Čavoški Kosta (né en 1941)

Professeur de droit à l'Université de Belgrade. Membre de la SANU (Académie des sciences et des arts) et du Sénat. Membre du SRS.

Čolović Ivan (né en 1938)

Anthropologue, éditeur et traducteur, c'est une des figures les plus importantes du *Cercle de Belgrade* et de la « *Druga Srbija* ». Il a reçu en Serbie le prix Konstantin Obradović et en France la Légion d'honneur. Spécialisé en anthropologie sociale, il a publié sur les mythes politiques à l'œuvre dans la Serbie des années 80 et 90 – mythe du Kosovo, mythe de l'Europe, mythe du guerrier – et sur la place du football dans la société serbe.

Danojlić Milovan (né en 1937)

Écrivain et homme politique qui vit et travaille en France depuis 1984. Il a régulièrement travaillé avec les journaux *Borba*, *Politika* et NIN. Il fait partie des 13 intellectuels qui ont fondé le DS en 1990.

David Filip (né en 1940)

Écrivain d'origine juive, rédacteur pendant plusieurs années du programme de théâtre de Télévision Belgrade. C'est un des fondateurs des *Écrivains indépendants*, association fondée en 1989 et qui réunissait les écrivains les plus connus de Yougoslavie. C'est également un des fondateurs du *Cercle de Belgrade*.

Dereta Miljenko (1950-2014)

Ancien metteur en scène. Son engagement politique au début des années 1990 lui a rendu impossible la pratique de son métier. Son organisation *Građanske inicijative* [Initiatives citoyennes] cherche à développer l'éducation pour une participation active des citoyens au processus de décision politique. A été candidat aux élections législatives de 1990, devient membre de la GSS et rejoint le LDP en 2012.

Dimić Ljubodrag (né en 1956)

Historien spécialiste de la période titiste. Professeur d'histoire à l'Université de Belgrade. Membre du Comité d'histoire du XX^e siècle de la SANU (Académie des sciences et des arts).

Dimitrijević Vojin (1932-2002)

Professeur de droit à l'Université de Belgrade, activiste des droits de l'homme.

Dimitrijević Vladimir (1934-2011)

Libraire et éditeur serbe installé en Suisse en 1954, c'est le fondateur de la maison d'édition « L'Âge d'homme » qui publie notamment des écrivains slaves.

Dodik Milorad (né en 1959)

Président de l'Alliance des sociaux-démocrates indépendants en République serbe de Bosnie-Herzégovine (SNSD). Président de cette dernière depuis 2010. En septembre 2012, l'Internationale Socialiste exclut le SNSD de ses rangs, pour « nationalisme et extrémisme ».

Dragičević Šešić Milena (né en 1954)

Ancienne présidente de l'Université des arts de Belgrade. Elle préside actuellement la chaire de l'UNESCO sur « l'interculturalité, la gestion artistique et la médiation dans les Balkans » et est professeur de politiques culturelles et de gestion culturelle.

Dragović-Soso Jana (donnée non disponible)

Directeur de recherches à l'École d'études slaves et d'Europe de l'Est, Université de Londres. Elle travaille sur les problèmes de démocratisation, de nationalisme et d'intervention internationale en ex-Yougoslavie.

Drašković Vuk (né en 1946)

Homme politique. Il crée en 1990 le SPO et devient un des principaux opposants à Slobodan Milošević. Ministre des Affaires étrangères de l'Union de Serbie-et-Monténégro de 2004 à 2006 puis ministre des Affaires étrangères de la République de Serbie jusqu'au 15 mai 2007.

Dušan (Stefan Uroš IV Dušan Nemanjić dit) (1308-1351)

Roi de Serbie de 1331 à 1346 et Empereur des Serbes et des Grecs de 1346 à 1355. À sa mort son empire allait de Dubrovnik à Arta sur la côte ouest et de Belgrade à Hilandar à l'Est.

Đelić Božidar (né en 1965)

Membre du DS. Ministre de Zoran Đinđić de 2001 à 2004 et vice-Président du gouvernement de 2008 à 2012.

Đinđić Zoran (1952-2003)

Homme politique serbe, premier maire non-communiste de Belgrade depuis la Seconde Guerre mondiale, Premier ministre de 2001 à 2003. Formé en Allemagne où il obtient son doctorat en 1979, il rentre en Yougoslavie en 1989 et participe à la fondation du Parti démocrate (DS). Son long séjour à l'étranger sera souvent utilisé en sa défaveur par les milieux nationalistes. Engagé dans la lutte contre la corruption et pour le transfert de Milošević à La Haye, il est assassiné le 12 mars 2003.

Đinović Slobodan (né en 1975)

Étudiant dans la deuxième moitié des années 90, il participe aux différents mouvements de protestation. Fondateur en 2000 de *Media Works* qui devient un des principaux fournisseurs d'Internet en Serbie. Auteur de livres et d'un séminaire à la Faculté de Sciences politiques de Belgrade portant tous deux sur les techniques de résistance, il fonde en 2004 CANVAS avec Srđa Popović

Đogo Gojko (né en 1940)

Membre de l'Académie des Sciences et des Arts de la République serbe de Bosnie-Herzégovine. Poète et dissident emprisonné dans les années 1980 pour diffamation de la mémoire de Tito. Il fait partie des 13 intellectuels qui ont fondé le DS en 1990.

Đorđević Mirko (1938-2014)

Professeur de littérature, traducteur, écrivain. Connu en tant que sociologue des religions, il a critiqué les liens entre l'Église orthodoxe serbe et le nationalisme. Il s'est engagé pour la séparation de l'Église et de l'État.

Đurković Miša (né en 1971)

Philosophe de formation. Chercheur à l'Institut d'Études européennes de Belgrade.

Gaj Ljudevit (1809-1872)

Linguiste, politicien, journaliste et écrivain croate. Membre fondateur du *Mouvement des Illyriens*, mouvement culturel et politique qui promouvait l'unité des Slaves du Sud.

Garašanin Ilija (1812-1874)

Homme politique et historien. En 1844, il rédige le *Načertanje*, un projet visant à la réunion des Slaves du Sud dans une Grande Serbie.

Gligorov Vladimir(né en 1945)

Économiste. Membre fondateur du DS en 1990.

Goati Vladimir (né en 1939)

Professeur de sciences politiques à l'Université du Monténégro.

Golubović Zagorka (née en 1930)

Philosophe, sociologue et anthropologue. Elle fait partie des huit professeurs membres de *Praxis* renvoyés de l'Université en 1975.

Inić Slobodan (1946-2000)

Commentateur politique et professeur de sociologie à l'Université de Belgrade. Membre fondateur du DS en 1990.

Isaković Antonije (1923-2002)

Écrivain. Vice-Président de la SANU (Académie des sciences et des arts) de 1980 à 1992, il fut un des rédacteurs du Memorandum de 1986.

Ivić Pavle (1924-1999)

Philosophe et linguiste. Membre de la SANU (Académie des sciences et des arts).

Janković. Marko (né en 1947)

Journaliste de presse, de radio et de télévision. Membre fondateur du DS en 1990. En 1992, il quitte ce dernier et crée le DSS avec Vojislav Koštunica.

Jansen Stef (donnée non disponible)

Maître de conférences en anthropologie sociale à l'Université de Manchester.

Jeremić Vuk (né en 1975)

Homme politique. Membre du DS jusqu'à son exclusion en février 2013, il participe au gouvernement de Koštunica de mai 2007 à juillet 2008.

Jovanović Čedomir dit **Čeda** (né en 1971)

Activiste étudiant dans les manifestations de la deuxième moitié des années 90. Actuellement président du LDP.

Jović Borisav (né en 1928)

Homme politique. Président de la République fédérative socialiste de Yougoslavie de mai 1990 à mai 1991. Proche conseiller de Milošević dans les années 1980 et 1990, il aide ce dernier à conquérir le pouvoir lors de la révolution anti-bureaucratique.

Kandić Nataša (née en 1946)

Sociologue de formation, ancienne dissidente ayant participé aux manifestations libérales étudiantes de la fin des années 60, militante des droits de l'homme. Fondatrice, en 1992, du *Fond za humanitarno pravo*.

Karađorđević (dynastie)

Une des deux dynasties serbes. Son fondateur, Karađorđe, mène la première insurrection contre les Ottomans (1804-813). Les représentants de cette dynastie régneront sur la Serbie, en alternance avec la dynastie concurrente des Obrenović, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ses principaux membres sont :

Karađorđe (Đorđe Petrović dit) [Karageorges] (né entre 1752 et 1768 - 1817)

Marchand de porcs, il mène le premier soulèvement contre les Ottomans. En 1806, La Porte le reconnaît prince de Serbie et, en 1808, il est élu *Gospodar* [Seigneur] de Serbie par l'Assemblée du peuple. Mais, en 1813, les Ottomans mènent une contre-offensive et Karađorđe doit s'enfuir en Autriche. Il est assassiné en 1817 sur ordre de Miloš Obrenović.

Petar I. Karađorđević [Pierre Ier de Serbie] (1903-1921)

Saint-cyrien. Monte sur le trône suite à la réussite d'un complot militaire contre Alexandre Ier (Obrenović). Met en place une constitution plus démocratique et plus libérale.

Aleksandar I. Karađorđević [Alexandre II de Serbie puis Alexandre I^{er} de Yougoslavie] (1921-1934)

Fils de Petar I.. Sert dans l'armée de son pays pendant la Première Guerre mondiale. En 1929, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes devient le Royaume de Yougoslavie, la constitution est suspendue et Alexandre règne en monarque absolu. Il est assassiné à Marseille en 1934 par un membre de l'ORIM (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne).

Karadžić Radovan (né en 1945)

Psychiatre. Serbe de Bosnie-Herzégovine. En juillet 1990, il est cofondateur du Parti démocratique serbe [*Srpska Demokratska Stranka*, SDS] en Bosnie-Herzégovine et Président de la République serbe de Bosnie-Herzégovine de 1992 à 1996. Il est accusé de crimes de guerre et de génocide et est détenu à La Haye depuis 2008.

Karadžić Stefanović Vuk (1787-1864)

Grand réformateur de la langue serbe et théoricien du lien entre langue et nation. Il est notamment connu pour sa collecte des contes populaires de langue serbo-croate, sa réforme de l'alphabet (un son correspond à une lettre et inversement) et son rôle de signataire de l'accord de Vienne de 1850 qui vise à une harmonisation des différents dialectes de la langue serbo-croate.

Karanović Srđan (né en 1945)

Réalisateur. A notamment réalisé *Nešto između* [Quelque chose entre] (1983) projeté à Cannes dans la catégorie *Un certain regard*.

Karić (frères)

Streten, Dragomir, Zoran, Bogoljub et leur sœur Olivera, reprennent les ateliers métallurgiques de la famille en 1971. Dans les années 1980, l'entreprise devient un des soutiens de Slobodan Milošević. Dans les années 1990, ils fondent la première banque privée de Serbie, ainsi que Mobtel, première entreprise de téléphone mobile, et l'Université des

frères Karić. En 2004, Bogoljub Karić crée le Mouvement Force de la Serbie et se présente à l'élection présidentielle.

Kiš Danilo (1935-1989)

Écrivain. Il dénonce notamment le stalinisme.

Kojen Leon (né en 1945)

Professeur de philosophie à l'Université de Belgrade.

Konstantinović Radomir (1928-2011)

Poète et philosophe, figure du post-modernisme serbe, il est notamment l'auteur de l'essai *Filosofija palanke* [La philosophie de bourg] et de *Dekartova smrt* [La mort de Descartes]. En 1992, il est un des fondateurs du *Cercle de Belgrade*. Selon lui la « *Druga Srbija* » est « celle qui ne se réconcilie pas avec le mal ». En 1994, en pleine période de révisionnisme historique, il fonde la *Društvo za istinu o antifašističkoj narodnooslobodilačkoj borbi u Jugoslaviji (1941-1945)* [Société pour la vérité sur la lutte antifasciste de libération populaire en Yougoslavie (1941-1945)] qui deviendra le *Savez antifašista Srbije* [Conseil des antifascistes de Serbie].

Koštunica Vojislav (né en 1944)

Fondateur du parti nationaliste modéré DSS, Président de la République fédérale de Yougoslavie de 2000 à 2003.

Kovać Mirko (1938-2013)

Écrivain. Opposant à Milošević, harcelé par le régime, il dut s'expatrier en Croatie.

Kovačević-Vučo Biljana (1952-2010)

Fondatrice de YUCOM. Juriste de formation, avocate, activiste des droits de l'homme. Une nouvelle ONG – le fonds BKV, fondé en 2010 – porte son nom en hommage au combat qu'elle a mené pour les droits de l'homme.

Kusturica Emir (né en 1954)

Réalisateur récompensé deux fois à Cannes par la Palme d'or.

Lazar (Lazar Hrebeljanović dit Prince) (1329-1389)

Souverain serbe de la dynastie des Lazarević. Tué lors de la bataille de Kosovo Polje, il est vénéré comme un saint martyr par l'Église orthodoxe. Selon la légende, Lazar aurait été visité la veille de la bataille de *Kosovo polje* par un ange qui lui aurait proposé le choix entre le royaume céleste et le royaume terrestre, Lazar choisit la défaite militaire et le peuple serbe devient alors *nebeski narod*, une nation céleste.

Lazić Mladen (donnée non disponible)

Professeur de sociologie à l'université de Belgrade.

Licht Sonja (née en 1947)

Sociologue de formation, activiste politique, elle fut – pendant plus d'une décennie, de 1991 à 2003 – la présidente de l'*Open society Foundation Serbia*. Elle est également la fondatrice du BPFE.

Logar Gordana (donnée non disponible)

Rédactrice en chef de *Naša borba* [Notre lutte] dans les années 1990.

Luković Petar (né en 1951)

Journaliste. Travaille pour *Vreme* de 1991 à 1996 puis pour *Naša Borba* de 1996 à 1998. Candidat pour le LDP aux élections législatives de 2008.

Marković Ante (1924-2011)

Homme politique croate. Dernier Premier ministre de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (1989-1991). Entreprend de grandes réformes pour stabiliser la monnaie et lancer le processus de privatisation.

Marković Dragoslav (1920-2005)

Homme d'État. Président du Comité central de la Ligue des communistes de Yougoslavie (1983-1984).

Marković Goran (né en 1960)

Réalisateur. A notamment tourné le documentaire *Poludeli ljudi* [Les gens devenus fous] (1997) et le long métrage *Kordon* [Cordon] (2002) sur les manifestations de l'hiver 1996/1997.

Marković Mihailo (1923-2010)

Philosophe, membre de Praxis, il fait partie des huit professeurs renvoyés de l'Université en 1975. Co-auteur du Memorandum de la SANU (Académie serbe des sciences et des arts) de 1986. Proche de Milošević dans les années 1980 et 1990, il est vice-président du SPS de 1990 à 1992.

Marković Mirjana (né en 1942)

Épouse de Slobodan Milošević, présidente de la JUL.

Martinović Đorđe (1929-2000)

Fermier serbe du Kosovo. En 1985, il se serait vu introduire de force une bouteille dans l'anus par des Albanais. Bien que les faits n'aient jamais été avérés, cette affaire joue un grand rôle dans la crispation des relations entre Serbes et Albanais du Kosovo.

Masson Diane (donnée non disponible)

Politologue et historienne spécialiste des Balkans.

Matić Veran (né en 1962)

Créateur de la radio B92 (1990), première station de radio indépendante en Serbie.

Matković Dušan (né en 1956)

Membre du Parti socialiste (SPS). Proche de Milošević.

Mićunović Dragoljub (né en 1930)

Homme politique. Il est emprisonné sur l'île de *Goli otok* pendant deux années après la Seconde Guerre mondiale. Assistant à la Faculté de philosophie de Belgrade, il participe au groupe *Praxis* et fait partie des huit professeurs renvoyés en 1975. Fondateur du Parti démocrate (DS) en 1990, il en est le premier président. Écarté par la suite de la direction du parti au profit de Zoran Đinđić, il fonde l'ONG *Centar za demokratiju* [Le Centre pour la démocratie] en 1994 puis le parti politique *Demokratski centar* [Le Cercle démocratique] en 1996. En 2000, il devient un des chefs de file du DOS et est élu député.

Mihiz Mihajlović Borislav (1922-1997)

Écrivain, éditeur, artiste.

Milenković Nadežda (donnée non disponible)

Publicitaire. Travaille aujourd'hui essentiellement pour des campagnes engagées socialement. Elle est l'auteur du slogan du portail *Peščanik* : «Ako Vam je dobro, onda ništa» [Si vous allez bien alors rien]. Elle écrit pour *Vreme* et *Peščanik*.

Miller Nick (donnée non disponible)

Historien américain, spécialiste des Balkans. Enseigne à l'Université de Boise.

Milošević Slobodan (1941-2006)

Président de la Serbie de mai 1989 à juillet 1997 et de la République fédérale de Yougoslavie de juillet 1997 à octobre 2000. Fondateur du parti socialiste de Serbie (SPS). Meurt lors de son incarcération à La Haye où il est poursuivi pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité et génocide

Mimica Aljoša (1948-2011)

Est à l'origine de la publication des ouvrages *Druga Srbija* [Une autre Serbie] et *Intelektualci i rat* [Les intellectuels et la guerre]. Sociologue de formation, ancien auditeur de l'École de *Korčula*, il appartient au courant libéral, voire « libéral de gauche ou libertarien égalitaire ». Il se fait connaître en tant qu'intellectuel dans les années 90 où il s'oppose très tôt au nationalisme.

Mitrović Andrej (1937-2013)

Historien. Membre de la SANU (Académie serbe des sciences et des arts).

Naumović Slobodan (né en 1962)

Professeur d'ethnologie à l'Université de Belgrade.

Nikolić Tomislav (né en 1952)

Homme politique. Tout d'abord proche de Šešelj, il prend ses distances en 2008 suite à un désaccord sur l'ouverture de la Serbie à l'Union européenne. Il crée la même année le Parti progressiste serbe (SNS) Il est élu Président de la République de Serbie en mai 2012.

Nikolis Gojko (1911-1995)

Médecin et historien. Membre de la SANU (Académie serbe des sciences et des arts).

Obradović Konstantin (1939-2000)

Professeur de droit international à la faculté des Sciences politiques à Belgrade.

Obrenović (dynastie)

Une des deux dynasties serbes. Son fondateur, Miloš, mena la seconde insurrection contre les Ottomans (1815-1817). Les représentants de cette dynastie régneront sur la Serbie, en alternance avec la dynastie concurrente des Karađorđević, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Miloš I. Obrenović (1817-1839 et 1858-1860)

Marchand de porcs. Mène le second soulèvement contre les Ottomans qui s'achève avec la reconnaissance de l'autonomie de la principauté de Serbie dont Miloš devient le dirigeant. En 1839, il abdique en faveur de son fils Milan. Il est rappelé par l'Assemblée en 1858 puis doit à nouveau abdiquer en 1860.

Mihajlo III. Obrenović [Michel III Obrenović] (1839-1842 puis 1860-1868)

Fils de Miloš. Fait partir de Serbie la dernière garnison turque. Belgrade devient la capitale et la Serbie retrouve sa monnaie nationale : le dinar.

Aleksandar I. Obrenović [Alexandre Ier de Serbie] (1889-1903)

Fils du roi Milan I^{er} (fils aîné de Miloš). Il meurt assassiné par un groupe d'officiers nationalistes en 1903.

Pančić Teofil (né en 1965)

Journaliste, critique. A écrit, entre autres, pour *Vreme*, *Naša Borba* et *Republika*.

Pavelić Ante (1889-1959)

Avocat et homme politique croate. Fondateur du mouvement nationaliste croate des Oustachis [*Ustaše*], il fut le dirigeant de l'État indépendant de Croatie [*Nezavisna Država Hrvatska*, NDH], État satellite de l'Allemagne nazie pendant la Seconde Guerre mondiale.

Pavičević Borka (née en 1947)

Créatrice du *Centar za kulturnu dekontaminaciju* en 1995. Venue du monde du théâtre, Borka Pavičević a perdu son poste de directrice artistique au *Beogradsko dramsko pozorište* [Théâtre dramatique de Belgrade] en 1993 à cause de ses prises de position politiques.

Pavle patriarche (Gojko Stojčević dit) [Patriarche Paul] (1914-2009).

Primat de l'Église orthodoxe serbe du 1^{er} décembre 1990 jusqu'à sa mort en 2009.

Pavlović Vojislav (donnée non disponible)

Docteur en histoire, Vojislav Pavlović est actuellement chargé de recherches à l'Institut d'études balkaniques [*Balkanološki Institut*] de la SANU (Académie des sciences et des arts) à Belgrade.

Pekić Borislav (1930-1992)

Écrivain. Son roman *La toison d'or* raconte sur plus de cinq siècles l'histoire d'une famille d'Aroumains. Emprisonné de 1948 à 1953 puis exilé de 1971 à 1990, il revient en Serbie au début des années 1990 en tant que fondateur, vice-président et membre du Conseil général du DS. Vice-président du Pen club serbe (1977) et membre de l'Association des écrivains de Serbie, il est également, à partir de 1990, membre de la rédaction de la revue *Demokratija*.

Perišić Miodrag (1948-2003)

Membre fondateur du DS en 1990, il en est vice-président de 1994 à 2000. Il est également cofondateur du *Conseil pour les changements démocratiques en Serbie* dont il est président du comité politique jusqu'en décembre 2000.

Perišić Miroslav (né en 1959)

Historien. Chercheur à l'Institut pour une nouvelle histoire de la Serbie [*Institut za novu istoriju Srbije*–INIS].

Perović Latinka (née en 1933)

Historienne, parfois surnommée la « mère de la “*Druga Srbija*” ». Ancienne Secrétaire général du Parti communiste de Serbie (1968-1972), elle est évincée par Tito qui trouve ses vues trop libérales – elle est d'ailleurs considérée comme la fondatrice de la pensée libérale serbe et l'inspiratrice du LDP. Bien qu'elle n'appartienne pas aux membres fondateurs du *Cercle de Belgrade*, elle n'en reste pas moins une figure tutélaire, comme le confirme sa préface à la réédition des ouvrages de ce cercle.

Pešić Vesna (née en 1940)

Sociologue de formation, fondatrice du *Helsinški komitet za ljudska prava u Srbiji* en 1985. Membre fondateur de l'hebdomadaire *Vreme*. Elle est à la tête de la GSS de 1992 à 1999. Parti libéral, la GSS participe à la coalition *Zajedno* dont Vesna Pešić est une des figures de proue avec Zoran Đinđić, Vuk Drašković et Vojislav Koštunica. Après avoir été ambassadrice au Mexique (2001-2005), elle rejoint le LDP de 2007 à 2011.

Petranović Branko (1927-1994)

Historien et juriste. Professeur aux facultés de droit et de philosophie à Belgrade.

Petrović Dragoljub (né en 1970)

Journaliste. Travaille à *Naša Borba* de 1994 à 1998.

Petrović Milutin (né en 1961)

Réalisateur de cinéma. Candidat du LDP aux élections législatives de 2008.

Popov Nebojša (né en 1939)

Docteur en philosophie, sociologue, c'est le fondateur de *Republika*, un des membres fondateurs du *Centar za antiratnu akciju* et de l'*Udruženje za jugoslavensku demokratsku inicijativu*. C'était – dans les années 90 – un des rares démocrates yougoslaves à pouvoir faire entendre sa voix dans les médias occidentaux.

Popović Srđa (1937-2013)

Avocat. Fils d'un avocat qui défend les communistes dans la Yougoslavie royaliste de l'entre-deux-guerres. Dans la Yougoslavie titiste, il défend les écrivains, les artistes et les politiciens qui critiquent le régime. Après la mort de Tito, il défendit Franjo Tuđman, certains des membres des Six de Belgrade (procès de six dissidents tenu en 1984) et fait partie, en 1990, des créateurs de l'hebdomadaire *Vreme*. Il s'installe à New York où il continue d'exercer son métier entre 1991 et 2001. À son retour à Belgrade, il participe aux activités de *Peščanik* et du *Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji* de Sonja Biserko. En 2010, en tant que représentant de la mère et de la soeur de Zoran Đinđić, il dépose une plainte contre l'Unité des opérations spéciales, l'ancien président Vojislav Koštunica et l'ancien dirigeant du Département de la sécurité Aco Tomić pour leur responsabilité indirecte dans l'assassinat du Premier ministre.

Popović Srđa (né en 1973)

Membre du DS, membre fondateur d'*Otpor!*. Fondateur en 2003 et directeur depuis du CANVAS.

Popović Obradović Olga (1954-2007)

Historienne de droit et professeur à la faculté de droit à Belgrade. Ses recherches portent essentiellement sur la culture politique démocrate en Serbie et le fonctionnement des institutions démocratique au temps dit de l'« âge d'or » (1903-1914).

Rajčić Biserka (né en 1940)

Traductrice. Travaille également comme documentaliste notamment pour la Bibliothèque nationale, les bibliothèques des Instituts d'histoire et de langue serbe de la SANU (Académie serbe des sciences et des arts).

Rajić Ljubiša (1947-2012)

Professeur de langues scandinaves à l'Université de Belgrade. A écrit pour *Republika* de 1990 à 1994. Activiste de la société civile serbe, opposant au régime de Milošević et critique du pouvoir et de la société serbes post 6 octobre.

Rakić Vodinelić Vesna (née en 1950)

Légiste et professeur de droit. Écrit régulièrement pour le portail *Peščanik*.

Ramač Mihal (donnée non disponible)

Journaliste. Ancien rédacteur en chef du quotidien *Danas*.

Ristović Milan (né en 1953)

Professeur d'histoire à l'Université de Belgrade.

Samardžić Nikola (donnée non disponible)

Professeur d'histoire. Membre fondateur du LDP.

Slapšak Svetlana (née en 1948)

Diplômée en linguistique historique et en études classiques. Professeur en anthropologie à l'École d'études supérieures en sciences humaines de Ljubljana. Fondatrice du magazine

féministe *ProFemina* en 1994. Privée de passeport à plusieurs reprises sous Tito pour actes de dissidence, c'est une activiste féministe et anti-nationaliste dans les années 90. Elle écrit régulièrement pour le quotidien *Danas*.

Srbljanović Biljana (née en 1970)

Auteur dramatique engagée. Activiste pro-libérale, pro-européenne et en faveur des minorités et du mouvement LGBT. Candidate au poste de maire de Belgrade pour le LDP aux élections de 2008.

Srebro Milivoj (né en 1957)

Maître de conférences au Département d'Études slaves de l'Université de Bordeaux III.

Stambolić Ivan (1936-2000)

Homme politique. Neveu de Petar Stambolić. Président de Serbie (1984-1988). Mentor et ami personnel de Slobodan Milošević. Ils s'accordaient sur la nécessité d'une réforme constitutionnelle portant sur le statut des régions autonomes de Voïvodine et du Kosovo. Néanmoins, leurs avis divergeaient sur la rapidité avec laquelle les réformes devaient être menées. Écarté du pouvoir par Milošević dès 1988, il est assassiné par la police secrète en août 2000.

Stambolić Petar (1912-2007)

Oncle d'Ivan Stambolić. Président de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (1982-1983).

Stefanović Mirjana (née en 1939)

Écrivain et journaliste.

Stevanović Vidosav (né en 1942)

Écrivain et dramaturge. Jusqu'à son départ de Serbie au début des années 1990, Stevanović a obtenu de nombreux prix littéraires tels que le prix Ivo Andrić pour ses nouvelles et le prix NIN pour son roman *Testament* [Prélude à la guerre]. En France il se voit décerner le titre de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres pour l'intégralité de son œuvre littéraire. Stevanović passe la dernière décennie du siècle précédent entre la France et la Serbie. Il demande l'asile politique en France.

Stojanović Dubravka (née en 1963)

Fille de Radoslav Stojanović. Professeur d'histoire à l'Université de Belgrade. Spécialisée dans l'étude de la modernisation de la Serbie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Écrit régulièrement pour le portail *Peščanik*.

Stojanović Lazar (né en 1944)

Réalisateur et publicitaire. Connu pour son film *Plastični Isus* [Jésus en plastique] (1971).

Stojanović Radoslav (1930-2011)

Père de Dubravka Stojanović. Professeur de droit à l'Université de Belgrade. Membre fondateur du DS en 1990. Représentant en chef des défenseurs officiel de la Serbie dans différentes affaires amenées devant la Cour pénale internationale.

Strossmayer Josip Juraj (1815-1905)

Évêque catholique et parlementaire croate. Nommé à Đakovo (Croatie) en 1849. Il soutient l'unification de tous les peuples slaves du sud sous l'égide des Habsbourg.

Sveti Sava (Rastko Nemanjić dit) (1169-1236)

Premier archevêque de Peć (centre religieux historique de l'Église orthodoxe de Serbie). Père de l'Église orthodoxe serbe.

Tadić Boris (né en 1958)

Psychologue de formation. Homme politique appartenant au Parti démocrate (DS). Président de la République de Serbie de 2004 à 2012.

Tito (Josip Broz dit) (1892-1980)

Homme politique et militaire yougoslave. Communiste, il dirige la lutte des Partisans durant la Seconde Guerre mondiale. Fonde en 1945 la République fédérative socialiste de Yougoslavie dont il est le principal dirigeant jusqu'à sa mort.

Todorova Maria (née en 1949)

Historienne et philosophe bulgare. Professeur d'histoire à l'Université de l'Illinois. Travaille essentiellement sur le nationalisme. Son ouvrage est le plus célèbre est *L'imaginaire des*

Balkans [Imagining the Balkans] dans lequel elle applique le concept d'orientalisme d'Edward Saïd aux Balkans.

Tuđman Franjo (1922-1999)

Homme d'État croate. Ancien général de l'armée fédérale yougoslave, Tuđman fonde en 1989 l'Union démocratique croate [*Hrvatska Demokratska Zajednica*, HDZ], un parti nationaliste qui remporte les premières élections libres en mai 1990. Tuđman est alors désigné président de la République et un an plus tard, il déclare l'indépendance du pays. Il restera au pouvoir jusqu'à sa mort en 1999. Tuđman est tenu pour responsable d'un nettoyage ethnique des Serbes par la Croatie.

Turajlić Srbijanka (née en 1946)

Professeur à la faculté d'électrotechnique de Belgrade. Membre actif de *Otpor!* à la fin des années 1990.

Vegel Laslo (né en 1941)

Écrivain de langue maternelle hongroise, il appartient à la fois à la culture serbe et hongroise. Écrit régulièrement pour le portail *Peščanik*.

Veselinov Dragan (né en 1950)

Homme politique. Président du Parti des paysans serbes, il s'oppose dès le début des années 1990 à la politique de Milošević.

Vidojković Marko (né en 1975)

Écrivain. Écrit régulièrement pour le portail *Peščanik* de 2005 à 2008.

Vučo ou **Kovačević-Vučo Biljana** (1952-2010)

Activiste des droits de l'homme. En 1997, elle fonde YUCOM qu'elle présidera jusqu'à sa mort.

Vukajlović Dušan (1948-1994)

Poète. Membre fondateur du DS en 1990.

Vuletić Vladimir (né en 1965)

Professeur de sociologie à l'Université de Belgrade.

Zajović Staša (née en 1953)

Activiste des droits de l'homme, fondatrice de l'organisation *Žene u crnom*.

Životić Miladin (1931-1997)

Philosophe. Ancien dissident de la période titiste, un des membres centraux du Cercle de Belgrade. Fait partie des huit professeurs à avoir été renvoyés de l'Université en 1975.

Les principaux partis politiques et coalitions (1991-2008)²

Partis

DS *Demokratska stranka* [Parti démocrate]

Fondé en 1990 par un comité formé de 13 intellectuels : Milovan Danojlić, Zoran Đinđić, Gojko Đogo, Vladimir Gligorov, Slobodan Inić, Marko Janković. Vojislav Koštunica, Dragoljub Mićunović, Borislav Pekić, Miodrag Perišić, Radoslav Stojanović et Dušan Vukajlović. C'est le parti de l'ancien Premier ministre Zoran Đinđić et de l'ancien Président de la république Boris Tadić. Il est membre observateur du Parti socialiste européen et membre à part entière de l'Internationale socialiste.

DSS *Demokratska stranka Srbije* [Parti démocratique de Serbie]

Fondé, entre autres, par Vojislav Koštunica en 1992 suite à une scission du DS. Parti nationaliste conservateur et démocrate-chrétien. Le DSS s'oppose à l'intégration européenne si cela signifie la reconnaissance de l'indépendance du Kosovo.

G17+

Tout d'abord ONG financée par la NED et fondée en 1997, le G17+ devient un parti en 2002 et participe à plusieurs coalitions au pouvoir dans les années 2000 et au début des années 2010.

GSS *Građanski savez Srbije* [Alliance civique de Serbie]

Parti social-libéral fondé par Vesna Pešić en 1992, héritier du parti réformiste d'Ante Marković, il fusionne avec le LDP en 2007.

JUL *Jugoslovenska levica* [La Gauche yougoslave].

Parti de l'épouse de Slobodan Milošević, Mirjana (dit Mira) Marković.

² De manière générale, pour une description de la vie politique serbe dans les années 90 et 2000 voir Yves Tomić, « La vie politique en Serbie de 1987 à 2004 : une chronologie », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2004, volume 35, Numéro 35-1-2, pp. 59-83. Pour l'ensemble des noms de personnes cités dans cette annexe, se reporter à l'annexe précédente « Glossaire des noms propres ».

LDP *Liberalno-demokratska partija* [Parti libéral-démocrate]

Fondé par Čedomir Jovanović en 2005, parti d'inspiration sociale-libérale. C'est le parti qui représente la « *Druga Srbija* » au sens étroit du terme.

SNO *Srpska narodna obnova* [Renouveau populaire serbe]

Premier parti nationaliste créé suite à la chute du communisme, fondé à Nova Pazova le 6 janvier 1990 par Mirko Jović et Vuk Drašković. Ce parti est issu de l'association anticomuniste *Sava*.

SNS *Srpska napredna stranka* [Parti progressiste serbe]

Fondé en 2008 par Tomislav Nikolić suite à un conflit avec Vojislav Šešelj. Parti de centre-droit qui rassemble essentiellement d'anciens membres du SRS. En 2012, Tomislav Nikolić est élu président de la République de Serbie.

SNSD *Savez nezavisnih socijaldemokrata* [Alliance des sociaux-démocrates indépendants]

Parti de la République serbe de Bosnie-Herzégovine créé en 2001. Dirigé par Milorad Dodik, actuellement Président de la République serbe.

SPO *Srpski Pokret Obnove* [Mouvement du Renouveau serbe]

Parti conservateur et nationaliste fondé par Vuk Drašković en 1990. Il se distingue par son anticomunisme et sa volonté de promouvoir l'idéal de la *Velika Srbija* [Grande Serbie]. Il appelle de ses vœux le rétablissement de la monarchie et le retour au pouvoir des *Karađorđević*. Il se prononce par ailleurs contre l'entrée de la Serbie dans l'OTAN et l'Union européenne.

SPS *Socijalistička partija Srbije* [Parti socialiste serbe]

Parti au pouvoir entre 1990, année où il est fondé par Slobodan Milošević, et 2000 où il passe dans l'opposition. En 2010, le parti lance un nouveau programme promouvant le libéralisme et la justice sociale. Il participe à une coalition avec le SNS depuis 2012. Ivo Dačić, son président depuis 2006, participe aux différents gouvernements depuis 2008 en qualité de Premier ministre puis de Ministre des Affaires étrangères.

SRS *Srpska radikalna stranka* [Parti radical serbe]

Fondé en 1991, il réunit des nationalistes, avec Vojislav Šešelj à leur tête, qui souhaitent mettre en œuvre le programme d'une *Velika Srbija* [Grande Serbie]. Impliqué dans les guerres de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, le SRS a longtemps été un des plus puissants partis de Serbie. Il n'a actuellement aucun siège au Parlement.

UJDI *Udruženje za jugoslavensku demokratsku inicijativu* [Association pour une initiative démocratique yougoslave]

Fondée en 1989 à Zagreb par des intellectuels de la gauche libérale en faveur de l'unité de la Yougoslavie et contre l'indépendance de la Croatie. Parmi les plus célèbres : Nebojša Popov, Ljubomir Tadić. Elle participe en 1990 à la coalition GSS.

Coalitions

DEPOS *Demokratski pokret Srbije* [Mouvement démocratique de Serbie]

Coalition politique d'opposition au régime de Milošević fondée le 23 mai 1992. Elle regroupe – selon les époques – le SPO, la GSS, le DSS, la ND (*Nova Demokratija* [Nouvelle démocratie]), le NSS (*Narodna seljačka partija* [Parti populaire paysan]) et le SLS (*Srpska liberalna stranka* [Parti libéral serbe]). Cette coalition disparaîtra dès 1993.

DOS *Demokratska opozicija Srbije* [Opposition démocratique de Serbie],

Coalition de 18 partis d'opposition créée le 10 janvier 2000 à l'initiative du SPO.

Zajedno Za promene – Zajedno ! [Pour des changements – Ensemble !]

Créée à l'occasion des élections de 1996, cette coalition réunit le SPO (jusqu'à 1997), le DS, la GSS, le DSS (jusqu'à 1996), et après les élections locales de 1996 seulement dans quelques *opštine* (circonscriptions électorales), le DC *Demokratski centar* [Centre démocratique].

ZES *Za evropsku Srbiju* [Pour une Serbie européenne]

Coalition qui réunissait les partis d'orientation pro-européenne et pro-occidentale de 2008 à 2011 (notamment le DS, le SPO et le G17+).

Les principales organisations non gouvernementales (1991-2008)

Beogradski krug [Cercle de Belgrade]

ONG fondée en 1992 par des intellectuels serbes qui tinrent deux cycles de conférences où ils exprimaient leur opposition à Milošević.

Beograski fond za političku izuzetnost (ou BPFE : *Belgrade fund for political excellence* [Fonds belgradois pour l'excellence politique])

Fondé en 2004 par Sonia Licht, il se donne pour but d'éduquer les différents acteurs de la scène politique serbe afin de faciliter la transition vers la démocratie et l'adhésion à l'Union européenne. Notons que Sonja Licht, sociologue de formation, activiste politique, fut – pendant plus d'une décennie, de 1991 à 2003 – la présidente de l'*Open society Foundation Serbia*.

<http://www.bfpe.org/>

BKV fond *Biljana Kovačević Vučo Fond* [Fonds Biljana Kovačević Vučo]

Fondé en 2010 en hommage au combat qu'a mené Biljana Kovačević Vučo pour la défense des droits de l'homme.

www.bkvfond.org/

CANVAS *Center for Applied Non Violent Actions and Strategies* [Centre des actions et des stratégies non-violentes appliquées]

Fondé par Srđa Popović et Slobodan Đinović, organisation qui répand à travers plus de cinquante pays (Géorgie, Albanie, Biélorussie..) les techniques de résistance qui ont permis la chute de Milošević.

<http://www.canvasopedia.org/>

Centar za antiratnu akciju [Centre pour l'action antiguerre]

Ses membres fondateurs sont des intellectuels, acteurs de la société civile : Vesna Pešić, Stojan Cerović, Sonja Biserko, Sonia Licht et Nebojša Popov. Ce centre prend en 2005 le nom de Centre pour la paix et le développement de la démocratie [*Centar za mir i razvoj demokratije* (CeMIR)]. Il a été fondé sur l'initiative de la NED qui l'a largement financé. Le

centre a pour vocation de lutter contre l'option militaire. Il participe à de grandes manifestations pacifistes et offre notamment une aide juridique aux déserteurs.

CZKD *Centar za kulturnu dekontaminaciju* [Le centre de décontamination culturelle]

Fondé par Borka Pavičević en 1995. Ce centre a pour vocation d'offrir un espace alternatif d'expression artistique. Proposition forte dans les années 90, à un moment où le pouvoir avait la mainmise sur la plupart des lieux de représentation et où les artistes qui dénonçaient le régime ne trouvaient pas d'endroit où présenter leur travail. Il se donne également pour mission de favoriser la collaboration entre artistes d'ex-Yougoslavie.

<http://www.czkd.org/>

Fond za humanitarno pravo [Fonds pour le droit humanitaire]

Cette organisation, financée, entre autres, par l'*Open society Foundation* de George Soros, a pour but de réunir de la documentation sur les violations des droits de l'homme en Bosnie-Herzégovine, en Croatie et au Kosovo. Son travail a notamment été utilisé dans le cadre des procès du TPIY³ où des documents réunis par le Fonds ont servi d'éléments de preuve.

www.hlc-rdc.org/

Grandanske inicijative [Initiatives citoyennes]

Fondée en 1996 par Miljenko Dereta, cette ONG se donne pour mission l'éducation à la démocratie et l'implication des citoyens dans la communauté.

<http://www.gradjanske.org/>

Helsinški komitet za ljudska prava u Srbiji [Comité Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie]

Fondé par Vesna Pešić en 1985.

Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji [Comité Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie]

Branche serbe de ce qui s'appelait à l'époque la *International Helsinki Federation for Human Rights* [Fédération internationale Helsinki pour les droits de l'homme] a été créé en 1994 par Sonja Biserko. Cette association se donne pour but de dresser un état des lieux du respect des

³ Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie.

droits de l'homme dans la région et de faire des propositions pour améliorer la situation.

<http://www.helsinki.org.rs/>

Kuća ljudskih prava i demokratije [Maison des droits de l'homme et de la démocratie]

Réseau d'organisations de la société civile. La maison existe depuis 2011 et réunit *Građanske inicijative, Beogradski centar za ljudska prava, Komitet pravnika za ljudska prava -YUCOM, Helsinški odbor za ljudska prava* et *Centar za praktičnu politiku*.

<http://kucaljudskihprava.rs/>

NED *National Endowment for Democracy* [Fondation nationale pour la démocratie]

Financée par le Congrès américain, la NED se donne pour mission la propagation de la démocratie à travers le monde. Elle finance encore aujourd'hui de nombreuses ONG en Serbie.

<http://www.ned.org/>

Open society foundation Serbia

Appartient à l'Open Society Foundations (OSF), réseau de fondations créé en 1993 par le milliardaire américain George Soros. Elle finance « des activités qui contribuent au développement et au fonctionnement de la démocratie en Serbie ».

URL consultée le 17 février 2015 : <http://www.opensocietyfoundations.org/about/offices-foundations/open-society-foundation-serbia>

Otpor! [Résistance !]

Organisation politique née en 1998 avec le soutien de la NED. Son but premier est la chute de Milošević. Elle est connue pour son fameux symbole du poing serré et ses slogans lapidaires : « *Spasi Srbiju i ubij se, Slobodane* [Sauve la Serbie et tue-toi, Slobodan] », « *Gotov je* [Il est fini] » qui font partie des mythes fondateurs de la « *Druga Srbija* ». Après la chute de Milošević, le mouvement a lancé des campagnes de formation à l'action non-violente dans le monde entier.

Rex

Créé en 1994 par la radio B92 – principal média d'opposition à Milošević – le Rex est un centre qui accueille essentiellement des expositions et des performances d'art contemporain.

<http://www.rex.b92.net/>

YUCOM *Komitet pravnika za ljudska prava* [Comité des juristes pour les droits de l'homme]

Fondé par Biljana Kovačević-Vučo en 1997, le comité se bat pour la défense des droits de l'homme.

<http://www.yucom.org.rs/index.php>

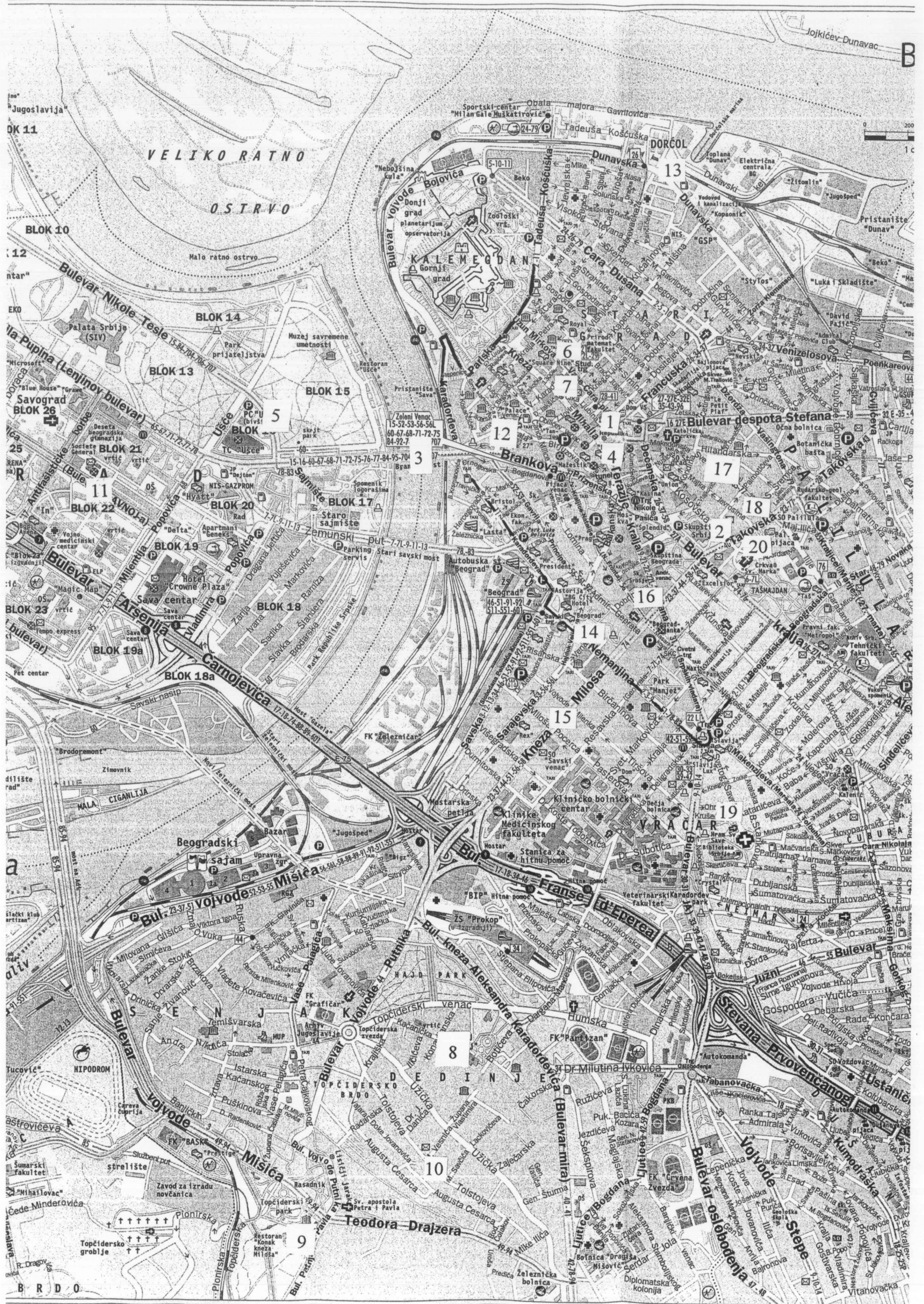
Žene u Crnom [Femmes en noir]

Les femmes en noir est une organisation fondée par Staša Zajović le 9 octobre 1991. Elle se présente comme féministe, antimilitariste et pacifiste. Le slogan le plus connu de l'association – « *Ne u naše ime* [Pas en notre nom] » – indique le refus de souscrire à la politique du régime de Milošević. La profession de foi de Staša Zajović est la résistance au patriarcat, au nationalisme et au militarisme. Le travail de cette association consiste essentiellement en des performances et des manifestations de protestation. Depuis sa création elle a organisé près de 1500 actions pacifiques dans la rue (manifestations, campagnes, performances).

<http://zeneucrnom.org/>

Légende de la carte

- 1 Trg Republike (place)
- 2 Skupština (Parlement)
- 3 Brankov most (pont)
- 4 Terazije (place)
- 5 Ušće (quartier)
- 6 Studenski trg (place)
- 7 Plato (esplanade)
- 8 Dedinje (quartier)
- 9 Topčider (quartier)
- 10 Tolstojeva ulica (rue)
- 11 Novi Beograd (quartier)
- 12 Pop-Lukina ulica (rue)
- 13 Dorćol (quartier)
- 14 Nemanjina (rue)
- 15 Kneza Miloša (rue)
- 16 London (intersection)
- 17 Majke Jevrosime (rue)
- 18 Takovska (rue)
- 19 Sveti Sava (église)
- 20 RTS (siège de la télévision)



Bibliographie

Ouvrages scientifiques spécialisés sur le Sud-Est européen

BANAC IVO, *The National Question in Yugoslavia : Origins, History, Politics* [La question nationale en Yougoslavie : origins, histoire, politique], Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1984.

BATAKOVIĆ DUŠAN (sous la direction de), *Histoire du peuple serbe*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2005.

BIRO MIKLOŠ, *Psihologija postkomunizma* [Psychologie du post-communisme], Beogradski krug, Belgrade, 1994.

BROSSARD YVES, VIDAL JONATHAN, *L'éclatement de la Yougoslavie de Tito, désintégration d'une fédération et guerres ethniques*, Laval, Les presses de l'Université de Laval, 2001.

CASTELLAN GEORGES, *Histoire des Balkans, XIV^{ème}-XX^{ème}*, Paris, Fayard, 1991.

CHASLIN FRANÇOIS, *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Éditions Descartes & Cie, 1997.

ĆOSIĆ DOBRICA, *Promene* [Changements], Novi Sad, Dnevnik, 1992.

ČOLOVIĆ IVAN, *Le Bordel des guerriers, Folklore, politique et guerre* (2000), traduit par Mireille Robin, Freiburg, Freiburger Sozialanthropologische Studien, 2005.

DÉRENS JEAN-ARNAULT ET SAMARY CATHERINE, *Les conflits yougoslaves de A à Z*, Paris, Les éditions de l'atelier/Éditions ouvrières, collection Points d'appui, 2000.

ĐUKIĆ SLAVOLJUB, *Čovek u svom vremenu: Razgovori sa Dobricom Ćosićem* [Un homme dans son temps : conversations avec Dobrica Ćosić], Belgrade: Filip Višnjić, 1989.

DRAGOVIC-SOSO JASNA, *Saviours of the nation, Serbia's Intellectual opposition and the Revival of Nationalism* [Les sauveurs de la nation, l'opposition intellectuelle de Serbie et le retour du nationalisme], Londres, C. Hurst & Co. (Publishers) Ltd, 2002.

DUCASSE-ROGIER MARIANNE, *À la recherche de la Bosnie-Herzégovine, La mise en œuvre des accords de Dayton*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

DUNCAN WILSON, *Tito's Yugoslavia* [La Yougoslavie de Tito], Cambridge, Cambridge University press, 1979

GARDE PAUL, *Le discours balkanique, des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004.

GLAMOČAK MARINA, *La transition guerrière yougoslave*, Paris, L'Harmattan, 2002.

GOATI VLADIMIR (sous la direction de), *Challenges of Parliamentarism: The case of Serbia in the early nineties* [Les défis du parlementarisme : le cas de la Serbie au début des années 90], Belgrade, University of Belgrade Institute of Social Science, 1995.

GOSSIAUX JEAN-FRANÇOIS, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF, collection Ethnologie, 2002.

ISENI BASHKIM, *La question nationale en Europe du Sud-est, Genèse, émergence et développement de l'identité nationale albanaise au Kosovo et en Macédoine*, Peter Lang, Berne, 2008.

KONSTANTINOVIĆ RADOMIR

Filosofija palanke [La philosophie de bourg] (1969), Belgrade, Otkrovenje, 2010.

Dekartova smrt [La mort de Descartes], Novi Sad, Mir, 1996.

KOSANIĆ ZORAN, *La désagrégation de la fédération yougoslave (1988-1992)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

KULLASHI MUHAMEDIN, *Humanisme et haine, Les intellectuels et le nationalisme en ex-Yougoslavie*, Paris, L'Harmattan, 1998.

KUZMANOVIĆ BORA (sous la direction de), *Studentski protest 1992: socijalno-psihološka studija jednog društvenog događaja* [Manifestation étudiante de 1992 : étude socio-psychologique d'un événement social], Belgrade, Institut za psihologiju, Plato, 1993.

LAZIĆ MLADEN (sous la direction de), *Protest in Belgrade, Winter of Discontent* [Mouvement protestataire à Belgrade, l'hiver du mécontentement] (1997), traduit par Liljana Nikolić, Budapest, Central European University Press, 1999.

LUTARD-TAVARD CATHERINE,

Géopolitique de la Serbie-Monténégro, Bruxelles, Complexe, collection Géopolitique des États du monde, 1998

La Yougoslavie de Tito écartelée : 1945-1991, Paris, L'Harmattan, 2005.

LUTOVAC ZORAN (sous la direction de), *Političke stranke u Srbiji, struktura i funkcionisanje* [Les partis politiques en Serbie, structure et fonctionnement], Belgrade, Friedrich Erbert Stiftung/Institut društvenih nauka, 2005.

MASSON DIANE, *L'utilisation de la guerre dans la construction des systèmes politiques en Serbie et en Croatie*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques Politiques, 2002.

MAZOWER MARK, *The Balkans, a short history* [*Les Balkans, une histoire courte*] (2000), New York, Modern Library Paperback Edition, 2002.

MILLER NICK, *The nonconformists: culture, politics, and nationalism in a Serbian intellectual circle, 1944-1991* [*Les anticonformistes : culture, politique et nationalisme dans un cercle intellectuel serbe, 1944-1991*], Budapest, Central European University Press, 2007.

PAVLOVIC MOMCILO, JOVIC DEJAN, PETROVIC VLADIMIR, *Slobodan Milošević: Put ka vlasti. Osmu sednica CKSKS* [*Slobodan Milošević : la route vers le pouvoir. Le Huitième plénum du Comité central de la Ligue des communistes de Serbie*], Belgrade, Institut za savremenu istoriju, 2008.

POPOV NEBOJŠA (sous la direction de), *Radiographie d'un nationalisme, les racines serbes du conflit yougoslave* (1996), traduit par Pascale Delpech et Florence Hartmann Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1998.

La traduction française est une sélection d'articles parus initialement dans Nebojša Popov (prir.), *Srpska strana rata: trauma i katarza u istorijskom pamćenju* [*Le côté serbe de la guerre : trauma et catharsis dans la mémoire histoire*] I-II. 2. Izd. Belgrade, Samizdat B92, 2002.

Pour certains articles, nous avons également consulté la traduction anglaise : *The road to War in Serbia, Trauma and Catharsis* [*La route vers la guerre en Serbie, Trauma et catharsis*] (1996), Budapest, Central European University Press, 2000.

RAMET P. SABRINA, VJERAN PAVLAKOVIC, *Serbia since 1989, Politics and society under Milošević and after* [*La Serbie depuis 1989, politique et société sous Milošević et ensuite*], Seattle and London, University of Washington press, 2005.

RUPNIK JACQUES,

De Sarajevo à Sarajevo, Bruxelles, Complexe, 1992.

(sous la direction de), *Les Balkans, paysage après la bataille*, Bruxelles, Complexe, 1992.

SAMARY CATHERINE, *La déchirure yougoslave, questions pour l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1994.

STOJANOVIĆ DUBRAVKA, *Kaldrma i asfalt, Urbanizacija i evropeizacija Beograda, 1890-1914* [*Pavé et asphalte, l'urbanisation et l'eupéanisation de Belgrade, 1890-1914*], Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2008.

TODOROVA MARIA, *L'imaginaire des Balkans* (1997), traduit par Rachel Bouyssou, Paris, éditions de l'EHESS, collection En temps et lieu, 2011.

VEKARIĆ BRUNO (sous la direction de), *Reči i nedela, Pozivanje ili podsticanje na ratne zločine u medijama u Srbiji, 1991-1992* [Les mots et les méfaits, L'appel ou l'incitation aux crimes de guerre dans les médias en Serbie, 1991-1992], Belgrade, Centar za tranzicione procese, 2011.

WEIBEL ERNST, *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*, Paris, Ellipses, coll. 'L'Orient politique', 2002.

YOUSSEF NADA, *La transition démocratique et la garantie des droits fondamentaux*, Paris, Éditions Publibook université, 2011.

Autres ouvrages sur le Sud-Est européen

Avec les Serbes, ouvrage collectif, Lausanne, L'Âge d'homme, 1996.

ANALIS T. DIMITRI, *Chronique d'un peuple assiégé, Yougoslavie 1993-1996*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1999.

BAILLY SERGE, BEAUFORT DIDIER (sous la direction de), *Media Résistance, un écho pour les voix discordantes* Paris, Karthala, 2000.

CHRISTICH [HRISTIĆ] KOSTA, *La résistance serbe, Chroniques*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1999.

ČOLOVIĆ IVAN, *Kad kažem novine* [Quand je dis journal] (1999), Belgrade, Medijska knižara Krug, 2004.

JOVIĆ BORISAV, *Poslednji dani SFRJ, izvodi iz dnevnika* [Les derniers jours de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, extraits de journal intime], Belgrade, Politika, 1995.

KURSPAHIĆ KEMAL, *Prime Time Crime, Balkan media in war and peace* [Crime au 20 heures, les medias balkaniques dans la guerre et la paix], Washington DC, United States Institute of Peace, 2003 .

MATVEJEVIĆ PREDRAG (sous la direction de), *Ex-Yougoslavie : les Seigneurs de la Guerre*, traduit par Mauricette Begić, Nicole Diždarić et Saša Sirovec, L'esprit des péninsules, 1999.

PAULY PHILIPPE-XAVIER, *Kosovo assiégé : une bombe à retardement*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000.

YÉRASIMOS STEFANOS (sous la direction de), *Le retour des Balkans 1991-2000*, Paris, Autrement, collection Mémoires, 2002.

Ouvrages et manuels généraux

ANDERSON BENEDICT, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (1983), traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996.

ARISTOTE, *La génération des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

AUGÉ MARC, *Pour une anthropologie des mondes contemporains* (1994), Paris, Champs-Flammarion, 2003.

BAUER OTTO, *La question des nationalités et la social-démocratie*, Paris/Montréal, [*Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie*] (1907), Études et documents internationales, Arcantère/Guérin, 1987.

FUKUYAMA FRANCIS, *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1992), Paris, Champs Flammarion, collection Champs essais, 2009.

GELLNER ERNEST, *Nations et nationalisme* (1983), traduit par Bénédicte Pineau, Paris, Payot & Rivages, 1999.

GESHKOF THEODORE I., *Balkan Union : A Road to Peace in Southeastern Europe* [L'union balkanique : une route vers la paix dans l'Europe du Sud-Est], New York, Columbia university Press, 1940.

HAUPT GEORGES, LOWY MICHEL ET WEILL CLAUDIE, *Les marxistes et la question nationale 1848-1914 : études et textes*, Paris, Maspero, 1974.

HERITIER FRANÇOISE, *Une pensée en mouvement* (2009), Paris, Odile Jacob, 2013.

HERVIEU-LEGER DANIELE, *La religion pour mémoire*, Paris, Éditions du Cerf, 1993.

HERZFELD MICHAEL, *L'intimité culturelle, Poétique sociale dans l'État nation* (1997), traduit par Anne-Hélène Kerbiriou, Laval, Les Presses de l'Université de Laval, 2007.

HOBBSBAWM ERIC, *Nations et nationalismes depuis 1780* (1990), traduit par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 1992.

KARADŽIĆ VUK, « Srbi svi i svuda [Les Serbes tous et partout] », *Ковчежић за историју, језик и обичаје Срба сва три закона* [Coffret pour l'histoire, la langue et les coutumes des Serbes des trois fois], Vienne, 1849.

KOVAČ NIKOLA, « Idées politiques de Vuk Stefanović Karadžić », *Vuk Stef. Karadžić, Actes du colloque international tenu en Sorbonne les 5 et 6 octobre 1987*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, Centre de recherches sur les langues et cultures slaves, 1988.

LABURTHE-TOLRA PHILIPPE, WARNIER JEAN-PIERRE, *Ethnologie-Anthropologie* (1993), Paris, PUF, collection Manuels, 2003.

LE GOFF JACQUES, *Les intellectuels au Moyen Âge* (1957), Paris, Éditions du Seuil, collection Points histoire, 1985.

LÉVI-STRAUSS CLAUDE,

La voie des masques (1962), Paris, Presses Pocket, collection Agora, 1979.

La pensée sauvage (1962), Paris, Presses Pocket, collection Agora, 1995.

LIJPHAT AREND (Ed.), *Parliamentary Versus Presidential Government [Gouvernement parlementaire contre gouvernement présidentiel]*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1992.

LINZ JUAN J., ALFRED STEPAN, *The Breakdown of Democratic Regimes [La décomposition des régimes démocratiques]* (1978), Baltimore, Johns Hopkins University Press. 1987.

PAQUOT THIERRY, *L'état du monde 1984*, La Découverte, Paris, 1984.

POLIAKOV LÉON, *La causalité diabolique*, édition en un volume, Paris, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2006.

ROUSSEAU JEAN-JACQUES, *Du contrat social* (1762), Paris, Gallimard, collection La Pléiade, 1959.

SALOMON CAVIN JOËLLE, *La ville mal-aimée, Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en suisse, analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, collection Logiques territoriales, 2005.

TILLION GERMAINE, *Le harem et les cousins* (1966), Paris, Éditions du seuil, collection Points essais, 1982.

VAN GENNEP ARNOLD, *Traité comparatif des nationalités* (1921), Paris, Édition du C.T.H.S., 1995.

Articles scientifiques

ADLER JASNA, « La société civile et la fin du communisme en Yougoslavie », *Transitions* vol. 42-2 (2003), pp. 111-132.

ANON, « Glasnik [Le messenger] », *Republika*, 7 février 1997.

ANTONIC SLOBODAN,

« Izvorna i projektovana Druga Srbija I [La « *Druga Srbija* » à l'origine et comme projet] », *Pečat*, mars 2010.

<http://www.pecat.co.rs/2010/03/slobodan-antonice-izvorna-i-projektovana-druga-srbija-i/>

« Izvorna i projektovana Druga Srbija II [La « *Druga Srbija* » à l'origine et comme projet] », *Pečat*, mars 2010.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.pecat.co.rs/2010/03/slobodan-antonice-izvorna-i-projektovana-druga-srbija-ii/>

« Istorijski revizionizam [Le révisionnisme historique] », *Nova srpska politio misao*, juillet 2009.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.nspm.rs/istina-i-pomirenje-na-ex-yu-prostorima/istorijski-revizionizam-druga-srbije.html?alphabet=l>

« Posljedne greške i pad Slobodana Miloševića [Les dernières erreurs et la chute de Milošević] », *Reč* no. 62/8, mart 2001, pp. 159-205.

BATAKOVIĆ DUSAN, « Le nettoyage ethnique ? »

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.batakovic.com/NETTOYFR.html>

BJEKIĆ VESNA, « Sinonim građanskog otpora [Synonyme de la résistance civile] », *Aimpress.org*, 1994.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.aimpress.ch/dyn/pubs/archive/data/199402/40203-006-pubs-beo.htm>

BOLČIĆ SILVANO, « NGO Activities in Serbia in the Nineties: Some Lessons on Civic Activism and Democracy Development in the Balkans [Les activités des ONG en Serbie dans les années 90 : quelques leçons sur l'activisme civil et le développement de la démocratie dans les Balkans] », Watson Institute Report.

BOŠKOVIĆ SANJA, « Le mythe culturel de Kosovo: entre l'histoire et la poésie », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, numéro 9, janvier 2013.

URL consultée le 9 septembre 2014 : <http://mimmoc.revues.org/1080>

BOUGAREL XAVIER, « La “ revanche des campagnes ” », *Balkanologie*, Vol. II, n° 1 | juillet 1998.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://balkanologie.revues.org/237>

BRUBAKER ROGERS, LAITIN DAVID D. « Ethnic and Nationalist Violence [Violence ethnique et nationaliste] », *Annual Review of Sociology*, Vol. 24. (1998), pp. 423-452.

URL consultée le 9 septembre 2014 : <http://links.jstor.org/sici?sici=0360-0572%281998%2924%3C423%3AEANV%3E2.0.CO%3B2-Z>

CARRIER JAMES G., «Occidentalism: The world turned upside-down [Occidentalisme : le monde bouleversé]», *American ethnologists*, vol. 19, n°2, mai 1992.

COQUIO CATHERINE, « Violence et déni dans la littérature : l'ultranationalisme serbe », *L'Histoire trouée*, L'Atalante, 2004.

URL consultée le 15 septembre 2014 : http://aircrigeweb.free.fr/ressources/bosnie/Youg_Litt_Coquio.html

ĆIRJAKOVIC ZORAN, « Latinka Perović: Maćeha “Druge Srbije” [Latinka Perović : la marâtre de la “Druga Srbija”] ».

URL consultée le 3 juillet 2015 : www.academia.edu/1767086/Latinka_Perovic_Maceha_Druge_Srbije_

ĆOSIĆ DOBRICA, « Kako da “stvaramo sebe” [Comment “nous créer nous-mêmes”] », *Stvarno I moguće: Članci I ogledi*, Ljubljana-Zagreb: Cankarjeva založba, 1988.

DELAMARE LAËTITIA

« Images yougoslaves, Cinéma yougoslave et figures de l'autre en Europe », *Études et recherches*, n°81, Notre Europe, juillet 2010, pp. 15-22.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.notre-europe.eu/011-2317-Images-Yougoslaves-cinema-yougoslave-et-figures-de-l-Autre-en-Europe.html>

« Le communisme modèle de religion séculière : la Yougoslavie titiste entre héritage stalinien et création originale », *Balkanologie*, Vol. XIV, n° 1-2, décembre 2012, mis en ligne le 08 février 2013.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://balkanologie.revues.org/2374>

ĐUKIC SUZANA, « Un aspect de la propagande titiste : le culte de Tito dans le quotidien *Politika* (1945 à 1980) », *Balkanologie*, Vol. III, n° 1, juillet 1999.

URL consultée le 16 septembre 2014 : <http://balkanologie.revues.org/287>

ĐURKOVIĆ MIŠA, « Između nauke i propagande: delo Ivana Čolovića [Entre science et propagande : l'œuvre d'Ivan Čolović] », août 2009.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://desnica.info/index.php/tekstovi/182-izmeu-nauke-i-propagande-delo-ivanaolovia>

GOLDSCHLÄGER ALAIN, « Le discours autoritaire », *Le journal canadien de recherche sémiotique*, vol. 2, no 4, 1974, pp. 41-46.

GOLUBOVIĆ ZAGORKA, « Politika i svakodveni život: Srbija 1999-2002 [Politique et vie quotidienne : la Serbie 1999-2002] », *Filozofija i društvo XIX-XX*, 2002, pp. 307-319.

GORDY ERIC, « CRDA and civil society in Serbia [CRDA et la société civile en Serbie] », Watson Institute Report, 2003.

JANSEN STEF,

« The streets of Beograd. Urban space and protest identities in Serbia [Les rues de Belgrade. Espace urbain et identités protestataires en Serbie] », *Political Geography*, 20, 2001, pp. 35-55.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://personalpages.manchester.ac.uk/staff/stef.jansen/documents/sj-streetsofbeograd.pdf>

« Victims, Underdogs and Rebels : Discursive Practices of Resistance in Serbian Protest [Victimes, et rebelles : pratiques discursives de la résistance dans la protestation serbe] », *Critique of Anthropology*, vol. 20, numéro 4, décembre 2000, pp. 393-419.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://personalpages.manchester.ac.uk/staff/stef.jansen/documents/SJ-victimsrebelsunderdogs.pdf>

KANT EMMANUEL, « Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières ? » (1784), *Critique de la faculté de juger*, traduit par Heinz Wismann, Paris, Gallimard, collection Folio essais, 1985.

LAZIĆ MLADEN, CVEJIĆ SLOBODAN, « Class and Values in Postsocialist Transformation in Serbia [Classe et valeurs dans la transformation postsocialiste en Serbie] », *International Journal of Sociology*, vol. 37, no. 3, automne 2007, pp. 54-74.

URL consultée le 15 septembre 2014 : <http://users.abo.fi/mlagersp/PostCommunism2013/Lazic,%20Cvejic.pdf>

MADELAIN ANNE, « Ex-Yougoslavie », *Le Courrier des pays de l'Est* 6/2006 (n° 1058), pp. 29-35.

URL consultée le 28 juin 2015 : www.cairn.info/revue-le-courrier-des-pays-de-l-est-2006-6-page-29.htm

MANETOVIĆ EDISLAV, « Ilija Garašanin: Načertanije and Nationalism [Ilija Garašanin : le Načertanije et le nationalisme] », *The Historical Review/La Revue Historique*, 3, 2008, pp. 137-173.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.google.fr/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CCwQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.historicalreview.org%2Findex.php%2FhistoricalReview%2Farticle%2Fdownload%2F201%2F97&ei=8SOQVd7pFsnXU5Xekng&usg=AFQjCNGc9QYXglAA4g4NYRuHuPzINJoomw&sig2=2n0jAeoFp5-FzRzicX1Yyw&bvm=bv.96783405,d.d24>

MASSON DIANE, « Le Memorandum serbe de l'Académie des sciences et des arts de 1986. Tentative de reconstitution d'un prodrome au conflit dans l'ex-Yougoslavie », *Discussion papers*, No 47, Collegium Budapest, juillet 1998.

MRĐJEN SNEŽANA, « La mixité en ex-Yougoslavie. Intégration ou ségrégation des nationalités ? », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, Volume 27, 1996, n°3. pp. 103-144.

NAHIRNY VLADIMIR C., « The Russian Intelligentsia: From Torment to Silence [L'intelligentsia russe : du tourment au silence] », Transaction Publishers, 1983.

NAUMOVIĆ SLOBODAN

« The social origins and political uses of popular narratives on Serbian disunity [Les origines sociales et les utilisations politiques des récits populaires sur la désunion serbe] », *Filozofija i društvo* 1/XXVI, 2005, pp. 65-104

« „Otpor!“ kao postmoderni Faust: društveni pokret novog tipa, tradicija prosvećenog reformizma i „izborna revolucija“ u Srbiji [“Otpor ! ” comme Faust postmoderne : un mouvement social d'un nouveau type, la tradition du réformisme et la “révolution électorale” en Serbie] », *Filozofija i društvo* XXXI, 2006; pp.147-194.

« Da li je Faust bio „otporaš“? [Faust était-il un “otporien” ?] », *Filozofija i društvo* 3/XVIII, 2007, pp. 65-104.

« *Otpor!* et “La révolution électorale” en Serbie », *Socio-anthropologie* n°23-24, 2009, pp. 41-73.

« Small Talk on Big Issues: The Politics of Urban Narratives on Serbian Disunity in Belgrade at the Turn of the Century [Petites discussions sur de grands problèmes : les politiques de discours urbains sur le manqué d'unité à Belgrade au tournant du siècle] », *Academic Conferences Volume CXXVI Department of language and literature Book 21*, SANU, 2009, pp. 49-68.

PALMIER JEAN-MICHEL, « Les difficultés de “Praxis” et de l'École d'été de Korčula. », *L'Homme et la société*, N. 27, 1973, Sociologie idéologie et politique, pp. 193-199.

PAVLOVIC RADOSLAV, « Belgrade 1968-1998 », *Inprecor*, n°426, Paris, juillet-août 1998.

POPOVIC OBRADOVIC OLGA,

« Ideja i praksa ustavnosti u Srbiji 1869-1914: Između liberalne i “narodne” države » [Idées et pratiques constitutionnelles en Serbie 1869-1914 : entre État libéral et national] », *Kakva ili kolika država. Ogledi o političkoj i društvenoj istoriji Srbije XIX-XXI veka* [Quel État et de quelle taille. Regards sur l'histoire politique et sociale de Serbie XIX^e-XXI^e siècles], édité par Latinka Perovic. Beograd: Helsinski odbor za ljudska prava u Srbiji, 2008.

« The roots of anti-modern political culture [Les racines de la culture politique anti-moderne] », *Bosnia Report*, New Series n°55-56, January-July 2007.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.bosnia.org.uk/bosrep/report_format.cfm?articleid=3183&reportid=173

« “Golden Age” of Serbian democracy [L’“Âge d’or”] de la démocratie serbe], *Bosnia Report*, New Series n°43-44, January-April 2005.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.bosnia.org.uk/bosrep/report_format.cfm?articleid=2977&reportid=167

« Anti-Modernity as a Goal: Comparative Analysis of Institutional Westernization in the 19th Century Serbia (until 1914) [L'anti-modernité comme but : analyse comparative de l'occidentalisation institutionnelle en Serbie au XIX^e siècle (jusqu'en 1914)] ».

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.cap.lmu.de/download/captive/popovic-obradovic.pdf>

RAMET SABRINA, « Nationalism and the “idiocy” of the countryside [Nationalisme et “idiotie” de la province] », *Ethnic and Racial Studies*, numéro 19 (1), pp. 70–87.

ROUBIEU-MARKOVIC JACQUELINE, YVES TOMIC, « La question serbe après le conflit au Kosovo », *Observatoire européen de géopolitique*, 2000.

SAMARY CATHERINE, KULLASHI MUHAMEDIN, « La Serbie et les Balkans huit mois après la chute de Milošević », *La revue internationale et stratégique* n°42, été 2001, pp 13-23.

SLAVOV IVAN, « Balkanpolitikanstvo [Politique politicienne balkanique] », *Edin zavet*, n°1, 1993.

SPASIĆ IVANA, PAVIČEVIĆ ĐORĐE, « Protest i pokret [Manifestation et mouvement] », *Republika*, numéro 155–156, janvier 1997, pp. 21–28.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.yurope.com/zines/republika/arhiva/97/155/155-30.html>

STERLAND BILL, « Serbian Nationalism, History and the “New Europe” [Nationalisme serbe, l’histoire et la “Nouvelle Europe”] », août 1992.

STOJANOVIC DUBRAVKA, « Unfinished capital – unfinished state: how the modernization of Belgrade was prevented, 1890–1914 [Capitale inachevée – État inachevé : comment la modernisation de Belgrade a été empêchée] », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, 41:1, pp. 15-34, 2013.

TILLION GERMAINE, « Vivre pour comprendre » *Le Monde diplomatique*, avril 2009, p. 3.

TOMIĆ YVES,

« Le mouvement national croate au XIX^e siècle : Entre yougoslavisme (*jugoslavenstvo*) et croatisme (*hrvatstvo*) », *Revue des études slaves*, Tome 68, fascicule 4, 1996, p. 463-475.

« La vie politique en Serbie de 1987 à 2004 : une chronologie », *Revue d’études comparatives Est-Ouest*, 2004, volume 35, Numéro 35-1-2, pp. 59-83.

URL consultée le 25 janvier 2015 : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/_0338-0599_2004_num_35_1_1643

« De l’unification à l’éclatement, l’espace yougoslave un siècle d’histoire », BDIC.
URL consultée le 12 février 2015 : http://www.bdic.fr/pdf/hist_espace_yougo_20s.pdf

ZINKOVIĆ VUKADINOVIĆ GORDANA, « La Serbie et Monténégro : les effets catalytiques de l’enseignement supérieur », UNESDOC, *L’Enseignement supérieur en Europe XXIX*(29), 3, 2004, pp. 329-342.

URL consultée le 26 octobre 2014 : <https://www.yumpu.com/fr/document/view/17405873/la-fuite-des-cerveaux-et-le-marche-du-travail-euroreg/3>

ŽIVKOVIC MARKO, « Violent Highlanders and Peaceful Lowlanders, Uses and Abuses of Ethno-Geography in the Balkans from Versailles to Dayton [Les montagnards violents et les pacifiques gens de la plaine, Usages et abus de l'ethno-géographie dans les Balkans de Versailles à Dayton] ».

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.c3.hu/scripta/scripta0/replika/honlap/english/02/08zivk.htm>

Romans, recueils et récits

BOGAVAC NEBOJŠA, *Džaba ste krečili* [Vous avez repeint pour rien], Neven, Belgrade, 1999.

ĆOSIĆ DOBRICA,

Le temps de la mort, tomes I et II (1976), traduit par D. Babić, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991.

Le temps du mal, tome I (*Le pêcheur-L'hérétique*) et tome II (*Le croyant*) (1985-1990), traduit par Slobodan Despot, Lausanne, L'Âge d'homme, 1990.

DOMANOVIĆ RADOJE, *Au fer rouge et autres nouvelles*, traduit par Christine Chalhoub, Paris, Éditions Non Lieu, 2008.

DRAŠKOVIĆ VUK, *Le couteau* (1982), traduit par I. Danil, Paris, J.-C. Lattès, 1993.

MASPERO FRANÇOIS,

Balkans-transit, Paris, Éditions du Seuil, collection Points, 1997.

Les abeilles et la guêpe, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

MATVEJEVIĆ PREDRAG, *Épistolaire de l'autre Europe*, traduit par Mireille Robin et Mauricette Begić, Paris, Fayard, 1970.

STEVANOVIĆ VIDOSAV

Prélude à la guerre (1986), Paris, Mercure de France, 1996.

Neige à Athènes in *La neige et les chiens* (1992), traduit par Mauricette Begić, Paris, Belfond, 1993.

L'île des Balkans in *La neige et les chiens* (1993), traduit par C. Chaton, Paris, Belfond, 1993.

Voleurs de leur propre liberté (1997), traduit par Mauricette Begić et Nicole Diždarić, Paris, L'Esprit des péninsules, 2003.

Milošević, une épitaphe (2000), traduit par Angélique Ristić, Paris, Fayard, 2000.

VERCORS, *Les animaux dénaturés* (1952), Paris, Le livre de poche, 1975.

WEST REBECCA, *Agneau noir et faucon gris, un voyage à travers la Yougoslavie* (1941), traduit par Gérard Julié, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000.

Revues

Au sud de l'Est n°3, *Les cultures des Balkans*, Paris, Non Lieu, 2007.

Manière de voir n°45, *La nouvelle guerre des Balkans*, mai-juin 1999.

Les temps modernes, Vol 49 n°570-571, *Une autre Serbie* (1992), traductions coordonnées et supervisées par Ivan Čolović, Pascale Delpech et Anne Nivat, Paris, Gallimard, 1994.

Les temps modernes, Vol 49 n°576-578, *Les intellectuels et la guerre ; les opposants de Belgrade* (1993), traduit par Charlotte Souibès et Nebojša Vukadinović, Paris, Gallimard, 1994.

Pour une lecture en langue originale des deux livres ci-dessus (la traduction française ne présentant qu'une sélection des textes composant les ouvrages originaux) se reporter à *Druga Srbija, deset godina posle* [*Une autre Serbie, dix ans après*], Belgrade, Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji, collection Svedočanstva, 2002.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.helsinki.org.rs/serbian/svedocanstva03.html>

Peuples méditerranéens, n°61, *Yougoslavie, logiques de l'exclusion*, dirigé par Mirjana Morokvasić, Paris, octobre-décembre 1992.

Articles de presse

DEDEIĆ SINIŠA, « Roditelji na Ušću, deca na Terazijama [Les parents à Ušće, les enfants à Terazija] », www.istinomer.rs, 21 mars 2011

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.istinomer.rs/bonus/roditelji-na-uscu-deca-na-terazijama-5-deo/>

ĐELIĆ BOŽIDAR, « Serbie : un redressement difficile », *Politique internationale*, numéro 105, Automne 2004

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.politiqueinternationale.com/revue/print_article.php?id=88&id_revue=19&content=texte

GESLIN LAURENT, RICO SIMON, « Partitions (ex-)yougoslaves », *Le monde diplomatique*, janvier 2014.

GRIFFITHS HUGH, «Crowd surveillance: A tale of two Serbias [La surveillance de la foule : une histoire de deux Serbie] », B92 blog, 17 août 2008

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://blog.b92.net/text/2251/Crowd%20surveillance:%20A%20tale%20of%20two%20Serbias/>

HUGO VICTOR, « Pour la Serbie » (30 août 1876), *Hugo journaliste, articles et chroniques choisis par Marieke Stein*, Paris, GF Flammarion, 2014.

URL consultée le 4 décembre 2014 : http://books.google.fr/books?id=FcWkAgAAQBAJ&pg=PR284&lpg=PR284&dq=h%C3%A9ro%C3%AFque+petite+nation+serbe+hugo&source=bl&ots=_A9TCGQGm5&sig=YSyP7HhsWlCtRitS2O1szslx8LA8&hl=fr&sa=X&ei=1a2BVIKEFshtaQgKAF&redir_esc=y#v=onepage&q=h%C3%A9ro%C3%AFque%20petite%20nation%20serbe%20hugo&f=false

KOSANOVIĆ DUŠAN, « 9. mart – Mit o “propuštenoj šansi” [Le 9 mars 1991 : le mythe de l’ “occasion manquée”] », B92, 9 mars 2011.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.b92.net/info/vesti/index.php?yyyy=2011&mm=03&dd=09&nav_id=497858

KOSTUNICA VOJISLAV, « Ničija sveća ne gori do zore, Otvoreno pismo Vojislava Koštunice Slobodanu Miloševiću [Aucune chandelle ne brûle jusqu’à l’aube, lettre ouverte de Vojislav Koštunica à Slobodan Milošević] », *Glas javnosti*, 4 octobre 2000.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://arhiva.glas-javnosti.rs/arhiva/2000/10/05/srpski/P00100423.shtm>

LASSERRE ISABELLE, Entretien avec Božidar Đelić, *Politique internationale* n°105, automne 2004, p. 2.

MICHEL LUC, Éditorial du 5 juillet 2004 in *FREE SLOBO* - n° 76

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.pcn-ncp.com/editos/fr/ed-040705.htm>

MILIVOJEVIĆ CVIJETIN, « Deca na Ušću, roditelji na Terazijama [Les enfants à Ušće, les parents à Terazija] », www.politika.rs, 11 mars 2011.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.politika.rs/pogledi/Cvijetin-Milivojevic/Deca-na-Uscu-roditelji-na-Terazijama.lt.html>

MILOŠEVIĆ DIANA, « НЕД 20 невладиних организација у Србији финансирао са милион долара » [NED, un financement d’un million de dollars pour 20 organisations non-gouvernementales], *Serbian point*, 6 septembre 2012.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.fakti.org/serbian-point/ned-20-nevladinih-organizacija-u-srbiji-finansirao-sa-milion-dolara>

MOORE PATRICK, «Balkans: A Tale Of Two Serbias [Balkans : une histoire de deux Serbie] », *Radio free Europe, Radio liberty*, 29 juillet 2006

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.rferl.org/content/article/1070198.html>

NIKOLAJEVIĆ DUSAN, « *Naš demokratizam* [Notre démocratisme] », *Nedeljni pregled*, Belgrade, 1910.

POPOV NEBOJŠA, « La voix étouffée des démocrates serbes », *Le Monde diplomatique*, juin 1999.

RAMAČ MIHAL, « Okršaj vlasti i opozicije [Accrochage du gouvernement et de l'opposition] », *Danas*, 28 novembre 2011.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.danas.rs/danasrs/feljton.24.html?news_id=229021

SAMARY CATHERINE

« Épreuve de force en Serbie », *Le Monde diplomatique*, janvier 1997.

« Praxis », *csamary.free.fr*, 2000.

URL consultée le 16 août 2014 : http://csamary.free.fr/articles/Publications/Pays_dits_socialistes_files/2000_Praxis&Repression.pdf

SOULE VERONIQUE, « À Belgrade, les résistants de l'«autre Serbie». Tout un réseau de démocrates et d'antinationalistes tente de survivre face aux pressions du pouvoir. », *Libération*, 3 mai 1996.

URL consultée le 12 février 2015 : http://www.liberation.fr/monde/1996/05/03/a-belgrade-les-resistants-de-l-autre-serbietout-un-reseau-de-democrates-et-d-antinationalistes-tente_172640

TURUDIĆ MOMIR et le Centre de documentation « *Vreme* » [Dokumentacioni centar « *Vreme* »], « *Saga o Tolstojevoj 33* [Saga du 33, rue Tolstoï] », *Vreme*, 7 mai 2009.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://www.vreme.com/cms/view.php?id=863755&print=yes>

VALTNER LIDIJA, entretien avec Vuk Drašković, « Dan kad smo bili najjači [Le jour où nous étions les plus forts] », *Danas*, 8 mars 2012.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.danas.rs/danasrs/drustvo/terazije/dan_kad_smo_bili_najjaci.14.html?news_id=235580

VUJOVIĆ SRETEN, « *In memoriam* – Aljoša Mimica (1948-2011). Protiv straha i mržnje » [*In memoriam* – Aljoša Mimica (1948-2011). Contre la peur et la haine], *Vreme*, 12 mai 2011.

Articles anonymes

« Post-Election Rebellion: The Blue Cordon Disco [Rébellion post-élections : La discothèque du cordon bleu] », 25 January 1997.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.tol.org/client/article/17581-post-election-rebellion-the-blue-cordon-disco.html>

« Un appel de vingt-sept intellectuels serbes, opposés à Milošević et ayant choisi de rester en Yougoslavie. Toujours hostiles au régime de Belgrade, antidémocratique et autoritaire, ils dénoncent également l'agression de l'Otan. Que le civisme gagne ! », *libération.fr*, tribune du 4 mai 1999

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.liberation.fr/tribune/0101281322-un-appel-de-vingt-sept-intellectuels-serbes-opposes-a-milosevic-et-ayant-choisi-de-rester-en-yougoslavie-toujours-hostiles-au-regime-de-belgrade-antidemocratique-et-autoritaire-ils-denoncent-egale-ment>

« Srbija na mitinzima (1990. - 1999.) [Les Serbes dans les meetings (1990 – 1991)] », *Vreme*, 21 août 1999.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.vreme.com/arhiva_html/450/2.html

« Massive Kosovo rally held in Belgrade [Meeting massif pour le Kosovo à Belgrade], B92 Beta, 21 février 2008.

URL consultée le 22 décembre 2014 : http://www.b92.net/eng/news/politics-article.php?yyyy=2008&mm=2&dd=21&nav_id=47869&version=print

« Osamnaest godina od martovskih demonstracija [Dix-huit ans depuis les démonstrations de mars], RTS, 9 mars 2009.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.rts.rs/page/stories/sr/story/9/Srbija/48868/Osamnaest+godina+od+martovskih+demonstracija+.html>

« Libéralisation du régime des visas pour des pays des Balkans occidentaux », Conseil de l'Union européenne, 20 novembre 2009.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.consilium.europa.eu/uedocs/cms_data/docs/pressdata/fr/jha/111562.pdf

« Dérapage raciste en Serbie : Čedomir Jovanović et les “cannibales d’Afrique” », *Le Courrier des Balkans*, 2 avril 2011.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://balkans.courriers.info/article17217.html>

« En Serbie, le chef de l'opposition en grève de la faim », *Le Monde*, 22 avril 2011.

URL consultée le 28 juin 2015 : http://www.lemonde.fr/europe/article/2011/04/22/en-serbie-le-chef-de-l-opposition-en-greve-de-la-faim_1511483_3214.html

« Godišnjica devetomartovskog protesta [Anniversaire de la manifestation du 9 mars] », *Večernje novosti*, 9 mars 2013.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.novosti.rs/vesti/naslovna/reportaze/aktuelno.293.html:423377-Godisnjica-devetomartovskog-protesta>

« SPO podseća na godišnjicu demonstracija [Le SPO rappelle l’anniversaire des manifestations] », RTS, 1^{er} juin 2014.

URL consultée le 28 juin 2015 : <http://www.rts.rs/page/stories/sr/story/9/Politika/1612107/SPO+podse%C4%87a+na+god%C5%A1njicu+demonstracija.html>

Documents officiels

Documents de séance, session ordinaire de 2007 (deuxième partie), 1620 avril 2007, Volume 4, Documents 11215-11265, Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe.

URL consultée le 12 février 2015 : <http://books.google.fr/books?id=CchjUlkXiOMC&pg=PA129&lpg=PA129&dq=serbie+syst%C3%A8me+de+vote+parti&source=bl&ots=XA ZdNkwFLy&sig=cQ1frNC3rtOfI05AeaRa6sCwuMw&hl=fr&sa=X&ei=t2oTVNPIGIftaLj3gegE&ved=0CFgQ6AEwBg#v=onepage&q=serbie%20syst%C3%A8me%20de%20vote%20parti&f=false>

Communiqué de presse, jugement de la chambre de première instance II dans l'affaire Kunarac, Kovač et Vuković, CC/S.I.P./566-f, Chambre de première instance, la Haye, 22 février 2001.

URL consultée le 8 septembre 2014 : http://www.icty.org/x/cases/kunarac/tjug/fr/010222_Kunarac_Kovac_Vukovic_summary_fr.pdf

Index

B

Bataković D., 25
Bojović B., 29
Branković S., 30

C

Čakeljčić V., 21, 25, 51, 148, 150, 151,
163, 164, 220, 250, 258, 266, 278
Castellan G., 15, 42, 93, 96, 97, 123

Č

Čavoški K., 28
Čolović I., 11, 42, 45, 69, 79, 116, 131,
172, 176, 177, 178, 179, 182, 189, 190,
191, 194, 207, 208, 210, 216, 221, 255,
256, 257, 258, 265, 266, 267, 268

Ć

Ćosić D., 26, 28, 31, 35, 40, 46, 47, 49, 50,
59, 61, 64, 73, 93, 101, 116, 122, 143,
144, 145, 147, 152, 153, 154, 155, 157,
174, 182, 249, 268

D

Danojlić M., 31, 141
Danojlović M., 28
David F., 43, 50, 118, 119, 176, 177, 193,
195
Dereta M., 67, 80, 85, 141, 142, 148, 177,
180, 182, 184, 189, 190, 191, 194, 195,
196, 197, 199, 217, 219, 223, 249, 251,
252, 253, 256, 267, 271
Dimić L., 29, 40, 51, 57, 91, 99, 100, 146,
151, 152, 259, 260, 279, 280
Dragičević Šešić M., 23, 32, 69, 70, 148,
154, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 250,
261, 262, 267, 273, 281
Dragović-Soso J., 27, 36, 48, 57, 59, 130

Đ

Đelić B., 44, 45
Đinđić Z., 44, 181, 250, 277
Đukić S., 31, 143
Đurković M., 45, 59

G

Glamočak M., 39, 92, 113, 124, 132, 133,
224
Goati V., 30, 37, 44, 47, 64, 111, 115, 142,
143
Gojković D., 71, 72
Golubović Z., 37, 182, 255, 275

H

Hodja E., 13

J

Janjić D., 38
Jansen S., 33, 34, 35, 39, 40, 41, 49, 131,
224, 231, 234, 240, 241, 246, 248
Jdanov A., 12

K

Karađorđević, 25, 26, 30, 56, 146, 228
Kojen L., 28
Koštunica V., 17, 25, 44, 45, 98, 99, 181,
192, 232, 233, 234, 250, 277

L

Lazar, 13, 42, 71, 77, 97, 148
Lazić M., 24, 26, 38, 43, 92, 93, 113, 114,
140, 162, 195, 238, 239, 244, 245, 255,
258, 259, 263, 269, 270, 271, 273
Licht S., 175, 177, 180

M

Malraux A., 6, 9
 Marković D., 31
 Masson D., 28, 29, 32, 39, 78, 173, 174
 Michel L., 30, 106, 179
 Mićunović D., 28, 99, 100, 182
 Mihailović S., 30, 37, 44, 47
 Miller N., 26, 27, 29, 31, 35, 38, 40, 50, 59, 122, 143, 144, 147, 155, 156, 163, 164
 Milošević S., 10, 11, 17, 19, 21, 27, 34, 36, 39, 42, 44, 48, 49, 58, 60, 64, 65, 67, 69, 70, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 85, 87, 111, 113, 131, 132, 134, 137, 149, 152, 154, 155, 156, 163, 166, 169, 171, 173, 175, 177, 182, 183, 184, 189, 190, 192, 198, 200, 203, 205, 208, 209, 210, 211, 213, 216, 217, 218, 220, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 235, 236, 237, 240, 241, 243, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 254, 255, 256, 258, 259, 261, 263, 264, 268, 269, 271, 273, 276, 277, 280, 281
 Mitrović A., 29
 Mitrović M., 36

N

Naumović S., 18, 21, 53, 54, 161, 165, 183, 276, 277
 Nikolić T., 30, 38, 87, 234, 251, 266

O

Obradović M., 28, 62, 111, 112, 134, 136, 178, 207
 Obrenović, 25, 26, 30, 31, 91, 94, 96
 Obrenović M., 31

P

Papić Z., 41
 Pekić B., 28
 Perović L., 23, 27, 28, 29, 38, 49, 57, 58, 59, 64, 172, 177, 178, 185, 186, 194,

195, 197, 200, 202, 206, 209, 213, 217, 218, 219, 268, 269
 Pešić V., 28, 42, 62, 65, 114, 115, 134, 156, 157, 175, 177, 181, 194, 195, 219, 230
 Petranović B., 29
 Petrović D., 36, 162, 163
 Popov N., 17, 28, 42, 43, 48, 52, 78, 79, 101, 111, 115, 134, 136, 155, 156, 157, 158, 175, 177, 178, 179, 182, 206, 219
 Popović Obradović O., 30, 33, 37, 38, 276, 278

R

Rajić L., 32, 161, 194, 195
 Ristović M., 29

S

Šešelj V., 17, 44, 87, 174, 184
 Stambolić P., 31
 Sterland B., 34
 Stevanović V., 21, 42, 48, 49, 68, 69, 80, 81, 151, 152, 154, 156, 157, 176, 184, 191, 192, 221, 222
 Stojanović D., 24, 62, 63, 71, 77, 97, 98, 99, 182, 194

T

Tadić B., 44, 87, 182, 184, 220, 234, 249, 251, 257
 Tillion G., 8, 112, 113
 Todorova M., 6, 33, 89, 91, 93, 94, 110, 121, 127, 144, 145, 159, 161
 Truman H., 12
 Tucović D., 23

V

Vasiljević V., 34
 Velikić D., 39
 Vercors, 8
 Veselinov D., 34, 118

Table des matières

<i>Résumés</i>	1
<i>Sommaire</i>	3
<i>Remerciements</i>	4
<i>Note au lecteur</i>	5
 <i>Introduction</i>	 6
<i>Les deux Serbie</i>	20
<i>Les occurrences des deux Serbie</i>	23
Serbie et valence de l'étranger	24
La bipolarité à l'aune des critères sociologiques	27
Élites, politique et société	27
Bipolarité et héritage historique	30
Identité et géographie	32
La bipolarité dans les esprits	36
« Bon » et « mauvais » Serbe	41
<i>La logique de l'exclusion : eux ou nous</i>	46
Le discours nationaliste : ennemi extérieur, ennemi intérieur	46
Le discours libéral : la ville et la campagne	49
<i>Les intellectuels : penseurs, acteurs, spectateurs</i>	55
L'héritage historique	55
Libéralisation et politisation du discours	59
La question serbe	60
Le processus de démocratisation	62
Les intellectuels et Milošević	65
La responsabilité des intellectuels ?	66
Idéal et réalité	71
Politique et littérature	72
<i>Le rôle des médias</i>	76
Pouvoir et médias	76
La bipolarité et les médias	81
 <i>Aux sources de la bipolarité</i>	 88
<i>La question de l'héritage</i>	91
Une société rurale	91
La domination ottomane : de la conquête à la libération	93
Le XIXe siècle : moderniser le pays ?	97

Le socialisme	99
<i>Le nationalisme</i>	104
Les nationalismes	104
Histoire du nationalisme balkanique	106
Les fausses conceptions du nationalisme	109
Le nationalisme serbe	111
Guerre et nationalisme	116
La légitimation du nationalisme : une my(s)thification	117
<i>L'Autre, du reflet à l'ennemi</i>	121
L'altérité : au fondement de la pensée (anthropologique)	121
De la stigmatisation à l'élimination	129
De l'unité à l'homogénéité, l'aliénation du Soi	134
<i>(Re)construire l'identité serbe</i>	138
La Serbie, « negde između »	139
Qui sont « les Serbes » ?	149
La crise identitaire serbe : atypique ou archétypique ?	158
Le rôle de l'intelligentsia	162
« Druga Srbija »	169
« Druga Srbija » : tentative de définition	171
Qu'est-ce la « Druga Srbija » ?	172
Aux sources de la « Druga Srbija » : la société civile	175
Les figures fondatrices de la « Druga Srbija »	177
Les figures de la « Druga Srbija », 5, 10, 20 ans après	183
<i>Les critiques de la « Druga Srbija »</i>	188
« Deuxième Serbie » ou « Autre Serbie » ?	188
Traits de caractères	193
Incarnation civile et politique	203
<i>La « Druga Srbija » par elle-même : entité, projet, idéal ?</i>	206
Au fondement	206
Une alternative à la société traditionnelle	217
Un acteur politique	219
Engagée dans la société civile	220
<i>Les manifestations, se (ré-)approprier le territoire belgradois</i>	224
Les grandes vagues de manifestations des années 90 et 2000	225
Étude comparée des manifestations	234
Les manifestations, illustration de la bipolarité	237
Les manifestations : expression de la « Druga Srbija »	244
<i>La « Druga Srbija » dans les années 2000, une entité en crise</i>	249
Des attentes déçues	249
Le lourd héritage des années Milosević	254

Une légitimité contestée	263
L’Union européenne, pomme de discorde	266
Le renouveau de la « <i>Druga Srbija</i> »	267
<i>Conclusion</i>	274
<i>Annexes</i>	283
Liste des entretiens	283
Membres de la « <i>Druga Srbija</i> »	284
Glossaire des noms propres	286
Les principaux partis et ONG	306
Topographie des manifestations (légende et carte)	313
<i>Bibliographie</i>	315
<i>Index</i>	332
<i>Table des matières</i>	334